Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

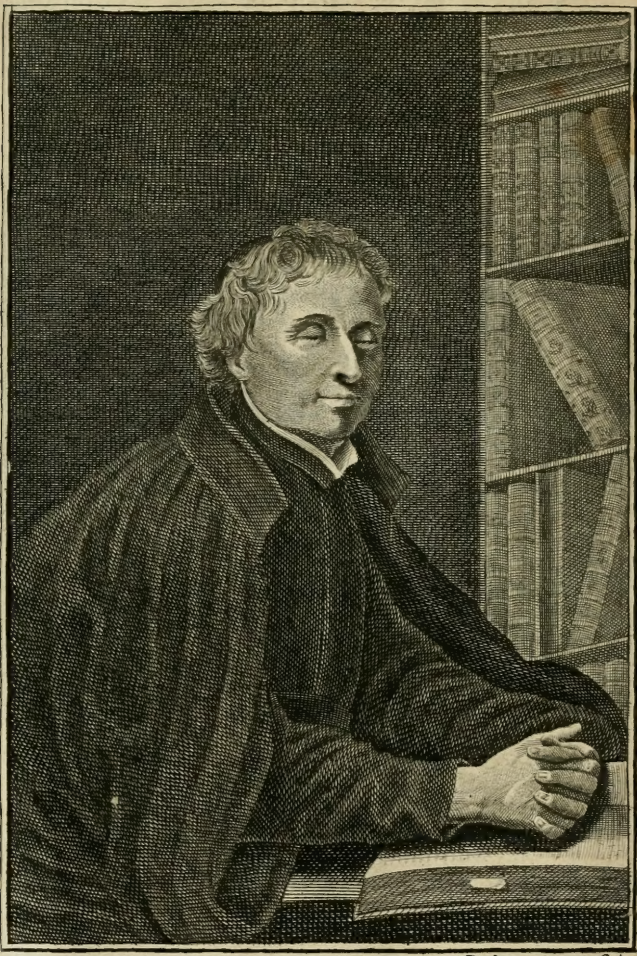
http://www.archive.org/details/sermonsdupreb01bour

de faire une chûte sur les marches qui conduisaient de la salle au jardin, et qui étaient alors enflammées. Il a été un moment sans connaissance. Deux officiers de la légation autrichienne et deux officiers de la garde impériale l'ont sauvé. Il est au lit et assez souffrant.

Le jardin, fort vaste et très-bien éclairé, a offert pendant une demi-heure le spectacle de pères et de mères appelant leurs femmes, leurs époux et leurs enfans, et qui au moment où ils se retrouvaient s'embrassaient avec transport, comme si une longue absence les eût séparés.

[illegible] et l'Impératrice montèrent en voi-

BV 42
B66



D. Bassompierre Sculp.

Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, & meditabar in mandatis tuis. Psal. us.

BV4245
B66

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
de la Compagnie de JESUS.

POUR LES FÊTES DES SAINTS,

Et pour des Vêtures & Professions religieuses.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION,

EXACTEMENT REVUE ET CORRIGÉE.

A LIEGE,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de SON ALTESSE, au *Moriane*, vis-à-vis Ste. Catherine.

M. DCC. LXXXIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

WITHDRAWN FROM VICTORIA UNIVERSITY LIBRARY

35799
4-4-1925

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ſeulement pour l'honneur des ſaints que leurs fêtes ont été inſtituées, mais pour notre utilité particuliere, & notre propre ſanctification. L'égliſe en célébrant leurs grandeurs, nous propoſe leurs exemples; & comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce ſont auſſi les deux vues que doit avoir un prédicateur dans les panégyriques de ces glorieux prédeſtinés. Si d'une part, en les exaltant, il n'eſt attentif qu'à la gloire du ſaint dont il fait l'éloge, il éblouira par un magnifique récit d'actions & de vertus héroïques; mais ceux qui l'écoutent, en tireront peu de fruit, & ſouvent n'en remporteront qu'un ſecret déſeſpoir d'atteindre à une ſainteté qui leur paroîtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excès tout contraire, & qu'il n'ait égard qu'à l'inſtruction des auditeurs & qu'à leur édification, il ne fera connoître qu'imparfaitement les mérites des ſaints, & ne leur rendra pas tout le tribut de louanges qui leur eſt dû. C'eſt donc en recueillant d'abord de leur hiſtoire, ce qu'il y a de

plus mémorable & de plus grand, pour l'expoſer avec les ornements de l'éloquence chrétienne; & puis, en l'appliquant aux mœurs du ſiecle pour les réformer & les régler, qu'il remplira ſon miniſtere, & qu'il entrera dans l'eſprit & l'intention de l'égliſe dont il eſt l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Pere Bourdaloue. On peut dire que dans ce genre de ſermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller juſqu'à ces exagérations, où ſe laiſſent quelquefois emporter les prédicateurs en louant les ſaints, il en donne les hautes & les vraies idées qu'on en doit concevoir. Et du reſte oppoſant la conduite des fideles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaiſon un fonds de moralités les plus naturelles & les plus ſolides. De ſorte qu'il n'ôte rien au panégyrique, ni de ſa ſublimité, ni de la juſte meſure qui lui convient, & qu'en même temps il conſerve à la morale toute l'étendue & toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité eſt une des premieres perfections du diſcours, parce qu'elle en raſſemble les parties & qu'elle en fait un corps mieux proportionné & mieux ſoutenu, le Pere Bourdaloue a pris tout le ſoin poſſible de la garder, ſoit dans la morale, ſoit dans l'éloge.

C'eſt pour cela qu'au-lieu d'embraſſer toutes les vertus & toute la vie d'un ſaint, il s'eſt attaché au caractere particulier qui le diſtinguoit. Car de même qu'il y a dans les pécheurs des vices prédominants, qui ſont les principes de tous les autres; il y a dans les ſaints, pour ainſi parler, des vertus ſouveraines, où tendent toutes les réflexions de leur eſprit & tous les ſentiments de leur cœur. Si bien que de repréſenter chaque ſaint dans ce point de vue, c'eſt en quelque façon le mettre dans ſon jour, & le faire voir dans ſon plus beau luſtre.

Le Pere Bourdaloue va même plus loin, ou plutôt il ſe reſſerre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caractériſer ſon ſujet. Si, par exemple, il parle d'un apôtre & de ſon zele, il prend ce que ce zele apoſtolique a eu de plus ſingulier & de plus marqué. D'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panégyrique, qui ne conduiſe à une même fin, & qui ne ſoit perſonnel au ſaint que regarde la cérémonie préſente.

La même unité regne dans la morale. On voit des panégyriques, bien écrits d'ailleurs & dignes de l'eſtime du public, où l'auteur, preſque à chaque fait qu'il rapporte d'un ſaint, joint une courte moralité : & ſelon que ces faits ſont diffé-

rents les uns des autres, autant différent entre eux les points de morale qu'il touche & sur lesquels il est obligé de passer très-légérement. Cette méthode donne lieu à quelques traits vifs & ingénieux : l'esprit y trouve toujours un nouveau champ où s'exercer, & de nouvelles lumieres à répandre. Mais ce ne sont, après tout, que des lueurs ; & il est difficile que l'auditeur soit bien ému de cette diversité d'objets, qui disparoissent au même moment qu'on les lui présente, & dont on ne lui laisse entrevoir qu'une certaine superficie.

Le Pere Bourdaloue, accoutumé à creuser toutes les matieres qu'il traite, s'en tient à un seul point de morale dont il fait la conclusion, ou de tout son discours, ou de chaque partie : & insistant sur cette seule conséquence, il s'ouvre une libre & ample carriere, soit pour instruire par de solides raisonnements, soit pour toucher par des mouvements pathétiques. En quoi il eut cet avantage très-remarquable, que toute la suite de ses pensées & tout le plan de son discours, s'imprimoit plus distinctement dans les esprits, & y demeuroit plus profondément gravé. Au-lieu qu'une trop grande variété de moralités & d'instructions, qui se succedent incessamment &

ſouvent ſans ordre, cauſe une telle confuſion dans les idées, que l'une efface l'autre, & qu'après une attention aſſez favorable, l'auditeur néanmoins en ſe retirant, ne retient rien, ou preſque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la variété eſt néceſſaire, c'eſt dans la narration. Il y faut des figures & des tours, pour la rendre propre du panégyrique & pour la diſtinguer de l'hiſtoire. Car de ſuivre trop exactement les traces des ſaints, depuis leur naiſſance juſques à leur mort, de s'étendre dans un long détail de tous leurs ſentiments & de toutes leurs actions; de n'en vouloir omettre nulles circonſtances, & de ne s'élever jamais au-deſſus d'un ſimple récit, c'eſt plutôt faire l'abrégé de leurs vies, que leurs éloges. Auſſi eſt-ce par-là que tant de panégyriques deviennent languiſſants & ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour ſoutenir ſa matiere, tâche à ſe ſoutenir lui-même par une multitude de faits, qu'il étale ſans art & ſans autre éloquence que quelques exclamations froides & puériles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble & riche, telle que l'eut le Pere Bourdaloue, qui puiſſe animer ces ſortes d'expoſitions. En vain voudroit-on ſur cela preſcrire des regles; les plus beaux pré-

ceptes ne ſuppléeront point au défaut de ce feu naturel; & ce feu ſeul peut ſuppléer à tous les préceptes. C'eſt un don que tous n'ont pas reçu; & de là vient en partie qu'il eſt ſi rare de réuſſir dans les panégyriques & dans les oraiſons funebres.

A cette raiſon, on en peut ajouter une autre, qui concerne l'expreſſion & le ſtyle du panégyrique. Bien des prédicateurs ſe ſont laiſſé prévenir là-deſſus d'un principe, pour ne pas dire, d'une erreur qui les a portés trop loin. Ils ſe perſuadent que tout doit être ſemé de fleurs dans un éloge, & qu'on n'y doit rien ménager de tous les agréments de la diction. Parce qu'un célebre orateur, dans les panégyriques qu'il a prononcés, s'eſt diſtingué par ſon ſtyle concis & ſententieux, brillant & poli, ils veulent ſe former ſur ce modele, comme ſi c'étoit l'unique qu'ils euſſent à ſe propoſer. Mais ils ne prennent point, ce ſemble, aſſez garde, que ce qui plaît dans l'un, lequel ſuit ſon talent & dit les choſes de génie, n'a plus de grace dans un mauvais imitateur qui force ſon naturel, & ſort en quelque maniere hors de lui-même. Qu'une certaine élévation & que certains traits ſoient plus convenables au panégyrique qu'au diſcours moral, c'eſt une regle éta-

blie & très-bien fondée. Mais dans cette élévation & dans ces traits, il faut que tout ſoit conforme au caractere du prédicateur. Car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il ſe perdra en de vaines conceptions, & par trop d'ornements il ſe défigurera. Le Pere Bourdaloue a ſu ſe garantir de cet écueil. Dans ſes panégyriques il n'a point quitté ſon ſtyle ordinaire. Il y eſt grand, mais d'une grandeur aiſée, qui lui étoit propre, & où il ne paroiſſoit rien d'affecté.

C'eſt ce qu'on a pu ſur-tout obſerver dans les deux oraiſons funebres que le public a déja vues, & qu'il étoit à propos d'inſérer parmi les ſermons de cet excellent prédicateur. Ce ſont les éloges de deux premiers princes du ſang royal, non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus, que par celui de leur naiſſance & par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eût à repréſenter tant de glorieuſes & éminentes qualités, le Pere Bourdaloue, ſans s'éloigner de ſa maniere de prêcher, & ſans emprunter des ſecours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a cru devoir les joindre au ſecond volume de ces panégyriques, afin de les défendre du ſort des feuilles volantes : & l'on s'eſt d'autant plus intéreſſé à les conſer-

ver, que l'auteur parlant au nom de ſa Compagnie, y a plus éloquemment exprimé les ſentiments très-reſpectueux & très-ſinceres de notre vénération & de notre reconnoiſſance envers la maiſon de Condé.

Les ſermons ſur l'état religieux, qui ſuivent les panégyriques, auroient encore de quoi fournir à bien des réflexions. Rien n'eſt plus capable d'animer & de conſoler les perſonnes religieuſes. Elles apprendront, en les liſant, à connoître l'eſprit de leur vocation, à en eſtimer les avantages par rapport au ſalut, & à en remplir avec fidélité les devoirs. Car ce ſont là les points importants où le Pere Bourdaloue s'eſt arrêté. Pour relever le bonheur de la profeſſion religieuſe, il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres ſpirituels. Il n'a point caché aux ames qui ſe dévouent à Dieu dans ce ſaint état, les peines & les croix qui en ſont inſéparables. Il peſe tout au poids du ſanctuaire & ſelon l'eſprit de l'évangile : & reconnoiſſant de bonne foi ce qu'il y a dans leur vie d'onéreux & de pénible, il leur propoſe d'ailleurs les motifs les plus puiſſants pour les attacher à Jeſus-Chriſt & pour leur adoucir ſon joug. Il n'oublie pas même les gens du monde ; & par un retour ſalutaire

ſur leur condition, il leur enſeigne à profiter de ces cérémonies, auxquelles ils n'aſſiſtent communément que par bienſéance, ou que par curioſité. On ne doit point au reſte s'étonner que dans un ſi grand nombre de diſcours touchant le même ſujet, il ait quelquefois employé les mêmes preuves & repris les mêmes idées. On aura plutôt lieu d'admirer ſa fécondité, dans les divers uſages qu'il a ſu faire du même fonds.

Le petit éloge de M. le premier préſident de Lamoignon, n'eſt qu'un léger eſſai de ce que le Pere Bourdaloue, eût eu à dire, s'il eût entrepris un éloge complet de ce célebre magiſtrat. Comme il en avoit été connu, & qu'il avoit eu lui-même l'honneur de le connoître particuliérement, il voulut au moins lui donner ce témoignage public de ſon reſpect, auſſi-bien que de ſa gratitude & de ſon zele.

Il reſte des ſermons à faire paroître pour les dimanches de l'année.

SERMONS

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

Pour la fête de saint André, page 1
Pour la fête de saint François Xavier, 39
Pour la fête de saint Thomas, apôtre, 83
Pour la fête de saint Etienne, 126
Pour la fête de saint Jean l'évangéliste, 167
Pour la fête de sainte Genevieve, 207
Pour la fête de saint François de Sales, 252
Pour la fête de saint François de Paule, 298
Pour la fête de saint Jean-Baptiste, 337
Pour la fête de saint Pierre, 382
Pour la même fête, 410
Pour la fête de saint Paul, 453

SERMON

SERMON

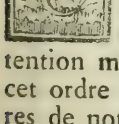
POUR LA FÊTE

DE

SAINT ANDRÉ.

Ambulans Jesus juxtà mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem, qui vocatur Petrus, & Andream fratrem ejus; & ait illis : Venite post me.

Jesus marchant le long de la mer de Galilée, apperçut deux freres, l'un Simon appellé Pierre, & l'autre André; il leur dit : Suivez-moi. En saint Matthieu, chap. 4.



ES paroles de Jesus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, & bien facile à exécuter; mais au fond & dans l'intention même du Sauveur des hommes, cet ordre devoit être pour ces deux freres de notre évangile, un engagement à de rigoureuses épreuves. Car leur dire, suivez-moi, c'étoit leur dire : Renoncez à vous-mêmes, préparez-vous à souffrir, soyez déterminés à mourir, ne vous re-

gardez plus que comme des brebis deſtinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine & de la perſécution publique, que comme des hommes dévoués à la croix : c'étoit, dis-je, par ces courtes paroles, *Venite poſt me*, leur faire entendre tout cela, puiſqu'il eſt vrai que la croix étoit le chemin par où cet Homme-Dieu avoit entrepris de marcher, & que ſelon ſes maximes, il eſt impoſſible de le ſuivre par toute autre voie. En effet, chrétiens, c'eſt par-là que ces bienheureux apôtres, Pierre & André, ont ſuivi leur divin maître. Tous deux ont mérité de mourir comme Jeſus-Chriſt ſur la croix, tous deux ont eu l'avantage de conſommer ſur la croix leur glorieux martyre, & tous deux à la lettre ont ainſi répondu à leur vocation, & ſont devenus les premiers ſectateurs & les premiers diſciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit ſaint Chryſoſtôme, en quoi ils eurent, comme freres, une reſſemblance parfaite. Mais du reſte, voici quelle différence il y eut entre l'un & l'autre dans leur crucifiement même. Elle eſt digne de vos réflexions, & elle va ſervir d'ouverture à ce diſcours. C'eſt que le courage & la réſolution de ſaint Pierre à ſuivre Jeſus-Chriſt, n'a pas empêché qu'il n'ait témoigné de la répugnance, & qu'il n'ait fait paroître dans ſa conduite de l'éloignement pour la croix, au-lieu que ſaint André a toujours paru plein de zele, & pénétré non-ſeulement d'eſtime & de

vénération, mais d'amour & de tendreſſe pour la croix. Je m'explique. Quand Jeſus-Chriſt dans l'évangile parle de la croix à ſaint Pierre, ſaint Pierre s'en ſcandaliſe & s'en offenſe. Je ne m'en étonne pas. Il n'en concevoit pas encore le myſtere, & il étoit trop peu verſé dans les choſes de Dieu. Mais après même qu'il a reçu le Saint-Eſprit, tout confirmé qu'il eſt en grace, il ne laiſſe pas, ſi nous en croyons la tradition, de fuir la croix qui lui eſt préparée; il ſe ſauve de ſa priſon, il ſort de Rome, & il faut que Jeſus-Chriſt lui apparoiſſe, le fortifie, le ranime & l'engage à retourner au lieu où il doit être crucifié. C'eſt ſaint Ambroiſe qui le rapporte; & cette tradition ſe trouve conforme à ce qu'avoit prédit le même Sauveur, lorſqu'il déclara expreſſément à ce prince des apôtres, que quand il ſeroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, & qu'un autre le meneroit où il ne voudroit pas aller : lui marquant, ajoute l'évangéliſte, les circonſtances de ſon martyre, & de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu : *Cùm autem ſenueris, extendes manus tuas, & alius ducet te quò tu non vis.* Voilà le caractere de ſaint Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix ſembloit encore avoir quelque choſe d'affreux. Au contraire, que vois-je dans ſaint André ? Un homme à qui la croix paroît aimable, qui en fait ſon bonheur & ſes délices, qui ſoupire après elle, *Joan.* c. 21.

qui la salue avec respect, qui l'embrasse avec joie, & qui met le comble de ses desirs à s'y voir attaché, & à y mourir. Tel est, chrétienne compagnie, le prodige qui se présente aujourd'hui à nos yeux, & que je puis appeller le miracle de l'évangile. Mais sur quoi put être fondé cet amour de la croix, & par quels principes un amour aussi surprenant & aussi contraire à tous les sentiments de la nature que celui-là, put-il s'établir dans le cœur de notre apôtre ? Ah, mes chers auditeurs ! c'est le grand mystere que j'ai à vous découvrir. Car mon dessein est de vous montrer qu'en conséquence de la vocation divine à laquelle votre glorieux patron saint André se rendit si fidele, l'amour qu'il témoigna pour la croix, quoique d'ailleurs surnaturel, fut parfaitement raisonnable. Quelque prodigieux que vous paroisse cet amour de la croix, j'entreprends de le justifier ; & je veux même, avec la grace de mon Dieu, tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'inspirer. J'ai besoin pour cela de toutes les lumieres du ciel, & je les demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

IL en est de la croix, comme de la mort. Quoique naturellement on ait horreur de l'une & de l'autre, on peut aimer l'une & l'autre par différents motifs ; & c'est par la diversité de ces motifs qu'il faut juger

ſi cet amour eſt louable ou vicieux, raiſonnable ou aveugle, méritoire ou vain. En effet, ſe procurer la mort par déſeſpoir, c'eſt un crime; la ſouhaiter par accablement de chagrin, c'eſt une foibleſſe; s'y expoſer par zele de ſon devoir, c'eſt une vertu; s'y dévouer pour Dieu, c'eſt un acte héroïque de religion. De même ſouffrir comme les eſclaves du monde, parce qu'on ſe laiſſe dominer par ſes paſſions, ſouffrir comme les avares par une avide & inſatiable cupidité, ſouffrir comme les ambitieux par un attachement ſervile à ſa fortune, c'eſt une baſſeſſe, une miſere, un déſordre. Mais ſouffrir pour être fidele à Dieu; aimer la croix pour remplir les deſſeins de Dieu, pour ſuivre la vocation de Dieu, c'eſt ce qu'il y a dans le chriſtianiſme de plus ſaint & de plus divin, & par conſéquent de plus conforme à la ſouveraine raiſon. Or c'eſt ainſi, mes chers auditeurs, que ſaint André l'a aimée. Car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumieres de la foi, il a parfaitement compris combien la croix lui étoit avantageuſe par rapport à ſa vocation, & aux fins ſublimes pourquoi Jeſus-Chriſt l'avoit appellé. Appliquez-vous : voici le ſecret important de ſa conduite & de votre religion. Le Sauveur du monde eut deux grands deſſeins ſur ſes apôtres, quand il leur commanda de le ſuivre : *Venite poſt me.* En ce moment-là, dit ſaint Chryſoſtôme, il les choiſit pour être les prédica-

teurs de ſon évangile, & pour être les miniſtres de ſon ſacerdoce; il les deſtina au miniſtere de ſa parole, & il les engagea au ſervice de ſes autels; il les établit ſur la terre, pour ſanctifier les hommes par les vérités du ſalut qu'ils devoient leur annoncer, & pour honorer Dieu ſon Pere par le ſacrifice qu'ils devoient, comme prêtres de la loi de grace, lui préſenter. Voilà les deux vues principales qu'eut le fils de Dieu, & c'eſt ſous ces deux qualités que je prétends aujourd'hui conſidérer ſaint André. En premier lieu, comme prédicateur de l'évangile & de la loi de Jeſus-Chriſt; en ſecond lieu, comme prêtre, ſucceſſeur légitime & immédiat du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt : & je m'attache d'autant plus à cette penſée, que la qualité de prêtre de Jeſus-Chriſt eſt celle dont ce ſaint apôtre ſe glorifia plus hautement, & dont il ſe rendit lui-même le témoignage, quand il parut devant le juge qui le condamna. Or ces deux qualités jointes enſemble juſtifient admirablement l'amour & le zele qu'eut ſaint André pour la croix. Car s'il l'a tendrement aimée, c'eſt parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon mérite & toute ſa gloire : ſavoir, l'accompliſſement de ſon apoſtolat, & la conſommation de ſon ſacerdoce. Expliquons-nous. André, à la vue de ſa croix, eſt pénétré, ravi, tranſporté de joie : pourquoi ? parce que c'eſt ſur la croix qu'il va dignement prêcher le nom de Jeſus-

Chriſt; ce ſera la premiere partie : & parce que c'eſt ſur la croix qu'il va ſaintement s'immoler lui-même, & unir ſon ſacrifice au ſacrifice auguſte & vénérable qu'il a tant de fois offert à Dieu en immolant l'agneau ſans tache, qui eſt Jeſus-Chriſt; ce ſera la ſeconde partie. En deux mots, la croix eſt la chaire où ſaint André a fait paroître tout le zele d'un fervent prédicateur. La croix eſt l'autel où ſaint André, comme prêtre & pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection poſſible l'office de ſacrificateur. Il ne faut donc pas s'étonner ſi la croix, quoiqu'affreuſe par elle-même, a eu pour lui tant de charmes. C'eſt tout le deſſein & le partage de ce diſcours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE.

POUR établir ſolidement la vérité de ma premiere propoſition, & pour vous en donner d'abord la juſte idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'écriture l'accompliſſement de l'apoſtolat, prêcher un Dieu crucifié, & malgré les contradictions de la prudence du ſiecle, propoſer la croix aux hommes, comme la ſeule ſource de leur bonheur, comme le fondement unique de leur eſpérance, comme le myſtere de leur rédemption, comme le moyen ſûr & infaillible de leur ſalut. Ainſi l'a entendu ſaint Paul, quand il a dit : *Nos autem prædica-* *I. Cor. c. 2.*

mus Christum crucifixum. Voilà à quoi il a réduit toute la fonction du ministere évangélique, & telle est la fin pourquoi Dieu a suscité ces douze princes de l'église, ces premiers fondateurs du christianisme, ces hommes envoyés au monde pour y annoncer Jesus-Christ, dont ils étoient les ambassadeurs, & pour y publier sa loi, dont ils ont été par office les interpretes
II. Cor. c 5. fideles : *Legatione pro Christo fungimur.* Qu'ont-ils fait? Ils ont prêché la croix; & au-lieu que la croix n'avoit été jusques-là qu'un sujet de malédiction & qu'un opprobre; au-lieu que la croix de Jesus-Christ étoit le scandale des juifs, & paroissoit une folie aux Gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont rendue vénérable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoi s'est terminée leur vocation, & par où ils ont mérité le nom d'apôtres. Or il est évident, chrétiens, que saint André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux emploi, & qu'il a eu un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son apostolat : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Et il est encore évident, qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui est marqué dans ces paroles, que quand il a été lui-même attaché à la croix. Pourquoi cela? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jesus-Christ crucifié, ou si vous voulez, la loi de Jesus-Christ avec plus d'autorité & de grace, avec plus d'efficace & de conviction, avec

plus de succès & de fruit. Trois avantages que sa croix lui a procurés, & en quoi je fais consister la perfection d'un apôtre & d'un prédicateur de l'évangile. Reprenons, & suivez-moi.

Non, mes chers auditeurs, jamais saint André n'a prêché le mystere de la croix, ou la loi de Jesus-Christ, avec tant d'autorité & tant de grace, que quand il a été lui-même crucifié; & ma pensée sur ce point n'a presque pas même besoin d'éclaircissement. Car pour vous la rendre en deux mots, non-seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix. C'est une vérité éternelle qu'il faut porter sa croix; & que pour la porter en chrétien, il la faut porter volontairement jusqu'à l'aimer, & jusqu'à s'en glorifier : *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri.* Mais cette vérité, quoiqu'éternelle, n'a pas la même grace dans la bouche de tout le monde. Les hommes, pour être sauvés, ont intérêt de la bien comprendre; mais en même temps ils ont une secrete opposition à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, & qui n'en font nulle épreuve; & si quelquefois un mondain s'ingere de leur en faire des leçons, bien-loin de s'y rendre dociles, ils se révoltent, & ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, & qui jouit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prêcher la pénitence & la mortification. Aussi, comme remarque saint Chry- *Galat. c. 6.*

ſoſtôme, Jeſus-Chriſt tout Dieu qu'il étoit, pour s'accommoder là-deſſus à la diſpoſition des hommes, ne vient annoncer au monde l'évangile de la croix, qu'en ſe faiſant lui-même un homme de douleurs, c'eſt-à-dire, un homme dévoué à la ſouf-
Iſai. c. 52. france & à la croix : *Vir dolorum.* Indépendamment de cette qualité, il avoit toute l'autorité d'un Dieu, j'en conviens ; mais s'il n'avoit été que fils de Dieu, ou s'il avoit toujours été comme fils de l'homme, dans la béatitude & dans la gloire, ſans participer à nos peines, il lui eût manqué par rapport à nous une certaine autorité d'expérience & d'exemple, ſur quoi eſt fondé le droit dont je parle, de prêcher aux autres la croix : & de là vient qu'il ſe détermina à ſouffrir. Car c'eſt ce que le grand apôtre a prétendu nous déclarer, quand il a dit que la ſageſſe de ce divin légiſlateur avoit paru, en ce qu'étant fils de Dieu, il avoit appris par lui-même, & par ce qu'il avoit ſouffert comme homme, l'obéiſſance qu'il exigeoit des hommes, & qu'il vouloit les obliger de rendre à ſa loi. Loi parfaite, mais ſévere, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la ſainteté,
Hebr. c. 5. v. 8. l'utilité, la néceſſité de la croix : *Qui cùm eſſet filius Dei, didicit ex iis quæ paſſus eſt, obedientiam.*

En effet, il eſt aiſé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie auſtere, au retranchement des plaiſirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en coûte rien. Un hom-

me bien nourri, disoit saint Jérôme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence & du jeûne. Un homme abondamment pourvu de tout, à qui rien ne manque, & qui est en possession de mener une vie agréable & commode, s'érige aisément en prédicateur de la plus exacte réforme. Mais quelque éloquent & quelque zélé qu'il puisse être, on croit toujours avoir droit d'en appeller à son exemple, & de lui répondre, que ce zele de réforme ne lui convient pas, que ce langage lui sied mal, & que s'il veut porter les choses à cette rigueur, il devroit chercher des auditeurs dont il fût un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche soit absolument légitime, puisque Jesus-Christ ordonnoit qu'on obéît aux Pharisiens, du moment qu'ils étoient assis sur la chaire de Moïse, & qu'on respectât leur doctrine, quoique leur conduite y fût toute contraire; mais parce qu'il est vrai, que cette contrariété entre la doctrine & la vie, est au moins un spécieux prétexte dont notre malignité ne manque pas de se prévaloir contre les vérités dures qu'on nous prêche; & parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous assujettir à toute la rigueur de nos devoirs, & n'est pas pour cela bien autorisé. Or là-dessus saint André a eu tout l'avantage que peut avoir un apôtre. Car il a prêché la croix dans un état, où les censeurs les plus critiques & les ennemis de la croix les plus

déclarés n'avoient rien à lui reprocher. Il ne l'a pas prêchée comme ces docteurs hypocrites dont saint Matthieu parle, qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux pesants, & qui ne voudroient pas eux-mêmes les remuer du doigt. Il ne l'a pas prêchée, comme ceux dont saint Paul disoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'apparence de la plus éclatante piété, mais qui seroient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil & pervertis dans la foi. C'est-à-dire, il ne l'a pas prêchée comme ont fait presque dans tous les siecles certains prétendus réformateurs de l'église, qui connus d'ailleurs pour des hommes sensuels, n'en étoient pas moins hardis à invectiver contre la mollesse; déplorant les relâchements de la pénitence, tandis qu'ils en rejettoient les œuvres pénibles & laborieuses; plus occupés peut-être de leurs personnes & du soin de leurs corps, que n'auroit été un mondain de profession. Non, chrétiens, ce n'est pas ainsi que saint André a prêché la croix; mais pour la prêcher, il s'est mis lui-même sur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'est fait entendre. C'est de là, comme nous lisons dans les actes de sa vie, qu'il exhortoit le peuple à embrasser ce moyen salutaire & nécessaire, dont dépend tout le bonheur des élus de Dieu. Et voilà non-seulement ce qui l'autorisoit, mais ce qui donnoit de la force à sa parole, pour annoncer le mys-

tere de la croix avec plus d'efficace & de conviction.

C'eſt le ſecond avantage de ſon apoſtolat, dit ſaint Chryſoſtôme, d'avoir montré par-là juſqu'à quel point il étoit perſuadé lui-même de la vérité qu'il prêchoit, & d'avoir eu par-là même le don d'en perſuader ſi fortement les autres, que tout infideles qu'ils étoient, ils n'ont pu réſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit de Dieu qui parloit en lui. Il faut, ajoutoit ſaint Bernard, & permettez-moi d'appliquer ſa penſée à mon ſujet, il faut que le prédicateur de l'évangile, pour convertir les cœurs, fortifie ſa voix; & parce que ſa voix n'eſt que foibleſſe, il faut qu'elle ſoit accompagnée d'une autre voix puiſſante & pleine de force : *Dabit voci ſuæ vocem virtutis.* *Pſal. 67.* Mais quelle eſt cette voix puiſſante & pleine de force? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus pénétrante, plus touchante, que tous les diſcours. Montrez-moi par votre exemple & par vos œuvres, que vous êtes vous-même perſuadé, & alors votre voix me perſuadera & me convertira : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, ſi quod mihi ſuades, priùs tibi videaris perſuaſiſſe.* *Bernard.* Or voilà par où ſaint André triompha, & de l'infidélité des païens, & de la dureté des juifs. Il veut que ſa voix ſoit pour eux, cette voix toute-puiſſante, qui, ſelon le prophete, abat les cedres & briſe les rochers; il veut que ſa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les

plus endurcis, & de soumettre les esprits
Psal. 28. les plus superbes : *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum.* Que fait-il ? il commence par les convaincre qu'il est lui-même parfaitement & solidement convaincu de ce qu'il leur prêche ; qu'il est, dis-je, convaincu de la nécessité d'embrasser la croix de Jesus-Christ, de s'attacher à elle par un esprit de foi, & de s'en appliquer les fruits par le long usage des souffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner sur cela, de la persuasion où il est, que l'empressement & l'ardeur qu'il témoigne pour souffrir ? On lui prononce son arrêt, & tout-à-coup il est saisi d'un mouvement de joie, qui va jusques à l'extase & au ravissement. Le peuple veut s'opposer à l'exécution de cet arrêt, & André s'en tient offensé. On le conduit au supplice ; & d'aussi loin qu'il envisage la croix qui lui est préparée, il la salue dans des termes pleins d'amour & de tendresse. Il se fait une émotion populaire pour le délivrer : Hé quoi, mes freres, leur dit-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur ? Faut-il qu'en vous intéressant pour moi, vous conspiriez contre moi, & que par une fausse compassion vous me fassiez perdre le mérite d'une mort si précieuse ? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, & André le rassure ; le juge commande qu'on le détache de la croix, & André proteste que c'est en vain,

parce qu'il y eſt attaché par des liens inviſibles, que l'enfer même ne peut rompre, qui ſont les liens de ſa foi & de ſa charité. S'il n'étoit en effet perſuadé, penſeroit-il, parleroit-il, agiroit-il, ſouffriroit-il de la ſorte? & pour marquer que ſes ſentiments ſont ſinceres, perſiſteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel : *biduo pendens*, publiant toujours que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul Dieu qu'il faut adorer, & que toute la ſainteté, toute la prédeſtination des hommes eſt renfermée dans la croix? Mais ſuppoſé le témoignage que ſaint André rendit à cette vérité, quelle conſéquence les ſpectateurs de ſon martyre n'étoient-ils pas forcés de tirer en faveur de Jeſus-Chriſt & de ſa religion? conſidérant cet homme d'ailleurs vénérable par l'intégrité de ſa vie, illuſtre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, & qui par ſa conduite pleine de ſageſſe, s'étoit attiré le reſpect des ennemis mêmes de ſon Dieu; le voyant, non pas mépriſer ni braver la mort par une vaine philoſophie, mais la deſirer par un pur zele de ſe conformer à ſon Sauveur crucifié; aimer par ce motif de chriſtianiſme les deux choſes que le monde abhorre le plus, ſavoir, l'ignominie & la douleur; & malgré les révoltes de la nature, faire de la croix l'objet de ſon ambition & ſes plus cheres délices : tout païens, tout juifs qu'ils étoient, que pouvoient-ils conclure de là, ſinon qu'il y

Act. mart. S. And.

avoit dans cet apôtre quelque chose de surhumain; & que la chair & le sang n'ayant pu former en lui des sentiments si élevés au-dessus de l'homme, il falloit qu'ils lui vinssent de plus haut? A moins qu'ils ne vouluſſent s'aveugler eux-mêmes & s'obſtiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoître, qu'il n'y a qu'un Dieu, qui puiſſe inſpirer à un homme mortel un amour de la croix ſi héroïque; & à moins qu'ils n'euſſent des cœurs de pierre, quoique païens & infideles, pouvoient-ils n'être pas touchés, n'être pas ébranlés, n'être pas changés par la vue d'un ſpectacle ſi ſurprenant & ſi nouveau?

De là même auſſi, mes chers auditeurs, ſuivit le ſuccès prodigieux de la prédication de ſaint André, & la bénédiction que Dieu donna à ſon apoſtolât. Si nous en croyons les actes de ſon martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant ſur la croix, à peine reſta-t-il un païen, qui éclairé des lumieres de la grace, & cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie, & ne confeſſât Jeſus-Chriſt. Au-lieu que Jeſus-Chriſt crucifié avoit pu dire ce que Dieu par la bouche
Iſai. c. 65. d'un prophete, diſoit à Iſraël : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem;* j'ai tendu mes bras à un peuple rebelle & incrédule : ſaint André eut au contraire, la conſolation de tendre les bras à un peuple docile, qui reçut ſa parole avec reſpect, & qui s'y ſoumit avec

joie : pour accomplir, ce ſemble, dès-lors ce qu'avoit dit le fils de Dieu, que celui qui croiroit en lui, feroit non-ſeulement les mêmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que lui : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipſe faciet, & majora horum faciet.* Des milliers d'infideles que le ſupplice de cet apôtre avoit aſſemblés autour de ſa croix, convertis par ce qu'ils ont vu, & par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la ville de Patras, où Dieu par le miniſtre d'André opere ces effets miraculeux, le bruit, diſons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les provinces voiſines. On voit avec étonnement les temples des idoles abandonnés, le culte des démons aboli, le regne de la ſuperſtition détruit, le nom de Jeſus-Chriſt par-tout révéré. Le frere même du proconſul, juſques-là zélé défenſeur des fauſſes divinités, rend hommage à la vérité. Entre les égliſes naiſſantes, celle d'Achaïe où ſaint André a ſouffert, devient en peu de jours la plus nombreuſe & la plus fervente. Qui fait tout cela ? La foi d'un Dieu crucifié prêchée par un apôtre crucifié ; je veux dire, le zele d'un apôtre, qui, à l'exemple de ſon maître, prêche la croix du haut de la croix ; & qui, ſelon la belle expreſſion de ſaint Jérôme, confirme par ſon amour pour la croix, tout ce qu'il enſeigne de l'obligation rigoureuſe, mais indiſpenſable, de porter la croix : *Omnem doctrinam ſuam* Joan. c 14. v. 12. Hieron.

crucis disciplinâ roborans. En effet, donnez-moi un prédicateur de l'évangile parfaitement mort à lui-même, sincere amateur de la croix, & qui dise de bonne foi avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo ;* Le monde est crucifié pour moi, & je suis crucifié pour le monde : rien ne lui résistera. Avec cela il triomphera de l'erreur, il confondra l'impiété, il exterminera le vice, il convertira les villes entieres. Avec cela les pécheurs les plus endurcis l'écouteront & le croiront, les libertins & les impies se soumettront à lui, les sensuels & les voluptueux subiront le joug de la pénitence. Pourquoi ? parce que telle est, dit saint Jérôme, la vertu de la croix, prêchée par un homme souffrant lui-même & mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplina roborans.*

Galat. c. 6.

Voilà donc, chrétiens, le prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction ; & qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de Dieu : *Et sermo meus & prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs & virtutis.* Voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez, c'est saint André sur la croix. Ne me considérez point ; n'ayez nul égard, ni à mes paroles, ni à mon zele ; oubliez la sainteté de mon ministere. Je ne suis au-

1 Cor. c. 2.

jourd'hui, ſi vous voulez, qu'un airain ſonnant & qu'une cymbale retentiſſante; & ce n'eſt point à moi de vous prêcher un Dieu crucifié : c'eſt à cet apôtre, c'eſt à cet homme crucifié, dont la prédication plus pathétique & plus efficace que la mienne, ſe fait encore entendre dans toutes les égliſes du monde chrétien. Le voilà, dis-je, ce miniſtre irrépréhenſible, ce prédicateur contre lequel vous n'avez rien à repliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous reprocher? Il vous prêche encore maintenant le même Dieu, qu'il a prêché aux juifs & aux païens : un Dieu qui vous a ſauvé par la croix. Le croyez-vous? la vie que vous menez, le fait-elle voir? cet amour-propre qui vous domine, ces recherches de vous-même, cet attachement ſervile à votre corps, cette attention à le ménager, à le flatter, à ne lui rien refuſer, ces commodités étudiées & affectées cette horreur des ſouffrances & de la vraie pénitence; en un mot, cette vie des ſens ſi oppoſée à l'eſprit chrétien, cette vie molle & voluptueuſe dont vous vous êtes fait une habitude, tout cela marque-t-il que vous êtes bien convaincus de la prédication de ſaint André?

Ah, mes chers auditeurs! ſi ſaint André nous avoit prêché un autre Jeſus-Chriſt & un autre Sauveur; ſi dans le conſeil de la ſageſſe éternelle, il avoit plu à notre Dieu de nous ſauver par la joie, auſſi-bien qu'il lui a plu de nous ſauver par la peine,

& que ſaint André nous eût annoncé cet évangile : ce nouvel évangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec notre conduite? Figurons-nous que cet apôtre vient aujourd'hui nous déclarer que ce n'eſt plus par la croix, mais par les plaiſirs, que nous devons opérer notre ſalut; figurons-nous que ce que je dis ceſſe d'être une ſuppoſition, & devient une vérité, y auroit-il en vous quelque choſe à corriger & à réformer? Répondez, mondain, répondez; c'eſt à vous que je parle. Interrogez votre cœur, & reconnoiſſez juſqu'où l'eſprit du monde corrompu vous a porté. Ce ſyſtême de chriſtianiſme ne vous ſeroit-il pas avantageux, & ne ſe rapporteroit-il pas entiérement à votre goût & à vos idées? Il faut donc de deux choſes l'une, ou que votre vie ſoit un monſtre dans l'ordre de la grace, ou que ſaint André avec toute la vertu & toute la force de ſon apoſtolat, ne vous ait pas encore perſuadé. Que votre vie ſoit un monſtre dans l'ordre de la grace, ſi, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre; ſi, chrétien de profeſſion, vous êtes juifs d'eſprit & de cœur; ſi, reconnoiſſant que votre ſalut eſt attaché à la croix, vous ne laiſſez pas de fuir & d'abhorrer la croix. Car qu'y a-t-il de plus monſtrueux que cette contradiction? Cependant, mes freres, diſoit ſaint Bernard, tel eſt le caractere de mille chrétiens, diſciples de la croix de Jeſus-Chriſt, & tout enſemble ennemis de la croix de Jeſus-

Chriſt. Ou bien, mon cher auditeur, ſi vous vous piquez d'être de ces génies prétendus-ſages, qui agiſſent conſéquemment, il faut que ſaint André, ni par l'autorité de ſon exemple, ni par l'efficace de ſa parole, ne vous ait pas encore touché, puiſque vous êtes toujours ſenſuel & idolâtre de votre corps. Ainſi je pourrois vous appliquer au ſujet de la croix de ſaint André, ce que ſaint Paul, en gémiſſant, diſoit aux Galates, de celle du Sauveur : *Ergò evacuatum eſt ſcandalum crucis.* Malheur à vous, mon frere, qui par votre infidélité vous êtes rendu inutile l'exemple de ce glorieux apôtre, & pour qui le ſcandale, c'eſt-à-dire, le myſtere de la croix eſt anéanti; *Ergò evacuatum eſt ſcandalum crucis.* On vous a dit cent fois, & il eſt vrai, qu'au jugement de Dieu la croix de Jeſus-Chriſt paroîtra pour vous être confrontée; l'évangile même nous l'apprend : *Et tunc parebit ſignum filii hominis.* Mais outre la croix de Jeſus-Chriſt, on vous en confrontera une autre, c'eſt celle de ſaint André. Oui, la croix de cet homme apoſtolique, après lui avoir ſervi de chaire pour nous inſtruire, lui ſervira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infideles, nous dira-t-il? la vue de ma croix les a convertis; de païens qu'ils étoient, j'en ai fait des chrétiens & de parfaits chrétiens. Voilà ce qui nous confondra : & ne vaut-il pas mieux dès aujourd'hui commencer à nous confondre nous-mêmes; & par cette con-

Galat. c. 5.

Matth. c. 24.

fusion salutaire & volontaire, prévenir une confusion forcée, qui ne nous sera pas seulement inutile, mais très-funeste? Il faut, chrétiens, qu'à l'exemple de saint André, nous soyons & les sectateurs, & les prédicateurs mêmes de la croix. Je dis les prédicateurs, & comment? en portant sur nos corps, la mortification de Jesus-
II. Cor. c. 4. Christ : *Semper mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes.* Car en la portant sur nos corps, nous en ferons connoître aux hommes le mérite & la ver-
Ibid. tu : *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* Ne concevez point ceci comme impossible, ni même comme difficile, je vous l'ai dit : le saint usage des afflictions & des croix de cette vie, l'acceptation humble & soumise de celles que Dieu nous envoie, la résignation à celles que le monde nous suscite, notre patience dans les calamités, ou publiques, ou particulieres, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela prêchera pour nous, & nous prêcherons par-tout cela. C'est ainsi que saint André a trouvé sur la croix l'accomplissement de son apostolat; & voici encore comment il y a trouvé la consommation de son sacerdoce. Donnez, s'il vous plaît, une attention toute nouvelle à cette seconde partie.

II. PARTIE.

POUVOIR présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, & avoir pour

cela dans le chriſtianiſme un caractere particulier, c'eſt en quoi conſiſte l'eſſence du ſacerdoce de la loi de grace. Joindre au ſacrifice adorable du corps de Jeſus-Chriſt le ſacrifice de ſoi-même, & s'immoler ſoi-même à Dieu au même temps qu'on lui offre ce divin agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt dans la doctrine de ſaint Auguſtin, ce qui met le comble au ſacerdoce de la loi de grace, & ce qui lui donne ſa derniere perfection. Sacerdoce de la loi de grace, dont je conviens que les prêtres ſeuls ſont les premiers & les principaux miniſtres; mais auquel il eſt pourtant vrai que tous les chrétiens, en qualité de chrétiens, ont droit & même obligation de participer. Sacerdoce de la loi de grace, qui par cette raiſon nous impoſe à tous, de quelque condition que nous ſoyons, l'indiſpenſable devoir de nous offrir nous-mêmes à Dieu, comme un ſupplément du ſacrifice de Jeſus-Chriſt. Car voilà encore une fois ce qui fait devant Dieu la perfection du ſacerdoce chrétien, dont l'apôtre relevoit ſi haut l'excellence & la dignité. Voilà par où ce ſacerdoce lui paroiſſoit ſi auguſte, quand il le comparoit au ſacerdoce de l'ancienne loi; & voilà ce qui nous le doit rendre vénérable, cet engagement où nous ſommes, & ce pouvoir que nous avons d'être, comme le Sauveur, des hoſties vivantes, préſentées à Dieu, par l'union de notre ſacrifice avec le ſacrifice de l'Homme-Dieu.

Or je prétends que saint André a su pleinement s'acquitter de ce devoir : & où ? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'autel mystérieux que Dieu lui avoit préparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de cette vérité, qui toute avantageuse qu'elle est au saint dont je vous fais l'éloge, sera encore plus utile & plus édifiante pour vous.

Je l'ai dit, mes chers auditeurs, & je le répete, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jesus-Christ. C'est le devoir essentiel à quoi le christianisme nous engage; & je ne crains point de passer pour téméraire, ni de rien avancer qui ne soit conforme à la plus exacte théologie, quand je soutiens que sans cela notre sacerdoce n'a pas selon Dieu toute la perfection qu'il doit avoir. Car il est de la foi, qu'encore que le sacrifice de l'humanité de Jesus-Christ ait eu par lui-même une vertu infinie, pour nous sanctifier & pour nous réconcilier avec Dieu; Dieu néanmoins par une conduite particuliere de sa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grace de cette réconciliation & de cette sanctification, qu'autant qu'il a prévu que ce sacrifice devoit être & seroit accompagné de notre coopération. Il est de la foi, qu'encore qu'il n'ait rien manqué au sacrifice de notre rédemption de la part de

de Jesus-Christ qui l'a offert pour nous comme notre médiateur & le souverain prêtre, il peut y manquer quelque chose de notre part; en sorte que ce sacrifice, tout divin qu'il est, par le défaut de notre correspondance, nous devienne infructueux, & ne soit pour nous de nulle efficace. Or ce qui peut manquer de notre part au sacrifice de Jesus-Christ, c'est le sacrifice personnel que Dieu exige de nous, & que nous lui devons faire de nous-mêmes, mais que souvent nous ne lui faisons pas. De là vient que saint Paul à qui ce mystere avoit été spécialement révélé, se faisoit une loi inviolable d'accomplir tous les jours dans sa chair, ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Coloss. c. 1. Il restoit donc encore pour saint Paul, quelque chose à ajouter au sacrifice du fils de Dieu. Prenez garde : quelque chose par rapport à saint Paul même; quelque chose d'où dépendoit en un sens pour saint Paul même le mérite, ou plutôt l'application actuelle du sacrifice du fils de Dieu; quelque chose par où saint Paul même se croyoit obligé de remplir la mesure des souffrances du fils de Dieu. Or comment la rempliſſoit-il cette mesure ? par la ferveur de sa pénitence, par l'austérité de sa vie, par la mortification de sa chair. Car c'étoient là, remarque saint Chrysostôme, autant de sacrifices de lui-même, qu'il unissoit à ce grand sacrifice de la croix, & en vertu

desquels il pouvoit dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.*

C'est de là même aussi que saint Augustin trouvoit des liaisons si étroites entre ces deux sacrifices, je dis entre le sacrifice de Jesus-Christ & le sacrifice de nous-mêmes, qu'il ne vouloit pas qu'on séparât jamais l'un de l'autre. Tellement que comme Jesus-Christ en qualité d'Homme-Dieu a été notre victime, nous devons être la sienne en qualité de chrétiens. Ecoutez les paroles de ce saint docteur, que je ne dois pas omettre dans une matiere si im-
August. portante : *Cujus redemptoris ac Domini, & nos sacrificium esse debemus per ipsummet offerendi, qui in homine quem suscepit, sacrificium ipse pro nobis fieri dignatus est.* D'où il s'ensuit que toutes les fois que nous assistons aux divins mysteres, nous devons faire état, que ce n'est pas seulement pour y présenter l'agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y être nous-mêmes présentés & immolés. Et cela, reprend saint Augustin, non-seulement par la raison de l'union intime qui est entre lui & nous, & qui fait qu'étant notre chef, & nous les membres de son corps, il ne peut ni ne doit jamais être sacrifié, que
Ibid. nous ne le soyons avec lui ; *Quia cùm ecclesia Christi sit corpus, & Christus ecclesiæ caput, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debet offerri ;* mais par la convenance même & le principe de nos plus justes & de nos plus indispensables obligations. Car

quel déſordre, Seigneur, que je paruſſe devant vos autels dans une moindre diſpoſition d'humilité, que celle où vous y paroiſſez; que vous y fuſſiez la victime de mon péché, & que l'expiation de ce péché ne me coûtât rien? Il ne ſuffit donc pas, conclut ſaint Léon pape, que nous offrions à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, ſi ſelon le précepte de l'apôtre, nous ne nous offrons encore nous-mêmes; comme il ne nous ſuffiroit pas de lui offrir nos corps & même nos ames, ſi nous n'avions à lui offrir le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt. Notre ſacrifice ſans celui de Jeſus-Chriſt, ſeroit un ſacrifice indigne de Dieu; & celui de Jeſus-Chriſt ſans le nôtre, ſeroit non pas inſuffiſant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'eſt ce qui conſomme le grand ouvrage de notre juſtification, & ce qui fait le vrai ſacerdoce des chrétiens.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux apôtre, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Qu'eſt-ce que ſaint André, & ſous quelle idée, nous attachant aux actes de ſon martyre, devons-nous le conſidérer? ſous l'idée d'un prêtre fervent, d'un prêtre zélé, d'un prêtre plein de religion, qui tous les jours de ſa vie ne manqua jamais d'immoler ſur l'autel l'agneau de Dieu, & qui par ſa mort couronna ſon ſacerdoce en s'immolant lui-même ſur la croix. Car ce ſont là les deux principales actions que ſon hiſtoire nous

marque, & à quoi je réduis toute la sainteté de son ministere. Ecoutez ceci. André est conduit devant le tribunal d'un juge païen; & ce juge avant que de le condamner, entreprend de le pervertir, & le presse de racheter sa vie en sacrifiant aux idoles. Mais moi, lui répond l'homme de Dieu, sacrifier aux idoles! Ne savez-vous pas qui je suis? Ignorez-vous la profession que je fais de servir le Dieu du ciel & de la terre, & l'honneur que j'ai de lui sacrifier chaque jour, non pas le sang des boucs ni des taureaux, mais l'agneau qui efface les péchés du monde? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, sed Agnum immaculatum.* Oui, poursuit le généreux apôtre, c'est entre mes mains que cet agneau est tous les jours immolé; mais la merveille que vous ne connoissez pas & que j'ai à vous découvrir, c'est qu'après l'immolation de cet agneau, il est toujours vivant, & que sa chair, quoique distribuée aux fideles demeure encore toute entiere, parce qu'elle est désormais incorruptible: *Cujus carnem postquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui sanctificatus est, integer perseverat, & vivus.* Témoignage invincible en faveur du sacrifice de la messe, & qui pourroit seul réfuter toutes les erreurs des derniers héréfiarques touchant la divine Eucharistie; puisqu'il nous apprend comment Dieu, dès le premier âge de l'église, a pris soin d'établir la tradition de

Act. mart. S. And.

Ibid.

ce myſtere. Mais ſans m'arrêter à cette controverſe, & pour profiter en paſſant d'un exemple ſi authentique, permettez-moi, mes freres, une courte digreſſion, qui toute bornée qu'elle eſt dans la morale qu'elle renferme, ne laiſſera pas d'avoir ſon utilité. Car ceci nous regarde, nous qui revêtus de la dignité du ſacerdoce, ſommes ſpécialement les miniſtres de notre Dieu & de ſes autels. Qu'eſt-ce qu'un prêtre de Jeſus-Chriſt? le voici: un homme engagé par ſa vocation à entrer tous les jours dans le ſanctuaire; un homme diſpoſé, comme ſaint André, à offrir tous les jours à Dieu le ſacrifice non ſanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoi nous ſommes appellés. Mais être prêtre, & n'en faire que rarement la plus noble fonction; être prêtre, & même ſi vous voulez, grand prêtre, & ne paroître à l'autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occaſions d'éclat, que lorſqu'on ne peut s'en diſpenſer, que quand on s'y trouve forcé par un reſpect humain & par un devoir de bienſéance; être prêtre, & s'abſtenir des choſes ſaintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour ſe diſſiper dans les divertiſſements du ſiecle, ou plutôt mener une vie diſſipée, profane, mondaine, juſqu'à être malheureuſement obligé de s'abſtenir des choſes ſaintes: être prêtre, & ſe mettre par ſa conduite hors d'état de célé-

brer les ſacrés myſteres, s'en rendre poſitivement indigne; & au-lieu de ſe reprocher cette indignité volontaire, comme un crime & un ſujet de confuſion, s'autoriſer par-là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, & s'en faire un faux prétexte de piété; être prêtre de la ſorte, ah! mes freres, s'écrioit ſaint Chryſoſtôme, eſt-il rien de plus oppoſé à la ſainteté du ſacerdoce, rien de plus injurieux à Jeſus-Chriſt, rien de plus triſte pour ſon épouſe qui eſt l'égliſe; & moi j'ajoute, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous propoſe dans la perſonne de ſaint André?

Mais André en demeure-t-il là? non, chrétiens: comme il eſt prêtre de la loi nouvelle, après avoir immolé la chair de Jeſus-Chriſt & ſatisfait à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ſon miniſtere, il y joint ce qui en doit être la perfection, en s'immolant ſoi-même; & c'eſt ici que la croix lui ſervit de moyen pour parvenir à l'accompliſſement de ſes deſirs, & à la gloire conſommée de ſon ſacerdoce. Je m'explique. Sur le refus qu'il fait de ſacrifier aux idoles, on lui préſente l'inſtrument de ſon ſupplice, & comment enviſage-t-il cette croix? comme un autre autel où il va préſenter à Dieu le ſacrifice de ſa perſonne & de ſa vie. Oui, Seigneur, dit-il, s'adreſſant à Jeſus-Chriſt, c'eſt pour cela que je l'embraſſe cette croix, parce que c'eſt ſur elle que je vais remplir dans toute ſon étendue mon ſacerdoce. Aſſez long-temps, ô

mon Dieu, j'ai fait l'office de sacrificateur à vos dépens; il faut que je le fasse aux dépens de moi-même. Je vous ai mille fois sacrifié pour moi; il faut que je me sacrifie une fois pour vous; & que par cet effort de reconnoissance, vous rendant amour pour amour & sacrifice pour sacrifice, j'aie enfin la consolation d'être crucifié pour votre gloire, comme vous l'avez été pour mon salut. Ainsi parla-t-il, & sans différer, il étend sur la croix son corps vénérable : il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il prévient leur cruauté par sa ferveur, ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de son crucifiement, mais regardant encore comme un précieux avantage d'être tout ensemble & la victime & le prêtre de son sacrifice. Car c'est en cela, dit saint Augustin, qu'a particuliérement consisté l'excellence & le mérite du sacerdoce de Jesus-Christ. Dans l'ancienne loi on n'avoit rien vu de semblable; les hommes les plus saints s'étoient contentés d'honorer Dieu par des victimes étrangeres : & parce que ce culte étoit imparfait, le fils de Dieu, comme pontife, étoit venu faire à son Pere cette pleine oblation, où il voulut être tout à la fois le sacrificateur & l'hostie : *Idem sacerdos & victima.* Mais ce qui fut vrai de Jesus-Christ, l'est encore de saint André, avec toute la proportion néanmoins & tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme & un Homme-Dieu. André mourant sur *Augusti.*

la croix put dire après le Sauveur du monde : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair & du ſang des animaux ; mais vous m'avez formé un corps : les anciens holocauſtes ont commencé à vous déplaire, ou du moins ont ceſſé de vous plaire, & alors j'ai dit, me voici, je viens, je me préſente ; recevez-moi comme votre victime : *Tunc dixi, Ecce venio.*

Pſal 39.

Voilà, mes chers auditeurs, le modele que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous ſans différence ni de condition ni de rang. En quelque état que vous ſoyez, vous êtes, comme chrétiens, néceſſairement aſſociés au ſacerdoce royal de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt à vous, quoique laïques, que parloit ſaint Pierre, quand il appelloit les chrétiens, race choiſie, prêtres-rois, nation ſainte, peuple conquis : *Vos autem genus electum, regale ſacerdotium, gens ſancta.* Il eſt de la foi, que ſans autre caractere que celui de chrétiens, par la ſeule onction du baptême, le Sauveur des hommes nous a fait rois & prêtres de Dieu ſon Pere : *Et feciſti nos Deo noſtro regnum & ſacerdotes.* Si je vous diſois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le même agneau qu'immoloit ſaint André, & qu'en effet vous l'offrez auſſi-bien que lui, toutes les fois que vous aſſiſtez au ſacrifice de votre religion, peut-être ſeriez-vous ſurpris de vous voir élevés par-là à une ſi haute dignité. Mais vous devez l'être en-

I Petr. c. 2.

Apoc. c. 5.

core bien plus, ou d'avoir ignoré jusques à présent ce que vous êtes, ou de l'avoir su, & d'avoir manqué de zele pour vous acquitter dignement d'une si glorieuse fonction. Car puisque ce n'est pas en simples témoins, mais en ministres du Seigneur, que vous assistez à ce sacrifice, & que l'oblation du corps de Jesus-Christ ne s'y fait pas seulement en votre présence, mais en votre nom, quelle attention, quel respect, quelle ardeur de dévotion y devez-vous apporter? C'est ce qui rend vos irrévérences si criminelles & même si abominables; c'est ce qui en fait comme autant de sacrileges. Ah! chrétiens, quelle indignité que vous présentiez au Dieu immortel, avec un esprit égaré, un cœur froid, sans nul recueillement, sans nul sentiment, le même sacrifice où notre saint apôtre a épuisé tout le feu de sa charité! Que dis-je? quelle profanation, que vous y veniez pour y voir le monde & pour y être vu; pour y établir tout le faste du monde & tout l'appareil de votre luxe; pour y contenter votre vanité, votre curiosité, & peut-être pour y entretenir vos plus honteuses passions! Scandale digne de toute la colere de Dieu, & qui n'est devenu, par l'impiété de notre siecle, que trop commun.

Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête. Ce que je prétends que vous remportiez de ce discours, c'est une sincere & forte résolution d'offrir continuellement à Dieu,

comme saint André, le sacrifice de vos corps, & de l'unir au sacrifice du corps de Jesus-Christ, puisque c'est par-là que vous devez participer à l'honneur & à la perfection du sacerdoce de la loi de grace, à quoi votre vocation vous engage indispensablement. Ce que je vous demande, c'est que vous vous appliquiez sans cesse ce que saint Paul recommandoit si expressément aux Romains, quand il leur disoit: Rom. c 12. *Obsecro vos per misericordiam Dei;* je vous conjure, mes freres, par la miséricorde de notre Dieu, & de quoi? de lui offrir vos corps dans cet état de sainteté, dans cet état de pureté où ils puissent lui plaire & où vous puissiez lui rendre un culte raisonnable & spirituel; ne vous conformant point au siecle présent, mais vous renouvellant chaque jour dans l'intérieur de l'esprit. Paroles qui comprennent en abrégé tout le fonds de la vie chrétienne, & qui devroient être le plus ordinaire sujet de vos considérations. Mais dites-moi, mes chers auditeurs, vos corps ont-ils ces qualités nécessairement requises pour être la matiere de ce sacrifice, que saint Paul veut que vous présentiez à Dieu? Sont-ce des corps purs, des corps exempts de la corruption du péché; en un mot, des corps dignes d'être offerts avec le corps de Jesus-Christ, & de composer avec lui ce sacrifice complet dont je viens de vous parler? S'ils ne sont pas tels, oserez-vous les offrir à Dieu; & si vous n'osez les of-

frir à Dieu, comment pouvez-vous paroître vous-mêmes devant Dieu, & approcher de ſes autels? Ah, chrétiens! ſi l'on vous diſoit que vous devez abſolument & à la lettre, faire de vos corps le même ſacrifice que ſaint André; que vous devez être prêts comme lui à ſacrifier votre vie par un long & cruel ſupplice; que vous devez ſouffrir comme lui un rigoureux martyre; que vous devez comme lui vous réſoudre à mourir pour Dieu, & que ſans cela il n'y a point de ſalut pour vous; ſi, dis-je, Dieu mettoit votre foi à une pareille épreuve, quoique vous fuſſiez obligés de vous y ſoumettre, du moins auriez-vous droit de craindre & de vous défier de vous-mêmes. Mon zele à vous animer, à vous encourager, à vous ſoutenir dans une ſi dangereuſe conjoncture, quelque ardent qu'il pût être, ne m'empêcheroit pas de compatir à votre foibleſſe & de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis, que ce ſacrifice de vos corps, dont il eſt aujourd'hui queſtion, ſe réduit dans la pratique à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une ſalutaire tempérance, d'une exacte ſobriété, d'une prudente auſtérité, d'une ſolide mortification; à leur retrancher les débauches qui les détruiſent, la molleſſe qui les corrompt, l'oiſiveté qui les appeſantit; à réprimer leurs révoltes, à ne pas vivre ſelon leurs cupidités, à les rendre ſouples à la loi de Dieu, à les aſ-

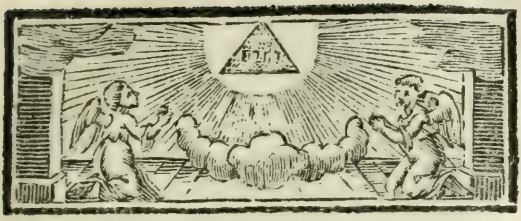
ſujettir aux obſervances de la religion, à les endurcir au travail, choſes communes & praticables dans les états même du monde les moins parfaits : qu'avez-vous à répondre? Quand cette régularité de vie, quand cette ſévérité de mœurs, quand cette exactitude ſeroit pour vous une eſpece de croix, pourriez-vous juſtement vous en décharger, ou refuſer de la prendre? Ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choſes d'ailleurs ſi conformes à vos obligations, & rendre graces à Dieu de ce qu'enfin vous avez appris quel eſt ce ſacrifice de vos corps par où il veut être glorifié?

Cependant, chrétiens, voici le déſordre, & ſi je l'oſe dire, la honte & l'opprobre du chriſtianiſme : des hommes aſſociés par le baptême au ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, & qui, ſelon la regle de l'apôtre, devroient offrir leurs corps comme des hoſties pures devant Dieu, en font des victimes pour le démon, pour la ſenſualité, pour l'impureté, pour l'adultere. Saint Paul ne vouloit pas que parmi les fideles on prononçât même les noms de ces paſſions infames; mais le moyen de s'en taire dans le honteux débordement des vices qui infectent l'égliſe de Dieu? Pouvons-nous, diſoit ſaint Cyprien, cacher nos plaies, quand elles ſont mortelles; & ne vaut-il pas mieux les découvrir, pour les guérir, que de les diſſimuler, pour nous perdre? O mon Dieu, où en ſommes-

nous, & à quelle extrêmité le péché nous a-t-il portés ? Vous, Seigneur, qui dans l'ancienne loi étiez ſi jaloux de la pureté des victimes qu'on vous préſentoit, & qui rejettiez celles où il paroiſſoit la moindre ſouillure, comment pouvez-vous maintenant agréer les nôtres ? Le ſacrifice d'un corps impur & eſclave du péché, bien-loin de vous plaire, ne doit-il pas plutôt vous offenſer & vous irriter ? Mais enfin, me dira-t-on, quelque corrompus qu'aient été juſqu'à préſent nos corps par le péché, ne peuvent-ils plus être offerts à Dieu ? Oui, chrétiens, ils le peuvent, ſinon par le ſacrifice de la continence, au moins par celui de la pénitence; & c'eſt en ce ſens que ſaint Paul nous avertit de les faire déſormais ſervir, non plus au péché, mais à la juſtice. Dieu même tirera de vous alors une gloire particuliere ; & vous releverez d'autant plus le triomphe de ſa grace, qu'elle aura eu dans vous de plus forts & de plus dangereux ennemis à ſurmonter. La pénitence vous tiendra lieu de croix, & cette croix ſera l'autel où vous vous immolerez. Ah, Seigneur! répandez ſur cet auditoire chrétien l'eſprit de ſainteté dont fut rempli le grand apôtre que nous honorons. Répandez ſur cette égliſe qui porte ſon nom, l'abondance de votre grace. Donnez-nous cet amour de la croix : ſans quoi il eſt impoſſible que nous vous faſſions jamais le ſacrifice de nous-mêmes. Inſpirez-nous le même ſentiment qu'eut

ſaint André à la vue de la croix, lorſqu'il s'écria : O croix, ſource de mon bonheur!

Act. mart. S. And. *O bona crux!* Faites que nous le diſions comme lui, que nous le penſions comme lui, & que par la voie de la croix nous parvenions à la même gloire que lui, qui eſt la gloire éternelle, où nous conduiſe, &c.



SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Ecce non eſt abbreviata manus Domini, ut ſalvare nequeat.

Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci, & qu'il peut encore ſauver ſon peuple. En Iſaïe, chap. 59.

MONSEIGNEUR,

Meſſire François Faure, évêque d'Amiens.

QUEL eſt donc ce miracle dont nous avons été nous-mêmes témoins, & en quel ſens peuvent convenir ces paroles du prophete à l'homme apoſtolique dont nous ſolemniſons la fête ? Eſt-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou

n'eſt-ce pas l'éloge de la foi qu'il a prêchée : & ſi le Seigneur dans ces derniers ſiecles a fait éclater ſa toute-puiſſante vertu par la converſion d'un nouveau monde, eſt-ce au miniſtre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'eſt-ce pas plutôt au maître qui l'avoit choiſi, & qui l'a ſi heureuſement conduit dans l'exercice de ſon miniſtere ? Parlons donc, chrétiens, non pas pour exalter le mérite de l'apôtre des Indes & du Japon, mais pour reconnoître la force de l'évangile qu'il a porté à tant de nations barbares : & tirons des merveilleux ſuccès de ſa prédication, une preuve ſenſible & toute récente de l'inconteſtable vérité de la foi, à laquelle il a ſoumis les plus fieres puiſſances de l'orient. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* Voici un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre & pour confirmer notre foi peut-être chancelante, toujours au moins foible & languiſſante ; c'eſt la propagation du chriſtianiſme en de vaſtes pays d'où l'infidélité l'avoit banni, & où Xavier, ſur les ruines de l'idolâtrie & malgré tous les efforts de l'enfer, a eu le bonheur de le rétablir. Je ne prétends point égaler par-là cet ouvrier évangélique aux premiers apôtres. Je ſais quelles furent les prérogatives de ces douze princes de l'égliſe, & quelle ſupériorité le ciel leur donna, ſoit par l'avantage de la vocation, ſoit par l'étendue du pouvoir, ſoit par la plénitude

de la ſcience. Mais après tout, comme ſaint Auguſtin a remarqué que ce n'étoit point déroger à la dignité de Jeſus-Chriſt, de dire que ſaint Pierre a fait de plus grands miracles que lui; auſſi ne crois-je rien diminuer de la prééminence des apôtres, quand je dis que Dieu, pour l'amplification de ſon égliſe, a employé ſaint François Xavier à faire un miracle non moins ſurprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrétienne.

C'eſt, Monſeigneur, ce que nous allons voir; & je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illuſtre Saint dont nous célébrons la mémoire, il n'agrée ſur-tout le culte & le témoignage de piété que votre grandeur vient ici lui rendre. On ſait quel fut ſon reſpect & ſa profonde vénération pour les évêques, légitimes paſteurs du troupeau de Jeſus-Chriſt, & les dépoſitaires de l'autorité de Dieu. On ſait avec quelle ſoumiſſion il voulut dépendre d'eux; que c'étoit ſa grande maxime; que c'étoit, diſoit-il lui-même, la bénédiction de toutes ſes entrepriſes, & que c'eſt enfin une des plus belles vertus que l'hiſtoire de ſa vie nous ait marquées. Mais, Monſeigneur, ſi Xavier eût vécu de nos jours, & qu'il eût eu à travailler ſous la conduite & ſous les ordres de votre grandeur, combien, outre ce caractere ſacré qui vous eſt commun avec pluſieurs, eût-il encore honoré

dans vous d'autres graces qui vous ſont particulieres ? Auſſi zélé qu'il étoit pour l'honneur de l'évangile, combien eût-il révéré dans votre perſonne un des plus célebres prédicateurs qu'ait formé notre France : un homme dont le mérite ſemble avoir eu du ciel le même partage que celui de Moïſe, & à qui nous pouvons ſi bien appliquer ce qui eſt dit de ce fameux
Eccleſ. 45. légiſlateur : *Glorificavit illum in conſpectu regum, & juſſit illi coram populo ſuo :* Dieu l'a glorifié devant les têtes couronnées par le miniſtere de ſa ſainte parole, & lui a donné enſuite l'honorable commiſſion de gouverner ſon peuple. Voilà, Monſeigneur, ce qui eût ſenſiblement touché le cœur de Xavier. Et votre grandeur n'ignore pas comment les nôtres ſur cela même ſont diſpoſés. Que n'ai-je, pour traiter dignement le grand ſujet qui me fait aujourd'hui monter dans cette chaire, & paroître en votre préſence, ce don de la parole & cette éloquence vive & ſublime qui vous eſt ſi naturelle ? Mais le ſecours du Saint-Eſprit ſuppléera à ma foibleſſe, & je le demande par la médiation de Marie : *Ave, Maria.*

UNE des difficultés les plus ordinaires que formoient autrefois les païens contre notre religion, c'étoit, ſi nous en croyons le vénérable Bede, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les chré-

tiens, & qu'ils produiſoient comme les preuves certaines de ſa divinité. Ce qui faiſoit conclure à ces ennemis du chriſtianiſme, ou qu'il avoit dégénéré de ce qu'il étoit, ou qu'il n'avoit jamais été ce qu'on prétendoit. A cela les Peres répondoient diverſement. Il eſt vrai, diſoit ſaint Grégoire pape, que ce don des miracles n'eſt plus aujourd'hui ſi commun qu'il l'a été dans la primitive égliſe; mais auſſi n'eſt-il plus déſormais ſi néceſſaire qu'il l'étoit alors. Car la foi naiſſante encore, n'étoit dans ces premiers temps qu'une jeune plante, qui pour croître & pour ſe fortifier, devoit être arroſée & nourrie de ces graces extraordinaires; mais maintenant qu'elle a jetté de profondes racines, & qu'elle eſt en état de ſe ſoutenir, elle n'a plus beſoin de ce ſecours. Cette réponſe eſt ſolide; mais celle de ſaint Auguſtin me paroît plus ſenſible & plus convaincante, lorſqu'il raiſonnoit de la ſorte en diſputant contre les infideles : Ou vous croyez les miracles ſur quoi nous appuyons la vérité de la religion chrétienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'eſt en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puiſque Dieu s'eſt aſſez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établiſſement du chriſtianiſme. Si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoiſſiez un bien authentique & plus fort que tous les autres, ſavoir, que ſans miracles, le monde ait été converti à la

August. foi de Jesus-Christ : *Si Christi miraculis non creditis, saltem huic miraculo credendum est, mundum sine miraculis fuisse conversum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle conversion? Mais permettez-moi, mes chers auditeurs, d'ajouter ma pensée à celle de ces grands hommes; car je dis que les miracles de l'église naissante n'ont point cessé; je prétends qu'ils subsistent encore, & que Dieu les a continués jusques dans ces derniers siecles; & je puis toujours m'écrier avec le prophete, que le bras tout-puissant du Seigneur n'est point raccourci : *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moi, je vous demande quel est de tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'église le plus merveilleux & le plus grand? n'est-ce pas, comme dit saint Ambroise, l'établissement de l'église même? Rappellez dans votre esprit de quelle maniere la loi chrétienne s'est répandue dans le monde; la sublimité de ses mysteres incompréhensibles, & même opposés en apparence à la raison humaine; la sévérité de sa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme & à ses sens; les violents assauts & les combats qu'elle a eu à essuyer; la foiblesse des apôtres dont Dieu s'est servi pour la prêcher, & toutefois les succès étonnants de leur prédication dans les royaumes, dans les empires, dans tous les états. Il n'y a point d'esprit droit & équitable, qui pesant bien tout cela, n'y

découvre un miracle visible, & qui n'avoue avec Pic de la Mirande, que c'est une extrême folie de ne pas croire à l'évangile : *Maximæ insaniæ est evangelio non credere.* Or je soutiens que saint François Xavier a renouvellé ce miracle, & je soutiens qu'il l'a renouvellé par les mêmes moyens que les apôtres de Jesus-Christ y ont employés. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines; c'est la premiere partie. Xavier, comme les apôtres, a fait ces prodiges de zele par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine; c'est la seconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le succès de l'évangile. Xavier travaillant à convertir tout un monde par les abaissements & les souffrances, voilà la conduite de l'évangile. Le succès & la conduite joints ensemble, c'est ce que j'appelle le miracle de l'évangile, & voilà le partage de ce discours & le sujet de votre attention.

Picus Miland.

SAINT Augustin expliquant ces paroles du psaume quarante-quatrieme, *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*, en fait une application bien juste, lorsque s'adressant à l'église, il lui parle de cette sorte : Sainte épouse du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre & Paul, ces

I. PARTIE. *Psal.* 44.

Auguſt. grands apôtres dont vous avez pris naiſſance, & qui ont été vos peres : *Non ergò te putes eſſe deſertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es.* Car vous avez formé des enfants héritiers de leur eſprit, & qui vous rendront auſſi glorieuſe & auſſi féconde que vous le fûtes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati ſunt tibi filii.* Or entre ces enfants de l'égliſe, ſucceſſeurs des apôtres, & comme les dépoſitaires de leur zele, il me ſemble, chrétiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang ; & le miracle qu'il a plu à Dieu d'opérer par ſon miniſtere, en eſt la preuve évidente. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Examinons-le ce miracle. Après l'avoir étudié avec ſoin, pour ne rien dire qui ne ſoit autoriſé, & par la voix publique, & par le témoignage même de l'égliſe qui l'a reconnu, ſans rien exagérer dans une chaire conſacrée à la vérité, mais à ne prendre que la ſubſtance de la choſe, & à conſidérer le fait préciſément en lui-même, dénué de toutes les circonſtances qui le relevent, le voici tel que je le conçois & que vous le devez concevoir. Xavier par la ſeule vertu de la divine parole, a ſoumis un monde entier à l'empire du vrai Dieu ; a répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumiere de l'évangile ; a fondé un nombre preſqu'innombrable d'égliſes dans l'orient ; eſt entré en poſ-

ſeſſion de cinquante-deux royaumes pour y faire régner Jeſus-Chriſt; a domté partout l'infidélité du paganiſme, l'obſtination de l'héréſie, le libertinage de l'impiété; a conféré de ſa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres, & les a préſentés à Dieu comme de fideles adorateurs de ſon nom : voilà le miracle de notre foi. Miracle au-deſſus de tout ce que nous liſons de ces héros, ou vrais ou prétendus, que l'hiſtoire profane a tant vantés. Miracle où je puis dire, en me ſervant de la belle expreſſion de ſaint Ambroiſe, que François Xavier a fait réellement ce que la philoſophie humaine dans ſes plus hautes & ſes plus vaines idées n'a pu même imaginer : *Minus eſt quod illa finxit, quàm quod iſte geſſit.* Et miracle enfin qui ſeul ſuffiroit pour m'attacher inviolablement à la religion que je profeſſe, & pour me faire connoître que c'eſt l'œuvre du Seigneur : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* *Ambroſ.*

Vous ſavez, mes chers auditeurs, par quelle occaſion & quel deſſein fut appellé l'homme apoſtolique dont je parle, pour paſſer aux Indes. Car je laiſſe ce qu'il fit en Europe, & j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon ſujet d'eſſentiel & de capital. Certes ce furent deux entrepriſes bien différentes, que celle de Jean III. roi de Portugal, & celle de Xavier; & il eſt bien à croire que ſelon la politique mondaine, l'une ne fut que l'acceſſoire de l'autre. En effet, ſi la piété du prince lui fit ſouhai-

ter d'avoir un homme de Dieu, pour aller combattre la ſuperſtition; le ſoin de ſa propre grandeur lui fit équiper une flotte entiere pour étendre ſes conquêtes, & pour établir en de nouvelles & de vaſtes contrées ſa domination. Telles étoient les vues de ce monarque; telle étoit la fin que ſe propoſoient les miniſtres de ſon état. Mais le ciel en avoit tout autrement diſpoſé. Le deſſein du roi de Portugal ne fut qu'une occaſion ménagée par la providence, pour ouvrir le chemin à Xavier, & pour le faire entrer dans la moiſſon qu'il devoit recueillir. Il ne faut que lui pour cet important ouvrage : lui ſeul il fera plus que ce pompeux & terrible appareil d'armes & de vaiſſeaux, & il portera plus loin les bornes du chriſtianiſme, que Jean les limites de ſon empire.

Déja je l'entends, ce ſaint apôtre, qui rallumant toute l'ardeur de ſa charité, & rappellant toutes les forces de ſon ame à la vue de l'immenſe carriere qu'on lui donne à fournir, s'encourage lui-même, & s'excite à tout entreprendre pour la gloire du ſouverain maître qui l'envoie. Allons, Xavier, dit-il en de fervents & de ſecrets colloques, puiſque ton Dieu eſt par-tout, il faut qu'il ſoit par-tout connu & adoré. Ce ſeroit un reproche pour toi, que l'auteur de ton être fût loué dans tous les lieux du monde par les créatures inſenſibles, & qu'il y eût un endroit de l'univers, où il ne le fût pas des créatures intelligentes

&

& raiſonnables. Et pourquoi mettrois-tu entre les hommes quelque différence, & voudrois-tu en faire le choix, puiſque le créateur qui les a formés, les embraſſe tous dans le ſein de ſa miſéricorde? Non, non, ſouviens-toi qu'en te confiant ſon évangile, il t'en a rendu redevable à tous, & que c'eſt pour tous qu'il t'a communiqué ſans reſtriction tout ſon pouvoir. Ce ne ſont point là, chrétiens, mes propres penſées ni mes expreſſions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laiſſées dans ſes épîtres, fidelles interpretes de ſon cœur, & lettres ſacrées que nous conſervons comme de précieuſes reliques & les monuments de ſon zele.

C'eſt donc en de telles diſpoſitions & avec de ſi nobles ſentiments qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverſe deux fois la Zone torride, qu'il échappe heureuſement le fameux Cap de Bonne-Eſpérance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il paſſe dans l'iſle de la Pécherie. Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues & fréquentes courſes, qui n'ont pu laſſer ſon courage, & qui peut-être laſſeroient votre patience. Mais un peu de réflexion, s'il vous plaît : le voilà rendu au Cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'ambaſſadeur du vrai Dieu. D'où l'ont-ils appris, & qui le leur a dit? Ah! voici le miracle : Xavier ne ſait ni la langue, ni les coutumes du pays ; & cependant il

perſuade tous les eſprits & gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade eſt initiée au ſaint baptême. Les prêtres des faux Dieux en conçoivent le plus violent dépit, & s'y oppoſent; les chefs du peuple, les magiſtrats en ſont tranſportés juſqu'à la fureur; mais pour uſer des termes de ſaint Proſper ſur un ſujet à peu près ſemblable, c'eſt de ces ennemis mêmes, de ces emportés & de ces furieux, qu'il
Proſp. compoſe une nouvelle égliſe : *Sed de his reſiſtentibus, ſævientibus, populum chriſtianum augebat.* A peine ces ſages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfants pour ſe faire inſtruire des myſteres qu'il leur enſeigne. A la ſeule préſence de ce prédicateur inſpiré d'enhaut, toute leur ſageſſe s'évanouit; & par-là ils ſemblent vérifier la parole de l'écriture ſelon le ſens que lui donne ſaint Au-
Pſal. 140. guſtin : *Abſorpti ſunt juncti petræ judices eorum;* leurs juges, c'eſt-à-dire, les ſavants de leur loi & les maîtres du paganiſme, mis auprès de Jeſus-Chriſt qui eſt la pierre angulaire, ou des miniſtres de ſon évangile, ont été entraînés, ont été comme engloutis & abſorbés : *Abſorpti ſunt.*

N'étoit-ce pas un ſpectacle digne de l'admiration des anges & des hommes, de voir ce conquérant des ames former dans les pleines de Travancor des milliers de catéchumenes, faire autant de chrétiens, qu'il aſſembloit autour de lui d'auditeurs, s'épuiſer de forces dans cet exercice tout di-

vin; & comme autrefois Moïse, ne pouvoir plus lever les bras par la défaillance où il tombe, & avoir besoin qu'on les lui soutienne, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour ressusciter des troupes d'infideles à la vie de la grace? Quel triomphe pour la foi qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la tête de ces Néophytes, qu'il les conduisoit dans les temples des idoles, qu'il les animoit à les briser, à les fouler aux pieds, & comme parle saint Cyprien, à faire de la matiere du sacrilege un sacrifice au Dieu du ciel!

Il n'en demeure pas là. Bientôt il paroît chez les Mores, fameux insulaires, d'autant plus chers à Xavier qu'ils sont plus connus par leur barbarie, & qu'il en attend de plus rigoureux & de plus cruels traitements. Car voilà ce qui l'attire; voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos vues sont au-dessus de nôtres, & que vous savez conduire efficacement, quoique secrétement, vos impénétrables & adorables desseins! Qui l'eût cru? cette brebis au milieu des loups, sans rien craindre de leur férocité, leur communique toute sa douceur. Ces tremblements de terre si communs parmi eux, lui donnent occasion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur prêche & de la sévérité de ses jugements. Ces montagnes de feu qui sortent du sein des abymes, lui servent d'images, mais d'images affreuses, pour leur représenter les flammes éternel-

les, & pour leur en inſpirer une horreur ſalutaire. Il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde eſt dans l'étonnement, & ne peut comprendre qu'en peu de jours il ait réduit ſous le joug de la loi chrétienne juſqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des rois ſont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples ſont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque, & d'une Babylone il en fait une Jéruſalem, c'eſt-à-dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville ſainte. Le grand obſtacle au progrès de l'évangile, c'eſt l'amour du plaiſir & la pluralité des femmes : honteux déréglement que la coutume avoit introduit & que la coutume autoriſoit. Il l'attaque & il l'abolit, mais comment? avec un aſcendant ſur les eſprits & un empire ſi abſolu, que nul homme engagé dans ce libertinage, n'oſeroit paroître devant lui. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur pere, parce qu'ils veulent tous traiter avec le ſaint apôtre, de là vient qu'ils renoncent tous à ce déſordre. Plus de quatre cents mariages prétendus, caſſés par ſon ordre, les liens les plus forts & les plus étroits engagements rompus, toutes les familles dans la regle; qu'y eut-il jamais de plus merveilleux; & ſi ce ne ſont pas autant de miracles, qu'eſt-ce donc, & à quel autre qu'à Dieu même attribuerons-nous un changement ſi difficile, ſi prompt, ſi univerſel?

Cependant, chrétiens, un nouveau champ se présente à cet ouvrier infatigable; & sans nous arrêter, suivons-le par-tout où l'ardeur de son zele porte ses pas. Le Japon l'attend, & c'est là, pour m'exprimer de la sorte, que Dieu a placé le siege de son apostolat. Dans l'Inde il a travaillé sur un fonds où d'autres avant lui s'étoient exercés, il a marché sur les traces des apôtres; mais ici il peut dire comme saint Paul : *Sic autem prædicavi evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem; sed sicut scriptum est : quibus non est annunciatum de eo.* Oui, mes freres, j'ai prêché Jesus-Christ, mais dans des lieux, où jamais ce nom vénérable n'avoit été prononcé; & Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiasse, là où personne avant moi n'avoit bâti. Xavier en effet est le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'évangile : je dis à cette nation si fiere & si jalouse de ses anciennes pratiques & de la religion de ses peres; à cette nation où le prince des ténebres dominoit en paix depuis tant de siecles, & qu'une licence effrénée plongeoit dans tous les désordres. Il s'agissoit de leur annoncer les vérités les plus dures, & d'ailleurs les moins compréhensibles; une doctrine la plus humiliante pour l'esprit, & la plus mortifiante pour les sens; une foi aveugle, sans raisonnements, sans discours; une espérance des biens futurs & invisibles, fondée sur le ré- *Rom. c. 15.*

noncement actuel à tous les biens préſents; en un mot, une loi formellement oppoſée à tous les préjugés & à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire embraſſer, à quoi il étoit queſtion de les amener, ſur quoi Xavier entreprend de les éclairer; quel projet, & quelle en ſera l'iſſue? Ne craignons point, mes chers auditeurs: c'eſt au nom de Dieu qu'il agit; c'eſt Dieu qui le députe comme le prophete, & qui lui ordonne d'arracher & de planter, de diſſiper & d'amaſſer, de renverſer & d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées, & juſques dans le ſein de l'idolâtrie, il plantera le ſigne du ſalut; il diſſipera les légions infernales conjurées contre lui, & malgré tous leurs efforts il raſſemblera les élus du Seigneur; il renverſera ce fort armé qui s'étoit introduit dans l'héritage du Dieu vivant, & de ſes dépouilles il érigera un trophée à la grace victorieuſe qui l'accompagne & qui ſe répandra avec abondance. Parlons ſans figure, & ne cherchons point de magnifiques & de pompeuſes expreſſions pour ſoutenir un ſujet, qui par lui-même eſt au-deſſus de toute expreſſion. François Xavier ſe préſente, il montre le crucifix, il proteſte que ce crucifié eſt ſon Dieu & le Dieu de tous les hommes: cela ſuffit; ſur ſa parole il eſt cru comme un oracle. Les rois l'écoutent & le reſpectent, celui de Bungo reçoit le baptême; de mille ſectes répandues dans le Japon, il

n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les Bonzes les plus opiniâtres ſe font non-ſeulement ſes diſciples, mais ſes miniſtres & ſes coadjuteurs. Tous les jours nouvelles égliſes, & quelles égliſes? Diſons-le, mes chers auditeurs, à la gloire de Dieu, auteur de tant de merveilles : des égliſes dont les ferveurs ne cedent en rien à celles du chriſtianiſme naiſſant ; des égliſes où l'on a vu toute la pureté des mœurs, toute l'auſtérité de vie, toute la perfection que demande la plus ſublime & la plus étroite morale de l'évangile ; des égliſes éprouvées par les plus cruelles perſécutions que la tyrannie ait jamais ſuſcitées contre Jeſus-Chriſt & ſon troupeau ; qui bien-loin de ſe ſcandaliſer de la croix & d'en rougir, comme l'impoſture a voulu nous le perſuader, ſe ſont immolées pour la croix & par la croix, ſe ſont expoſées pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort ; enfin des égliſes où l'on a pu preſque compter autant de martyrs, qu'elles ont eu de fideles. Tels ſont les fruits de la miſſion de Xavier. Qui les a fait naître, ces fruits de ſainteté ? c'eſt Xavier coopérant avec Dieu ; c'eſt Dieu agiſſant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un & l'autre, comme nous le voudrons, pourvu que nous reconnoiſſions là le miracle de notre foi : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Cependant au milieu de ſes victoires,

ce héros chrétien en voit tout-à-coup le cours interrompu. Insatiable dans ses desirs, il tourne son zele vers le vaste empire de la Chine, & la Chine lui échappe. Quelle subite & triste révolution ! Ainsi vous l'aviez ordonné, Seigneur ; mais s'il m'est permis de pénétrer dans un de ces secrets que votre providence tient cachés à nos yeux, & qu'il n'appartient qu'à votre sagesse de bien connoître ; pourquoi, mon Dieu, arrêtez-vous un apôtre uniquement occupé du soin de votre gloire, & pourquoi lui refusez-vous l'entrée d'une terre, où il ne pense qu'à faire célébrer vos grandeurs ? Vous ne permîtes pas à Moïse d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres, & qu'il n'avoit pas sanctifié votre nom parmi le peuple : *Quia prævaricati estis contra me, & non sanctificastis me inter filios Israël.* Mais voici un homme soumis à votre parole, un homme selon votre cœur ; & vous le retenez dans une isle déserte. Lorsqu'il médite une conquête si glorieuse pour vous, & après laquelle il soupire depuis si long-temps, vous l'abandonnez à la mort qui fait échouer toutes ses espérances. Je me trompe, chrétiens ; Xavier est entré dans la Chine ; au défaut de son corps son esprit y a percé ; il y est encore vivant, & il y soutient tant de prédicateurs de tous les états & de tous les ordres de l'église. C'est lui qui les dirige par ses leçons, lui qui les anime par ses exem-

Deut. 32. 23.

ples, lui qui les conſole dans leurs fatigues par le ſouvenir de ſes travaux; & lui enfin qui du haut de la gloire fait deſcendre ſur eux ces ſecours de graces dont ils tirent toutes leurs forces, & qui acheve ainſi dans le ciel ce qu'il n'a pu accomplir ſur la terre.

Or revenons, & ſans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a inſtruites, de tant de provinces & de royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traverſées, & où ſi ſouvent il s'eſt vu expoſé aux tempêtes & aux naufrages, tenons-nous-en à l'idée générale que je viens de vous tracer, & qui n'eſt encore qu'une ébauche très-légere des progrès de la foi par le miniſtere de cet homme vraiment apoſtolique. Pour peu que nous raiſonnions, & qu'examinant avec attention toutes les circonſtances de ce grand miracle dont Dieu même fut l'auteur, & dont Xavier n'a été que l'inſtrument, nous conſidérions le caractere des peuples avec qui il eut à traiter, l'obſtination de leurs eſprits & leur attachement à de fauſſes divinités, la corruption de leurs mœurs & leurs habitudes vicieuſes & profondément enracinées, leur férocité ou leur fierté naturelle; d'ailleurs la ſublimité de la loi qu'il leur a prêchée, ſon obſcurité dans les myſteres, ſa ſévérité dans la morale; & avec cela ce conſentement univerſel, cette ſoumiſſion prompte & cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçue,

ne sommes-nous pas obligés de nous écrier
Exod c. 8. que le doigt du Seigneur étoit là : *Digitus Dei est hîc ?* & quelles marques plus sensibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit ? *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Il est vrai : tandis ou presque au même temps que François Xavier sanctifioit l'orient, des hommes suscités de l'enfer, je veux dire un Luther & un Calvin, pervertissoient l'occident & le septentrion. Ils publioient que Dieu les avoit choisis & inspirés pour réformer l'église, qu'un esprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils étoient les dépositaires du sens de l'écriture, & qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainsi ces faux prophetes s'érigeoient-ils de leur propre autorité en maîtres de la doctrine ; & par le plus déplorable aveuglement les peuples les écouterent, les grands les appuyerent, les états changerent de loix & de coutumes. Tel fut, si j'ose m'exprimer de la sorte, le miracle de l'héréfie. Mais entre ce prétendu miracle & celui dont je parle, quelle différence ! Je ne dis point que Xavier avoit reçu sa mission de l'église & que les autres s'étoient ingérés d'eux-mêmes. Je ne dis point que Xavier étoit irréprochable dans sa vie, & que ces héréfiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foi. Je ne dis point que Xavier revêtu d'un pouvoir tout divin commandoit

aux éléments, calmoit les flots de la mer, paroiſſoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, liſoit dans les cœurs, chaſſoit les démons, guériſſoit les malades, reſſuſcitoit les morts; & que jamais ces docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquât en eux une vocation ſpéciale & propre, & qui donnât à connoître que le Seigneur étoit avec eux. Je ne dis point tout cela; mais voici à quoi je m'en tiens, & ce qui me ſuffit : c'eſt qu'ils prêchoient une religion favorable à la nature, commode aux ſens, qui retranchoit tous les préceptes de l'égliſe, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui délivroit du joug de la confeſſion, qui ſous prétexte d'une impoſſibilité imaginaire dans la pratique des commandements & d'un défaut de grace, conduiſoit les hommes au libertinage. Or pour établir une telle religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puiſque le monde n'y eſt déja que trop diſpoſé de lui-même. Au lieu que le ſaint apôtre des Indes & du Japon apportoit une loi contraire à tous les ſentiments naturels; une loi qui déclaroit la guerre aux paſſions, qui condamnoit les plaiſirs, qui preſcrivoit des regles de continence capables de rebuter tous les eſprits; qui obligeoit à verſer ſon ſang, à donner ſa vie, à endurer les plus cruels ſupplices pour la défendre & la ſoutenir. Or d'avoir fait agréer cette loi à une multitude preſqu'infinie d'idolâtres de tout ſexe, de tout âge, de tout caracte-

re, de tout état, aux grands & aux petits, aux ſages & aux ſimples, à des voluptueux & à des ſenſuels, à des opiniâtres & à des préſomptueux, n'eſt-ce pas là le plus évident de tous les miracles, & quel autre que Dieu même l'a pu opérer ? Miracle par où Xavier réparoit les ruines de l'égliſe, & les breches qu'y faiſoit le ſchiſme de l'héréſie, puiſqu'il eſt certain que par ſes prédications apoſtoliques, il a plus gagné de ſujets à la vraie religion, que Luther & Calvin ne lui en ont dérobés & n'en ont portés à la rebellion. Tellement que nous pouvons lui appliquer le bel éloge que ſaint Baſile donnoit autrefois à ſaint Grégoire de Nazianze, & l'appeller le ſupplément de l'égliſe : *Supplementum eccleſiæ*, parce qu'il a ſuppléé avantageuſement par ſon zele à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la diviſion des hérétiques.

Baſil.

Ah, chrétiens ! que la charité eſt généreuſe dans ſes entrepriſes, qu'elle eſt ferme & conſtante dans ſes pourſuites, mais ſur-tout qu'elle eſt heureuſe dans ſes ſuccès ! Que ne peut point un homme poſſédé de l'eſprit divin, libre de tous les intérêts de la terre, & uniquement paſſionné pour la gloire du Seigneur ? Ne faut-il pas que l'ambition humaine faſſe ici l'aveu de ſa foibleſſe, & qu'elle cede au zele d'un apôtre qui ne cherche qu'à faire connoître & honorer Dieu ? Si Xavier eût embraſſé la profeſſion des armes, comme ſa

naiſſance ſembloit l'y engager, ou s'il eût borné ſes vues à ſe diſtinguer dans les lettres, ſelon ſon inclination particuliere & le caractere de ſon eſprit, qu'eût-il fait ? & quoi qu'il eût fait, ſon nom vivroit-il encore dans la mémoire des hommes, & ne ſeroit-il pas peut-être enſeveli avec tant d'autres dans une profonde obſcurité ? Mais maintenant on publie par-tout ſes merveilles. Les ſiecles entiers n'en peuvent effacer le ſouvenir ; & juſques à la derniere conſommation des temps, il ſera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus ; car pour me ſervir de la noble & admirable figure de ſaint Grégoire pape, comment paroîtra-t-il dans cette aſſemblée générale de l'univers, où Dieu viendra couronner ſes ſaints, ſur-tout ſes apôtres, & leur rendre gloire pour gloire ? C'eſt là, dit le ſaint docteur, dont j'ai emprunté cette penſée, que les apôtres traîneront après eux & comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquiſes à Jeſus-Chriſt ; là que Pierre ſe montrera à la tête de la Judée qu'il a convertie ; là qu'André conduira l'Achaïe, Jean l'Aſie, Thomas toute l'Inde : *Ibi Petrus cum Judæa converſa apparebit ; ibi Andræas Achaiam, Joannes Aſiam, Thomas Indiam in conſpectu judicis, regi converſam ducet.* Et moi j'ajoute : c'eſt là que Xavier produira pour fruits de ſon apoſtolat des troupes ſans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, *Greg. Mag.*

qu'il a réduites ſous le joug de l'évangile, & tout un monde dont il a été la lumiere : *Apoc. c. 7. Ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis.*

Mais ſur cela même, mes chers auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire? c'eſt par le miniſtere d'un ſeul prédicateur, que Dieu juſques au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles de converſion; & dans le centre de la foi tant de prédicateurs ſuffiſent à peine pour convertir un pécheur. Xavier prêchoit à des infideles, & il les touchoit; nous prêchons à des chrétiens, & ils demeurent inſenſibles. A quoi attribuerons-nous cette monſtrueuſe oppoſition? Eſt-ce que Xavier étoit ſaint, & que nous, miniſtres de la divine parole, ne le ſommes pas? Mais notre foi ne ſeroit plus ce qu'elle eſt, ſi elle dépendoit ainſi des miniſtres qui l'annoncent. Ils ne prêchent pas, & ils ne convertiſſent pas comme ſaints, mais comme députés de Dieu & comme envoyés de Dieu. Or quelles que ſoient les qualités de la perſonne, cette députation & cette miſſion n'eſt pas moins légitime. Quand donc vous dites, ſi c'étoient des ſaints, je les écouterois, & ils me perſuaderoient, vous commettez, ſelon ſaint Bernard, trois grandes injuſtices. L'une par rapport à la grace, dont vous bornez l'efficace & le pouvoir à la vertu, ou plutôt à la foibleſſe d'un homme. L'autre par rapport au prochain, en imputant aux ouvriers évangéliques ce

qui ne vient pas d'eux, savoir, votre impénitence & votre obstination. La derniere, par rapport à vous-mêmes, en cherchant de vaines excuses dans vos désordres, & des prétextes pour vous y autoriser. Quoi donc? est-ce que Xavier avoit un autre évangile à prêcher que nous? Est-ce qu'il faisoit connoître un autre Dieu? Est-ce qu'il enseignoit d'autres vérités? Est-ce qu'il proposoit d'autres peines & d'autres récompenses? Rien de tout cela; mais c'est qu'il instruisoit des peuples, qui quoique nés & quoiqu'élevés dans l'infidélité, suivoient les impressions de la grace; & que vous dans le christianisme vous la combattez, vous la rejettez, vous l'étouffez. De là des milliers d'athées ou d'idolâtres étoient tout-à-coup changés en de vrais chrétiens, & tous les jours des chrétiens deviennent des impies & des athées. Je dis des athées, car il n'y en a que trop & de toutes les manieres; athées de créance, & athées de volonté; athées qui ne reconnoissent point de Dieu, & athées qui voudroient n'en point reconnoître, & qu'en effet il n'y en eût point; athées dans les cours des princes, athées dans la profession des armes, athées dans les académies des savants, athées dans tous les lieux & tous les états où regne la dissolution du vice. Ah, mes freres! n'est-ce pas ainsi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole si terrible pour nous: que plusieurs viendroient de l'orient, *Multi Matth. 8.*

ab oriente venient ; qu'ils prendroient place dans la gloire avec Abraham & tous les saints habitants de ce séjour bienheureux :

Matth. c 8. *Et recumbent cum Abraham, Isaac & Jacob ;* mais que pour les enfants & les héritiers du royaume, ils seroient chassés & précipités dans les ténebres de l'enfer,

Ibid. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores ? Ne soyons pas du nombre de ces chrétiens réprouvés, & pour cela réveillons notre foi, ranimons-la, rendons-la fervente & agissante. Je viens de vous en proposer un des plus grands motifs : c'est ce miracle de l'évangile renouvellé par François Xavier dans la conversion des peuples de l'orient. Mais ce qui y met, ce semble, le comble, c'est que Xavier l'ait renouvellé par les mêmes moyens dont se sont servis les apôtres dans la conversion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plaît, pour cette seconde partie.

II. PARTIE. FAIRE de grandes choses, ce n'est point précisément & uniquement en quoi consiste la toute-puissance de Dieu ; mais faire de grandes choses de rien, c'est le propre de la vertu divine, & le caractere particulier qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il usé dans la création & dans l'incarnation, qui sont par excellence les deux chefs-d'œuvres de sa main. Dans la création il a tiré tous les êtres du néant, c'est sur le néant qu'il a travaillé ; & parce qu'il

agiſſoit en Dieu, il a donné à ce néant une fécondité infinie. Dans l'incarnation il a réparé, renouvellé, réformé toute la nature, & pour cela il a eu beſoin d'un Homme-Dieu; mais il a fallu que cet Homme-Dieu s'anéantît, afin que Dieu pût s'en ſervir pour l'accompliſſement du grand myſtere de la rédemption du monde. Or voilà auſſi l'idée que Jeſus-Chriſt a ſuivie dans l'établiſſement de l'évangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'étoit l'œuvre de Dieu, & que Dieu ſeul en étoit l'auteur. Qu'a-t-il fait? Il a choiſi des ſujets vils & mépriſables; des hommes ſans appui, ſans crédit, ſans talent; des diſciples qui furent la foibleſſe même; des apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres tréſors que la pauvreté, point d'autre conſeil que la ſimplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, ſed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus.* I. Cor. c. 1. Hé quoi, Seigneur, eût pu lui dire un ſage du ſiecle, ſont-ce là ceux que vous deſtinez à une ſi haute entrepriſe? Avec des hommes auſſi dépourvus de tous les ſecours humains, que prétendez-vous, & qu'attendez-vous? Mais vous vous trompez, lui eût répondu ce Dieu Sauveur : vous raiſonnez en homme, & j'agis en Dieu. Ces ſimples & ces foibles, ce ſont les miniſtres que je demande, parce que j'ai de quoi les conduire & les ſoutenir. S'ils avoient d'autres qualités, ils feroient paroître leur puiſſance, & non la mienne.

Pour faire réuſſir mon deſſein, il me faut des hommes qui ne ſoient rien ſelon le monde, ou qui ne ſoient que le rebut du monde; & la premiere condition requiſe dans un apôtre & un prédicateur de mon évangile, c'eſt qu'il ſoit mort au monde & à lui-même.

Telle étoit, ſi je puis parler de la ſorte, la politique de Jeſus-Chriſt. Politique ſur laquelle il a fondé tout l'édifice de ſa religion, & politique dont ſaint François Xavier a ſuivi exactement les maximes dans toute ſa conduite. Comment cela, me direz-vous? Xavier n'avoit-il pas tous les avantages du monde? n'étoit-il pas de la premiere nobleſſe de Navarre? ne s'étoit-il pas diſtingué dans l'univerſité de Paris? ne poſſédoit-il pas des talents extraordinaires? & quelque profeſſion qu'il eût embraſſée, lui manquoit-il aucune des diſpoſitions néceſſaires pour s'y avancer, & même pour y exceller? Tout cela eſt vrai; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a opéré par ſon miniſtere, pourquoi? parce qu'il a fallu que François Xavier quittât tout cela & qu'il s'en dépouillât, pour travailler avec ſuccès à la propagation de l'évangile. Oui, il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il étoit, qu'il oubliât ce qu'il ſavoit, qu'il devînt par ſon choix tout ce qu'avoient été les apôtres par leur condition, afin de ſe diſpoſer comme eux aux fonctions apoſtoliques, & de pouvoir s'employer efficace-

ment & heureuſement à étendre le royaume de Jeſus-Chriſt.

Par quel moyen eſt-il donc venu à bout de ce grand ouvrage, dont il ſe trouvoit chargé ? Ah, chrétiens ! que n'ai-je le loiſir de vous le faire bien comprendre ! Que n'ai-je des couleurs aſſez vives pour vous tracer ici le portrait de cet apôtre ! Vous y verriez la parfaite image d'un ſaint Paul : c'eſt-à-dire un homme détaché de tout par le renoncement le plus univerſel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du ſiecle, à tous les plaiſirs des ſens ; un homme crucifié, & portant ſur ſon corps toute la mortification du Dieu pauvre & du Dieu ſouffrant qu'il annonçoit ; un homme immolé comme une victime & ſacrifié au ſalut du prochain ; un homme anathême pour ſes freres, ou voulant l'être, & toujours prêt à ſe livrer lui-même, pourvu qu'il pût les affranchir de l'eſclavage de l'enfer & les ſauver. Mais encore par quelle vertu a-t-il fait tant de merveilles dans la converſion de l'orient ? Eſt-il croyable que ce ſoit par tout ce que nous liſons dans ſon hiſtoire ? je veux dire par une abnégation totale & ſans réſerve, par une humilité ſans meſure, par un deſir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuſe pauvreté, par l'amour le plus paſſionné des croix & des ſouffrances, en un mot par un abandon général de tout ce qui s'appelle douceurs, commodités, intérêts pro-

pres ? Eſt-ce ainſi qu'il s'eſt inſinué dans les eſprits, & ſont-ce là les reſſorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ai dit, chrétiens, & je le répete : c'eſt par-là même, & jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voici en quelques points où je me renferme ; car dans un ſujet ſi étendu, je dois me preſcrire des bornes, & me contenter de quelques faits plus marqués, qui vous feront juger de tous les autres.

Il étoit d'une complexion délicate, & la vue ſeule d'une plaie lui faiſoit horreur. Mais rien n'en doit faire à un apôtre : il faut qu'il ſurmonte cette délicateſſe, & qu'il apprenne à triompher de ſes ſens, avant que d'aller combattre les ennemis de ſon Dieu. Sur cela que lui inſpire ſon zele ? vous l'avez cent fois entendu ; mais pouvez-vous aſſez l'entendre pour la gloire de Xavier & pour votre édification ? Retiré dans un hôpital, & employé auprès des malades, quel objet il apperçoit devant ſes yeux, & n'eſt-ce pas là que tout ſon courage eſt mis à l'épreuve, & que pour vaincre les révoltes de la nature, il a beſoin de toute ſa ferveur & de toute ſa force ? C'étoit un malade, diſons mieux, c'étoit un cadavre vivant, dont l'infection & la pourriture auroit rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier ? au premier aſpect ſon cœur malgré lui ſe ſoulève ; mais bientôt à ce ſoulévement imprévu

ſuccede une ſainte indignation contre lui-même : Hé quoi, dit-il, faut-il que mes yeux trahiſſent mon cœur, & qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer? Touché de ce reproche, il s'attache à cet homme couvert d'ulceres, il embraſſe ce cadavre que la foi lui fait enviſager comme un des membres myſtiques de Jeſus-Chriſt, & mille fois il baiſe ſes plaies avec le même reſpect & le même amour que Magdelaine pénitente baiſa les pieds de ſon Sauveur. Il fait plus; mais je ménage votre foibleſſe, & je veux bien y avoir égard pour vous épargner un récit, où peut-être vous m'accuſez de ne m'être déja que trop arrêté. Or qui pourroit dire combien cette victoire qu'il remporta ſur lui-même, lui valut pour la conquête des ames? De là, & par ce ſeul effort, il devint inſenſible à tout le reſte, pour n'être plus ſenſible qu'aux impreſſions de la charité. De là les hôpitaux dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable. De là il apprit à vivre parmi les pauvres, à converſer & à ſe familiariſer avec les barbares, à les viſiter dans leurs cabanes, à les aſſiſter dans leurs beſoins, à les aider de ſes conſeils dans leurs affaires, & à s'attirer ainſi toute leur confiance. Car ces ſauvages, tout ſavages qu'ils étoient, ſe trouvoient forcés de l'aimer, voyant qu'il aimoit juſqu'à leurs miſeres; & témoins des ſecours qu'ils en recevoient dans

les infirmités de leurs corps & dans toutes leurs néceſſités temporelles, ils lui abandonnoient en même temps le ſoin de leurs intérêts éternels & la conduite de leurs ames.

Ce n'eſt pas aſſez : il faut qu'un apôtre ſoit pauvre lui-même, ſelon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers prédicateurs de l'évangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, ſans biens, ſans revenus, ſans héritages; & à qui même il marqua en termes exprès, s'ils avoient deux habits, de n'en garder qu'un, & de n'être point en peine de leur entretien & de leur ſubſiſtance. Dans les entrepriſes humaines, pour peu qu'elles ſoient importantes, on a beſoin de grandes reſſources, & ce n'eſt ſouvent qu'à force de libéralités & de profuſions, qu'on les fait réuſſir. Mais n'avoir rien, ne poſſéder rien, & dans cette extrême diſette exécuter des deſſeins, à quoi d'immenſes tréſors & les plus amples largeſſes ne ſuffiroient pas, c'eſt là que paroît évidemment le pouvoir & la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la converſion des peuples. Il part de Rome pour ſe rendre à Lisbonne : c'eſt un roi qui l'invite, c'eſt le ſouverain Pontife qui l'envoie; c'eſt de la dignité même de légat du ſaint Siege, auſſi éminente que ſacrée, qu'il eſt revêtu; mais quelle pompe l'accompagne, ce miniſtre d'un grand roi & ce légat apoſtolique? En deux mots, mes chers audi-

teurs, vous l'allez apprendre : un habit uſé & un bréviaire, voilà tout l'appareil de ſa marche, & toutes les richeſſes qu'il porte avec ſoi. Peut-être, lorſqu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, & que de Lisbonne il faudra paſſer dans les Indes, penſera-t-il à ſe pourvoir? Que dis-je? Il ſe croira toujours abondamment pourvu de toutes choſes, tant qu'il mettra ſa confiance en Dieu, & qu'il s'abandonnera aux ſoins de ſa providence. Tout autre ſecours il le refuſera : ſe tenant plus riche de ſa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique; qu'il ſe fait voir à Mélinde, à Socotora, à Goa; qu'il va mouiller à la côte de la Pêcherie; qu'il parcourt le royaume de Travancor; qu'il viſite les iſles de Manar, d'Amboyne, de Ceylan, les Moluques : vivant de ce qu'il a ſoin de mendier, & du reſte auſſi peu attentif à ſa nourriture, à ſa demeure, à ſon vêtement, que s'il n'avoit point de corps à ſoutenir. Mais quoi? n'étoit-ce pas avilir ſon caractere? n'étoit-ce pas tenter Dieu? Non, chrétiens, ce n'étoit ni l'un ni l'autre. Car d'une part les dignités eccléſiaſtiques n'en deviendroient que plus vénérables, & ne ſeroient en effet que plus reſpectées & plus révérées, ſi la pauvreté de Jeſus-Chriſt & la ſimplicité de l'évangile en banniſſoient l'abondance, le luxe & le faſte. Et

d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas que Dieu ne manque jamais à ſes miniſtres, dès qu'ils ne cherchent que lui-même & que ſa gloire; & qu'il fait même ſervir leur pauvreté au ſuccès de leur miniſtere. Auſſi combien fut efficace le déſintéreſſement de notre apôtre auprès de ces infideles, qui en furent tout à la fois & les témoins & les admirateurs? Pourquoi, diſoient-ils, & comment un homme ſi réglé & ſi ſage dans toute ſa conduite, a-t-il quitté ſa patrie, traverſé tant de mers, eſſuyé tant de périls, pour venir ici mener une vie pauvre & miſérable? Eſt-ce la nature, eſt-ce l'amour de ſoi-même qui inſpire un tel deſſein? Il faut donc qu'il y ait dans ſon entrepriſe quelque choſe de particulier & au-deſſus de nos connoiſſances. Il faut que ce ſoit un Dieu qui l'ait envoyé, & que la loi qu'il nous annonce, ait une vertu ſupérieure & toute céleſte, qui nous eſt cachée. Ce raiſonnement étoit comme le préliminaire de leur converſion, & bientôt la grace achevoit parmi ces Indiens ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voie pénétra-t-il juſques dans la capitale du Japon? O providence de mon Dieu, que vous êtes admirable & adorable, lorſque vous employez ainſi la foibleſſe même, la baſſeſſe même, l'humilité même, & l'humilité la plus profonde, à ſoumettre les forts, les puiſſants, les grands! Oui, glorieux apôtre, c'eſt

ſur

ſur le fondement de votre humilité, comme ſur la pierre ferme, que Dieu établit cette égliſe du Japon, ſi célebre par ſes combats pour la foi de Jeſus-Chriſt, & plus célebre encore par ſes triomphes. Le Sauveur des hommes deſcendant ſur la terre, s'humilia pour nous, dit ſaint Paul, & pour notre rédemption, juſqu'à prendre la forme d'eſclave : *Exinanivit ſemetipſum, formam ſervi accipiens.* Permettez-moi, mes chers auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lorſque pour entrer dans Meaco, le ſiege de ce grand empire où Dieu l'appelloit & dont il voyoit les avenues fermées, il voulut bien par le plus prodigieux abaiſſement ſe réduire à la condition d'un vil ſerviteur; que dans cette vue il ſe donna à un cavalier, qu'il ſe chargea de ſon équipage, qu'il le ſuivit durant près d'une journée par des chemins raboteux & ſemés d'épines qui lui déchiroient les pieds; & que malgré toutes ces difficultés qu'il eut à ſurmonter, malgré l'extrême défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une courſe ſi humiliante & ſi pénible : *Exinanivit ſemetipſum, formam ſervi accipiens.* Le voilà donc ſelon ſes vœux, mais du reſte ſeul & ſans autre eſcorte que deux compagnons qu'il s'eſt aſſociés : le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie; & que prétend-il? la conquérir toute entiere, c'eſt-à-dire, la purger de ſes anciennes erreurs, l'inſtruire & *Philip. c. 2.*

la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir ? point d'autres armes que celles dont usèrent avant lui les apôtres ; les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus ? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux, & qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce semble, & les plus capables de le dégrader, de le rabaisser, de l'anéantir. D'un amour de mépris qui lui fait aimer & rechercher les opprobres & les ignominies ; d'une patience inaltérable, qui lui fait supporter sans se plaindre, les plus sensibles affronts & les injures les plus sanglantes ; d'une constance inébranlable au milieu des plus cruelles persécutions que l'enfer lui suscite ; d'une condescendance infatigable qui le fait descendre à tout, prenant soin lui-même de l'instruction des enfants, parcourant les rues la clochette à la main pour les assembler, & se faisant comme enfant avec eux pour en faire des enfants de Dieu.

Combien d'esprits profanes & imbus des maximes du monde, le mépriserent, & combien encore le mépriseroient, en le voyant au milieu de ces enfants qui le suivoient en foule & qu'il recevoit avec une bonté de pere ! Mais chose admirable, & que nous devons regarder comme le plus visible témoignage de la présence & de l'opération miraculeuse de l'esprit divin, qui présidoit à ces saintes assemblées ! c'est de ces enfants mêmes que Xavier formoit

des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puiſſances de la terre ; c'eſt de ces enfants mêmes qu'il faiſoit des apôtres ; c'eſt à ces enfants qu'il donnoit des miſſions, qu'il communiquoit le pouvoir de guérir les malades, de chaſſer les démons, de prêcher la foi. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus, & revelaſti ea parvulis.* Matth. c. 11. O mon Dieu, diſoit ce ſaint homme, dans une de ſes épîtres, j'adore votre providence éternelle, d'avoir attaché à de ſi foibles moyens un de vos plus grands ouvrages ! Mais je ne m'en étonne point, Seigneur ; car vous ne voulez pas que le prix de votre mort ſoit anéanti : or ſi l'éloquence des hommes pouvoit exécuter cette entrepriſe, l'humilité de la croix ſeroit inutile & ſans effet : *Non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti.* I Cor. c. 1. Enſuite s'adreſſant à Ignace, à qui par une confiance filiale, il déclaroit tous les mouvements de ſon cœur : Plût à Dieu, pourſuivoit-il, que tels & tels que nous avons connus dans l'univerſité de Paris, remplis de ſcience & des plus belles qualités de l'eſprit, fuſſent ici pour admirer avec moi la force de la parole de Dieu, quand elle n'eſt point déguiſée par l'artifice, ni corrompue par l'intention ! Ils oublieroient tout ce qu'ils ſavent, pour ne ſavoir plus que Jeſus-Chriſt crucifié ; & au-lieu de ces diſcours qu'ils préparent avec tant d'étude, & qu'ils débitent avec ſi peu de fruit, ils

ſe réduiroient à l'état des enfants, afin de devenir les peres des peuples. Ainſi parloit Xavier, & de là cette belle leçon qu'il faiſoit à un de ſes plus illuſtres compagnons, recteur du nouveau college de Goa : Barzée, lui diſoit-il, que le ſoin du catéchiſme ſoit le premier ſoin de votre charge. C'a été l'emploi des apôtres, & c'eſt le plus important de notre compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait, ſi vous le négligez; & comptez ſur tout le reſte, tandis que l'on s'acquittera avec fidélité d'un exercice ſi utile & ſi néceſſaire. Or ce que Xavier conſeilloit là-deſſus aux autres, c'eſt ce qu'il pratiquoit lui-même avec d'autant plus de zele, qu'il y trouvoit tout enſemble, & de quoi s'humilier, & de quoi avancer plus ſûrement & plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'eſt vu comblé d'honneurs dans les cours des rois, qu'ils l'ont reçu avec diſtinction dans leurs palais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers & les plus intimes. Je le ſais, mais c'eſt en cela même que nous découvrons la conduite de Dieu, qui éleve les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines & les plus indociles ſe ſentent touchées; & qui tout mépriſables qu'ils paroiſſent ſelon le monde, leur fait trouver grace auprès des princes & des monarques. Vous me direz qu'il faiſoit des miracles, & que ces miracles

ſi ſurprenants & ſi fréquents prévenoient les peuples en ſa faveur, & le rendoient célebre dans l'Inde & dans le Japon. J'en conviens; mais pourquoi Dieu lui mit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains? parce que c'étoit un homme qui ſans ſe confier jamais en lui-même, ne ſe confioit qu'en Dieu; un homme qui ſans jamais s'attribuer rien à lui-même, référoit tout à Dieu; un homme qui ennemi de ſa propre gloire & de lui-même, ne cherchoit pour lui-même dans tous ſes travaux que le travail, & ne penſoit qu'à faire adorer & aimer Dieu; enfin un homme qui dans le dénuement entier & le parfait dépouillement où il s'étoit réduit, donnoit à connoître que tout ce qu'il opéroit de plus merveilleux & de plus grand, n'étoit l'effet ni de la prudence, ni de l'opulence, ni de la puiſſance humaine, mais uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu.

N'en diſons pas davantage, mes chers auditeurs; car je n'ai pas le temps de m'étendre ici plus au long, & il faut finir. Mais ſoit que nous conſidérions le ſuccès de François Xavier dans le cours de ſa miſſion, ſoit que nous ayions égard aux moyens qu'il y a fait ſervir, nous pouvons conclure que depuis ſaint Paul, le docteur des nations, jamais homme n'a pu dire avec plus de vérité, ni plus de ſujet que Xavier: *Exiſtimo nihil, me minus feciſſe à magnis apoſtolis;* je crois n'en avoir pas moins *II. Cor. c. 11.*

fait que les plus grands apôtres. Quand saint Paul parloit de la sorte, c'étoit sans préjudice de son humilité, puisque dans le fond il se regardoit comme le dernier des
1. Cor. c. 15. apôtres : *Ego enim sum minimus apostolorum.* Et quand je mets ce glorieux témoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensoit de lui-même, mais ce que nous en devons penser. Une chose lui a manqué, c'est de verser son sang comme les apôtres, & de joindre à la gloire de l'apostolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous savez quels furent sur cela les sentiments & les dispositions de son cœur. Vous savez quel sacrifice il eut à vous faire, & il vous fit, sur ce rivage où il plut à votre providence de l'arrêter & de terminer sa course. Si le desir peut devant vous suppléer à l'effet, ah! Seigneur, souhaita-t-il rien plus ardemment, que de sacrifier pour vous sa vie? Et même ne la sacrifia-t-il pas; & une vie volontairement exposée pour l'honneur de votre nom, & pour la propagation de votre église, à tant de fatigues sur la terre, à tant d'orages sur la mer, à tant de traverses de la part de vos ennemis, à tant de souffrances & de miseres, ne fut-ce pas une mort continuelle & un martyre?

Quoi qu'il en soit, mes freres, voilà le modele que cette sainte solemnité nous met aujourd'hui devant les yeux. Et quand je dis mes freres, j'entends ceux que Dieu

a choiſis pour les mêmes emplois & le même miniſtere que Francois Xavier; ceux qu'il a deſtinés à la conduite des ames, à la prédication de l'évangile, à toutes les fonctions du ſacerdoce; tels qu'il s'en trouve ici pluſieurs ſéculiers & religieux, de tous les états & de tous les ordres. C'eſt, dis-je, à vous, mes freres, que je m'adreſſe préſentement, à vous qui êtes les prêtres de Jeſus-Chriſt, qui êtes les coopérateurs du ſalut des hommes, qui êtes établis pour la ſanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs; mais encore eſt-il bon que nous nous inſtruiſions quelquefois les uns les autres: & puiſque nous honorons en ce jour la ſainteté d'un prêtre, d'un miſſionnaire, d'un prédicateur, d'un confeſſeur, d'un directeur des conſciences, & que nous participons à toutes ces qualités, n'eſt-il pas convenable que nous faſſions quelque retour ſur nous-mêmes, pour voir comment nous les ſoutenons? Dieu a fait des prodiges par le miniſtere de ſaint François Xavier, & ſouvent il ne fait rien ou preſque rien par le nôtre. D'où vient cette différence? Il eſt bien juſte que nous en recherchions la cauſe, & que nous examinions ſi notre zele a les mêmes caracteres que celui de Xavier; s'il eſt auſſi pur, s'il eſt auſſi déſintéreſſé, s'il nous détache auſſi parfaitement du monde & de nous-mêmes. Car vous le ſavez mieux que moi, mes freres: toute ſorte de zele n'eſt pas le

véritable zele de la charité, & il n'y a rien qui demande plus de diſcernement que le vrai zele, parce qu'il n'y a rien en général de plus ſujet que le zele, à l'illuſion & à la paſſion. On a quelquefois trop de zele, diſoit le grand évêque de Geneve, ſaint François de Sales; & en même temps, ajoutoit-il, l'on n'en a pas aſſez. On en a trop d'apparent, & l'on n'en a pas aſſez de ſolide; on en a trop pour les créatures, & l'on n'en a pas aſſez pour Dieu; on en a trop pour les autres, & l'on n'en a pas aſſez pour ſoi-même; on en a trop pour les riches & pour les grands, & l'on n'en a pas aſſez pour les pauvres & pour les petits. Or tout cela ce ſont des fantômes de zele.

Mais le point important, mes freres, c'eſt ce que j'ai dit, & ce que Xavier nous a ſi bien appris, ſavoir, que nous ne ſerons jamais des inſtruments dignes de Dieu, & propres à l'avancement de ſa gloire, ſi nous ne mourons à nous-mêmes, & ſi nous n'entrons dans cet eſprit d'anéantiſſement, qui fut l'eſprit du Sauveur des hommes, & l'eſprit de tous les apôtres. Voilà de quoi nous devons être perſuadés comme d'un principe de foi. Avec cela Dieu ſe ſervira de nous; ſans cela Dieu n'agréera jamais nos ſoins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes; mais nous ne gagnerons point d'ames à Jeſus-Chriſt; le monde nous applaudira, mais le monde ne ſe convertira pas; nous établirons notre réputa-

tion, mais Dieu n'en ſera pas plus glorifié. Et pourquoi voudroit-on que les choſes allaſſent autrement? Sur quoi l'eſpéreroit-on? Dieu a prétendu ſauver le monde par l'humilité; le ſauverons-nous par la recherche d'une vaine eſtime & d'un faux honneur? Le fils de Dieu s'eſt anéanti lui-même pour opérer le ſalut des pécheurs: y coopérons-nous en nous élevant & en nous faiſant valoir? Non, non, mes freres, cela ne ſera jamais; Dieu n'a point pris cette voie, & il ne la prendra jamais. Les apôtres ont converti le monde par l'opprobre de la croix, & c'eſt par-là que nous le devons convertir.

De là vient que quand je vois les ouvriers évangéliques dans l'élévation & dans l'éclat, favoriſés, honorés, approuvés du monde, je tremble, & je me défie de ces avantages trompeurs; pourquoi? parce que je dis: ce n'eſt point de la ſorte que le monde a été ſanctifié. Au contraire, quand je les vois en butte à la cenſure & à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la perſécution, dans le mépris & dans la haine du monde, j'en augure bien; car je ſais que ce ſont là les moyens dont Jeſus-Chriſt & les premiers miniſtres de ſon égliſe ſe ſont ſervis. Pardonnez-moi, mes freres, ſi je vous explique ainſi mes ſentiments; je le fais plus pour ma propre inſtruction que pour la vôtre.

Pour vous, mes chers auditeurs, qui n'êtes point appellés de Dieu à ces fonc-

tions apoſtoliques, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les apôtres de vous-mêmes, & que vous ayiez pour votre ame, chacun en particulier, le même zele que François Xavier a eu pour celles des autres. Eſt-ce trop exiger de vous? Tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les apôtres de vos familles, & que vous faſſiez au moins ſervir Dieu dans vos maiſons, par vos domeſtiques, par vos proches, par vos enfants, comme François Xavier l'a fait ſervir dans des terres étrangeres, & par des ſauvages & des barbares. Cela n'eſt-il pas raiſonnable? Ah, chrétiens! ſi nous venons à nous perdre, & ſi nous négligeons le ſalut de quelques ames qui nous ſont confiées, qu'aurons-nous à répondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des apôtres, qui non contents de ſe ſauver eux-mêmes, ont encore ſauvé avec eux des nations entieres? Prévenons un ſi terrible reproche, & par une ferveur toute nouvelle, mettons-nous en état de parvenir un jour à cette ſouveraine béatitude que la foi nous propoſe comme le plus précieux de tous les biens, & que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LA FÊTE *DE* SAINT THOMAS, APÔTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidele. En saint Jean, chap. 20.

Ce sont les deux points d'instruction que le fils de Dieu nous propose dans l'évangile de ce jour, & qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrétienne & dans la voie du salut éternel. Ne soyez point incrédule; voilà l'écueil que nous avons à éviter. Soyez fidele; voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet, si nous

étions vraiment fideles, nous ſerions juſtes, nous ſerions ſaints, nous ſerions parfaits; & nous ne ſommes communément vicieux, impies, corrompus, que parce que nous ſommes incrédules. La foi telle que la veut ſaint Paul, nous inſpireroit la ferveur, le zele, la piété; & l'incrédulité ne produit dans nos eſprits & dans nos cœurs que relâchement, qu'aveuglement, qu'endurciſſement. Comme la foi, ſelon le concile de Trente, eſt le principe & la racine de notre juſtification, l'incrédulité eſt l'origine & la ſource de notre réprobation. Comme la foi nous ſauve, l'incrédulité nous perd. C'eſt donc un abrégé de toute la morale chrétienne, que ce que dit Jeſus-Chriſt à ſaint Thomas : *Noli eſſe incredulus, ſed fidelis.* C'eſt auſſi ce que j'entreprends de vous montrer dans ce diſcours, où ſans m'arrêter à faire le panégyrique du glorieux apôtre dont nous célébrons la fête, je veux, en vous appliquant ſon exemple, vous inſtruire premiérement, du déſordre de l'incrédulité, & en ſecond lieu, du mérite de la foi : du déſordre de l'incrédulité, pour vous en donner de l'horreur; du mérite de la foi, pour vous engager à l'acquérir. Ainſi, mes chers auditeurs, n'attendez point de moi d'autre moralité que celle qui regarde la pratique & l'uſage de la foi. Car c'eſt à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me ſuis ſervi des regles eſſentielles de

la foi, pour réformer vos mœurs : aujourd'hui je veux me ſervir des regles mêmes de vos mœurs, pour perfectionner votre foi. Demandons les lumieres du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie : *Ave, Maria.*

C'EST une propriété de l'être de Dieu, que le Prophete Royal a remarquée, & dont il a prétendu faire un ſujet d'éloge, quand il a dit, que les ténebres où Dieu ſe dérobe à nos yeux, & qui nous le cachent dans cette vie, ne ſont pas moins admirables que ſa lumiere même ; & que tout ce que nous découvrons d'éclatant & de lumineux dans ſes perfections adorables, n'eſt pas plus glorieux pour lui, ni plus vénérable pour nous, que ce qui nous y paroît enveloppé de nuages, & couvert du voile d'une myſtérieuſe obſcurité. Car c'eſt ainſi que ſaint Ambroiſe a expliqué ce paſſage du pſeaume : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus ;* ſa lumiere eſt comme ſes ténebres, & ſes ténebres ont quelque choſe d'auſſi divin que ſa lumiere. Permettez-moi, chrétiens, en gardant toutes les meſures néceſſaires, & ſans vouloir en aucune ſorte comparer la créature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'apôtre ſaint Thomas, dont la conduite & l'exemple nous doivent ſervir ici de leçon. L'évangile nous le repréſente en deux états bien contraires : ſavoir, dans *Pſal.* 138.

les ténebres de l'infidélité, & dans les lumieres d'une foi vive & ardente. Dans les ténebres de l'infidélité, lorſqu'il doute de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & qu'il refuſe de la croire. Dans les lumieres d'une foi vive & ardente, lorſque pleinement perſuadé de cette réſurrection, il reconnoît Jeſus-Chriſt pour ſon Seigneur & ſon Dieu. Or je prétends que dans ces deux états ſaint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuſe propriété que David attribuoit à Dieu; & qu'on peut très-bien dire de lui, quoique dans un ſens tout différent : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Comment cela? parce que les lumieres de ſa foi & les ténebres de ſon infidélité, ſans les conſidérer par rapport à lui-même, ont été également utiles & ſalutaires pour nous. Les ténebres de ſon infidélité nous font connoître le déſordre de la nôtre; & les lumieres de ſa foi ont une vertu particuliere pour affermir & pour animer notre foi : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Auſſi eſt-ce une queſtion entre les Peres, ſi l'égliſe a moins profité de l'infidélité de ſaint Thomas, que de ſa foi; ou ſi la foi de ſaint Thomas a été plus utile à l'égliſe que ſon infidélité : & tous conviennent que la foi de cet apôtre, ſans ſon incrédulité, ne nous auroit pas ſuffi; que ſon incrédulité, ſans ſa foi, nous auroit été pernicieuſe; mais que ſon incrédulité ſuivie de ſa foi, ou plutôt que ſa foi précédée de ſon incré-

dulité, a été pour nous une source de grace. Or mon dessein est de vous les découvrir ces graces ; & pour y observer quelque ordre, j'avance deux propositions. Car je dis que l'incrédulité de saint Thomas, par une conduite de Dieu bien surprenante, sert à la justification de notre foi ; voilà l'avantage que nous tirons de ses ténebres, & ce sera la premiere partie. J'ajoute que la foi de saint Thomas, par une vertu particuliere, est le remede de notre infidélité ; voilà en quoi nous profitons de ses lumieres, & ce sera la seconde partie. *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Un apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous apprend à être fideles ; un apôtre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empêche d'être incrédules : c'est tout le sujet de votre attention.

ENTREPRENDRE de justifier la foi par l'infidélité même, c'est ce qui semble d'abord un paradoxe ; mais dans le sentiment de saint Augustin, c'est une des voies les plus courtes pour discerner la vérité de l'erreur. J'appelle justifier la foi par l'infidélité même, opposer la conduite de l'infidélité à la conduite de la foi, les caracteres de l'infidélité aux caracteres de la foi ; c'est-à-dire, opposer les égarements de l'infidélité à la droiture de la foi, les désordres de l'infidélité à la perfection de la foi ; la témérité, la folie, (& souffrez

I. PARTIE.

que j'uſe de ce terme, qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à ſaint Auguſtin,) l'extravagance de l'infidélité à la prudence de la foi; en un mot, comparer l'une avec l'autre, & examiner l'une par l'autre, puiſqu'il eſt vrai que cet examen ſeul & cette comparaiſon doivent obliger tout homme raiſonnable à conclure en faveur de la foi, & le préſerver pour jamais du péché de l'infidélité. Arrêtons-nous donc à ce plan que je me propoſe, & conſidérons-le dans toute ſon étendue. Car je remarque dans l'incrédulité de ſaint Thomas quatre différents caracteres qui nous expriment parfaitement la nature de ce péché aujourd'hui ſi contagieux & ſi répandu dans le monde. J'y remarque, dis-je, l'eſprit de ſingularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniâtre à ſa premiere réſolution, & la petiteſſe d'un génie borné, qui veut meſurer par les ſens les choſes de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes chers auditeurs, ce qui fit le malheur de cet apôtre, & ce que vous avez dû comme moi obſerver dans la ſuite de notre évangile. La ſingularité paroît, en ce que ſaint Thomas ſe trouva ſéparé des autres diſciples, quand le Sauveur du monde ſe fit voir à eux le huitieme jour après ſa ré-

Joan. c. 20. ſurrection : *Non erat cum eis, quando venit Jeſus.* La préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir & de s'informer exactement des choſes, il ſe détermina à ne pas croire que le fils de Dieu fût reſſuſ-

cité, & déclara qu'il ne le croiroit pas : *Non credam.* L'opiniâtreté, en ce qu'il perſiſta & qu'il s'obſtina à ne le pas croire en effet, malgré le témoignage de tous les autres qui aſſuroient avoir vu leur maître vivant : *Vidimus Dominum.* Enfin la petiteſſe d'un génie borné, en ce qu'il voulut que ſes yeux fuſſent les ſeuls & uniques juges d'une vérité ſi ſolidement confirmée d'ailleurs, proteſtant que s'il ne voyoit pas lui-même Jeſus-Chriſt, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on lui en rapportoit : *Niſi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus.* Caracteres, dit ſaint Auguſtin, propres de tous les eſprits incrédules, & pervertis dans la foi ; comme ſi Dieu avoit eu deſſein de nous marquer dans cet exemple, tous les écueils auxquels il prévoyoit que notre foi ſeroit un jour expoſée, & que nous aurions à éviter dans le monde, ſi nous voulions y conſerver une religion pure & ſans tache. Caracteres d'incrédulité, directement oppoſés aux caracteres de la foi & de l'eſprit chrétien. Car l'eſprit chrétien qui agit par les mouvements de la foi, eſt un eſprit univerſel, un eſprit droit, un eſprit docile, un eſprit élevé au-deſſus des ſens : un eſprit univerſel, qui s'attache à l'égliſe, & qui s'y conforme ; un eſprit droit, qui pour chercher la vérité ſe dégage de toute prévention ; un eſprit docile, qui revient aiſément de ſes erreurs ; un eſprit élevé au-deſſus des ſens, qui n'a

Joan. c. 20.

Ibid.

Ibid.

pour regle que les grands principes de la toute-puiſſance & de la ſageſſe de Dieu, lorſqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois, quand il n'y auroit que cette ſeule oppoſition entre la foi & l'incrédulité, ne faudroit-il pas avouer que l'incrédulité, de la maniere qu'elle ſe forme dans la plupart des hommes du ſiecle, eſt un pur déréglement de l'eſprit humain; au-lieu que la foi eſt par excellence la vertu des ames raiſonnables & ſages. Faiſons ſur chacun de ces caracteres autant de réflexions, & tâchez de bien entrer dans toutes ces penſées.

Thomas un des diſciples du Sauveur, n'étoit pas avec les autres, quand le Sauveur reſſuſcité parut au milieu d'eux. *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis, quandò venit Jeſus.* Prenez garde, s'il vous plaît, qu'il n'étoit pas avec les autres, dans un temps où il avoit toute ſorte d'intérêt & même d'obligation de s'y trouver, puiſque c'étoit dans un temps où le troupeau de Jeſus-Chriſt, auparavant diſperſé, venoit heureuſement de ſe réunir; dans un temps où les apôtres, premiers paſteurs de ce troupeau, ſe tenoient aſſemblés en un même lieu : *Ubi erant diſcipuli congregati;* & par conſéquent, où il étoit très-dangereux d'être ſéparé de leur compagnie, parce que, ſelon la remarque de ſaint Chryſoſtôme, l'aſſemblée des apôtres & des diſciples en ce même lieu repréſentoit tout le corps de l'égliſe

Joan c. 20.

naiſſante. Cependant ſaint Thomas en demeure éloigné; & dans cette conjoncture; où deux raiſons particulieres les obligeoient tous à ſe tenir unis : l'une, pour ſe préparer à ſoutenir la perſécution des juifs, *Ubi erant congregati propter metum Judæorum;* l'autre pour attendre l'effet de la parole du fils de Dieu, qui leur avoit expreſſément promis cette apparition, & qui par-là vouloit pleinement les convaincre de la vérité d'un myſtere qu'il ſavoit devoir être un des plus ſolides fondements de leur foi : ſaint Thomas, dis-je, eſt le ſeul, qui dans une conjoncture auſſi eſſentielle que celle-là, ne communique point avec ſes freres : *Non erat eum eis, quandò venit Jeſus.* Tel eſt l'eſprit de ſingularité; & je prétends, chrétiens, que cet eſprit eſt le principe le plus ordinaire de l'incrédulité. Car voilà une des plus communes ſources d'où procedent mille déſordres, qui corrompent ou qui alterent dans les eſprits des hommes la pureté de la foi. Qui fait dans le monde tant de libertins en matiere de créance? l'affectation d'une vaine & orgueilleuſe ſingularité, dont les libertins ſe piquent. Ils croient qu'il leur ſuffit d'être ſinguliers, pour avoir plus de lumieres & plus de raiſon que les autres. Ne pas penſer comme les autres, & parler autrement que les autres; dire ce que perſonne n'a oſé dire, & rejetter ce que tout le monde dit, voilà en quoi conſiſte cette ſupériorité d'eſprit dont ils ſe flat- Joan. c. 20.

tent; voilà tout le secret de leur libertinage. Et sur quoi s'appuient-ils & se fondent-ils pour secouer le joug de la foi? sur leur propre sens, à l'exclusion de toute autre regle. Car bien-loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voie d'une humble soumission à la foi, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux qui mépriſent cette voie & qui sont libertins comme eux, puisqu'il est vrai que chaque libertin, selon son caprice, se fait intérieurement une créance à sa mode, & qui n'est que pour lui seul : suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, se formant des systêmes chimériques de providence & de divinité, qu'il établit & qu'il renverse, selon l'humeur présent qui le domine; ne se fixant à rien, & contestant sur tout.

Ce que je dis, n'est-ce pas ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, & ce qu'éprouvent peut-être plusieurs de ceux qui m'entendent? Qui de tout temps a produit les héréſies dans l'égliſe de Dieu? Permettez-moi de m'étendre sur ce point, spécialement propre pour ceux d'entre nos freres que le malheur de leur naissance avoit autrefois séparés de notre communion. Car je sais qu'il y en a dans cet auditoire, & je n'aurois pas le zele que je dois avoir pour leur conversion parfaite & pour leur salut, si je manquois à leur donner une instruction qui leur peut être utile. Qui donc de tout

temps a produit les héréſies dans l'égliſe de Dieu? l'amour de la ſingularité. Voulez-vous une notion générale des hérétiques? la voici telle que je la tire de l'écriture : ce ſont des hommes, dit l'apôtre ſaint Jude, qui ſe ſéparent eux-mêmes : *Hi ſunt qui ſegregant ſemetipſos.* C'eſt-à-dire, des hommes qui, par un ſchiſme malheureux, entretiennent au milieu du chriſtianiſme des ſociétés particulieres au préjudice de l'unité; des hommes, qui ſe font des intérêts à part; qui, comme parle ſaint Auguſtin, ſe glorifient d'un certain chef, dont la ſecte eſt auſſi nouvelle que le nom, *Præſumentes de neſcio quo duce ſuo qui cœpit heri;* & qui par un aveuglement extrême, aiment mieux abandonner la créance de l'égliſe, aiment mieux dire que l'égliſe s'eſt trompée, aiment mieux avoir toute l'autorité de l'égliſe à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'eſt pour cela que les partiſans de ces ſectes infortunées, dont le royaume de Jeſus-Chriſt a été troublé, ont toujours eu malgré eux des noms qui les ont diſtingués dans le monde; Luthériens, Pélagiens, Neſtoriens, Ariens : au-lieu, diſoit Vincent de Lérins, que nous qui ſommes demeurés fideles, & qui déteſtons leurs erreurs, nous avons conſervé le nom de catholiques & d'enfants de cette égliſe univerſelle, qui n'eſt ni de celui-ci, ni de celui-là, mais de Jeſus-Chriſt. Nom vénérable qu'on ne nous a point diſputé,

Epiſt. Judæ.

Auguſt.

& dont la poſſeſſion paiſible eſt un des titres que nous gardons plus chérement. Or je dis que cela ſeul eſt un préjugé, mais un préjugé infaillible en faveur de notre foi. Car ſi dans tout autre ſujet la ſingularité doit être ſuſpecte ; combien plus lorſqu'il s'agit de la foi, laquelle, ſelon l'apôtre, eſt le ſacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu
Epheſ. c. 4. & d'un même Seigneur : *Unus Dominus, una fides.* Si dans les affaires même temporelles, s'écarter du ſentiment commun, eſt une témérité inſoutenable, que doit-on penſer de celui qui s'en écarte dans une choſe auſſi eſſentielle que la religion ; qui, pour diſcerner le vrai & le faux dans les difficultés & les différends qui peuvent naître en matiere de créance, prétend, comme les ſectateurs de Calvin, que ce n'eſt point par l'eſprit de l'égliſe qu'il doit être dirigé, mais par un eſprit intérieur qui eſt en lui ? Que faut-il attendre d'une ſemblable conduite, & s'il eſt ſi difficile à l'homme livré à ſon propre ſens, de trouver la vérité qui dépend des ſimples lumieres de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connoiſſance eſt un don de la grace ? Car enfin à qui Jeſus-Chriſt a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépôt de cette vérité ? à qui en a-t-il révélé le ſecret & l'intelligence ? n'eſt-ce pas à l'égliſe ſon épouſe ? De là vient que ſaint Paul après avoir employé quatorze années de ſon apoſtolat dans la

prédication de l'évangile, voulut, comme il le déclare lui-même, retourner à Jéruſalem : pourquoi ? pour expoſer aux fideles, & ſur-tout à ceux qui tenoient dans l'égliſe les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit prêchée aux Gentils ; afin, diſoit-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déja fait, & de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de ſon miniſtere : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurriſſem.* Comment l'entendoit-il, demandent les Peres ? Puiſque ſon évangile, ainſi qu'il l'aſſure, ne venoit point de la révélation des hommes, qu'avoit-il beſoin d'en converſer avec les hommes ? L'ayant reçu immédiatement de Jeſus-Chriſt, ne devoit-il pas être tranquille, & devoit-il craindre, ſelon ſon expreſſion, d'avoir couru en vain, en prêchant ce qu'il avoit appris du Seigneur même ? Ah, mes freres ! répond ſaint Chryſoſtôme, il eſt vrai que ſaint Paul ſe tenoit ſûr devant Dieu de ſon évangile & de ſa doctrine ; mais il vouloit nous montrer par-là combien il eſt dangereux d'être ſingulier en ce qui touche la religion, puiſque ſon évangile même, tout inſpiré de Dieu qu'il étoit, devoit avoir ce caractere d'uniformité, pour être annoncé utilement. Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui nous doit conſoler & tout enſemble fortifier dans la profeſſion que nous faiſons de n'avoir point d'autres ſentiments que ceux de toute l'égliſe ; de pouvoir dire après ſaint Jérôme avec cette ſincérité de cœur dont

Galat. c. 2.

Dieu eſt le juge, je crois ce que croit l'égliſe ; je ne connois point Paulin, je ne ſais ce que c'eſt que Vital, je ne m'intéreſſe point pour Mélece ; mais je m'attache à cette égliſe qui a été bâtie ſur la pierre ferme ; je veux vivre & mourir dans cette foi, qui a été confirmée par tant de conciles, autoriſée par le conſentement de tant de ſiecles, ſignée du ſang de tant de martyrs. D'ajouter avec ſaint Auguſtin : je ſuis catholique, & ce nom de catholique qui juſtifie ma créance, me la fait aimer & m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, & qu'il nous arrive de contredire même intérieurement ce que l'égliſe a décidé. Car il ne s'agit pas alors d'une ſpéculation indifférente, où il ſoit permis de croire & de penſer ce que perſonne n'a penſé ni cru ; & où l'égarement de la raiſon, ſans avoir rien de commun avec le ſalut, ſoit en quelque façon du droit & de la liberté publique. Il s'agit de la foi, dont la moindre altération eſt un crime ; & où les fauſſes démarches que l'on fait, aboutiſſent toutes à la perdition, & ſont autant de chûtes terribles, mais inévitables à un eſprit préſomptueux & ſingulier. Tandis que je m'en tiens à la foi de l'égliſe, je ſuis en ſûreté de ce côté-là, & je jouis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaiſſeau, (autre penſée de ſaint Jérôme, dont il étoit touché,)

je

je me trouve embarqué dans un vaiſſeau qui peut bien être agité des vents & des tempêtes, mais qui ne peut faire naufrage : ſi j'en ſors pour me laiſſer emporter aux mouvements de mon eſprit, dès-là je cours tous les riſques de mes propres erreurs; dès-là je ne puis me défendre de donner dans l'écueil de l'infidélité. Tel eſt néanmoins, mes chers auditeurs, le penchant de l'homme libertin. Il ne compte pour rien de riſquer ſa foi, d'expoſer ſa religion, & même de la corrompre, pourvu qu'il abonde en ſon ſens. Damnable eſprit de ſingularité, quels maux n'as-tu pas cauſés, & ne cauſes-tu pas encore tous les jours dans le monde chrétien? Revenons à notre évangile.

Non-ſeulement ſaint Thomas ſe ſépara des apôtres, mais dans le doute où il étoit de la réſurrection de ſon maître, il ſe préoccupa & conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Quelle raiſon eut-il de s'en déclarer de la ſorte? point d'autre, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'une prévention aveugle, qui lui fit prendre parti ſans ſavoir pourquoi, & qui l'engagea à conteſter & à nier une vérité, avant que de s'en éclaircir & de s'en inſtruire. En effet, s'il eût agi prudemment, ſon premier ſoin devoit être d'approfondir la choſe : il ſe ſeroit appliqué à en bien peſer toutes les circonſtances; il auroit écouté avec attention ce que lui diſoient les diſciples, & ſur un témoignage ſi exprès & ſi unanime, il eût au moins ſuſpendu ſon *Joan. c. 20.*

jugement. Mais de commencer par une déclaration auſſi formelle que celle-là : *Non credam ;* & ſans avoir rien examiné, dire abſolument, je ne croirai pas, ce ne peut être le langage que d'un eſprit prévenu ; & c'eſt auſſi le ſecond déſordre que j'ai à combattre.

Combien y a-t-il de ces eſprits prétendus-forts dont tout le raiſonnement ſur certains articles de la religion, ſe réduit à cette parole de ſaint Thomas, *Non credam ?* Ils n'ont jamais pénétré la difficulté de ces quèſtions, & peut-être à peine la conçoivent-ils ? Bien-loin d'en avoir fait une étude exacte, ils avouent ſouvent que ces matieres ne ſont pas de leur reſſort ; ils n'ont nulle évidence & nulle démonſtration du contraire, & toutefois ils n'en diſent pas moins hardiment, *Non credam.* En faut-il davantage pour les confondre ? Ce qui les rend inexcuſables devant Dieu, c'eſt que ſur tout le reſte, ils auront, ſi vous voulez, de la docilité. Propoſez à un mondain de ce caractere les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philoſophie qui fait bruit & ſe répand, il vous écoutera ſans préoccupation ; mais parlez-lui d'une vérité de foi, il ſemble qu'il ſoit en garde contre Dieu, & qu'il ait droit de tenir pour ſuſpect ſon témoignage. N'y a-t-il pas en cela un abandonnement viſible à ce que l'écriture appelle ſens réprouvé ? Non pas, chrétiens, (prenez garde, s'il vous plaît, à cette remarque,) non pas que l'intention

de Dieu ſoit que nous donnions aveuglément & ſans choix en toute ſorte de créance, ni qu'il s'enſuive de là, que nous ſoyons obligés de recevoir ſans diſcuſſion tout ce qu'on nous préſente comme révélé de Dieu. Si cela étoit, notre foi ne ſeroit plus une foi diſcrete, ni par conſéquent une foi divine. Bien-loin que Dieu le prétende ainſi, il exige au contraire qu'en matiere même de foi, tant pour n'y être pas trompés que pour en pouvoir rendre compte, nous nous inſtruiſions des choſes; & quoiqu'il nous défende de raiſonner, quand nous ſommes une fois convaincus que c'eſt lui qui nous parle, il trouve bon que nous raiſonnions, pour nous aſſurer ſi c'eſt lui en effet qui a parlé. Non-ſeulement il le trouve bon, mais il le veut; & ſelon la meſure de notre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni ſpiritui credere; probate ſpiritus an ex Deo ſint.* Mais il veut auſſi & avec juſtice que nous faſſions cet examen ſans prévention, & que ce ſoit au moins avec le même reſpect que nous examinerions la parole d'un ſouverain de la terre, dont on nous ſignifieroit les ordres. Il veut, dit ſaint Auguſtin dans le livre admirable de l'utilité de la foi, que nous ayions pour ſes divins oracles, qui ſont les écritures ſaintes, l'eſprit & le cœur favorablement préparés; & que ſi dans ces ſacrés volumes ou dans toute l'économie de notre religion, il y avoit quelque choſe qui nous troublât, ou même qui nous choquât, nous

Joan. epiſt. 1. c. 4.

ſoyons plutôt diſpoſés à confeſſer notre ignorance, qu'à rejetter des myſteres que nous ne comprenons pas bien. Mais ſurtout il veut que nous corrigions un certain eſprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foi, nous ne ſouhaitons d'être éclairés que pour contredire, que pour critiquer, que pour philoſopher, que pour diſputer, & peut-être avec une intention ſecrete de ne nous laiſſer pas perſuader. Il veut, dis-je, que ſi nous ne ſommes pas encore parfaitement ſoumis à la foi, nous ne nous faſſions pas de ce pernicieux eſprit un obſtacle à l'être; que ſi nous ne connoiſſons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par-là incapables de le connoître. Enfin il veut que comme nous comptons pour une vertu, d'être dociles à l'égard des hommes, nous comptions pour un devoir indiſpenſable & inviolable de l'être envers Dieu, afin de vérifier dans nos perſonnes la prédiction du Sauveur : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Joan. c. 6. Voilà ce que Dieu exige de nous : pouvons-nous nous plaindre qu'il en uſe avec trop d'empire, & ſi nous n'avons pas pour lui cette docilité chrétienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de ſa juſtice? Mais ſavez-vous, mes chers auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le déſordre de cette préoccupation ſi contraire à l'eſprit de la religion? Ecoutez-moi : c'eſt la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute oppo-

ſée à celle-ci. Je m'explique. Pleins d'une raiſon fiere qui les enfle, ils craignent d'être préoccupés en faveur de la foi, & ils ne craignent pas d'être préoccupés contre la foi. Ils appréhendent d'avoir trop de facilité & de diſpoſition à croire, ils n'appréhendent jamais de n'en avoir pas aſſez; ils ſe défendent de la ſimplicité comme d'un foible, & ils ne penſent pas à ſe défendre de l'orgueil, qui eſt encore un plus grand foible. Cependant, mes freres, dit ſaint Auguſtin, lequel des deux eſt le plus dangereux pour nous; & lorſqu'il faudra ſubir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus ſujet de nous repentir, ou d'avoir été ſimples & humbles, ou d'avoir été ſuperbes & incrédules? Quand cette ſimplicité de la foi, qui eſt la marque la plus infaillible de la vraie piété, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celui que notre oppoſition à la foi nous attirera? Je ſais qu'il faut éviter l'un & l'autre excès; mais eſt-il juſte de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, & de ſe glorifier de celui-ci, pendant qu'on auroit honte de celui-là? Eſprit de prévention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu ſe diſculper. Allons plus avant.

Outre que ſaint Thomas ſe préoccupa, il s'opiniâtra dans ſon incrédulité. Tout le portoit à croire que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité: le rapport des femmes qui l'avoient

vu, le témoignage de Magdelaine qui lui avoit parlé, celui des deux disciples qui avoient mangé avec lui dans la bourgade d'Emmaüs, la déclaration de tous les apôtres assemblés, au milieu desquels il venoit de paroître, l'événement des choses, c'est-à-dire, le tombeau trouvé vuide sous le sceau public, la synagogue alarmée, les gardes confus; tout cela sans doute devoit le convaincre de la résurrection de son maître. Mais malgré tout cela il persiste, & s'obstine à dire qu'il n'en croira rien : autre caractere de l'infidélité du siecle, qui par un endurcissement opiniâtre se rend impénétrable & inflexible à la vérité. Pourroit-on se le persuader, si l'expérience ne nous l'apprenoit pas, qu'il y eût dans le monde de ces impies, qui pour se confirmer dans une monstrueuse & scandaleuse impiété, font gloire de rejetter toute autorité, osent s'inscrire en faux contre les témoignages les plus évidents, contre les miracles les plus avérés, contre les faits les plus inconteſtables, pensent en être quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque vénération qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur sainteté, les Cypriens, les Ambroises & les Augustins, ont été ou trompés eux-mêmes, ou des trompeurs, ou des visionnaires, ou des imposteurs? C'est ainsi néanmoins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'esprit de l'homme allât jusqu'à se faire un point

d'honneur de ne revenir jamais de ſon ſentiment; de n'acquieſcer jamais à la vérité, quand on s'eſt une fois déclaré contre elle; de pouſſer une erreur aux dernieres extrêmités, parce qu'on s'eſt engagé à la ſoutenir, & d'aimer mieux en voir les ſuites funeſtes que de la reconnoître & d'en faire humblement l'aveu? C'eſt cependant à quoi aboutit le faux zele de l'hérétique. Péché qui attaque directement le Saint-Eſprit, en oppoſant à toutes ſes lumieres un cœur dur dont l'eſprit de ténebres s'eſt emparé. Péché dont l'égliſe a reçu tant de plaies mortelles, puiſque l'obſtination d'un ſeul homme l'a ſi ſouvent jettée dans la confuſion & la déſolation. Péché qui dans la ſociété civile cauſe tous les jours tant de déſordres, au préjudice de la charité qui en eſt bleſſée, de la paix qui en eſt troublée, de la juſtice & de l'innocence qui eſt opprimée. C'eſt là toutefois, mes chers auditeurs, ce que le monde aveugle & paſſionné fait paſſer pour force d'eſprit. Ah, Seigneur! ne permettez pas que je m'en forme jamais une ſemblable, & ne ſouffrez pas que jamais mon eſprit ſe fortifie de la ſorte aux dépens de ma foi. Non, mon Dieu, il n'en ira pas ainſi. Parmi les foibleſſes extrêmes, à quoi je ſens que mon eſprit eſt ſujet, s'il me reſte encore quelque force, c'eſt pour vous, & non pas contre vous que je prétends la conſerver. Car je veux pouvoir vous dire auſſi-bien que David : *Fortitudinem* *Pſal.* 58.

meam ad te cuſtodiam ; & je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour être la premiere regle de ma conduite. Les libertins emploient la force de leur eſprit contre votre religion, les héréſiarques contre votre égliſe, tous unanimement contre vous ; mais moi, Seigneur, qui fais profeſſion d'être fidele, je la garderai, & j'en uſerai pour vous : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Au-lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire, ou à ne croire que ce qu'il leur plaît, je mettrai la mienne à me ſoumettre & à me captiver. Ma force ſera ma ſoumiſſion ; & quand je vous ferai, ô mon Dieu, le ſacrifice de cette ſoumiſſion, qui eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, je me conſolerai dans la penſée que je le fais pour vous, & non pour d'autres. Qu'on me traite d'eſprit foible, que le monde juge de moi ſelon ſes vues, peu m'importera, pourvu que je m'attache à vous par une foi vive, & que rien ne ſoit capable de m'ébranler dans la réſolution où je ſuis de n'avoir ni eſprit ni force que pour vous, & par rapport à vous : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Voilà, mes freres, dit ſaint Auguſtin, comment un homme chrétien doit parler à Dieu, & voilà ce qui fait ſa gloire : car qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être vaincu, ou plutôt que de vouloir bien être vaincu par la vérité : *Quid enim glorioſius quàm vinci à veritate ?* Mais qu'y a-t-il de plus

Auguſt.

pitoyable que d'avoir honte de céder à la vérité, que de ſe révolter & de s'aigrir contre la vérité, que de s'en faire une ennemie irréconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir ? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus ſévérement que de nous livrer à cet eſprit d'obſtination ?

Enfin ſaint Thomas proteſta qu'il ne croiroit point la réſurrection de Jeſus-Chriſt, s'il ne voyoit la marque des clous dont ſes mains avoient été percées, & s'il ne mettoit le doigt dans la plaie de ſon côté : *Niſi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus, non credam.* Et quoique la vue des plaies du Sauveur fût de toutes les preuves la plus équivoque, puiſqu'au contraire, dit Origene, ſi Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité, ſon corps, comme glorieux & impaſſible n'eût dû naturellement avoir nul veſtige de ce qu'il avoit ſouffert : par un raiſonnement mal entendu, ce diſciple incrédule ne laiſſe pas d'inſiſter ſur cette unique preuve dont il fait dépendre ſa foi : *Niſi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidélité, qui ſe contrediſant elle-même, après avoir quitté le parti d'une raiſon ſolide qui la ſoumettoit à la révélation de Dieu, veut réduire toutes choſes aux connoiſſances des ſens : comme ſi les ſens avoient un tribunal ſupérieur à la révélation & à la raiſon ; comme s'ils étoient juges compétents des myſteres que la religion nous propoſe ; comme ſi leur ſphere

pouvoit s'étendre jusqu'à l'être non-seulement spirituel, mais surnaturel & divin; comme s'il suffisoit de dire, je ne l'ai pas vu, pour avoir droit de douter de tout; comme si dans les affaires même du monde on ne se tenoit pas obligé de croire mille choses qu'on ne voit pas, & qu'il est impossible de voir. Non, mes freres, conclut saint Bernard, traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le cantique des cantiques, ce n'est point par-là qu'on parvient à la vérité. C'est parce qu'on a oui, dit l'apôtre, & non pas parce qu'on a vu, qu'on connoît Dieu dans cette vie : *Fides ex auditu.* La vue des mysteres de Dieu est la récompense qu'on nous réserve dans le ciel; mais cette récompense doit être méritée sur la terre par l'obéissance de la foi. D'où vient que le Prophete disoit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam;* parce que j'ai entendu avec respect votre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation & la joie d'en voir un jour clairement & à découvert les secrets les plus cachés. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement établi; & bien-loin de dire avec le disciple de notre évangile, si je ne vois, je ne croirai pas, remercions Dieu, & comptons pour une grace singuliere de ce que nous pouvons avoir le mérite de ne pas voir & de croire, puisque Jesus-Christ nous déclare qu'en cela même nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Ne soyons

Rom. c. 10.

Psal. 50.

Joan. c. 20.

pas aveugles jusqu'à ce point, de nous en affliger, ni de nous en plaindre, & ne nous faisons pas un malheur de la chose même dont il nous a fait une béatitude. Souhaitons que notre foi soit plus abondante, plus agissante, plus fervente; mais ne souhaitons pas qu'elle soit plus évidente. Demandons à Dieu non pas qu'elle soit en elle-même plus éclairée, mais que nous soyons plus disposés à être éclairés par elle, touchés par elle, sanctifiés & convertis par elle. Et si au moment que je vous parle, on venoit à nous dire comme à saint Louis, qu'il paroît actuellement un miracle visible dont il ne tient qu'à nous d'être témoins, soyons prêts de répondre, à l'exemple de ce saint roi, que pour croire nous n'avons pas besoin d'un tel secours; que nous avons Moïse & les prophetes, c'est-à-dire, les écritures saintes; que nous avons l'évangile de Jesus-Christ, dont la certitude surpasse tous les miracles. Ne tombons point sur-tout dans le désordre de ces hommes insensés dont parle l'apôtre saint Jude, qui après avoir corrompu tout ce qu'ils savent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abusant de ce qu'ils voient & de ce qu'ils ne voient pas. Nous en voyons assez, disoit Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéir; & nous n'en voyons que trop pour attirer sur nous toutes ses vengeances, si nous ne lui obéissons pas. Cependant, après avoir vu comment l'infidélité

de saint Thomas est la justification de notre foi, voyons comment la foi de ce même apôtre est le remede de notre infidélité. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. POUR donner plus de jour à ma seconde pensée, & pour vous faire voir comment la foi de saint Thomas est le remede de notre infidélité, je distingue trois différents états où la foi de cet apôtre doit être considérée : le premier, où il la professe ; le second, où il la publie ; & le troisieme, si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le témoignage admirable qu'il rend à Jesus-Christ, & qui est rapporté dans notre évangile. Le second, où il la publie par ses prédications, dont le fruit s'est répandu jusqu'aux extrêmités de la terre. Le troisieme, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure, & par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous. Saint Thomas, pour réparation de son incrédulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foi ranimée & ressuscitée. Car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jesus-Christ pour son Seigneur & pour son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Il l'a prêchée apostoliquement, en convertissant les peuples, & malgré les efforts de l'idolâtrie, leur persuadant que Jesus-Christ étoit le vrai Dieu. Et il l'a consommée saintement, en s'im-

Joan. c. 20.

molant ſoi-même, & ſouffrant une mort cruelle pour le nom de ſon Dieu. Or dans ces trois états, je dis que la foi de ce grand Saint ſert à guérir notre infidélité : comment? parce que dans ces trois états la foi de ſaint Thomas eſt un argument qui nous convainc, & une leçon qui nous inſtruit. Un argument qui nous convainc, en ſorte que ſi nous ſavons bien l'approfondir, il ne nous eſt plus poſſible de douter; & une leçon qui nous inſtruit, en ſorte que ſi nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute & ignorance, reſtes déplorables du péché de notre origine; mais dont je ſoutiens encore un coup que la foi de ce bienheureux diſciple eſt le ſouverain préſervatif; puiſqu'elle diſſipe tous nos doutes, en nous réduiſant à la néceſſité de croire, & qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, & comment nous le devons croire. Après cela n'ai-je pas droit de conclure, que Dieu nous la préſente aujourd'hui comme un remede qui doit pour jamais nous garantir de l'infidélité? Voilà, chrétiens, en peu de mots, le raiſonnement de ſaint Crégoire pape, qui développé dans toute ſon étendue, auroit de quoi toucher les ames les plus dures & les moins ſenſibles aux impreſſions de la foi, mais que j'abrege pour ne pas abuſer de votre attention.

Saint Thomas a cru; donc nous devons croire après lui. C'eſt la conſéquence in-

faillible que tous les Peres de l'égliſe ont tirée de la confeſſion de ce ſaint apôtre. Car enfin, diſoient-ils, & avec raiſon, la foi de cet apôtre ne peut être ſuſpecte, & le libertinage le plus défiant n'a rien à lui oppoſer. Il a cru : ce n'eſt point par foibleſſe, ce n'eſt point par légéreté, ce n'eſt point par une aveugle déférence au ſentiment & au rapport des autres ; nous l'avons vu bien éloigné de ces diſpoſitions : il s'enſuit donc qu'il a cru, ou par un miracle de la grace qui s'eſt fait en lui, ou par une évidence parfaite qu'il a eue de la réſurrection de ſon maître. S'il a cru par un changement miraculeux qui s'eſt fait en lui, il n'en faut pas davantage pour me convaincre. Car il n'y a que Dieu qui puiſſe avoir été l'auteur d'un pareil miracle : & quand le démon, ce qui n'eſt pas, auroit le pouvoir d'agir immédiatement ſur les eſprits des hommes, il n'auroit pas uſé de ce pouvoir pour faire croire à ſaint Thomas ce qui relevoit la gloire de Jeſus-Chriſt, puiſque le démon, capital ennemi de Jeſus-Chriſt, bien-loin de travailler à ſa gloire, travaille de toutes ſes forces à la détruire. Il falloit donc que ce fût Dieu même, qui eût changé l'eſprit & le cœur de ſaint Thomas ; & qui dans un moment, d'opiniâtre & d'inflexible qu'il étoit, l'eût rendu ſouple & docile. Or cela ſeul ſeroit un miracle plus convaincant que tout ce qu'il y a jamais eu de plus miraculeux. Mais non, chrétiens, il n'y eut point propre-

ment de miracle dans la converſion de ſaint Thomas. J'avoue qu'elle fut ſurnaturelle, puiſqu'elle procéda d'une grace ſurnaturelle ; mais ſuppoſé la faveur que Jeſus-Chriſt fit à ſaint Thomas, de ſe manifeſter à lui, de lui découvrir ſes plaies, de lui permettre de les toucher, de lui parler, de lui faire des reproches, de le conſoler & de l'inſtruire : ſuppoſé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une choſe ſurprenante que ſaint Thomas crût ; & ſi nous avions été à ſa place, quelque incrédules que nous ſoyons, nous aurions cru comme lui. Or cette évidence de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, qui diſſipa en un inſtant tout ce que l'infidélité avoit formé de nuages dans l'eſprit de ce diſciple, qui le remplit des lumieres de la foi les plus vives & les plus brillantes ; qui faiſant naître cette vertu dans ſon cœur, la fit auſſi-tôt éclater par ſa bouche, ou plutôt, pour parler avec ſaint Léon, qui d'une bouche infidelle tira cette excellente confeſſion, *Dominus meus & Deus meus*, mon Seigneur & mon Dieu : voilà ce que j'appelle le remede de notre incrédulité. Car qui ne croiroit pas à un témoignage, que la ſeule force de la vérité connue arrache à celui même qui la combattoit avec plus d'obſtination ? Quand ſaint Paul après ſa converſion prêchoit le nom de Jeſus-Chriſt dans les ſynagogues, l'écriture dit qu'il confondoit les juifs : *Confundebat judæos ;* pourquoi ? parce qu'ayant été le perſécu-

teur déclaré du nom de Jeſus-Chriſt, les juifs ne pouvoient ni recuſer, ni rejetter le témoignage qu'il rendoit en faveur de cet Homme-Dieu. Car vous le ſavez, leur diſoit-il, mes freres, de quelle maniere j'ai vécu dans le judaïſme, & avec quel excès de fureur je faiſois la guerre à cette nouvelle égliſe que je reconnois aujourd'hui pour l'égliſe de Dieu. Il eſt vrai, j'étois alors infidele comme vous, & plus rebelle aux lumieres de la grace que vous; mais c'eſt pour cela que Dieu a jetté les yeux ſur moi, & que Jeſus-Chriſt a voulu exercer envers moi ſes miſéricordes, afin que je diviſſe un exemple qui vous obligeât à croire en lui. Oui, c'eſt lui-même qui m'a parlé, & qui par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la diſpoſition où vous me voyez; qui m'a abattu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui de blaſphémateur que j'étois, m'a fait ſon apôtre; & qui pour réparation des outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui ſerve de témoin auprès de vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de ſaint Paul, avoient une vertu toute divine; & ſaint Luc ajoute que c'étoit aſſez qu'il aſſurât que Jeſus-Chriſt étoit le Chriſt, pour fermer la bouche à tous
Act. c. 9. les ennemis du nom chrétien : *Confundebat Judæos affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Or je dis de même de ſaint Thomas. Pour confondre l'incrédulité ſur le ſujet de la réſurrection & par conſéquent de la

divinité de Jeſus-Chriſt, ſaint Thomas n'avoit qu'à ſe montrer, & qu'à dire hautement : C'eſt moi qui combattoit cette réſurrection, moi qui ai fait voir tant d'oppoſition à la croire, mais qui ſuis aujourd'hui forcé de la reconnoître, & qui ne veux plus vivre que pour la publier. Il m'en coûtera la vie; mais trop heureux ſi par l'effuſion de mon ſang, je puis rendre à une ſi ſainte vérité le témoignage que je lui dois. Ce témoignage m'attirera la haine de toute ma nation; mais je compterai pour rien d'être expoſé à toute la haine du peuple, pourvu que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois, qui pouvoit inſpirer à cet apôtre des ſentiments ſi généreux? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renverſement d'eſprit? ou plutôt n'eſt-il pas évident, que ce ne fut rien de tout cela; & puiſque la converſion de cet apôtre ne peut être expliquée qu'en diſant que ç'a été l'effet, mais l'effet inconteſtable & palpable de la vérité qu'il avoit vue, que nous reſte-t-il à ſouhaiter davantage pour l'affermiſſement de notre foi?

Non-ſeulement la foi de ſaint Thomas eſt un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous inſtruit; & qui après nous avoir réduits à la néceſſité de croire, nous apprend encore ce que nous devons croire. Car, comme remarque Guillaume de Paris, par une ſeule parole ce grand Saint eſt devenu le théologien, le docteur,

le maître de toute l'église, a éclairci la foi de tous les siecles, a dissipé toutes les ténebres dont la malignité de l'hérésie devoit dans la suite des temps obscurcir nos principaux mysteres. Et prenez garde en effet, mes chers auditeurs : ce qui fait l'essentiel & le capital de notre foi, c'est de croire que Jesus-Christ est Dieu ; sans cela point de christianisme, sans cela point de religion, sans cela point de grace ni de salut. Fussions-nous des anges de lumiere, fussions-nous des hommes de miracles, si nous ne confessons la divinité de Jesus-Christ, & si nous ne sommes prêts à mourir pour la défendre, nous sommes des anathêmes & des réprouvés. Quiconque diviſe Jesus-Christ, disoit le bien-aimé disciple, *Omnis spiritus qui solvit Jesum* ; c'est-à-dire, quiconque reconnoissant Jesus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dès-là & par-là un ante-christ; *Qui solvit Jesum, est anti-christus.* Voilà ce qui nous justifie devant Dieu ; & pour user des termes de l'écriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde, la foi de la divinité de Jesus-Christ : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est filius Dei ?* Or par qui nous est venue cette foi ; ou plutôt par qui cette foi nous a-t-elle été développée ? par l'apôtre saint Thomas, qui de tous les organes dont Dieu s'est servi, pour nous révéler cet auguste mystere de la divinité de son fils, est sans doute celui qui nous l'a

Joan. epist. 1. c. 4.

Ibid.

Ibid. c. 5.

déclaré plus nettement, plus positivement, plus absolument. Les autres se sont contentés d'attribuer à Jesus-Christ des qualités divines. L'évangéliste saint Jean nous a enseigné qu'il étoit le Verbe de Dieu; Jean-Baptiste son précurseur nous l'a fait connoître comme agneau de Dieu; saint Pierre parlant au nom de tous, a protesté qu'il étoit fils de Dieu; saint Paul pour comble d'éloge, nous l'a représenté revêtu de la forme de Dieu : il n'y a que saint Thomas, qui par une expression d'autant plus vénérable & plus authentique, qu'elle est plus simple & plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur & son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Cependant, chrétiens, c'est sur la simplicité de ce témoignage que notre foi est particuliérement établie. A tout le reste l'impiété Arienne opposoit des détours & des subterfuges, & quelque évidents que fussent les sacrés oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'Arianisme ne pouvoient y résister, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avoit dit; *Tu es Christus filius Dei vivi;* ils prétendoient, quoique injustement, que sans être Dieu, il pouvoit dans le sens même de ce passage, être appellé fils de Dieu; & la foiblesse de leurs réponses sur un dogme aussi solidement fondé que celui-là, ne diminuoit rien de leur opiniâtreté. Mais quand on leur produisoit l'hommage que saint Thomas avoit rendu à Jesus-Christ ressuscité;

quand on les preſſoit par la force de ces termes, *Dominus meus & Deus meus :* quand on leur faiſoit entendre que dans le ſtyle des écritures, jamais autre que Dieu même, n'avoit été traité de mon Dieu, *Deus meus :* la vérité l'emportoit ſur leurs artifices ; ces paroles incapables d'interprétation, les déconcertoient ; pour peu qu'ils euſſent de bonne foi, ils déſeſpéroient de s'en pouvoir ſauver ; & touchés de l'exemple du ſaint apôtre, ils ſe réduiſoient ſouvent à faire au Sauveur du monde la même réparation que lui : *Dominus meus & Deus meus ;* mon Seigneur & mon Dieu. Ce qui, ſelon la remarque de ſaint Hilaire, étoit l'abjuration la plus ſolemnelle de l'Arianiſme, & comme la formule de foi qui diſtinguoit les orthodoxes de ceux qui ne l'étoient pas.

Ce n'eſt pas tout : ſaint Thomas a publié & annoncé cette foi dont il avoit fait une ſi ſainte profeſſion ; & par le ſuccès de ſes prédications apoſtoliques, il nous a convaincus ſenſiblement de la vérité de ce qu'avoit prédit le fils de Dieu, ſavoir, que ſon évangile ſeroit prêché & reçu dans tout le monde. Car c'eſt en effet par le miniſtere de ſaint Thomas, que l'on a vu cette prédiction accomplie, & c'eſt le premier d'entre les apôtres dont on a pu dire à la lettre,

Pſal. 18. *In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum*, que ſa voix a retenti juſqu'aux extrêmités de la terre, & que par lui la foi s'eſt répandue juſques

dans les pays les plus éloignés. Les autres, après avoir reçu le Saint-Esprit, se partagent dans les provinces voisines de la Judée; l'Italie, l'Egypte, l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur apostolat; mais Thomas animé d'un zele plus vaste & plus étendu, embrasse un monde entier, ou plutôt pousse ses desseins & ses entreprises jusques dans un nouveau monde. Il ne lui suffit pas d'avoir converti les Parthes & les Medes; les Hyrcans & les Perses sanctifiés, sont trop peu pour lui; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jesus-Christ dans tous les lieux que le héros de la Grece a rendu célebres par ses conquêtes. Honteux d'en demeurer là, & de finir sa course où l'ambition de ce monarque termina la sienne, il pousse plus avant: il pénetre dans la région la plus intérieure de l'Inde; il prêche à des peuples, dont le nom étoit à peine connu, & là avec le secours du Dieu qui l'envoie, que fait-il? ô toute-puissante & divine foi, que ne pouvez-vous pas! Il établit le culte d'un Dieu crucifié, il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les idoles, il gagne à Jesus-Christ & à l'évangile des millions d'infideles. Ce que je dis n'est point fondé sur une de ces traditions obscures que l'infidélité conteste, & qui servent de matiere à la critique des savants. Ce sont de ces faits éclatants, dont rien n'a jamais ef-

facé le luſtre. Le ſépulcre de ſaint Thomas, qui ſuivant le rapport de ſaint Chryſoſtôme, étoit dès les premiers ſiecles du chriſtianiſme auſſi vénérable que celui de ſaint Pierre, eſt encore aujourd'hui ce qui entretient la piété & la ferveur de toutes les égliſes d'Orient. C'eſt là que cet homme de Dieu, ſaint François Xavier, paſſoit les jours & les nuits en de profondes méditations, qui le tranſportoient hors de lui-même; c'eſt là qu'il ſe rempliſſoit de zele; c'eſt de là qu'embraſé d'une ſainte ardeur que les cendres de cet apôtre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de ſon Dieu : réveillant toute ſa confiance & tout ſon courage par cette penſée, qu'il marchoit ſur les traces de ſaint Thomas, qu'il continuoit ſon ouvrage, & que lui ayant été deſtiné pour ſucceſſeur, il pouvoit tout attendre de ſa protection. Or ce ſuccès de l'évangile, tel que je viens de le marquer, a depuis été conſidéré des Peres comme une des plus inconteſtables preuves de notre foi; & ſi par-là notre apôtre nous a convaincus en nous faiſant voir l'accompliſſement de la parole & de la prédiction de Jeſus-Chriſt, c'eſt par-là même auſſi qu'il nous a inſtruits. Car qu'eſt-ce que cette foi qu'il a répandue dans le monde? une lumiere qui a éclairé le monde, & qui de ſiecle en ſiecle s'eſt perpétuée juſqu'à nous. Oui, mes chers auditeurs, la même foi que ſaint Thomas a portée ſi loin au-delà des mers,

nous ſert encore de flambeau pour guider nos pas & pour nous conduire. Les mêmes vérités dont il a établi la créance parmi les nations & en tant d'eſprits indociles, d'eſprits prévenus, d'eſprits ſuperbes & orgueilleux, c'eſt ce que nous profeſſons comme les articles de notre religion, ce que nous ſuivons comme les regles de notre vie, ſur quoi nous nous appuyons comme ſur les fondements de notre eſpérance. Heureux de l'avoir conſervé ce ſacré dépôt, ou plutôt heureux que Dieu l'ait fait paſſer dans nos mains; mais ſouverainement malheureux ſi jamais nous venions à le diſſiper & à le perdre.

J'acheve, & voici ce qui couronne la foi de ſaint Thomas, & ce qui y met la derniere perfection. Cette foi qu'il a confeſſée hautement, qu'il a prêchée apoſtoliquement, il l'a enfin ſaintement & glorieuſement conſommée : par où ? par ſon martyre. Car ce qu'on a toujours regardé dans l'égliſe de Dieu, & avec raiſon, comme le plus ſignalé témoignage d'une foi parfaite, ou ſi vous voulez, comme l'attachement le plus parfait à la foi, c'eſt de mourir pour elle, de lui ſacrifier ſa vie, & avec ſa vie tous les intérêts humains; de la ſoutenir malgré les menaces & les plus violentes perſécutions, & de ſigner enfin de ſon ſang la confeſſion qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans notre généreux apôtre. Qui l'eût cru, chrétiens, lorſqu'on le voyoit chancelant & in-

certain, opiniâtre & incrédule; doutant d'une des vérités fondamentales de la foi & refusant de s'y soumettre, qu'il en seroit un jour non-seulement le prédicateur, mais la victime & le martyr? Ce sont là, mon Dieu, de ces changements qu'opere la vertu toute-puissante de votre esprit, & que nous ne pouvons attribuer à nul autre principe. Cependant j'ajoute que dans cet état, saint Thomas a plus que jamais de quoi nous convaincre & de quoi nous instruire. De quoi nous convaincre, parce que c'est dans cet état que son témoignage en faveur de la foi est moins suspect, & doit par conséquent avoir plus de force. De quoi nous instruire, parce que c'est dans cet état que son exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour la foi, & quel est à l'égard de la foi un de nos devoirs les plus essentiels. Attention, s'il vous plaît, à l'un & à l'autre.

Je sais, mes chers auditeurs, qu'il y auroit toujours de la présomption & de l'injustice à soupçonner la fidélité des ministres de l'évangile; mais après tout, quand un homme prêche la foi sans danger, sans s'exposer, sans rien hasarder, quelque respectable que soit son ministere, il n'est pas évident que ses vues dans l'exercice de son ministere soient tout-à-fait épurées, ni que le seul zele de la vérité le fasse parler. Or moins nous sommes certains de la droiture de ses intentions & de la pureté de ses vues, moins est-il propre à nous convaincre

vaincre & à nous toucher. Mais quand je vois un apôtre percé de traits comme ſaint Thomas, tout enſanglanté & mourant pour confirmer la foi qu'il annonce, je me dis à moi-même : Quel autre intérêt que celui de la vérité pouvoit l'engager à ſouffrir de la ſorte, & à s'immoler? Il falloit qu'il fût bien perſuadé d'une religion qui lui coûtoit ſi cher à défendre. Il falloit qu'il en eût des preuves bien fortes. Et à qui d'ailleurs puis-je plus ſûrement & plus ſagement m'en rapporter, qu'à celui même qui dut avoir été témoin oculaire de ce qu'il nous a appris & de ce qu'il a ſoutenu avec tant de conſtance? Son témoignage, ſur-tout en de pareilles conjonctures, eſt donc une conviction pour nous, comme ſon exemple eſt encore une inſtruction, qui nous montre en quelles diſpoſitions nous devons être nous-mêmes à l'égard de la foi.

Et en effet, chrétiens, telle doit être la préparation de notre cœur, & tel l'attachement à notre foi, que rien ne ſoit capable de nous en ſéparer. Il eſt vrai que nous ne ſommes pas en ces temps, où toutes les puiſſances du monde liguées contre Jeſus-Chriſt & ſon évangile, employoient tout ce qu'elles avoient d'autorité & de forces à pourſuivre les fideles. Nous ne ſommes plus expoſés au banniſſement & à l'exil, aux fers & à la captivité, aux tourments & à la mort; nous pouvons faire une profeſſion libre & publique de la ſainte

religion que nous avons embraſſée dans notre baptême, & où nous avons été élevés. Mais auſſi la profeſſion que nous en faiſons maintenant ſans danger, & même avec honneur, pour avoir le degré de mérite & de perfection qui lui eſt eſſentiel & abſolument néceſſaire, doit être accompagnée d'une ſi ferme réſolution, que nous ſoyons, avec le ſecours de Dieu, déterminés à courir tous les périls, à eſſuyer tous les opprobres, à endurer tout, & à perdre tout, plutôt que de démentir jamais le ſaint caractere que nous portons. Or, mes freres, y a-t-il lieu de croire que vous ſoyez ainſi diſpoſés? & ſi vous prétendez l'être, par quel monſtrueux aſſemblage voulez-vous accorder avec une foi de créance & de ſpéculation une infidélité de pratique & de mœurs? Prenez bien garde à ce que je dis : je demande d'abord s'il y a un fondement ſolide, pour penſer que vous ſoyez dans cette diſpoſition, que votre foi exige indiſpenſablement de vous; & mille preuves ne doivent-elles pas plutôt me faire juger que vous êtes dans une diſpoſition toute oppoſée? Car comment me perſuaderai-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans & contre les efforts des perſécuteurs de l'évangile, quand vous n'aurez pas ſeulement le courage de réſiſter au reſpect humain; quand une parole & une vaine raillerie ſuffit pour vous arrêter, & pour vous déconcerter; quand

la moindre violence qu'il faut vous faire, pour accomplir les devoirs du chriſtianiſme, vous paroît inſoutenable, & vous déſeſpere; quand au-lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins, qui par leurs diſcours impies oſent profaner en votre préſence ce qu'il y a de plus vénérable & de plus divin dans la religion, vous leur prêtez l'oreille, vous les écoutez avec attention, ſouvent avec plaiſir; vous leur applaudiſſez, ou du moins par un ſilence lâche & timide vous les autoriſez; quand vous-mêmes vous aimez tant à raiſonner ſur les myſteres de la foi, à former des difficultés ſur certains articles, à cenſurer certaines dévotions que la pieuſe ſimplicité des fideles a établies, & qu'un long uſage dans l'égliſe a confirmées? Avec cela, dis-je, peut-on préſumer que vous ſeriez prêts à livrer les mêmes combats que les martyrs, & à remporter les mêmes victoires?

Mais vous l'êtes, j'y conſens, & je le veux ſuppoſer: quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foi de ſpéculation avec une infidélité d'action? Qu'eſt-ce qu'une foi ſtérile & ſans œuvres? L'apôtre ſaint Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'eſt une foi morte? Et qu'eſt-ce donc encore à plus forte raiſon qu'une foi ſi ſainte en elle-même & ſi pure, avec une vie toute mondaine & toute corrompue? C'eſt-à-dire, qu'eſt-ce qu'une foi qui dans ſes maximes combat tous les ſens,

& une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les sens, & qu'à satisfaire leurs desirs les plus déréglés ? Qu'est-ce qu'une foi dont tous les principes vont à mortifier les passions & à les détruire, & une vie qui n'est employée qu'à nourrir les passions les plus honteuses, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infames plaisirs ? Qu'est-ce qu'une foi qui ne nous enseigne que le mépris du monde & de nous-mêmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience, & une vie où vous n'êtes attentifs qu'à vous agrandir dans le monde, où vous ne pensez qu'à vous distinguer selon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des trésors du monde; une vie qui se passe en intrigues, en cabales, en procès, en querelles & en dissensions ? Je laisse un plus long détail que tant de fois j'ai déja fait en d'autres discours; & pour finir celui-ci, j'en reviens à cet avis important que donna Jesus-Christ à saint Thomas, & que je vous donne à vous-mêmes : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* Préservons-nous des désordres de l'incrédulité, en nous soumettant à la foi. Soyons fideles, & soyons-le d'esprit & de cœur. Soyons-le d'esprit, en nous rendant dociles aux vérités de la foi, & soyons-le de cœur par un zele ardent pour la foi. Sur-tout conformons notre vie à notre foi, honorons notre foi par notre vie. Que la foi

ſoit la regle de toutes nos actions; que la foi ſoit le remede de toutes nos paſſions; que la foi ſoit le principe de toutes nos délibérations. Heureux, ſi nous croyons ainſi : la foi, comme un guide infaillible, nous conduira dans la voie du ſalut, & nous fera parvenir à l'éternelle félicité, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE

SAINT ÉTIENNE.

Stephanus plenus gratiâ & fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo.

Etienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple. Aux actes, chap. 6.

Il ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostôme, s'il faisoit des miracles & des prodiges, puisqu'il étoit plein de grace & de force. Dans l'ordre des décrets & des dons divins, l'un s'ensuivoit naturellement de l'autre; & Dieu ne l'avoit rempli de force & de grace, que parce qu'il en vouloit faire pour la gloire de l'évangile & de la loi de Jesus-Christ, un homme de prodi-

ges & de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourd'hui à conſidérer, & autant qu'il nous eſt poſſible, à imiter dans la perſonne du glorieux martyr dont nous célébrons la fête. Arrêtons-nous donc là, chrétiens, & n'entreprenons pas de rien ajouter à cet éloge. C'eſt le Saint-Eſprit même qui en eſt l'auteur; & il n'appartient qu'à lui de donner aux ſaints les vraies louanges qui leur ſont dues, parce qu'il n'y a que lui qui confeſſe & qui diſcerne parfaitement leur ſainteté. Or voici l'idée qu'il nous donne de celle de ſaint Etienne. Il a été plein de grace, & en même temps plein de force. Plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere, & plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Cette double plénitude, que je regarde comme le caractere qui le diſtingue, & qui a fait tout ſon mérite devant Dieu & devant les hommes; cette plénitude de grace qui a ſanctifié ſa vie, & cette plénitude de force qui a couronné ſa mort; cette plénitude de grace qui a rendu ſa conduite ſi irrépréhenſible & ſi édifiante, & cette plénitude de force qui a rendu ſa patience & ſa charité ſi héroïque; cette plénitude de grace, en vertu de laquelle il a été un parfait miniſtre de l'égliſe de Jeſus-Chriſt, & cette plénitude de force, en vertu de laquelle il a été non-ſeulement le premier martyr, mais un des plus fervents martyrs de Jeſus-Chriſt. N'eſt-

ce pas, mes chers auditeurs, le partage le plus juſte que je puis me propoſer dans ce diſcours, puiſqu'il eſt renfermé même & ſi clairement exprimé dans les paroles de mon texte : *Stephanus plenus gratiâ & fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a fait ſaint Etienne ? L'écriture ne nous les dit pas, & elle ſe contente de nous aſſurer qu'il en a fait d'éclatants, dont le peuple a été témoin : *Faciebat prodigia & ſigna magna in populo.* Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a fait ce grand ſaint, & c'eſt à moi à vous les marquer. Elle ne nous dit pas les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a reſſuſcités ; mais elle nous parle d'autres prodiges, qui pour être d'une eſpece différente, ne méritent pas moins le nom de miracles ; d'autres prodiges dont nous ſommes encore plus ſûrs, & qui ſont plus capables de contribuer à notre édification. Car elle nous dit les excellentes vertus que ſaint Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les ſignalées victoires qu'il a remportées ſur le monde ; & tout cela peſé dans la balance du ſanctuaire, eſt au-deſſus des miracles mêmes. Elle ne nous dit pas ce qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature ; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grace : elle nous dit les miracles de ſa ſainteté, les miracles de ſa ſageſſe, les miracles de ſa conſtance, les miracles de ſon invincible charité.

Revenons donc au plan de ſon panégyrique, que le Saint-Eſprit même nous a tracé. Saint Etienne a été plein de grace & plein de force. Il a été plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere; & je prétends que cela ſeul eſt un miracle de ſainteté dont Dieu s'eſt ſervi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du chriſtianiſme naiſſant, *Stephanus plenus gratiâ;* c'eſt la premiere partie. Il a été plein de force dans la conſommation de ſon martyre; & je ſoutiens que cela ſeul eſt, non pas un prodige, mais pluſieurs prodiges enſemble, qui ont obſcurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganiſme : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia;* c'eſt la ſeconde partie. Plein de grace, il a édifié l'égliſe; & plein de force, il a ravi d'admiration non-ſeulement la terre, mais le ciel. Plein de grace, il a condamné nos déſordres, & plein de force il a confondu notre lâcheté. Voilà tout mon deſſein. Divin Eſprit, ſoutenez-moi, afin que je puiſſe traiter dignement un ſi grand ſujet; & donnez à mes auditeurs les diſpoſitions néceſſaires pour profiter des importantes vérités que je vais leur annoncer. C'eſt la grace que je vous demande par l'interceſſion de votre ſainte épouſe, à qui j'adreſſe la priere ordinaire. *Ave, Maria.*

JE m'attache au texte ſacré; & ſuivant la remarque de ſaint Chryſoſtôme, je fais I. PARTIE.

consister cette grace dont saint Etienne fut rempli, dans les deux qualités, ou dans les deux conditions que demanderent les apôtres, quand il s'agit d'établir & d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'église la fonction de diacres. Car voici comme ils en parlerent à tous les disciples assemblés. Choisissez, mes freres, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnue, & en même temps d'une sagesse consommée : Act. c. 6. *Considerate, fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto & sapientiâ, quos constituamus super hoc opus.* Probité & sagesse, que saint Etienne posséda dans un éminent degré; & qui lui donnerent non-seulement toute l'autorité, mais toute la grace dont il eut besoin, pour s'acquitter avec honneur du ministere qui lui avoit été confié.

Il ne suffisoit pas qu'il eût pour cela une probité véritable; mais il lui falloit une probité reconnue, une probité éclatante, une probité éprouvée, & à laquelle toute l'église rendît hautement témoignage. Car c'est ce qu'expriment ces paroles, *Viros boni testimonii.* Pourquoi? parce qu'il étoit question d'un emploi aussi difficile & aussi délicat dans l'idée même des hommes, qu'il étoit saint devant Dieu. Je m'explique. Saint Etienne fut choisi diacre, & même le premier des diacres, *Primicerius diaconorum;* August. ainsi l'appelle saint Augustin. Charge honorable, je l'avoue, mais qui

l'engageoit par une indiſpenſable néceſſité à deux choſes : l'une, d'adminiſtrer les biens de l'égliſe, dont il étoit par office le diſpenſateur; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, ſe conſacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la ſainteté même trouvoit des riſques à courir; mais où Dieu vouloit que ſaint Etienne ſervît d'exemple à tous les ſiecles futurs. Développons ceci, mes chers auditeurs, & tirons-en une des plus ſolides morales.

Comme diſpenſateur des biens de l'égliſe, Etienne étoit reſponſable de ſa conduite à Dieu & aux hommes : premiere épreuve de ſa vertu. Car les fideles alors, par un eſprit de pauvreté vendant leurs fonds, & en apportant le prix aux pieds des apôtres; les apôtres d'ailleurs, comme le témoigne ſaint Luc, s'en déchargeant ſur les diacres, & leur en laiſſant la diſpoſition; & ſaint Etienne, entre les diacres, ayant un titre de ſupériorité, par la prééminence de ſon rang, *perinde primus*, dit de lui ſaint Chryſoſtôme, *ut inter apoſtolos Petrus* : il s'enſuit qu'il diſpoſoit plus abſolument que les autres des tréſors de l'égliſe. Or cet emploi, quoique ſaint, devoit être pour pluſieurs un fatal écueil, & pour les ſaints mêmes une dangereuſe tentation. Et en effet, déja un apôtre s'y étoit perdu, & Dieu prévoyoit qu'après lui bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des plaies les plus mortel- Chry. ſ.

les, dont ſeroit affligé le monde chrétien dans la ſuite des ſiecles, étoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus eccléſiaſtiques, qui ſont proprement ces biens conſacrés par la piété des fideles pour être le patrimoine des pauvres. C'eſt-à-dire, il enviſageoit ces temps malheureux, où les miniſtres de l'égliſe dominés & corrompus par une aveugle cupidité, au-lieu de diſtribuer aux pauvres ce patrimoine, le diſſiperoient en ſe l'attribuant à eux-mêmes. Ces temps où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé juſqu'au ſanctuaire ce fonds deſtiné à la ſubſiſtance des membres de Jeſus-Chriſt, ſeroit profané, & ſi j'oſe uſer de ce terme, proſtitué à des uſages mondains. Dieu, dis-je, prévoyoit ce ſcandale. Il étoit donc néceſſaire, ajoute ſaint Chryſoſtôme, qu'à ce ſcandale, dont un apôtre réprouvé avoit été l'auteur, Dieu oppoſât un exemple, qui en fût le remede & le correctif, je veux dire, un homme dont la fidélité irréprochable, dont le parfait déſintéreſſement, dont l'exacte & inaltérable probité dans la diſpenſation des biens de l'égliſe, fût dès-lors pour ceux qui les poſſéderoient, une regle vivante & toujours préſente, & ſervît au moins à confondre ceux qui viendroient à ſe relâcher de leurs obligations dans une matiere auſſi eſſentielle que celle-là. Or je l'ai dit, c'eſt dans cette vue que ſaint Etienne a été ſuſcité de Dieu, & c'eſt ce qui fait une des principales parties de ſa

ſainteté & de ſon éloge. On lui confie le tréſor de l'égliſe, & il le ménage d'une maniere qui lui attire non-ſeulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine eſt-il chargé de cet emploi, que les Grecs ceſſent de ſe plaindre, qu'on ne murmure plus contre les Hébreux; que ſans diſtinction les pauvres, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques, ſont abondamment ſecourus. La charité de ce ſaint diacre ſuffit à tout; & avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les beſoins d'une multitude, qui pour être par profeſſion pauvre de cœur, n'étoit pas inſenſible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'égliſe entre les mains de ſaint Etienne ne ſont donc employés, ni à raſſaſier la cupidité, ni à entretenir la vanité, ni à ſatisfaire la ſenſualité; mais il les partage ſelon la meſure de la néceſſité. Ils ne deviennent pas dans la perſonne d'Etienne l'héritage de la chair & du ſang, mais l'héritage de l'orphelin & de l'indigent. Etienne n'en diſpoſe pas comme maître, mais comme ſerviteur prudent & fidele, qui ſe ſouvient qu'il en doit rendre compte lui-même au ſouverain maître. Ah, mes freres! s'écrioit ſaint Bernard, déplorant les déſordres de ſon ſiecle, que ne puis-je voir l'égliſe de Dieu dans cet ancien luſtre, & dans cette pureté de mœurs & de diſcipline, où elle

Bernard. étoit autrefois ! *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis !* Et moi je dirois volontiers, touché du même zele que ce grand saint : que ne puis-je voir des hommes du caractere de saint Etienne, pourvus de bénéfices de l'église ! des hommes comme saint Etienne, pleins de religion & de justice ; des hommes aussi persuadés que saint Etienne des obligations attachées aux bénéfices & aux dignités dont ils sont revêtus ; des hommes aussi convaincus, que ces dignités & ces bénéfices les engagent à être les peres des pauvres ; qu'à cette seule condition, il leur est permis d'y entrer ; que l'église a bien eu le pouvoir de leur en conférer les titres, mais qu'elle n'a jamais pu ni prétendu leur en donner l'entier & absolu domaine ; qu'ils n'en sont les propriétaires que pour les autres, & qu'ils n'ont droit d'en recueillir les fruits que pour les répandre par-tout où il y a des miseres à soulager. Que n'ai-je la consolation de voir des hommes pénétrés de ces vérités, & agissants selon ces principes ! C'est vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes sujets ; c'est vous & vous seul, qui pouvez faire revivre dans votre église cet esprit de saint Etienne, que la corruption de l'esprit du monde semble y avoir éteint. Si ceux qui jouissent de ces sacrés revenus en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais assez les conséquences : bien-loin de s'applaudir d'en avoir la possession,

ils gémiroient ſous le fardeau d'une telle adminiſtration ; bien-loin d'en deſirer la pluralité, ils en redouteroient même, pour m'exprimer de la ſorte, la ſingularité & l'unité. Pourquoi ces biens ſont-ils ſi funeſtes à pluſieurs, & pourquoi leur attirent-ils la malédiction de Dieu ? parce qu'on ne penſe à rien moins qu'au ſaint uſage qu'il en faudroit faire ; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche & qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matiere continuelle de ſacrilege & de larcin. Je dis de larcin, en s'appropriant par une criminelle uſurpation, des aumônes que la charité des fondateurs avoit deſtinées à l'entretien du troupeau de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt pour corriger cet abus, que je vous propoſe l'exemple de ſaint Etienne. Exemple contre lequel ni la coutume, ni l'impunité, ni l'erreur ne preſcriront jamais, & qui ſeul ſuffira pour vous confondre au jugement de Dieu.

Non-ſeulement Etienne en vertu de la commiſſion qu'il avoit reçue, étoit chargé du tréſor de l'égliſe, mais de la conduite des veuves qui vivoient ſéparées du monde, & dévouées au culte divin. C'étoit à lui de les inſtruire, de les diriger, de les conſoler, & par conſéquent de traiter ſouvent avec elles, de les voir & de les écouter. Or c'eſt ici que Dieu mit encore à l'épreuve toute ſa probité ; c'eſt ici que parut avec éclat l'intégrité de ſes mœurs,

& que le témoignage public lui fut également avantageux & néceſſaire. Car ne vous perſuadez pas que la charité, ni même que la ſainteté des premiers chrétiens le dût garantir de la cenſure, s'il y eût donné quelque lieu. Au contraire, plus le chriſtianiſme étoit ſaint, plus devoit-on être diſpoſé à condamner ſévérement juſqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers ſiecles n'étoit pas exempte de toute imperfection humaine, (car déja la jalouſie s'étoit gliſſée dans les cœurs; déja l'eſprit de diſſenſion avoit formé des partis;) quelque ſainte que fût l'égliſe, elle étoit compoſée d'hommes ainſi qu'elle l'eſt aujourd'hui, & l'on y jugeoit à peu près des choſes comme nous en jugeons. L'hiſtoire de ſaint Etienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les fâcheux & ſiniſtres jugements que l'on eût fait de lui, s'il s'étoit démenti de l'inviolable régularité dont il faiſoit profeſſion. Mais c'eſt juſtement par cette régularité inviolable qu'il ſe ſoutient; & voici, mes chers auditeurs, ce que je vous prie de bien obſerver. Quoique l'engagement où ſe trouve ſaint Etienne de converſer avec un ſexe ſi foible lui-même & ſi capable d'affoiblir les plus forts, ſoit une de ces fonctions qui dans tous les temps ont donné plus de priſe à la médiſance; par un effet tout oppoſé, c'eſt ce qui augmente l'opinion & la haute eſtime qu'on a conçue de ſa perſonne. Sa réputation eſt ſi

bien établie, que la plus rigide cenſure eſt forcée ſur ce point de la reſpecter. Etienne à la fleur de ſon âge, & dans l'exercice de ſon miniſtere, converſe avec des femmes, dirai-je ſans ſcandale ? c'eſt peu, ſi vous le voulez : dirai-je ſans reproche ? c'eſt beaucoup : dirai-je ſans ſoupçon ? c'eſt encore plus ; mais ce n'eſt point aſſez ; car il le fait avec honneur, il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui ſe communique à toute l'égliſe. Voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, chrétiens, de quelle diſtinction & de quel poids eſt cette louange pour Etienne ? ſouvenez-vous de ce qu'ont eu à eſſuyer les plus grands ſaints en de pareilles occaſions. Souvenez-vous de ce qu'il en coûta à ſaint Jérôme. C'étoit un homme vénérable & par ſa doctrine & par ſon auſtérité, un homme crucifié & mort au monde, un homme dont la vie étoit une affreuſe & perpétuelle pénitence. Toutefois quelles perſécutions, quoiqu'injuſtes, n'eut-il pas à ſoutenir ? quels bruits, quoique mal fondés, la critique ne répandit-elle pas contre ſa conduite ? Malgré les ſages précautions dont il uſa, dans la direction de ces illuſtres Romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoique fauſſes, n'entreprit-on pas de le noircir ? de quelles apologies n'eut-il pas beſoin pour juſtifier ſon zele, quoique ſaint, & ſes intentions, quoique pures ? Quelles plaintes n'en faiſoit-il pas, & comment lui-même

s'en eſt-il expliqué ? Choſe étrange, ce ſont ſes propres paroles dans une de ſes épîtres ! Avant que je connuſſe Paule, tout l'univers ſe déclaroit en ma faveur. Il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnât ; point de vertu qui ne fût en moi ; point de place où je n'euſſe droit de prétendre, juſques-là qu'on me jugeoit digne du ſou-
Hieron. verain pontificat : *Antequàm domum ſanctæ Paulæ noſſem, totius in me urbis conſonabant ſtudia ; dignus ſummo ſacerdotio decernebar ; dicebar humilis, ſanctus, diſcretus.* Mais depuis, ajoutoit-il, que j'ai commencé à honorer cette ſervante de Dieu, & à prendre ſoin de ſon ame, dès-là par une bizarre révolution, tout s'eſt ſoulevé contre moi ; on ne m'a plus trouvé aucun mérite ; j'ai ceſſé d'être ce que j'étois, &
Ibid. toutes mes vertus m'ont abandonné : *Sed poſtquam illam pro merito ſuæ caſtitatis colere cœpi, omnes me illicò deſeruere virtutes.*

Que veux-je conclure de là, chrétiens ? vous le voyez : que comme il n'y a rien à quoi la cenſure s'attache plus malignement, qu'à ce qui regarde ces fréquents entretiens des miniſtres de Jeſus-Chriſt avec ſes épouſes ; rien où il ſoit plus difficile à un ſerviteur de Dieu d'avoir pour ſoi le ſuffrage du public, puiſque les ſaints mêmes les plus autoriſés, tel qu'étoit entre les autres ſaint Jérôme, y ſont à peine parvenus : auſſi n'eſt-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, ſainteté de mœurs, irrépréhenſibilité de vie, ſoit plus néceſ-

faire, & tout enſemble plus glorieux. C'eſt donc là ce qui fait la gloire de ſaint Etienne. Car pourquoi eſt-il reſpecté, révéré, canoniſé par la voix publique, dans un miniſtere où les autres ſont ſi ſujets à être calomniés & décriés? Ah, mes freres! répond ſaint Auguſtin, ne vous en étonnez pas. C'eſt qu'il étoit rempli de cette grace qui rend les hommes parfaits ſelon Dieu & ſelon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ.* C'eſt que pour correſpondre à cette grace, il avoit toute la vigilance & tous les égards que demandoit l'honneur de ſa profeſſion. C'eſt qu'agiſſant par le mouvement de cette grace, il ſe comportoit envers le ſexe dévot comme un homme au-deſſus de l'humanité; avec la pureté d'un ange, & la modeſtie d'une vierge; grave ſans affectation, prudent ſans diſſimulation, mortifié & auſtere ſans dureté, charitable & doux ſans foibleſſe. C'eſt qu'étant ſanctifié par l'onction de cette grace on pouvoit à la lettre dire de lui qu'il étoit cet ouvrier dont parle l'apôtre, qui marche la tête levée, & qui ne fait rien dont il puiſſe rougir : *Operarium inconfuſibilem.* Pour cela, reprend ſaint Auguſtin, on lui donne la conduite des femmes, & par-là il reçoit authentiquement le témoignage qu'on lui doit, de la plus épurée, de la plus ſolide & de la plus conſommée vertu : *Virgo præponitur feminis, & in hoc teſtimonium accipit integerrimæ caſtitatis.* Par-là il s'acquiert l'eſ-

II. Timot. c. 2.

Auguſt.

time non-seulement des domestiques de la foi, mais des étrangers. Par-là il triomphe de ses ennemis, qui transportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre lui, parce que toutes les accusations dont ils le chargent, se détruisent d'elles-mêmes, & ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend mal-
Act. c. 7. gré eux la vérité : *Dissecabantur cordibus suis, & stridebant dentibus in eum.* Par-là, dis-je, il triomphe de la calomnie, & c'étoit aussi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher. Car pour continuer à faire de cet éloge notre instruction particuliere, prétendre être à couvert de la médisance, sous un autre voile que celui de l'innocence; espérer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons point dans les voies droites; croire qu'on excusera nos vices par la considération de nos personnes : c'est nous flatter, chrétiens, & nous méconnoître. Fussions-nous les dieux de la terre, on nous jugera; & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, & la probité reconnue, qui puisse être au-dessus des discours & des jugements du monde.

Venons au détail, & développons ce point de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi, mes chers auditeurs, prétendre, sur-tout dans le siecle où nous vivons, échapper à la malignité

du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & constante régularité. Pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni qu'on parle d'elle; qu'il lui sera permis d'entretenir tels commerces qu'il lui plaira, sans qu'on en tire des conséquences au préjudice de son honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaisons dangereuses & suspectes, sans qu'on ait droit de s'en scandaliser; & que quoi qu'elle fasse, on sera obligé à ne rien croire, à ne rien soupçonner, à ne rien voir; ou plutôt, qu'on sera obligé à s'aveugler soi-même, pour la supposer réguliere & sage, n'est-ce pas une prétention aussi chimérique qu'injuste? Cependant c'est la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie, & toute la réputation de la vertu, sans qu'il en coûte de se contraindre, ni de s'assujettir à aucune regle. Disons mieux : on veut avoir tout le crédit de la vertu & de la bonne vie avec toute l'indépendance du libertinage & du vice. Ainsi verrez-vous des femmes engagées dans des sociétés que la charité même la plus indulgente ne peut excuser, ni favorablement interpréter, se piquer néanmoins d'être exemptes de reproche, vouloir qu'on les estime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent, & qui

ſe malédifient de leurs actions, & cela ſous prétexte de l'obligation que Dieu nous impoſe de ne point juger. Obligation ſur laquelle elles ſont éloquentes, parce qu'elles y ſont intéreſſées, ſans conſidérer que ſi ce principe avoit toute l'étendue qu'elles lui donnent, les plus honteux déſordres régneroient tranquillement dans le monde, puiſqu'il ne ſeroit plus permis d'en condamner les apparences, qui néanmoins en font tout le ſcandale, & que les apparences ainſi autoriſées en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce ſont, me direz-vous, des jugements téméraires qu'on fait de moi; & moi je prétends que ce ſont des jugements raiſonnables, prudents, bien fondés. Ils peuvent être faux; mais dans la conduite peu circonſpecte que vous tenez, ils ne peuvent être téméraires. Car vous devez ſavoir que tout jugement déſavantageux n'eſt pas jugement téméraire; & que ſouvent dans la matiere dont je parle, moins de choſe que vous ne penſez, ſuffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienſéances qui conviennent à votre état ou à votre ſexe, & que vous vous donnez certaines libertés qui choquent les loix de la modeſtie & de la prudence chrétienne, vous juſtifiez tous les jugements que je fais de vous. Si je me trompe, en me ſcandaliſant, vous êtes reſponſable devant Dieu de mon ſcandale & de mon erreur. Mais cet hom-

me, ajoutez-vous, dont on me reproche la fréquentation comme un crime, eſt l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoiſſance, & qui m'a le plus ſenſiblement obligée? Que concluez-vous de là? En eſt-il moins homme? En eſt-il moins dangereux pour vous? En êtes-vous moins un objet de paſſions pour lui? N'eſt-ce pas pour cela même que vous devez le craindre, & que ce qui ſeroit peut-être indifférent à l'égard d'un autre, doit à ſon égard alarmer votre conſcience, & vous troubler? C'eſt en ceci, mes chers auditeurs, plus qu'en tout le reſte, qu'il faut accomplir le précepte de l'apôtre, lequel nous ordonne de faire bien, non-ſeulement devant Dieu, qui en eſt le juge, mais devant les hommes qui en ſont les témoins. *Providentes bona, non tantùm coram Deo, ſed etiam coram omnibus hominibus.* Voilà en quoi ſaint Etienne s'eſt ſignalé, & ce qu'a opéré dans ſa perſonne la grace dont il étoit rempli : *Stephanus plenus gratiâ.* Rom. c. 12.

Mais allons plus avant. J'ai dit qu'en prêchant Jeſus-Chriſt, Etienne avoit fait paroître dans ſon miniſtere, une ſageſſe toute divine, & je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable diſcours qu'il fit dans la ſynagogue, lorſque toutes les ſectes du judaïſme s'étant élevées contre lui; il ſoutint ſeul la cauſe de Dieu, & l'honneur de l'évangile. Vit-on jamais dans un diſcours tant de dignité avec tant de

modeſtie, tant de véhémence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'inſinuation, tant de fermeté avec tant de charité; & ne fût-ce pas là le plus évident témoignage de la haute & ſublime ſageſſe qui l'éclairoit? Avec cela faut-il s'étonner s'il eut le don de perſuader, ou du moins de confondre les juifs les plus paſſionnés pour leur loi? Vous êtes infideles à Dieu, leur diſoit-il, animé de zele, & ne reſpirant que leur converſion, (car pour votre édification, chrétiens, ſouffrez que je le rapporte ici en propres termes ce diſcours de ſaint Etienne, qui eſt ſans contredit un des monuments les plus authentiques du chriſtianiſme,) vous êtes infideles à Dieu, mais je n'en ſuis point ſurpris. Vous reſſemblez à vos peres. Tel a été leur aveuglement & leur ſort malheureux; ainſi ont-ils par leur conduite irrité Dieu dès les premiers temps. Voyez comme ils trahirent Joſeph le plus innocent des hommes, & la figure du Meſſie, en le vendant à des étrangers. Voyez comme ils traiterent Moïſe, leur légiſlateur & leur chef, en murmurant contre ſes ordres, en ſe révoltant malgré ſes miracles, en adorant un veau d'or pour lui faire inſulte: c'étoit ce Moïſe qui leur promettoit un Dieu Sauveur, & ils ne l'ont pas cru. Voyez comme ils ont reçu les prophetes: en eſt-il venu un ſeul qu'ils n'aient pas perſécuté? Dites-moi celui dont ils ont épargné le ſang: & néanmoins ces prophetes étoient les députés de Dieu,

Dieu, & leur annonçoient la venue du Christ. Il n'eſt donc pas ſurprenant, concluoit Etienne, que leur mauvais exemple vous ait ſéduits. Mais ce que je déplore, c'eſt que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux; que vous ne profitiez pas de leur malheur, & qu'au-lieu de vous rendre ſages par la vue des châtiments que Dieu a exercés ſur eux, vous rempliſſiez la meſure de leurs crimes, & vous deveniez encore plus coupables qu'eux; car ils n'ont fait mourir que les prophetes & les précurſeurs du Meſſie; & vous avez crucifié le Meſſie même, & le Dieu des prophetes. C'eſt ainſi, dis-je, que ſaint Etienne preſſoit les juifs, ſans qu'aucun d'eux pût réſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit divin qui parloit en lui : *Et non poterant* *Act. c. 6.*
reſiſtere ſapientiæ & ſpiritui qui loquebatur. S'il eût dit tout cela avec fierté, & d'une maniere impérieuſe, en les convainquant même par ſes raiſons, il les auroit aigris; mais parce qu'il étoit plein de ſageſſe, il accompagnoit tout cela de tant de grace, de ménagement, de reſpect pour leurs perſonnes, qu'il montroit bien que c'étoit en effet la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. *Viri fratres, & patres, audite :* Mes fre- *Ibid. c. 7.*
res, ajoutoit-il, écoutez-moi; c'eſt pour votre ſalut que Dieu m'inſpire le zele dont je ſuis touché. Je ne ſuis ni un inconnu, ni un étranger à votre égard. Je fais profeſſion de la même foi que vous. Je ſuis comme vous de la race d'Abraham. Je

vous honore tous comme mes peres; mais encore une fois ne mépriſez pas ma parole. Rendez-vous à mes remontrances, & ne rejettez pas la grace que Dieu vous offre par mon miniſtere. Il parloit, chrétiens, comme un ange du ciel, & ſes ennemis même appercevoient dans ſon vi-
Act. c. 7. ſage je ne ſais quoi de céleſte : *Et intuebantur vultum ejus tanquam vultum Angeli ſtantis inter illos.* Mais enfin parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de ſi ſalutaires avertiſſements, perſiſter dans leur incrédulité, ſon zele s'enflamme, & il en
Ibid. vient aux reproches & aux menaces. *Durâ cervice & incircumciſis cordibus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* Allez, ames indociles, eſprits durs, cœurs incirconcis, vous êtes parvenus au comble de l'obſtination, & il n'y a rien à attendre de vous qu'une éternelle réſiſtance au Saint-Eſprit & à la vérité. Hé bien, confirmez-vous dans votre malice, achevez ce que vos peres ont commencé, ſoyez des réprou-
Ibid. vés comme eux : *Sicut patres veſtri, ita & vos.* Autant de foudres, mes chers auditeurs, qui partoient de la bouche de ſaint Etienne, tandis que les juifs confondus demeuroient dans le ſilence : pourquoi? parce que c'étoit la ſageſſe, non pas de l'homme, mais de Dieu qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent prédicateur.

Or à combien de pécheurs pourrois-je adreſſer ces reproches qu'Etienne faiſoit à une nation aveugle & rebelle? Il y a ſi

long-temps, chrétiens, qu'on vous prêche dans cette chaire les vérités du salut: Dieu vous a envoyé des ministres de son évangile, qui vous ont même persuadés; des prédicateurs éloquents & touchants, que plusieurs ont écoutés avec fruit. Si donc il y avoit ici de ces cœurs indomtables & inflexibles de qui saint Etienne parloit : *Durâ cervice, & incircumcisis cordibus;* pourquoi, leur dirois-je, vous obstinez-vous à ne pas sortir de votre désordre, & pourquoi opposez-vous aux saintes maximes de la sagesse chrétienne dont on a soin de vous instruire, une fausse sagesse du monde qui est ennemie de Dieu? Car voilà, hommes du siecle, ce qui vous endurcit & ce qui vous perd. Comme les juifs vouloient être sages selon leur loi, & non pas selon la loi de Jesus-Christ, vous voulez être sages selon le monde, prudents selon le monde, intelligents, prévoyants, habiles selon le monde; vous voulez accorder Jesus-Christ avec le monde, son évangile avec les loix du monde, son esprit avec l'esprit du monde. Tout convaincus que vous êtes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous résoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la censure du monde, vous vous faites une obligation & une nécessité de vous conformer aux usages du monde, & de vivre comme on vit dans le monde. Tel est le principe de cette dureté de cœur, qui comme un obstacle

invincible arrête votre conversion. Or pensez-vous que ces juifs soulevés contre Jesus-Christ, & dont saint Etienne avoit entrepris de combattre l'infidélité, fussent plus coupables que vous dans leur endurcissement & dans leur impénitence? Je soutiens, moi, que votre endurcissement est sans comparaison plus criminel, & que par mille endroits, leur impénitence a dû paroître devant Dieu plus excusable & plus pardonnable que la vôtre.

Non, mes chers auditeurs, ne nous flattons point : ces juifs que saint Etienne a confondus, quelques idées que nous en ayons, étoient moins infideles que nous. Ils péchoient par un faux zele de religion, & nous péchons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irréligion. Ils fermoient leurs oreilles & leurs cœurs à la parole de Dieu, & nous, par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les censeurs & les prévaricateurs. Ils résistoient au Saint-Esprit, mais dans un temps où le Saint-Esprit étoit à-peine connu; notre confusion est que ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumieres, & sanctifié le monde par sa venue, il trouve en nous la même résistance; & qu'après les merveilleux effets & les prodigieux changements, dont son adorable mission a été suivie, on puisse encore nous dire : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* La source de ce déréglement, je le répete, c'est cette

malheureuſe ſageſſe du monde dont nous ſommes prévenus. Car avec cela il eſt impoſſible que Dieu ſe communique à nous, puiſque cette ſageſſe du monde, ſelon ſaint Paul, eſt une ſageſſe charnelle, & que Dieu eſt un pur eſprit. Tout ce que Dieu opere en nous, cette ſageſſe du monde le détruit : Dieu nous éclaire, & cette ſageſſe du monde nous aveugle; Dieu nous anime & nous excite, & cette ſageſſe du monde nous rend froids & lâches; Dieu nous donne des deſirs de pénitence, & cette ſageſſe du monde les étouffe. Il faut donc, ſi je veux que l'eſprit de Dieu agiſſe en moi, que je renonce à cette fauſſe ſageſſe, & que la premiere regle de ma conduite ſoit la ſageſſe évangélique. Non, je ne veux plus vivre ſelon les loix de cette ſageſſe mondaine que Dieu réprouve. Non-ſeulement je déteſte les folies du monde, les extravagances du monde, mais la ſageſſe même du monde; car ce monde ennemi de Dieu eſt réprouvé juſques dans ſa ſageſſe, & ſa ſageſſe prétendue eſt ſon déſordre capital. S'il affectoit moins d'être ſage, tout monde qu'il eſt, il ſeroit moins corrompu, puiſqu'il eſt évident que ſa plus dangereuſe corruption vient de l'orgueil que lui inſpire la ſageſſe dont il ſe pique. Je veux donc en m'attachant pour jamais à la maxime de l'apôtre, devenir fou ſelon le monde, pour être ſage ſelon Dieu; paſſer pour inſenſé aux yeux du monde, afin d'être fidele &

II. Cor. c. 3 chrétien aux yeux de Dieu. *Si quis videtur sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens.* Revenons à l'éloge de saint Etienne. Vous l'avez vu plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere; voyez-le maintenant plein de force dans la conſommation de ſon martyre. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'EST un païen qui l'a dit, & la ſeule raiſon humaine, indépendamment de la foi, lui a ſuffi pour le comprendre : il n'y a point de ſpectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux priſes avec la mauvaiſe fortune, & qui triomphe par ſa conſtance de ſes diſgraces & de ſes mal-
Senec. heurs : *En ſpectaculum ad quod reſpiciat intentus operi ſuo Deus, vir compoſitus cum mala fortuna.* Je puis, chrétiens, pour la gloire de notre religion, enchérir ſur la penſée de ce philoſophe, & vous faire voir dans la perſonne de ſaint Etienne un ſpectacle encore plus divin : je veux dire, un homme non pas ſimplement aux priſes avec la mauvaiſe fortune, mais livré à la cruauté & à la rage de tout un peuple, qui l'accable de coups, & dont il triomphe par ſon héroïque patience. Un homme vainqueur de ſoi-même, & qui ſupérieur à tous les ſentiments de la nature, triomphe de la haine de ſes ennemis par ſon héroïque charité. Deux miracles où notre ſaint a fait éclater cette

force dont il étoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo* Deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus.* Le prodige de la patience de saint Etienne dans toutes les circonstances de sa mort, & le prodige de sa charité envers les auteurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers auditeurs, être assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modeles qui doivent vous instruire & vous édifier ?

Saint Etienne est le premier qui ait souffert la mort pour Jesus-Christ ; c'est-à-dire, qu'il a été le premier témoin de la divinité de Jesus-Christ, le premier confesseur de son nom, le premier martyr de son évangile, le premier combattant des armées de Dieu, en un mot le premier héros du christianisme & de la loi de grace : ainsi l'église le reconnoît-elle dans la solemnité de ce jour. Et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'ajoute rien au mérite du sujet, souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple juif, lorsque poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer rouge, pour se délivrer de l'oppression & de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostôme qui fait cette remarque. Moïse, par une vertu divine, ayant étendu sa main

ſur les eaux, les avoit déja diviſées, & montroit aux Iſraélites dans la profondeur de cet abyme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre, & qui les devoit ſauver. Toutes les tribus étoient rangées en ordre de milice; mais quelque confiance qu'ils euſſent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémiſſoit à la vue de ce paſſage; les flots élevés & ſuſpendus de part & d'autre faiſoient trembler les plus hardis. Que fait Moïſe? Pour les raſſurer & les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureuſement à l'autre bord, & détermine par ſon exemple & par ſon intrépidité tout le reſte du peuple à le ſuivre : figure dont voici l'accompliſſement dans ſaint Etienne. Le Sauveur du monde qui fut ſouverainement & par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant ſur la croix, avoit ouvert à ſes élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie auſſi difficile que nouvelle, ſavoir, la voie du martyre, qui, ſelon la penſée des Peres, devoit faire, par l'effuſion du ſang, comme une eſpece de mer rouge, dans l'égliſe. Un nombre infini de chrétiens étoit deſtiné à eſſuyer, ſi je puis parler de la ſorte, le paſſage de cette mer; mais parce qu'ils étoient foibles, il falloit les encourager & les ſoutenir. Qu'a fait Dieu, ou plutôt qu'a fait ſaint Etienne ſuſcité de Dieu, pour être leur chef après Jeſus-

Chriſt? Comme un autre Moïſe, il s'expoſe le premier, il marche à leur tête, il les attire par ſon exemple, en leur faiſant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du ſang répandu pour le nom de Jeſus-Chriſt, eſt un chemin ſûr qui conduit à la gloire & à la vie : & voilà ce qui lui acquit la qualité de prince des martyrs. Après lui tous les autres ſont devenus inébranlables, & les plus ſanglantes perſécutions ne les ont point étonnés; mais ils marchoient ſur les pas de ſaint Etienne; c'étoit ſaint Etienne qui les animoit tous; & s'il m'eſt permis de le dire, ils participoient tous à la plénitude de ſa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'eſt pas aſſez : outre qu'il ſouffre le premier, il ſouffre de tous les genres de martyre, un des plus cruels. Car on le condamne à être lapidé : ſupplice preſcrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blaſphême contre la loi, dont on accuſoit Etienne. Que dis-je? Ce ſupplice eut quelque choſe encore pour lui de ſingulier, & le voici : au-lieu d'y procéder dans l'ordre, & ſelon les formes de la juſtice, on le fait avec emportement & avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On ſe jette ſur ce ſaint diacre, on l'outrage & on l'inſulte, on l'entraîne hors de la ville; & là ſans nul ſentiment d'humanité, après avoir déchargé ſur ſon ſacré corps une grêle de pierres, on le laiſſe expirer dans les plus violentes dou- *Act. c. 7.*

leurs. Que vit-on jamais de plus barbare? Mais auſſi vit-on jamais rien de plus ſurprenant que la patience de cet illuſtre martyr? Sous cette grêle de pierres il demeure ferme & immobile; il conſerve au milieu de ſon tourment toute la tranquillité & toute la paix de ſon ame; il s'entretient avec Jeſus-Chriſt, il lui recommande les beſoins de l'égliſe, il penſe à la converſion de Paul. Quel miracle de force! Il eſt ſi grand, que le fils de Dieu en veut être lui-même ſpectateur. Car c'eſt pour cela qu'il ſe leve de ſon trône, & que touché de ce prodige, il ſe tient debout, pour le con-
Act. 7. ſidérer; *Video cœlos apertos, & filium hominis ſtantem à dextris Dei.* Il ne ſe leve pas, dit ſaint Ambroiſe, pour compatir à ſaint Etienne; une ſi heureuſe mort n'étoit pas un objet de compaſſion; mais il ſe leve pour voir combattre ſon ſerviteur, dont il regarde la patience comme ſon propre
Ambroſ. triomphe : *Surgit exultans de victoria famuli ſui, & illius patientia ſuum ducens triumphum.* Il ſe leve pour être plus prêt à recevoir dans le ſein de la gloire ce généreux athlete de la foi : *Surgit ut paratior ſit ad coronandum athletam.* Car c'eſt bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à
Pſal. 20. la lettre ces paroles du pſeaume : *Poſuiſti in capite ejus coronam de lapide pretioſo.* Les juifs accabloient Etienne de pierres, & vous vous ſerviez de ces pierres pour le couronner. Ils lui en faiſoient un ſupplice, & vous lui en faiſiez un diadême d'hon-

neur. Leur cruauté sembloit être de concert avec votre magnificence ; vous vouliez mettre sur sa tête une couronne de pierres précieuses, & ils vous en fournissoient la matiere. En effet, quelles pierres furent jamais plus précieuses que celles qui produisirent à l'église ce premier martyr de notre religion ?

Or pour nous appliquer ceci, chrétiens, savez-vous ce qui m'afflige ? C'est la comparaison que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de saint Etienne. Je dis de notre lâcheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un & dans l'autre état nous la faisons également paroître. Car voilà, mes chers auditeurs, ce que nous devons aujourd'hui nous reprocher devant Dieu. Saint Etienne avec un courage invincible a soutenu le plus rigoureux martyre, & nous dans les moindres épreuves nous témoignons des foiblesses honteuses : une légere disgrace, une contradiction, une humiliation nous fait perdre cœur ; & de là viennent ces abattements, ces chagrins, ces impatiences, & ces désespoirs où notre vie se passe. De là ces troubles qui nous agitent, qui nous désolent, qui nous ôtent toute attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégoûts pour les plus saints exercices de la piété, qui nous mettent dans une espece d'impuissance de nous éle-

ver à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondements de notre foi, & qui nous font non-seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu & une providence, ne considérant pas, aveugles & insensés que nous sommes, & ne voyant pas que c'est par-là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne, & une providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de saint Etienne, les persécutions & les croix sont la précieuse matiere dont notre couronne doit être formée ; que sans cela le royaume de Dieu ne seroit plus cette place de conquête qui ne peut être emportée que par violence ; que c'est pour cela que nous sommes les enfants des saints, & que nous n'avons pas encore résisté comme eux jusqu'à verser du sang.

Tel est, dis-je, le premier sujet de ma douleur, & voici l'autre encore plus touchant. Saint Etienne plein de force a triomphé des tourments & de la mort ; & nous tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse & par les douceurs de la vie. Ah, mes freres ! disoit saint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il est bien étrange que la paix dont jouit présentement l'église, n'ait servi qu'à nous corrompre & à nous pervertir ! Tant que la persécution a duré, nous étions vifs & ardents ; mais maintenant que le christia-

niſme reſpire, nous languiſſons. Nous n'avons plus à combattre que nous-mêmes, & nous ſuccombons; nos vices ſont nos ſeuls perſécuteurs, & nous leur cédons. C'eſt l'oiſiveté qui nous affoiblit, c'eſt la proſpérité qui nous relâche, c'eſt le plaiſir qui nous enchante : *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant.* Je vous dis de même, mes chers auditeurs : notre confuſion eſt, que la foi ayant été dans les martyrs victorieuſe de la barbarie & de l'inhumanité, elle ſoit aujourd'hui dans la plupart des chrétiens eſclave de la volupté & de la ſenſualité. Car il faut l'avouer, & en rougir, on ne ſait plus de nos jours ce que c'eſt que la force chrétienne; on ne penſe pas ſeulement à réſiſter au péché; on ne ſe met pas même en défenſe contre l'iniquité du ſiecle. Des trois ennemis du ſalut que l'apôtre nous marque, le démon, la chair & le monde, le plus redoutable c'eſt la chair; mais bien-loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit, autant qu'il eſt poſſible, dans les délices, & l'on ſe trouve enſuite honteuſement aſſervi & livré à ſes deſirs impurs. Le plus artificieux c'eſt le démon; & bien-loin d'être en garde contre lui, on eſt d'intelligence avec lui, on ſe plaît à en être tenté, ou plutôt on ſe ſuſcite à ſoi-même des tentations plus dangereuſes que toutes celles qui viennent de lui. Le plus contagieux c'eſt le monde; & bien-loin de le fuir, on le recherche, Cyprian.

on l'idolâtre, on en veut être approuvé & applaudi, on ſe fait un mérite de s'y attacher. Ces armes ſpirituelles dont le même ſaint Paul vouloit que nous fuſſions revêtus pour repouſſer des ennemis ſi formidables, c'eſt-à-dire, ce bouclier de la foi, cette cuiraſſe de la juſtice, ce glaive de la parole de Dieu; on ſe rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun uſage. Ces moyens établis de Dieu pour ſe fortifier contre les attaques & les ruſes du tentateur, c'eſt-à-dire, la pénitence, la vigilance, la perſévérance dans la priere & dans les bonnes œuvres, ne nous ſervent à rien, parce qu'on refuſe de les prendre; on ſe rebute de tout, on s'effraie de tout; les moindres difficultés ſont des monſtres pour nous, & de ſpécieux prétextes, pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'eſt pas qu'on n'en ait des remords, ce n'eſt pas qu'on ne s'apperçoive bien que le relâchement où l'on vit, eſt directement oppoſé à l'eſprit de l'évangile; mais on ſe contente d'en accuſer ſa foibleſſe, ſans l'imputer jamais à ſon infidélité ni à ſa malice. Votre foibleſſe, mon cher auditeur? Et à qui eſt-ce de la vaincre qu'à vous-même? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous? Vous êtes foible dans les moindres rencontres; mais que ſeroit-ce donc s'il falloit rendre à votre Dieu le témoignage que lui ont rendu les martyrs? Auriez-vous le courage de

ſouffrir comme eux? Et pour juger ſi vous l'auriez alors, l'avez-vous dès à préſent? Si vous ne l'avez pas, êtes-vous chrétien? Si vous l'avez, que ne la faites-vous voir dans les occaſions que Dieu vous en fournit? C'eſt là ce que ſaint Etienne vous prêche; & je vous annonce moi, que quand la voix de ſon ſang ne le diroit pas, les pierres dont les juifs le lapiderent, vous le feront entendre, malgré vous, dans le jugement de Dieu : *Dico vobis, quia lapides clamabunt.* Luc c. 19.

Je dis plus : parce que ſaint Etienne étoit plein de force, j'ajoute qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui eſt la paſſion de la vengeance, & voilà le prodige de ſa charité. Si je vous diſois qu'il s'eſt contenté de pardonner à ſes ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-être vous flatteriez-vous d'accomplir auſſi-bien que lui la loi de la charité parfaite. Car c'eſt, dans le ſtyle du monde, à quoi communément on la réduit. Cet homme m'a offenſé, & je lui pardonne; mais qu'on ne me demande rien davantage. J'oublie l'injure qu'il m'a faite; mais qu'on ne me parle point de lui. Je ne lui ferai nul tort; mais qu'il n'attende de moi nulle grace. Fantôme de charité, dont on ſe laiſſe aveugler juſqu'à s'en faire une fauſſe conſcience. Mais quand, pour vous détromper d'une erreur ſi pernicieuſe, je vous dis que ſaint Etienne a voulu du bien

à ceux qui le lapidoient ; quand je vous dis qu'il les a aimés jusqu'à se faire leur intercesseur auprès de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zele que pour lui-même, jusqu'à leur obtenir, par son crédit des graces insignes, qu'avez-vous à répondre, & que pouvez-vous opposer à cet exemple ? Oui, mon cher auditeur, c'est à cet exemple que j'en appelle de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous-même vos vengeances. Saint Etienne a aimé ses ennemis : il n'avoit garde de les haïr, dit saint Augustin ; car il savoit qu'il leur étoit redevable de toute sa gloire, & que c'étoit par eux que le royaume du ciel lui étoit ouvert : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri.* Si vous agissiez dans les vues de la foi, ce seul motif suffiroit pour étouffer tous les ressentiments qui se forment dans votre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez être votre ennemi ; cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a décrié & calomnié ; cet homme qui vous a rendu, & qui vous rend sans cesse de mauvais offices, est celui que la providence a destiné pour être un des instruments de votre salut, pour être un moyen de votre sanctification, pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus méritoire & de plus saint devant Dieu. Or en cette qualité, quoique d'ailleurs votre ennemi, n'est-il pas juste que vous

August.

l'aimiez, & même que vous le reſpectiez? Non-ſeulement ſaint Etienne a aimé ſes perſécuteurs; mais il les a aimés, parce qu'ils étoient ſes perſécuteurs. Que font les juifs, en le lapidant? Ecoutez la penſée de ſaint Fulgence, qui vous paroîtra auſſi ſolide qu'ingénieuſe. Etienne, dit ce Pere, comme premier martyr du chriſtianiſme, eſt une des pierres vivantes, dont Jeſus-Chriſt commence à bâtir ſon égliſe; & les juifs qui ſont eux-mêmes des cœurs de pierre, frappant cette pierre myſtérieuſe, en font ſortir les étincelles de la charité & de l'amour divin : *Dum lapidei Judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vraiment chrétienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui ſont dans vos intérêts, ceux qui vous ſervent & qui vous plaiſent, c'eſt la charité des païens, & pour cela il ne faut point avoir recours à l'évangile; mais aimer ceux qui vous haïſſent, ceux qui vous perſécutent, ceux qui vous oppriment; & les aimer, lors même qu'ils travaillent avec plus d'ardeur, & qu'ils ſont plus obſtinés à vous opprimer, c'eſt la charité du chrétien, c'eſt l'eſprit de votre religion, c'eſt ce qui doit vous diſcerner du juif & de l'infidele. Sans cette charité parfaite, dont Jeſus-Chriſt a été le modele & le légiſlateur, en vain ſeriez-vous auſſi mortifié & auſſi auſtere que les plus fervents religieux : pour un homme du monde comme vous, voilà en quoi *Fulg.*

consiſte votre eſſentielle auſtérité & votre premiere mortification.

Ah, chrétiens! n'admirez-vous pas juſqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Etienne pour ſes ennemis? Pendant qu'ils le lapident, il intercede pour eux, il demande grace pour eux, il plaide leur cauſe, & il la plaide ſi éloquemment, dit ſaint Auguſtin, qu'il paroît bien que c'eſt la charité même, & le Saint-Eſprit qui parle par ſa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il, en s'adreſſant au fils de Dieu, ne leur imputez pas ce péché: c'eſt vous-même qui ſur la croix m'avez appris par votre exemple à tenir ce langage; & je ne crains point que ma priere, en faveur de ces malheureux, ſoit téméraire & préſomptueuſe, puiſqu'elle eſt conforme à la vôtre, & fondée ſur la vôtre. Il eſt vrai que leur crime eſt grand; mais ſouvenez-vous que vous avez prié votre pere pour la rémiſſion d'un crime mille fois encore plus grand: car vous étiez le maître, & je ne ſuis que le ſerviteur & le diſciple. J'ai donc droit d'eſpérer que puiſque vous avez vous-même jugé digne de pardon l'attentat & le déicide commis dans votre adorable perſonne, l'outrage qu'on me fait aujourd'hui ne ſera point irrémiſſible; & qu'après que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient: *Pater, dimitte illis*, je puis dire pour les auteurs de ma mort: *Domine, ne ſtatuas illis hoc peccatum.* C'eſt ainſi que la charité de ſaint Etienne cherche à excuſer & à diſculper

Luc. c. 23

Act. c. 7

ſes ennemis. Cela vous paroît héroïque ; & moi je ſoutiens que cet héroïſme bien entendu, n'eſt point un ſimple conſeil, mais un précepte, & que ſi vous ne priez ſincérement, & de bonne foi pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de ſalut pour vous. N'eſt-ce pas ce que vous enſeigne l'évangile, & n'y avez-vous pas lu cent fois ces paroles ſi expreſſes : *Orate pro perſequentibus vos, ut ſitis filii Patris veſtri :* priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous ſoyez les enfants de votre Pere céleſte ? Pouvoit-on vous déclarer ce point en des termes plus forts ? n'eſt-ce pas la regle que ſaint Etienne a ſuivie ? en avez-vous une autre que lui ? l'entendez-vous mieux que lui ? penſez-vous & prétendez-vous qu'il vous en coûte moins qu'à lui ? *Matth. c. 3.*

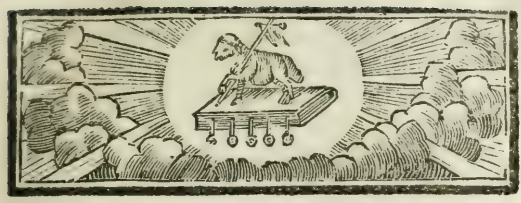
Qu'il eſt important, chrétiens, de méditer ſouvent ces vérités ! Je vous ai dit que ſaint Etienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zele que pour lui-même. C'eſt ce qui paroît encore dans la deſcription que ſaint Luc nous a fait de ſon martyre. Car pourquoi penſez-vous que ce ſaint diacre, après s'être tenu debout en recommandant ſon ame à Dieu, fléchiſſe les genoux pour recommander le ſalut de ſes bourreaux : *Poſitis autem genibus ?* c'eſt qu'il ſait que dans cette poſture il ſera plus en état d'être exaucé, & d'obtenir pour eux miſéricorde. Il avoit donc pour ſes ennemis, conclut ſaint Bernard, *Act. c. 7.*

une charité plus ardente que pour ſa pro-
Bernard. pre perſonne : *Ampliorem ergò pro inimicis, quàm pro ſe ipſo, habebat ſollicitudinem.* Mais de plus, pourquoi hauſſe-t-il alors la voix, & pouſſe-t-il un grand cri vers le ciel : *Clamavit voce magnâ?* pour empêcher, répond le cardinal Pierre Damien, que les cris des juifs n'aillent juſqu'à Dieu, & n'attirent ſur eux ſa vengeance. Les juifs crioient par un emportement de fureur, & ſaint Etienne par un
Damian. excès de charité : *Clamor lapidantium furoris erat, clamor Stephani pietatis.* Or il falloit, ajoute ce Pere, que le cri de la charité l'emportât ſur les cris de la fureur, & c'eſt ce qui arrive : la voix de ſaint Etienne eſt ſi forte, qu'elle ſe fait ſeule entendre; Dieu n'a d'oreilles que pour lui; il eſt ſi touché de ſa priere, qu'il ne peut, ce ſemble, lui réſiſter, & qu'il répand ſur les plus indignes ſujets ſes graces les plus abondantes. C'eſt de là que Saul, le plus violent perſécuteur de l'égliſe, eſt changé dans un apôtre & devient un vaiſſeau d'élection; comme ſi Dieu avoit entrepris de ſeconder par le plus éclatant miracle de ſa miſéricorde, les prodiges de la charité d'Etienne. Car c'eſt à la charité d'Etienne qu'étoit attachée la prédeſtination, la vocation, la converſion de Paul : puiſqu'il eſt vrai, comme l'a remarqué ſaint Auguſtin, que ſi ſaint Etienne n'eût prié, l'égliſe n'auroit pas eu ce docteur des nations & cette grande lumiere :

Si Stephanus non oraſſet, eccleſia Paulum non haberet. Or tirez la conſéquence pour vous-mêmes, mes chers auditeurs, & prenez pour un des ſignes les plus certains de votre prédeſtination bienheureuſe, cette charité envers vos ennemis. Vous êtes pécheurs, & peut-être au moment que je vous parle, votre conſcience eſt-elle dans un déſordre qui vous doit faire trembler; mais eſpérez tout, ſi vous pouvez vous réſoudre à aimer chrétiennement cet homme qui s'eſt tourné contre vous, & dont vous avez reçu une injure qui vous bleſſe. Car cette victoire que vous remportez ſur vous-mêmes, ce ſacrifice que vous faites de votre reſſentiment, eſt une preuve convaincante que vous aimez Dieu, & dès que vous aimez Dieu, vous êtes en grace avec Dieu. *Auguſt.*

Ce fut en achevant ſa priere, que ſaint Etienne s'endormit paiſiblement dans le Seigneur: *Cùm hæc dixiſſet, obdormivit in Domino.* Et il étoit juſte, reprend ſaint Auguſtin, qu'il mourût de la ſorte, & qu'il ne ſurvécût pas à une priere ſi ſainte. Qu'auroit-il pu dire, ou qu'auroit-il pu faire dans la ſuite d'une plus longue vie, qui approchât du mérite d'une telle charité? C'eſt par-là même auſſi que je finis, chrétiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce ſaint martyr, de l'exercer comme lui, cette charité ſi digne de la perfection & de l'excellence de votre foi; cette charité que le paganiſme n'a point *Act. c. 7.*

connue, & que la nature ne peut inſpirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne; car il nous traitera avec la même indulgence que nous aurons eue pour les autres; il nous rendra bien pour bien & grace pour grace. Autant que nous aurons remis d'offenſes, autant il nous en remettra. Diſons mieux : pour une offenſe remiſe, il nous remettra toutes les nôtres, & nous couronnera dans ſon royaume éternel, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Conversus Petrus, vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem, qui & recubuit in cœna super pectus ejus.

Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jesus aimoit, & qui pendant la cène s'étoit reposé sur son sein. En saint Jean, chap. 20.

TEL est, chrétiens, en deux mots l'éloge du bienheureux apôtre dont nous solemnisons la mémoire en ce saint jour. Voilà ce qui nous le doit rendre vénérable; ce qui nous doit inspirer pour lui, & un profond respect, & une tendre dévotion. C'est le disciple que Jesus aimoit;

caractere qui le distingue, & qui lui donne entre tous les saints de la loi de grace un rang si élevé. Saint Jean fut appellé comme les autres, à l'apostolat; il porta comme saint Jacques, le nom d'enfant du tonnerre; Ezéchiel nous le représente comme l'aigle entre les évangélistes; son apocalypse en a fait le premier & le plus éclairé de tous les prophetes du nouveau testament; il a souffert une cruelle persécution pour Jesus-Christ, & mérite d'être mis au nombre de ses plus zélés martyrs; il tient dans le culte que nous lui rendons, une place honorable parmi les vierges; les églises d'Asie l'ont reconnu pour leur patriarche & leur fondateur: mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singuliere qu'expriment ces paroles de mon texte, *Discipulus quem diligebat Jesus*, le disciple que Jesus-Christ aimoit. Attachons-nous donc à cette idée; & puisque la regle la plus sûre pour louer les saints, c'est de nous proposer leur sainteté comme le modele de la nôtre; ne nous contentons pas de dire que saint Jean a été le bien-aimé disciple de Jesus, & pour parler de la sorte, son disciple favori; mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle maniere il en a usé, les effets qu'elle a produits en lui; & de là tirons de quoi nous édifier & nous instruire. Car quelque imparfaits, & quelque éloignés que nous soyons des voies de Dieu, nous devons, mes chers auditeurs, aspirer

aſpirer nous-mêmes à la faveur de Jeſus-Chriſt; & de tous les ſaints qui l'ont poſſédée, il n'y en a point dont l'exemple ſoit plus propre à nous y conduire, à nous y diſpoſer, à nous y former, que celui du glorieux apôtre dont j'entreprends le panégyrique. Ainſi je veux aujourd'hui vous enſeigner l'important ſecret de mériter la faveur de Jeſus-Chriſt, de trouver grace devant ſes yeux, d'être de ſes diſciples bien-aimés, & de lui plaire. Faſſe le ciel que ce diſcours ne ſoit, ni pour vous, ni pour moi, une vaine ſpéculation; mais que les leçons que j'ai à vous tracer, entrent dans tout le réglement & tout l'ordre de notre vie. C'eſt ce que je demande par l'interceſſion de cette divine mere, qui fut entre toutes les femmes, la plus chérie de Jeſus-Chriſt ſon fils. *Ave.*

QUELQUE avantageuſe que puiſſe être ſelon le monde la faveur des grands & des princes de la terre, il faut néanmoins convenir que par rapport au monde même, elle eſt ſujette à trois défauts eſſentiels. Car premiérement, il n'arrive que trop qu'elle ſoit aveugle; & qu'au-lieu d'être la récompenſe du mérite & de la vertu, elle s'attache ſans diſcernement & ſans choix, ou plutôt par un choix bizarre, à d'indignes ſujets. Secondement, elle devient ſouvent orgueilleuſe & fiere; & par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en

l'élevant & le corrompt. D'où il s'enſuit en troiſieme lieu, qu'à l'égard de ceux qui en ſont exclus, & qui auroient droit d'y prétendre, la faveur eſt preſque toujours odieuſe; & qu'en faiſant le bonheur d'un ſeul, elle eſt pour tous les autres un objet d'envie. Trois défauts auxquels, par une fatalité preſque inévitable, la faveur des hommes eſt communément expoſée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il? trois choſes. Qu'elle fût juſte & raiſonnable dans le choix du ſujet; c'eſt la premiere: qu'elle fût modeſte & bienfaiſante dans la conduite de celui qui en eſt honoré; c'eſt la ſeconde: & qu'elle n'excitât, ni la jalouſie, ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas; c'eſt la troiſieme. Qu'elle fût juſte dans le choix du ſujet; parce qu'autrement ce que les hommes appellent faveur, n'eſt plus l'ouvrage de la raiſon, mais un pur effet du caprice. Qu'elle fût modeſte & bienfaiſante dans la conduite de celui qui en eſt honoré; parce qu'autrement il en abuſe, ne la faiſant ſervir qu'à ſon ambition & à ſon intérêt. Qu'elle n'excitât ni les murmures, ni la jalouſie de ceux qui n'y parviennent pas; parce qu'autrement la concorde & la paix en eſt troublée. Or c'eſt ſur ces principes, chrétiens, que je fonde l'excellence de la faveur ſpéciale dont le fils de Dieu a gratifié ſaint Jean: car voici les trois caracteres & les trois qualités qui lui conviennent. Elle a été parfaitement juſte dans le

choix que Jesus-Christ a fait de cet apôtre; elle a été solidement humble dans la maniere dont cet apôtre en a usé; & elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet apôtre semble avoir été préféré. Concevez bien le partage de ce discours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de sagesse, en prenant saint Jean pour son disciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans lui un mérite particulier que n'avoient pas les autres apôtres; ce sera la premiere partie. Je dis que saint Jean a usé de la faveur de son maître de la maniere la plus sainte, parce qu'outre qu'il ne s'en est point laissé éblouir, il en a répandu les fruits, en communiquant à toute l'église, ce qu'il avoit puisé dans la source des lumieres & des graces, lorsqu'il reposa sur le sein de Jesus-Christ; ce sera la seconde partie. Enfin je dis que la faveur de saint Jean n'a point été odieuse aux autres disciples, parce que tout favori qu'il étoit, il n'a point été plus ménagé que les autres, ni plus exempt de souffrir; ce sera la derniere partie. Trois points, mes chers auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus solides vérités du christianisme, & qui demandent toute votre attention.

I. PARTIE.

IL n'y a que Dieu, chrétiens, qui puisse choisir & se faire des favoris, sans être obligé, pour y garder la loi de la justice,

à discerner leurs mérites ; & ce qui est encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui se faisant ainsi des favoris, sans nul discernement de leurs mérites, soit néanmoins incapable de se tromper dans le choix qu'il en fait : pourquoi ? les théologiens, après saint Augustin, en apportent une excellente raison : parce qu'il n'y a que Dieu, disent-ils, dont le choix soit efficace, pour opérer tout ce qu'il lui plaît de vouloir ; c'est-à-dire, parce qu'il n'y a que Dieu, qui choisissant un favori, lui donne en vertu de ce choix, le mérite qu'il faut pour l'être. Il n'en est pas de même des rois de la terre. Qu'un roi honore de sa faveur un courtisan, il ne lui donne pas pour cela ce qui lui seroit nécessaire pour en être digne. Il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puissant ; il peut le combler de plus d'honneurs : mais il ne peut le rendre plus parfait ; & quoi qu'il fasse pour l'élever, par cet accroissement d'élévation & de fortune, il ne lui ôte pas un seul défaut, ni ne lui communique pas un seul degré de vertu. Il n'y a donc encore une fois que la faveur de Dieu, qui porte avec soi le mérite. Comme Dieu, il a seul le pouvoir de perfectionner les hommes par son amour ; & quand il les admet au nombre de ses favoris, (c'est la belle réflexion de saint Jérôme) il ne les y appelle pas, parce qu'ils en sont dignes ; mais il fait, en les
Hieron. y appellant, qu'ils en soient dignes : *Non*

idoneos vocat, ſed vocando facit idoneos. Cette raiſon ſeule devroit ſuffire pour juſtifier le choix que le Sauveur du monde fit de ſaint Jean. Ce Dieu-Homme le voulut ainſi; c'eſt aſſez, puiſqu'en le voulant, il rendit ſon diſciple tel qu'il devoit être, pour devenir le favori d'un Dieu. Mais ſans prendre la choſe de ſi haut, & ſans remonter à la ſource de la prédeſtination éternelle, je prétends que le fils de Dieu eut des raiſons particulieres, qui l'engagerent à aimer ſaint Jean d'un amour ſpécial; & que la prédilection qu'il lui marqua, fut de la part même de ce glorieux diſciple très-ſolidement fondée. Sur quoi fondée? Sur le mérite de cet apôtre, lequel entre tous les apôtres a eu des qualités perſonnelles, qui l'ont diſtingué, & qui lui ont acquis la faveur de ſon maître. L'évangile & les Peres nous en propoſent ſur-tout deux, & les voici. Car il a été vierge, dit ſaint Jérôme, & de plus il a été fidele à Jeſus-Chriſt dans la tentation. Il a été vierge, & c'eſt pour cela qu'il eut l'honneur de repoſer ſur le ſein de cet Homme-Dieu dans la derniere cene: *Qui & recubuit ſuper pectus ejus.* Il a été fidele à Jeſus-Chriſt dans la tentation, lui ſeul l'ayant ſuivi juſqu'au calvaire; & voilà par où il mérita d'entendre cette conſolante parole qui lui donna ſpécialement Marie pour mere, & qui le donna ſpécialement lui-même à Marie pour fils: *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* Or ces

Joan. c. 22.

Ibid. c. 19.

deux avantages qu'eut saint Jean, de reposer sur le sein d'un Dieu, & d'être substitué au fils de Dieu, pour devenir après lui le fils de Marie, sont les deux plus illustres & plus authentiques preuves d'une faveur toute singuliere, & vous voyez qu'ils ont été l'un & l'autre les récompenses de sa vertu; celui-là de sa virginité, celui-ci de son attachement à son devoir & de sa fidélité. Il est donc vrai que le choix de Jesus-Christ fut un choix d'estime, & fondé sur le mérite de la personne. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, chrétiens, que saint Jean ayant été de tous les disciples du Sauveur le seul vierge par état, comme nous l'apprenons de la tradition, il ait eu sur eux la préférence & la qualité de disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir être la suite de l'autre; car de même que saint Bernard, parlant de l'auguste mystere de l'incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux conséquences, ou d'avancer ces deux propositions : savoir, que si un Dieu incarné & fait homme a dû naître d'une mere, il étoit de sa dignité que cette mere fût vierge; & que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il étoit comme naturel que ce fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter :* aussi puis-je dire aujourd'hui, que si un Dieu descendu du ciel de-

Bernard.

voit avoir un favori sur la terre, il étoit convenable que ce favori fût vierge; & que si le titre de vierge devoit être nécessaire, pour posséder la faveur d'un maître, ce maître ne pouvoit être qu'un Dieu. En effet, qui méritoit mieux d'avoir part à la faveur de Jesus-Christ, que celui de tous, qui par le caractere de distinction qu'il portoit, je veux dire par sa virginité, s'étoit rendu plus semblable à Jesus-Christ? Qui devoit plutôt reposer sur ce sein vénérable où habitoit corporellement la plénitude de la divinité, que cet apôtre dont la sainteté étoit en quelque sorte au-dessus de l'homme par la profession qu'il faisoit d'une inviolable pureté? Qui se trouvoit plus digne d'être le dépositaire & le confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce disciple, lequel ayant épuré son cœur de tous les desirs charnels, étoit, selon l'évangile, par une béatitude anticipée, déja capable de voir Dieu, & par conséquent ce qu'il y avoit de plus intime & de plus caché dans Dieu? Quiconque, dit le Saint-Esprit, aime la pureté du cœur, aura le roi pour ami : *Qui diligit cordis mundi-* Prov. c. 12.
tiam, habebit amicum regem. Voilà, chrétiens auditeurs, l'accomplissement de cet oracle. Les autres apôtres engagés dans le mariage en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au fils de Dieu; & c'est pour cela même que le fils de Dieu, le roi des rois, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite ami-

Joan. c. 15. tié : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* Mais saint Jean n'avoit point de liens à rompre ; & parce qu'il étoit vierge, il est parvenu à un degré bien plus haut ; car il est entré non-seulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce roi Joan. c. 13. de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Ceux-là ont été les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celui-ci a été le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum regem.* Voyez-vous, mes freres, nous fait remarquer là-dessus saint Grégoire de Nysse, jusqu'à quel point notre divin rédempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes il en a choisi une pour mere, & entre tous les disciples qui le suivoient, il en a choisi un pour son favori ; mais il a voulu que cette mere & ce favori eussent le don & le mérite de la virginité. Marie devoit être vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de Jesus-Christ ; & saint Jean le devoit être, pour devenir un homme selon le cœur de Jesus-Greg. Nyss. Christ : *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum.*

Vous me demandez pourquoi ce Sauveur adorable étant sur la croix, voulut encore par une autre grace donner à saint Jean le gage le plus précieux de son amour, en lui résignant, si je puis ainsi m'expri-

mer, ſa propre mere : & ne vous ai-je pas dit d'abord que ce fut pour reconnoître la fidélité & la conſtance héroïque de ce généreux apôtre, qui le ſuivit dans ſa paſſion & juſqu'à ſa mort, lorſque tous les autres l'avoient lâchement & honteuſement abandonné ? Repréſentez-vous, chrétiens, ce qui ſe paſſoit au calvaire : le Sauveur du monde étoit à ſa derniere heure, & ſur le point d'expirer ; il avoit un tréſor, dont il vouloit diſpoſer en mourant ; c'étoit Marie, la plus parfaite de toutes les créatures. A qui la donnera-t-il ? ou plutôt y eut-il lieu de délibérer ? Un dépôt ſi cher ne devoit être confié qu'au plus fidele ; or le plus fidele ne fut-ce pas celui qui fit paroître un attachement plus ſolide à ſon devoir ? De tous les diſciples de Jeſus-Chriſt Jean eſt le ſeul qui dans l'adverſité n'a point manqué à ſon maître. Tout le reſte l'a trahi, ou renoncé, ou déshonoré par une fuite ſcandaleuſe. Il n'y a que Jean qui ſans crainte & ſans nulle conſidération humaine, l'ait accompagné juſqu'au pied de la croix ; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jeſus-Chriſt regardant de toutes parts, n'apperçoit que lui. C'eſt donc à lui que ce Sauveur ſe trouve comme obligé de laiſſer Marie ; & puiſqu'il veut partager avec un de ſes diſciples la poſſeſſion de ce tréſor, c'eſt à Jean, préférablement à tout autre, qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers auditeurs, la maniere dont il le

fait. Tout attaché qu'il eſt à la croix, tout réduit qu'il eſt dans une mortelle agonie,
Joan. c. 19. il jette les yeux ſur ſon diſciple : *Cùm vidiſſet diſcipulum ſtantem.* Dans un temps où il eſt appliqué au grand ſacrifice de notre rédemption, interrompant, ſi je l'oſe dire, pour quelques moments l'affaire du ſalut du monde, ou plutôt, ſelon l'expreſſion de ſaint Ambroiſe, différant de quel-
Ambroſ. ques moments à la conſommer, *Pauliſper publicam differens ſalutem :* il penſe à ſaint Jean, il lui recommande ſa mere, il le ſubſtitue à ſa place, il en fait un autre lui-même. Comme s'il lui eût dit : Cher & fidele diſciple, recevez cette derniere marque de ma tendreſſe, comme je reçois ici la derniere preuve de votre zele. Mes ennemis m'ont tout ôté, & je meurs pauvre, après avoir voulu naître & vivre pauvre ; mais il me reſte une mere dont le prix eſt ineſtimable, & qui renferme dans ſa perſonne des tréſors infinis de grace. Je vous la donne, & je veux qu'elle ſoit à vous, mais en ſorte que vous ſoyez pareil-
Joan. c. 19 lement à elle. La voilà, *Ecce mater tua :* Soyez ſon fils, comme je l'ai été moi-même ; & elle ſera votre mere, comme elle a été la mienne. Qui parle ainſi, chrétiens ? C'eſt un Dieu ; & à qui parle-t-il ? A ſaint Jean. Ne falloit-il pas, dit le ſavant abbé Rupert, que Jean fût un homme bien parfait, puiſqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de Jeſus-Chriſt ? Marie, ajoute ce Pere, perdoit un fils,

(voici une penſée qui vous ſurprendra, mais qui n'a rien néanmoins d'outré, puiſque c'eſt le fonds même du myſtere que je vous prêche,) Marie perdoit un fils, & elle en acquéroit un autre. Elle perdoit un fils qui l'étoit par nature, & elle en acquéroit un qui le devenoit par adoption. Or l'adoption eſt une eſpece de reſſource pour conſoler les peres & les meres de la perte de leurs enfants. Marie alloit perdre Jeſus-Chriſt, & par l'ordre de Jeſus-Chriſt même elle adoptoit ſaint Jean. Il falloit donc qu'elle trouvât dans ſaint Jean, non pas de quoi ſe dédommager, ni de quoi réparer la perte qu'elle faiſoit de Jeſus-Chriſt, mais au moins de quoi l'adoucir, & ſe la rendre plus ſupportable. Il falloit qu'entre ſaint Jean & Jeſus-Chriſt il y eût des rapports de conformité; tellement que Marie voyant ſaint Jean, eût toujours devant les yeux comme une image vivante du fils qu'elle avoit perdu, & uniquement aimé, afin que la parole du Sauveur ſe vérifiât : *Ecce filius tuus.* Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce ſaint apôtre? Non, répond ſaint Auguſtin; mais auſſi fut-il jamais une plus grande fidélité que la ſienne, & jamais vit-on un attachement plus inviolable & plus conſtant? *Joan c 19.*

Voilà, mes freres, par où ſaint Jean mérita la faveur de ſon maître, & voilà par où nous la mériterons nous-mêmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, & voulez-vous être du nombre de ſes élus? Tra-

Prov. c. 2. vaillez à purifier votre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem.* Sans cela, mon cher auditeur, qui que vous ſoyez, vous êtes indigne, & même incapable d'être aimé de votre Dieu : or du moment que vous êtes exclus de ſon amour, dès-là vous êtes anathême & un ſujet de malédiction. Il eſt vrai que Dieu, comme ſouverain arbitre de la prédeſtination des hommes, n'a acception de perſonne ; qu'il n'a égard, ni aux qualités, ni aux conditions de ceux qu'il choiſit : l'écriture nous l'apprend, & c'eſt un article de

Act. c. 20. notre foi : *Non eſt perſonarum acceptor Deus.* Mais il n'eſt pas moins de la foi, que le même Dieu, qui ne conſidere ni les conditions ni les qualités des hommes priſes dans l'ordre naturel, ſans déroger à cette regle, ne laiſſe pas dans l'ordre de la grace, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, juſqu'à les élever aux premiers rangs de ſes prédeſtinés, juſqu'à les combler de ſes dons les plus exquis, juſqu'à les honorer de ſes plus intimes communications. C'eſt pour cela qu'il les traite d'épouſes dans le cantique. C'eſt pour cela que dans l'apocalypſe, les vierges ſeules nous ſont repréſentées comme les compagnes de l'agneau. C'eſt pour cela qu'elles environnent ſon trône, & que plus elles ſont pures, plus elles ont d'accès auprès de lui. C'eſt pour cela que rien de ſouillé n'entrera jamais dans le ciel, qui eſt ſa demeure & le palais de ſa gloire. Ah, mon

cher auditeur, si je vous disois qu'il dépend aujourd'hui de vous d'être en faveur auprès du plus grand roi du monde ; si je vous en marquois le moyen, & si je vous le garantissois comme un moyen infaillible, que feriez-vous ? y a-t-il sacrifice qui vous étonnât ? y a-t-il engagement & passion qui vous arrêtât ? la condition que je vous proposerois pour cela, vous paroîtroit-elle onéreuse ? y trouveriez-vous quelque difficulté ? Or ce que je ne puis vous promettre de la faveur d'un roi de la terre, c'est ce que je vous promets & ce qui est inconteſtablement vrai de la faveur d'un plus grand que tous les rois de l'univers. Car je dis que la faveur de Dieu vous est acquise, pourvu que vous vous préserviez de la corruption de ce péché qui souille votre ame en déshonorant votre corps. S'il vous reste une étincelle de foi, pouvez-vous être insensible à ce motif ? Pour en venir au détail & vous mieux instruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiés sensuelles qui vous lient à la créature, ces funestes attaches qui vous portent à tant de désordres, ces passions que le démon de la chair inspire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertés prétendues innocentes, mais évidemment criminelles dans les principes de votre religion. Dès que vous vous ferez violence là-dessus, je vous réponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, & je dis aussi que sans cette pureté vous êtes du nombre de

ces réprouvés que l'écriture traite d'infames, & contre lesquels notre apôtre a
Apoc. c. 22. prononcé ce formidable arrêt : *Foris canes & impudici ;* hors de la maison de Dieu, voluptueux & impudiques. Je dis que dès le commencement du monde, Dieu s'en est lui-même déclaré par ces paroles de
Genes. c. 6. la Genese : *Non permanebit spiritus meus in æternum in homine, quia caro est :* non, mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme tandis que l'homme sera esclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accomplissement de cet oracle? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laissons dominer par la chair, autant votre esprit se retire de nous; qu'après avoir succombé à une tentation impure, confus & piqués des remords secrets de notre conscience, nous n'osons plus nous présenter devant vous; que semblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant votre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de votre sanctuaire, & absolument indignes du sacrement de votre amour? Au-lieu que nous en approchons avec une humble & ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur
Matth. c. 5. pur que vous béatifiez dès cette vie : *Beati mundo corde.* Sainte pureté qui nous ouvre le ciel! c'est le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, & l'autre est la fidélité & une persévérance que rien n'ébranle.

Car ſelon la belle remarque d'un Pere de l'égliſe, il ſe trouve aſſez de chrétiens qui ſuivent Jeſus-Chriſt juſqu'à la cene, comme les autres apôtres; mais il y en a peu qui le ſuivent, comme ſaint Jean, juſqu'au calvaire. C'eſt-à-dire, il s'en trouve aſſez qui marquent de la ferveur & du zele quand Dieu leur applanit toutes les voies du ſalut & de la ſainteté chrétienne; mais peu qui ne ſe relâchent, dès qu'ils n'y ſentent plus les mêmes conſolations, & qu'il s'y préſente des obſtacles à vaincre. Or c'eſt néanmoins à cette conſtance que la faveur de Dieu eſt attachée. Oui, Seigneur, une victoire que nous remporterons ſur nous-mêmes, un effort que nous ferons, un dégoût, un ennui que nous ſoutiendrons, ſera devant vous d'un plus grand prix & contribuera plus à nous avancer, que de ſtériles ſentiments à certaines heures où vous répandez l'onction céleſte, & que les plus ſublimes élévations de l'ame. Car ce ſera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoût & cet ennui ſoutenu conſtamment, que nous vous donnerons les preuves les plus ſolides d'un dévouement ſincere & fidele. Les hommes du ſiecle qui n'ont nul uſage des choſes de Dieu, ne comprennent pas ce myſtere; mais les juſtes qui en ont l'expérience, & à qui Dieu ſe fait ſentir, le conçoivent bien. C'eſt ainſi que ſaint Jean eſt parvenu à la faveur de Jeſus-Chriſt : voyons de quelle maniere il en a uſé. Je prétends que comme

le choix de ce favori a été juſte & raiſonnable de la part du fils de Dieu, la faveur du fils de Dieu a été de la part de ce bien-aimé diſciple, également modeſte & bienfaiſante. Je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL n'eſt rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble & élevé, puiſſant & bienfaiſant, modeſte par rapport à lui-même & charitable à l'égard des autres. Ce tempérament d'élévation & de modeſtie, a je ne ſais quoi, qui tient à la nature des choſes céleſtes & de la perfection même de Dieu. Car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, eſt auſſi le plus ſimple & le plus égal : les cieux dont la ſphere eſt ſupérieure à celle de la terre, ſont, dans leurs mouvements rapides, les corps les plus réglés & les plus juſtes; & c'eſt l'excellente idée que ſaint Jérôme nous donne d'une ſage modération dans les proſpérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoute ce Pere, c'eſt avec cette modération, un naturel heureux, ouvert, libéral & obligeant : de ſorte qu'on mette ſa gloire à faire du bien, qu'on ne renferme point en ſoi-même les graces dont on eſt comblé, qu'on ſe plaiſe à les répandre au-dehors, & qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, & le favori n'eſt plus que

le dispensateur des bienfaits du Souverain : semblable à ces fleuves, qui ne ramassent les eaux & ne se grossissent que pour arroser les campagnes ; ou comme ces astres, qui ne luisent que pour rendre la terre, par la bénignité de leurs influences, beaucoup plus féconde. Or voilà le second caractere de la faveur de saint Jean. Elle a été modeste & bienfaisante : en pouvoit-il faire un usage plus saint & plus propre à nous servir d'exemple ?

Je dis modeste par rapport à lui. Voyez, dit saint Augustin, avec quelle humilité il parle de lui-même ; ou plutôt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque est singuliere) jamais dans toute la suite de son évangile s'est-il une fois nommé ? jamais a-t-il marqué qu'il s'agît de lui, ni fait connoître qu'il eût part à ce qu'il écrivoit ? Pourquoi ce silence ? Les Peres conviennent que ce fut un silence de modestie ; & qu'il n'a voulu de la sorte supprimer son nom, que parce qu'il n'avoit rien que d'avantageux & de grand à écrire de sa personne. C'est ce disciple, dit-il toujours, *Hic est discipulus ille :* ce *Joan. c. 21.* disciple qui rend témoignage des choses qu'il a vues, ce disciple dont nous savons que le témoignage est vrai. Ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, & qu'en effet ce qu'il raconte, ne le touche point ? Il ne dit pas, c'est moi qui eus l'honneur d'être aimé de Jesus, c'est moi qui fus son confident, c'est

moi qui entrai dans ſes ſecrets les plus intimes. Il ſe contente de dire, c'eſt ce diſ-
Joan. c. 21. ciple que Jeſus aimoit : *Diſcipulus quem diligebat Jeſus :* laiſſant aux interpretes à examiner ſi c'eſt lui qu'il entend, & par la maniere dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter; diſant & publiant la vérité, parce que ſon devoir l'y engage, mais du reſte dans la vérité qu'il publie & qui lui eſt honorable, cherchant à n'être pas connu; & juſques dans ſon propre éloge, pratiquant la plus héroïque humilité. Si même, ſans ſe nommer, il eût dit, c'eſt ce diſciple qui aimoit Jeſus, ç'eût été une louange pour lui & la plus délicate de toutes les louanges, puiſqu'il n'y a point de mérite comparable à celui d'aimer Jeſus-Chriſt. Mais ce n'eſt point ainſi qu'il parle : il dit : C'eſt ce diſciple que Jeſus-Chriſt aimoit; parce qu'à être ſimplement aimé, il n'y a ni louange ni mérite, & que c'eſt une pure grace de celui qui aime. Voilà comment l'humilité de ſaint Jean eſt ingénieuſe; voilà comment elle ſait ſe retrancher contre les vaines complaiſances, que peuvent faire naître dans un cœur les faveurs & les dons de Dieu. Que ſi néanmoins ce grand ſaint eſt quelquefois obligé de ſe déclarer & de parler ouvertement de lui, comme nous le voyons ſur-tout dans ſon apocalypſe, ah, mes chers auditeurs! c'eſt en des termes bien capables de confondre notre orgueil; en des termes que l'humilité même

ſemble lui avoir dictés. Ecoutez-les, & dites-moi ce que vous y trouverez qui ſe reſſente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre préſomption qu'il y auroit à craindre de la part d'un favori. *Ego Joannes frater veſter.* Oui, dit-il, en s'adreſſant à nous, & à tous les fideles qu'il inſtruiſoit dans ce livre divin, c'eſt moi qui vous écris; moi qui ſuis votre frere, moi qui me fais un honneur d'être votre compagnon & votre aſſocié dans le ſervice de Jeſus-Chriſt : *Ego frater veſter.* Un apôtre, chrétiens, un prophete, un homme de miracle, le favori d'un Dieu ſe glorifier d'être notre frere, & mettre cette qualité à la tête de toutes les autres, eſt-ce là s'élever & ſe méconnoître? *Apoc. c. 1.*

Faveur non-ſeulement modeſte dans les ſentiments que ſaint Jean eut de lui-même, mais utile & bienfaiſante pour nous; & c'eſt ici que je vous prie de vous appliquer & de comprendre combien nous ſommes redevables à ce glorieux apôtre. Car n'eſt-il pas étonnant qu'un homme ſi grand devant Dieu, ne ſoit entré dans la faveur de ſon maître que pour nous en faire part, & qu'il n'ait été, ſi je puis uſer de cette figure, un vaiſſeau d'élection, que pour contenir les lumieres & les graces abondantes qui nous étoient réſervées, & que Dieu par ſon miniſtere vouloit nous communiquer? Or c'eſt de quoi nous avons l'évidente démonſtration, & la voici. Car

si Jesus-Christ confie ses secrets à saint Jean, saint Jean, sans craindre de les violer & par le mouvement de la charité qui le presse, nous les révele. Si Jesus-Christ, comme fils de Dieu, lui découvre les plus hauts mysteres de sa divinité; saint Jean se regarde comme inspiré & suscité pour en instruire toute l'église. Si Jesus-Christ, comme fils de l'homme, lui apparoît dans l'isle de Patmos, & se manifeste à lui par de célestes visions, saint Jean animé d'un zele ardent prend soin de les rendre publiques, & veut pour l'édification du peuple de Dieu, qu'on sache ce qu'il a vu & ce qu'il a entendu dans ces prodigieuses extases. Au-lieu que saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisieme ciel, avoue seulement que Dieu lui avoit appris des choses surprenantes, mais des choses ineffables, & dont il n'étoit pas permis à un homme mortel de parler, *Arcana verba quæ non licet homini loqui;* saint Jean plein de cet esprit d'amour, dont il a reçu l'onction, tient un langage tout opposé. *Quod vidimus & audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut & vos societatem habeatis nobiscum.* Je vous prêche, disoit-il, mes chers enfants, ce que j'ai vu & ce que j'ai oui, afin que vous soyez unis avec moi dans la même société; car je ne veux rien avoir de caché pour vous, & tout mon desir est de vous voir aussi éclairés & aussi intelligents que je le suis moi-même dans les voies de Dieu. Sans cela mon zele

II. Cor. c. 12.

I Joan. c. 1.

ne ſeroit pas ſatisfait ; ſans cela les hautes lumieres dont Dieu m'a rempli, ne ſeroient pas pour moi des graces entieres & parfaites. C'eſt pour vous qu'elles m'ont été données, c'eſt pour vous que j'ai prétendu les recevoir ; & voilà pourquoi non-ſeulement je vous prêche, mais je vous écris tout ceci, afin que votre joie ſoit pleine & qu'il ne manque rien à votre bonheur : *Et hæc ſcribimus vobis ut gaudeatis, & gaudium veſtrum ſit plenum.* 1. Joan. c. 1.

Auſſi eſt-ce à ſaint Jean que nous devons la connoiſſance des perſonnes divines. C'eſt lui qui nous a découvert ce profond abyme de la Trinité, où notre foi ne trouvoit que des obſcurités & des ténebres. C'eſt de lui, ſelon la remarque de ſaint Hilaire, que l'égliſe a emprunté toutes les armes dont elle s'eſt ſervi, pour combattre les ennemis de cet auguſte myſtere. Par où confondoit-on les Ariens ? par l'évangile de ſaint Jean. Par où les Sabelliens, les Macédoniens & tant d'autres hérétiques, étoient-ils convaincus d'erreur dans les anciens conciles ? par l'évangile de ſaint Jean. C'eſt ſaint Jean qui nous a donné en trois courtes paroles tout le précis de la plus éminente théologie & de la plus ſublime religion, quand il nous a dit que le Verbe s'eſt fait chair : *Verbum caro factum eſt.* Marie, (belle penſée de ſaint Auguſtin, ne la perdez pas,) Marie nous a rendu ce Verbe ſenſible, & ſaint Jean nous l'a rendu intelligible. Marie l'a ex- Joan. c. 1.

posé à nos yeux, lorsqu'elle l'a enfanté dans l'étable de Bethléem; & saint Jean l'a développé à nos esprits, lorsqu'il nous a expliqué ce que le Verbe étoit en Dieu avant la création du monde; ce que Dieu faisoit par lui au commencement du monde; & ce qu'il a commencé à être hors de Dieu, quand Dieu a voulu réparer & sauver le monde. Les autres évangélistes se sont contentés de nous annoncer la génération temporelle de ce Verbe incarné; mais saint Jean nous a conduits jusques à la source de la génération éternelle du Verbe incréé. D'où vient que le Saint-Esprit nous a représenté ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, & saint Jean sous la figure d'un aigle, mais d'un aigle, dit l'abbé Rupert, lequel après avoir contemplé fixement le soleil, se plaît à former ses aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essor, & à les rendre capables de soutenir eux-mêmes les rayons de ce grand astre? Or en nous faisant connoître le Verbe, saint Jean nous a révélé tous les trésors de la sagesse & de la science de Dieu, puisque la plénitude de ces trésors est dans le Verbe, comme dit saint Paul, ou plutôt n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu même. Et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de chrétiens, à ce disciple bien-aimé & favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont été commu-

niqués. C'étoient des secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils étoient cachés dans le sein du pere. Qu'a fait Jesus-Christ? lui qui repose, comme fils unique, dans le sein du pere, il les en a tirés : *Unigenitus qui est in sinu patris ipse enarravit.* Mais ce n'est pas assez; car ces secrets ayant passé du sein du pere dans le sein du fils, il falloit quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du fils, & c'est ce qu'a fait saint Jean, lorsqu'il a reposé sur le sein de Jesus-Christ. Et parce que saint Jean étoit lui-même comme un sanctuaire fermé, lui-même par un saint zele de notre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révélant ce qu'on lui avoit révélé, & en nous confiant ce qu'on lui avoit confié. Ainsi, conclut Hugues de saint Victor, saint Jean reposant sur le sein du fils de Dieu, & le fils de Dieu dans le sein de son pere, *Unigenitus in sinu patris, Joannes in sinu unigeniti;* le pere n'ayant point de secret pour son fils unique, son fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, & le disciple bien-aimé s'étant fait une loi & un mérite de n'en point avoir pour nous, ces secrets d'où dépendoit notre bonheur & notre salut, sont venus par une transfusion divine, du pere au fils, du fils au disciple, du disciple à nous; en sorte que nous avons connu Dieu, & tout ce qui est en Dieu.

Joan. c. 1.

Hug. à S. Vict.

Excellente idée, mes chers auditeurs,

de la maniere dont nous devons uſer des faveurs & des graces du ciel. Etre humble en les recevant, & en faire le ſujet de notre charité, après les avoir reçues. Prenez garde, être humble en recevant les faveurs de Dieu; car ſi nous nous en prévalons, ſi nous nous en ſavons gré; ſi par de vains retours ſur nous, elles nous inſpirent une ſecrete eſtime de nous-mêmes, dès-là nous les corrompons, dès-là nous en perdons le fruit, dès-là nous nous les rendons non-ſeulement inutiles, mais pernicieuſes. Qu'avez-vous, diſoit l'apôtre des Gentils, que vous n'ayez pas reçu; & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme ſi vous le teniez de
1. Cor. c. 4 vous-mêmes? *Quid habes quod non accepiſti; ſi autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis?* Or, ſuppoſé ce principe inconteſtable, quelque avantage que nous ayons reçu de Dieu, il doit être aiſé de conſerver l'humilité du cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raiſon que ce ſont des faveurs, ne nous ſont pas dues, & qu'elles ne viennent pas de notre fonds; outre que de nous-mêmes nous ne pouvons jamais les mériter, & par conſéquent, que nous ne pouvons ſans crime nous les attribuer; outre que nous en ſommes, comme pécheurs, poſitivement indignes, la ſeule penſée que nous en rendrons compte un jour à Dieu, ſuffit pour réprimer tous les ſentiments d'orgueil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, ſi nous faiſons ſouvent

ſouvent cette réflexion, que ces graces, ſoit intérieures, ſoit extérieures, ſoit naturelles, ſoit ſurnaturelles dont Dieu nous favoriſe, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou même à l'excluſion des autres; que ces graces, dis-je, ſont ces talents évangéliques qui doivent ſervir à notre prédeſtination éternelle ou à notre réprobation; que plus nous en aurons reçu, plus Dieu nous jugera rigoureuſement; que ce ſera peu de n'en avoir pas fait un mauvais uſage, mais qu'on nous en demandera l'intérêt; & qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à ſubir, ſera notre négligence à les faire profiter : ſi nous méditons bien ces vérités ſolides & importantes, il ſeroit difficile que la vanité trouvât jamais entrée dans nos eſprits. Le croirez-vous, chrétiens? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puiſque c'eſt un fait certain & avéré : rien n'a rendu les ſaints plus humbles, que les faveurs & les graces dont Dieu les a honorés. C'eſt ce qui les a fait trembler; c'eſt ce qui leur a cauſé cette douleur vive & cette confuſion ſalutaire de leurs relâchements & de leurs tiédeurs. La vue de leurs péchés les alarmoit, mais la vue des graces qu'ils recevoient continuellement, & dont ils craignoient d'abuſer, ne les étonnoit pas moins. Or il ſeroit bien étrange que ce qui a été le fondement de leur humilité, fût la matiere de notre préſomption, & que

nous vinſſions à nous enorgueillir de ce qui les a ſaiſis de frayeur & confondus. Fuſſions-nous, comme ſaint Jean, les favoris de Jeſus-Chriſt, il faut être humble : autrement de favori de Jeſus-Chriſt, on devient un réprouvé.

J'ajoute qu'il faut être bienfaiſant & charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a reçues de Dieu. Voulez-vous, chrétiens, vous appliquer utilement cette maxime ? en voici le moyen facile, & maintenant plus néceſſaire que jamais. Il y en a dans cet auditoire, que Dieu a libéralement pourvus des biens de la terre, & en cela il les a favoriſés. Car les biens mêmes temporels par rapport à leur fin, qui eſt le ſalut, ſont des faveurs & des graces. Mais du reſte qu'a prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels ? n'a-t-il point eu d'autre deſſein que de vous diſtinguer, que de vous mettre à votre aiſe, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres ſouffrent ? Ah, mes chers auditeurs ! rien n'eſt plus éloigné de ſes intentions, & ce ſeroit faire outrage à ſa providence de penſer qu'il eût borné là toutes ſes vues. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en ſoyez les diſtributeurs, & qu'au-lieu de les reſſerrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largeſſe ſur les pauvres & les miſérables. Tel & l'ordre qu'il a établi ; & cette largeſſe, ſurtout dans un temps de néceſſité publique,

comme celui-ci, n'eſt point un conſeil ni une œuvre de ſurérogation, mais un précepte rigoureux & une loi indiſpenſable. Car tandis que les pauvres gémiſſent, ſe perſuader qu'on puiſſe faire, ou des épargnes, ou des dépenſes dans une autre vue que de pourvoir à leurs beſoins; ne pas augmenter l'aumône à proportion que la miſere croît; ne pas vouloir ſe priver de quelque choſe, pour contribuer au ſoulagement des membres de Jeſus-Chriſt; ne pas rabattre quelque choſe de ſon luxe, pour les faire ſubſiſter; être auſſi magnifique dans ſes habits, auſſi prodigue dans le jeu, auſſi adonné à la bonne chere & aux vains divertiſſements du monde, c'eſt ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre religion; & il n'y auroit plus d'évangile, ſi l'on pouvoit ainſi ſe ſauver. Souffrez cette remontrance que je vous fais : ce n'eſt pas ſeulement par le zele que je dois avoir pour les pauvres, mais par celui que Dieu m'inſpire pour vous-mêmes; ce n'eſt pas ſeulement pour l'intérêt de la charité, mais pour celui de la juſtice. Voilà ce que ſaint Jean lui-même vous demande aujourd'hui, pour reconnoître ce que vous lui devez. Il veut que vous ſoyez ſes imitateurs; que comme il vous a fait part des tréſors du ciel, vous faſſiez part à vos freres, des biens du ſiecle. Car il a droit de vous dire ici, ce que diſoit ſaint Paul aux premiers chrétiens : *Si nos vobis ſpiritualia ſeminavimus, magnum eſt ſi nos* I. Cor. c. 9.

carnalia veſtra metamus. Quel tort vous faiſons-nous, lorſqu'après avoir ſemé dans vos ames les biens ſpirituels, nous prétendons recueillir le fruit de vos biens temporels? Si c'étoit pour nous-mêmes, vous pourriez vous en plaindre avec raiſon; mais que pouvez-vous donc alléguer, quand c'eſt pour d'autres, quand c'eſt pour les pauvres, quand c'eſt pour vos freres mêmes que nous vous ſollicitons? *Magnum eſt ſi nos carnalia veſtra metamus.* Achevons, chrétiens, & apprenez enfin comment la faveur où fut ſaint Jean auprès de Jeſus-Chriſt, n'a point été pour ceux qui n'eurent pas le même avantage, une faveur odieuſe : c'eſt la troiſieme partie.

III. PARTIE.

CE qui rend la faveur odieuſe, c'eſt de voir un ſujet, ſous ombre & par la raiſon ſeule qu'il eſt favori, diſpenſé des loix les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onéreux; vivant ſans peine, tandis que les autres gémiſſent, & tellement traité, qu'on peut dire de lui ce que diſoit le Prophete Royal, parlant de ceux que l'iniquité du ſiecle a élevés aux plus hauts rangs de la fortune humaine : Il ſemble qu'ils ne ſoient plus de la maſſe des hommes, parce qu'ils ne reſſentent plus les miſeres communes des hommes : *In labore hominum non ſunt, & cum hominibus non flagellabuntur.* Voilà ce qui excite non-ſeulement la jalouſie, mais l'indignation & la

Pſal. 72.

haine. Car ſi le favori avoit part aux obligations pénibles & rigoureuſes des autres ſujets; s'il portoit comme eux le fardeau; ſi malgré ſon élévation, on ne l'épargnoit en rien, dès-là quelque chéri qu'il fût d'ailleurs, ſa faveur ne ſeroit plus un objet d'envie, & nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin & d'en murmurer. Or tel eſt, chrétiens, le troiſieme & dernier caractere de la faveur de ſaint Jean. Il a été le diſciple bien-aimé, j'en conviens; mais cet avantage & ce titre de bien-aimé ne l'a point déchargé de ce qu'il y a de plus peſant & de plus ſévere dans la loi de Jeſus-Chriſt. Au contraire, plus il a eu de diſtinction entre les autres diſciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loi; ſelon qu'il a été favoriſé & conſidéré de ſon maître, il a été deſtiné à de plus grands travaux : de ſorte que cette prérogative dont le fils de Dieu l'honora, bien-loin d'être un privilege pour lui, ne fut qu'un engagement particulier aux croix & aux ſouffrances. Et c'eſt, mes chers auditeurs, ce que Jeſus-Chriſt voulut faire entendre, lorſque la mere de ce ſaint diſciple s'approchant du Sauveur des hommes & l'adorant, elle le pria d'accorder à ſes deux fils les deux premieres places de ſon royaume, & d'ordonner qu'ils fuſſent aſſis l'un à ſa droite & l'autre à ſa gauche. Ceci eſt bien remarquable. Que fit Jeſus-Chriſt? Au-lieu de contenter la mere, il ſe mit à inſtruire les enfants, &

à les détromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis.* Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prospérités, & qu'on ne recherche que pour être plus heureux en ce monde : or rien n'est plus opposé à mes maximes. Mais pouvez-vous, leur ajouta le même Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je boirai, & être baptisés du baptême dont je serai baptisé ? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* Ce calice plein d'amertume qui m'est préparé, ce calice de ma passion, pouvez-vous le partager avec moi ? Car j'aime mes élus, mais d'un amour solide & fort ; & pour les aimer, je n'en suis pas moins disposé à les exercer. Mon calice donc & mon baptême, c'est-à-dire, mes souffrances & ma croix, voilà d'où ma faveur dépend : voyez si vous pouvez accepter & accomplir cette condition ? *Potestis ?* Et comme ils répondirent qu'ils le pouvoient, *possumus ;* quoique Jesus-Christ n'eût rien, ce semble, à exiger de plus, & qu'en apparence il dût être content de leur résolution, il ne voulut pas néanmoins s'expliquer sur le point de leur demande, ni leur en assurer l'effet. C'est la réflexion de saint Grégoire pape. Il ne leur dit pas pour cela : Je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous serez donc placés dans mon royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs : non, il ne leur

Matth. c. 20.

Ibid.

Ibid.

dit rien de semblable ; pourquoi ? Parce qu'un tel discours eût suscité contre eux tout le reste des disciples encore foibles & imparfaits, & par conséquent ambitieux & jaloux. Il leur dit seulement qu'ils auront part à son calice, & qu'ils le boiront ; qu'ils seront persécutés comme lui, calomniés comme lui, sacrifiés & livrés à la mort comme lui : *Calicem quidem meum bibetis.* Parole bien capable de réprimer le murmure des uns, & la cupidité des autres. Je sais que les apôtres ne laissèrent pas de s'élever contre saint Jean & contre son frere : *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus :* mais vous savez aussi la sainte & sage correction que leur fit le Sauveur, lorsque leur reprochant sur cela même leur grossiéreté & leur ignorance dans les choses de Dieu, il leur remontra que c'étoit ainsi que raisonnoient les partisans du monde ; qu'il n'en seroit pas de même parmi eux, & que l'avantage qu'auroient quelques-uns d'être en faveur auprès de lui, ne seroit point une grace odieuse, comme la faveur des grands de la terre, parce que celui qui parmi les siens voudroit être le premier, devoit s'attendre à devenir le serviteur & l'esclave de tous ; à être le plus chargé de soins, le plus accablé de travaux, le plus exposé à souffrir & le plus prêt à mourir. Divine leçon qui calma bientôt les disciples, & qui effaça pour jamais ces impressions & ces sentiments d'envie qu'ils

Matth. c. 20.

Ibid.

avoient conçus contre la perſonne de ſaint Jean.

Et en effet, chrétiens, ſaint Jean, qui fut le favori & le bien-aimé du fils de Dieu, eſt, à le bien prendre, celui de tous les apôtres qui paſſa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a été martyr; & moi je ſoutiens qu'au-lieu d'un martyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois : le premier au calvaire, que j'appelle le martyre de ſon cœur; le ſecond dans Rome, que nous pouvons regarder comme ſon martyre véritable & réel; & le troiſieme dans l'exil où il mourut. Que ne ſouffrit-il pas, lorſqu'étant au pied de la croix, il vit expirer ſon maître couvert de malédictions & d'opprobres, lui qui brûloit de zele pour cet Homme-Dieu, lui qui en connoiſſoit tout le mérite & toute la ſainteté? Ah, dit excellemment Origene, il n'étoit pas néceſſaire après cela, qu'il y eût pour ſaint Jean une autre eſpece de martyre. Il ne falloit plus, pour éprouver ſa foi, ni épées, ni roues, ni feu; cela étoit bon pour les autres apôtres, qui n'avoient pas été préſents au cruel ſpectacle du crucifiement de Jeſus-Chriſt. N'ayant pas ſenti comme ſaint Jean ce martyre intérieur, il leur en falloit un extérieur, parce que d'une ou d'autre maniere, ils devoient être, ſelon l'expreſſion de l'écriture, les témoins de Jeſus-Chriſt mourant. Mais ſaint Jean qui l'avoit été au calvaire, étoit dégagé de cette obligation : il

y avoit ſatisfait par avance ; & bien-loin qu'il eût été diſpenſé du martyre, il étoit devenu par-là le premier martyr de l'égliſe. Oui, chrétiens, martyr de zele & de charité ; de cette charité qui eſt l'eſprit du martyre même, & qui en fait tout le mérite. Car, comme raiſonne ſaint Cyprien, ce que notre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'eſt pas notre ſang, mais notre foi : *Non quærit in nobis ſanguinem, ſed fidem.* Saint Jean, par l'excès de ſa douleur en voyant Jeſus-Chriſt crucifié, lui avoit déja rendu le témoignage de ſa foi ; c'étoit aſſez : Jeſus-Chriſt ne demandoit plus le témoignage de ſon ſang. *Cyprian.*

Mais je me trompe : le martyre du ſang n'a pas manqué à ſaint Jean, non plus que celui du cœur. L'égliſe autoriſée de la tradition, nous l'apprend bien lorſqu'elle célebre le jour bienheureux, où ce zélé diſciple combattant à Rome pour le nom de ſon Dieu, ſouffrit devant la Porte Latine. Quel tourment, ſi nous en croyons Tertullien & le récit qu'il nous en a fait ! un corps vivant plongé peu-à-peu dans l'huile bouillante. Cette ſeule idée ne vous ſaiſit-elle pas d'horreur ? J'avoue que ſaint Jean, fortifié d'une grace extraordinaire, eut la vertu de réſiſter à ce ſupplice ; & que Dieu, par le miracle le plus authentique, l'y conſerva ; mais ſuivant le cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur ; un miracle que Dieu

opéra pour mettre saint Jean en état de souffrir & plus long-temps & plus vivement ; un miracle pour lui faire boire à plus longs traits le calice qui lui avoit été présenté, & qu'il avoit accepté ; un miracle plus affreux que la mort même. Car voilà, chrétiens, si je puis ainsi m'exprimer, les miracles de la faveur de Jesus-Christ. Miracles que saint Pierre ne comprenoit pas, quand Jesus-Christ lui disoit, parlant de Jean : Que vous importe, si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce
Joan. c. 21. que je vienne ? *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te ?* La conséquence qu'en tira saint Pierre, fut que Jean, par un privilege particulier, ne mourroit point ; mais ajoute saint Jean lui-même, ce n'étoit pas ce qu'avoit dit le Sauveur. Il avoit seulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court & simple martyre ; mais qu'il leur devoit survivre, pour accomplir un troisieme genre de martyre à quoi Dieu l'avoit réservé. Quel est-il ce dernier martyre ? C'est, chrétiens, le rigoureux exil où notre apôtre eut tant de persécutions à essuyer, tant de calamités & de miseres : se trouvant relégué dans une isle déserte, séparé de son église, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, & destitué enfin de tout secours dans une extrême vieillesse & jusqu'au moment de sa mort.

Voilà comment saint Jean fut traité, &

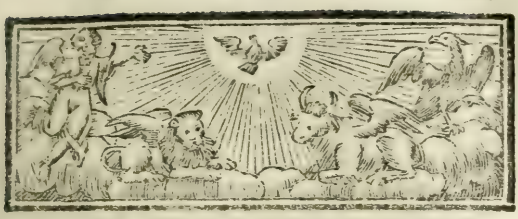
voilà quel fut ſon partage. C'eſt donc une erreur d'en prétendre un autre ; & l'illuſion la plus groſſiere eſt de nous promettre, que plus nous aurons part aux bonnes graces de notre Dieu, plus nous ſerons exempts de ſouffrir. Dire, je ſuis aimé de Dieu, donc j'ai droit de lui demander une vie heureuſe & tranquille : ou dire au contraire, ma vie eſt pleine de ſouffrances, donc je ne ſuis pas aimé de Dieu : raiſonnement d'infidele & de païen. Cela pourroit convenir au judaïſme, où l'on meſuroit les faveurs de Dieu par les bénédictions temporelles. Mais dans le chriſtianiſme les choſes ont changé de face, & Dieu s'en eſt hautement déclaré. Depuis l'établiſſement de la loi de grace, plus de privilege pour les élus du Seigneur à l'égard des biens de ce monde, plus d'exemptions pour eux ni de diſpenſes à l'égard des croix de cette vie. Pourquoi cela ? Ah, mes freres ! répond ſaint Auguſtin, y a-t-il rien de plus juſte ? le bien-aimé du pere ayant ſouffert, étoit-il de l'ordre que les bien-aimés du fils ne ſouffriſſent pas ? Jeſus-Chriſt, le prédeſtiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, étoit-il raiſonnable qu'il y eût après lui des prédeſtinés d'un caractere différent ? Il eſt donc pour vous & pour moi d'une abſolue néceſſité que nous buvions le calice du fils de Dieu. Mais le ſecret eſt que nous le buvions comme ſes favoris, & c'eſt ce que nous n'entendons pas ; c'eſt

ce que n'entendoit pas saint Jean lui-même, quand Jesus-Christ lui demandoit : *Potestis bibere calicem ?* Mais qu'il le conçut bien dans la suite en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, chrétiens, nous buvons malgré nous & sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgraces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persécutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à dévorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmités, de maladies, mille autres peines, que nous ne pouvons éviter ; c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a préparée. Nous avalons tout cela, (permettez-moi d'user de cette expression,) & de quelque maniere que ce soit, nous le digérons. Mais parce que nous ne le digérons pas comme une partie du calice de notre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice de salut ; & c'est en quoi notre condition est déplorable : de ce que buvant tous les jours ce calice si amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut ; c'est-à-dire, à le boire, non-seulement sans impatience & sans murmure, non-seulement avec un esprit de soumission & de résignation, mais avec joie & avec action de graces ; de ce que nous ne savons pas encore faire volontairement & utilement, ce que nous faisons à toute heure par né-

ceſſité & ſans fruit. S'il dépendoit de nous, ou d'accepter, ou de refuſer ce calice, & que la choſe fût à notre choix, peut-être faudroit-il des raiſons, & même des raiſons fortes, pour nous réſoudre à le prendre. Mais la loi eſt portée; elle eſt générale, elle eſt indiſpenſable : en ſorte que ſi nous ne buvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre; ſi nous ne le buvons en favoris, nous le boirons en eſclaves; ſi, comme parle l'écriture, nous n'en buvons le vin, qui eſt pour les juſtes & pour les prédeſtinés, nous en boirons la lie, qui eſt pour les pécheurs & les réprouvés. Ne ſommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice ſi précieux, & d'en goûter tout le fiel & toute l'amertume, ſans en éprouver la douceur?

Voilà, chrétiens, la grande leçon dont nous avons ſi ſouvent beſoin dans le monde. Voilà dans les ſouffrances de la vie quelle doit être notre plus ſolide conſolation : de penſer que ce ſont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoi nous rendre agréables à Dieu & les élus de Dieu; que la prédeſtination & le ſalut y ſont attachés, & qu'on ne peut autrement parvenir à l'héritage des enfants de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos eſprits & dans vos cœurs. Elles vous formeront, non point préciſément à ſouffrir, (car où eſt l'homme ſur la terre qui ne ſouffre pas?) mais à ſouffrir chrétienne-

ment & ſaintement. Le pouvez-vous? c'eſt la queſtion que vous fait ici le Sauveur du monde, après l'avoir faite à ſaint Jean : le pouvez-vous, & le voulez-vous? *Poteſtis?* Ah, Seigneur! nous vous répondrons avec toute la confiance que votre grace nous inſpire : oui, nous le pouvons, & nous nous y engageons, *Poſſumus*. Nous ne le pouvons de nous-mêmes, mais nous le pouvons avec vous & par vous. Nous le pouvons, parce que vous l'avez pu avant nous; & qu'en le faiſant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage; afin que nous en recevions un jour la récompenſe éternelle, où nous conduiſe, &c.



SERMON

POUR LA FÊTE

DE

SAINTE GENEVIEVE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non ſunt, ut ea quæ ſunt deſtrueret.

Dieu a choiſi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde, pour confondre les forts; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus mépriſable, même les choſes qui ne ſont point, pour détruire celles qui ſont. Dans la premiere épître aux Corinthiens, chap. 1.

TEL eſt, chrétiens, l'ordre de la divine providence; & c'eſt ainſi que notre Dieu prend plaiſir à faire éclater ſa grandeur ſouveraine & ſa toute-puiſſante vertu. Si pour opérer de grands ſujets, il ne choiſiſſoit que de grandes choſes, on pour-

roit attribuer ſes merveilleux ouvrages, ou à la ſageſſe, ou à l'opulence, ou au pouvoir & à la force des miniſtres qu'il y auroit employés. Mais, dit l'apôtre des Gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fauſſe gloire devant le Seigneur, ce ne ſont communément, ni les ſages ſelon la chair, ni les riches, ni les puiſſants, ni les nobles qu'il fait ſervir à l'exécution de ſes deſſeins : il prend, au contraire, ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puiſſances humaines; & ſuivant l'expreſſion de l'apôtre, il va chercher juſques dans le néant, ceux qu'il veut élever au-deſſus de toutes les grandeurs de la terre : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non ſunt, ut ea quæ ſunt deſtrueret.* Penſée bien humiliante pour les uns, & bien conſolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, grands du ſiecle : tout cet éclat qui vous environne, cette autorité, cette élévation, cette pompe, qui vous diſtinguent à nos yeux, ce n'eſt point là ce qui attire ſur vous les yeux de Dieu : que dis-je ? c'eſt même, ſelon les regles ordinaires de ſa conduite, ce qu'il rejette, quand il veut opérer par le miniſtere des hommes ſes plus étonnantes merveilles. Mais en même temps, penſée bien conſolante pour vous, pauvres ; pour vous que votre condition a placés aux derniers rangs; pour vous que l'obſcurité de votre

origine, que la foibleſſe de vos lumieres rend, ce ſemble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous êtes mépriſables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, & à ſe glorifier lui-même en vous : *Infirma mundi elegit Deus.* En voici, mes chers auditeurs, un bel exemple : c'eſt celui de l'illuſtre & ſainte patrone dont nous ſolemniſons la fête, & dont j'ai à faire le panégyrique. Qu'étoit-ce, ſelon le monde, que Genevieve? une fille ſimple & dépourvue de toutes les lumieres de la ſcience; une fille foible & ſans pouvoir; une bergere réduite, ou par ſa naiſſance, ou par la chûte de ſa famille, au plus bas état. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, & qui vont partager d'abord ce diſcours, je vous ferai voir la ſimplicité de Genevieve plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, c'eſt la premiere partie; la foibleſſe de Genevieve, plus puiſſante que toute la force du monde, c'eſt la ſeconde partie; &, ſi je puis parler de la ſorte, la baſſeſſe de Genevieve, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'eſt la troiſieme partie. Quel fonds, chrétiens, de réflexions & de morale! Ménageons tout le temps néceſſaire pour le creuſer, & pour en tirer d'utiles & de ſalutaires leçons, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

I. PARTIE. DIEU seul, chrétiens, est le pere des lumieres, & une créature ne peut être véritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, & que Dieu se communique à elle. Tel fut aussi le grand principe de l'éminente sagesse qui parut dans la conduite de l'illustre & glorieuse Genevieve. C'étoit une simple fille, il est vrai; mais par un merveilleux effet de la grace, cette simple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'instant qu'elle fut capable de le connoître; & Dieu réciproquement prit plaisir à répandre sur elle la plénitude de ses dons & de son esprit. Voilà ce qui a relevé sa simplicité, & ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siecle.

Il falloit bien que Genevieve, toute ignorante & toute grossiere qu'elle étoit d'ailleurs, eût de hautes idées de Dieu, puisque, dès sa premiere jeunesse, elle se dévoua à lui de la maniere la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme sujette; elle voulut lui appartenir comme épouse. Comprenant que celui qu'elle servoit, étoit un pur esprit; pour contracter avec lui une sainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair. Sachant que par un amour spécial de la virginité, il s'étoit fait le fils d'une vierge; elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeu-

rer vierge, & pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profeſſion ſolemnelle. Car elle étoit dès-lors inſtruite & bien perſuadée de cette théologie de ſaint Paul, que quiconque ſe lie à Dieu, devient un même eſprit avec lui; & elle n'ignoroit pas qu'une vierge dans le chriſtianiſme, je dis une vierge par choix & par état, eſt autant élevée au-deſſus du reſte des fideles, qu'une épouſe de Dieu l'eſt au-deſſus des ſerviteurs, ou pour m'exprimer encore comme l'apôtre, au-deſſus des domeſtiques de Dieu. C'eſt dans ces ſentiments que Genevieve voue à Dieu ſa virginité, & qu'elle lui fait tout à la fois le ſacrifice de ſon corps & de ſon ame, ne voulant plus diſpoſer de l'un ni de l'autre, même légitimement; renonçant avec joie à ſa liberté, dans une choſe où elle trouve un ſouverain bonheur à n'avoir plus de liberté; & ajoutant aux obligations communes de ſon baptême celle qui devoit lui tenir lieu d'un ſecond baptême, puiſque ſelon ſaint Cyprien, l'obligation des vierges eſt une eſpece de ſacrement qui met dans elle le comble & la perfection au ſacrement de la foi.

Mais admirons, mes chers auditeurs, l'ordre qu'elle obſerve en tout cela. Le Saint-Eſprit dans les proverbes dit que la ſimplicité des juſtes eſt la regle ſûre & infaillible dont Dieu les a pourvus, pour les diriger dans leurs entrepriſes & dans leurs

actions. Or c'eſt ici que vous allez voir l'accompliſſement de ces paroles de l'écri-
Prov c. 11. ture : *Juſtorum ſimplicitas dirigit illos.* Genevieve formoit un deſſein dont les ſuites étoient à craindre, non-ſeulement pour tout le cours de ſa vie, mais pour ſon ſalut & ſa prédeſtination. Que fait-elle ? Parce qu'elle eſt humble, elle ne s'en fie pas à elle-même ; & parce qu'elle eſt docile, elle évite cet écueil dangereux du propre ſens & de l'amour-propre, qui fait faire tous les jours aux ſages du monde tant de fauſſes démarches, & qui détourne ſi ſouvent de la voie du ciel ceux qui croient la bien connoître, & y marcher. Pour ne pas s'engager même à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, Genevieve conſulte les oracles par qui Dieu s'explique. Elle traite avec les prélats de l'égliſe, qui ſont les interpretes de Dieu & de ſes volontés. Deux grands évêques qui vivoient alors, celui d'Auxerre, & celui de Troyes, paſſant par Nanterre, ſa patrie & le lieu de ſa demeure, elle va ſe jetter à leurs pieds, elle leur ouvre ſon cœur, elle écoute leurs avis ; & parce qu'elle reconnoît que c'eſt Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à ſuivre une ſi ſainte vocation. Non-ſeulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidélement ce qu'elle a promis ; & quelques années d'épreuve écoulées, elle fait entre les mains de l'évêque de Chartres, ce qu'elle avoit déja fait dans l'intérieur de ſon ame, je veux

dire le ſacré vœu d'une perpétuelle virginité : n'agiſſant que par conſeil, que par eſprit d'obéiſſance, que par ce principe de ſoumiſſion qui faiſoit ſouhaiter à ſaint Bernard d'avoir cent paſteurs pour veiller ſur lui, bien-loin d'affecter, comme on l'affecte ſouvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, chrétiens, qui nous apprend à chercher & à diſcerner les voies de Dieu, ſur-tout quand il s'agit de vocation & d'état, où tous les égarements ont des conſéquences ſi terribles, & en quelque maniere ſi irréparables pour le ſalut. Inſtruction néceſſaire pour notre ſiecle, où l'eſprit de direction abonde, quoiqu'en même temps il ſoit ſi rare; où tant de gens s'ingerent d'en donner des regles, & où ſi peu de perſonnes les veulent recevoir; où chacun a le talent de gouverner & de conduire, & où l'on en voit ſi peu qui aient le talent de ſe ſoumettre, & d'obéir. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la conduite de l'égliſe, hors de laquelle, comme diſoit ſaint Jérôme, nos vertus même ne ſont plus des vertus; la virginité n'eſt qu'un fantôme, le zele qu'une illuſion, & tout ce que nous faiſons pour Dieu ſe trouve perdu & diſſipé.

L'élément des vierges & des ames dévouées à Jeſus-Chriſt en qualité de ſes épouſes, c'eſt la retraite & la ſéparation du monde. Auſſi eſt-ce le parti que Ge-

nevieve choisit. Car d'aimer à voir le monde, & à en être vue, & prétendre cependant pouvoir répondre à Dieu de soi-même; vouloir être de l'intrigue, entrer dans les divertissements, avoir part aux belles conversations; & quelque idée de piété que l'on se propose, se réserver toujours le droit d'un certain commerce avec le monde; en user, dis-je, de la sorte, & croire alors pouvoir garder ce trésor que nous portons dans nos corps, comme dans des vases de terre, j'entends le trésor d'une pureté sans tache, c'est ce que la prudence du siecle a de tout temps présumé de faire, mais c'est ce que la simplicité de Genevieve, plus clairvoyante & plus pénétrante, traita d'espérance chimérique, & ce qui ne lui parut pas possible. Dès le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguoit ces prédestinées & ces élues que saint Cyprien appelle la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ. Il ne lui fallut point de prédicateur pour renoncer à tous ces vains ornements, qui corrompent l'innocence des filles du siecle, & qui servent d'amorce à la cupidité & à la passion. Sans étude & sans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le sacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix apportée du ciel par le ministere d'un ange, & qui lui fut présentée par saint Germain, lui tint lieu désormais de tout ce que l'envie de paroître lui eût fait ambitionner, si c'eût été

une fille mondaine : & la maniere ſimple dont elle traitoit avec Dieu ſans diſputer ſes droits contre lui, & ſans raiſonner inutilement ſur la rigueur du précepte, lui fit prendre des déciſions plus exactes que celles de la théologie la plus ſévere. Or ſi nous agiſſions, chrétiens, dans le même eſprit, c'eſt ainſi que nous ferions voir en nous les fruits d'une ſincere & véritable réformation de mœurs. Car ſi les prédicateurs de l'évangile gagnent ſi peu à vous remontrer ces vérités importantes ; ſi malgré tous leurs diſcours, vous demeurez encore auſſi attachés à je ne ſais combien d'amuſements & de bagatelles du monde corrompu; ſi, par exemple, on peut dire à la honte de notre religion, que les dames chrétiennes ſont maintenant plus païennes que les païennes mêmes, en ce qui regarde l'immodeſtie & le luxe de leurs habits, ſi la licence & le déſordre ſur mille autres points croiſſent tous les jours, ce n'eſt, mes chers auditeurs, que parce que nous voulons nous perſuader qu'il y a là-deſſus un devoir du monde qui nous autoriſe ; ce n'eſt que parce que nous nous flattons de ſavoir bien accorder des choſes que tous les ſaints ont jugées incompatibles, & ſauver l'eſſentiel du chriſtianiſme au milieu de tout ce qui le détruit; enfin, ce n'eſt que parce que nous devenons ingénieux à nous aveugler nous-mêmes ; & qu'au-lieu de nous étudier à cette bienheureuſe ſimplicité, qui

fut toute la ſcience de Genevieve, nous oppoſons à l'eſprit de Dieu les fauſſes maximes d'un eſprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette ſainte fille? Apprenez-le : pour conſerver le mérite de ſa virginité, elle s'engage par état & par profeſſion de vie, aux emplois les plus bas de la charité & de l'humilité. Car d'être vierge & d'être ſuperbe, elle ſait que c'eſt un monſtre aux yeux de Dieu; elle ſait, ſans que ſaint Auguſtin le lui ait appris, qu'autant qu'une vierge humble eſt préférable, ſelon l'évangile, à une femme honnête dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage mérite-t-elle la préférence ſur une vierge orgueilleuſe. C'eſt pour cela qu'elle s'humilie; & que par un rare exemple de ſageſſe, elle ſe réduit à la condition de ſervante; c'eſt pour cela qu'elle s'attache à une maîtreſſe fâcheuſe dont elle ſupporte les mauvais traitements, & à qui elle obéit avec une patience & une douceur digne de l'admiration des anges; c'eſt par-là même auſſi qu'elle évite le reproche que ſaint Auguſtin faiſoit à une vierge chrétienne : *O tu, virgo Dei, nubere noluiſti, quod licebat; & extollis te, quod non licet* O ame inſenſée, que faites-vous? Vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la loi de Dieu vous permettoit; & vous vous élevez par une fauſſe & vaine gloire, ce que la loi ne vous permet pas.

Auguſt.

Mais pourquoi Genevieve ajoute-t-elle à

à ces exercices d'humilité une ſi grande auſtérité de vie? Pourquoi ſe condamne-t-elle à des jeûnes ſi continuels, & fait-elle de ſon corps une victime de pénitence? C'étoit une ſainte, en qui le péché n'avoit jamais régné; c'étoit une ame pure, en qui la grace du baptême s'étoit maintenue; pourquoi donc ſe traiter ſi rigoureuſement elle-même? Ah, chrétiens! c'eſt un myſtere que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plut encore à Dieu de révéler à la ſimplicité de Genevieve. Elle étoit vierge; mais elle avoit à préſerver ſa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui eſt la molleſſe des ſens. Elle étoit ſainte; mais elle avoit un corps naturellement corps de péché, dont elle devoit faire, comme dit ſaint Paul, une hoſtie vivante. Elle étoit ſoumiſe à Dieu; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit domter & aſſujettir à l'eſprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle étoit innocente, pour embraſſer la vie d'une pénitente. Le monde ne raiſonne pas ainſi; mais je vous l'ai dit, la grande ſageſſe de Genevieve eſt de raiſonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les délices; & Genevieve, quoique juſte, ſe fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle ſe diſpoſe aux communications les plus ſublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. Nous avons peine à le

comprendre ; mais c'eſt la merveille de la grace. Une fille ſans inſtruction & ſans lettres, telle qu'étoit Genevieve, parle néanmoins de Dieu comme un ange du ciel. Elle ne ſait rien ; & l'onction qu'elle a reçue d'en-haut, lui enſeigne toutes choſes. Elle demeure ſur la terre & dans ce lieu d'exil ; mais toute ſa converſation eſt parmi les bienheureux & dans le ſéjour de la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraiſon, elle y paſſe les jours & les nuits. La vue de ſon troupeau, l'aſpect des campagnes, tout ce qui ſe préſente à elle, lui fait connoître Dieu, & l'éleve à Dieu. C'eſt une fleur champêtre, que la main des hommes a peu cultivée ; mais qui expoſée aux rayons du ſoleil de juſtice, en tire tout cet éclat dont brillent les juſtes, & toute cette bonne odeur de Jeſus-Chriſt, dont parle ſaint Paul. Tant d'explications, de leçons, de diſcours, de livres, ne ſervent ſouvent qu'à nous confondre. Genevieve ſans tous ces ſecours, découvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond & de plus caché ; pourquoi ? parce que notre Dieu, dit Salomon, ſe plaît à parler aux ſimples : *Et cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.* De là ces extaſes qui la raviſſent hors d'elle-même, & ces viſions céleſtes dont elle eſt éclairée. Ce ſont des myſteres impénétrables pour nous, & des ſecrets qu'il ne lui étoit pas plus permis qu'à l'apôtre de nous révéler : *Arcana verba*

Prov. c. 3.

1. Cor. c. 12.

quæ non licet homini loqui. Graces ſingulieres & faveurs divines d'autant moins ſuſpectes, que jamais elles ne produiſirent dans cette ame ſolidement humble, ni eſprit d'orgueil & de ſuffiſance, ni eſprit de cenſure & d'une réforme outrée, ni eſprit de ſingularité & de diſtinction, mais modeſtie & réſerve, mais ſoumiſſion & obéiſſance, mais charité & douceur, mais diſcrétion la plus parfaite & prudence la plus conſommée. De là ce don de diſcerner les eſprits, de démêler l'illuſion & la vérité, les voies détournées & les voies droites, les fauſſes inſpirations de l'ange de ténebres, & la vraie lumiere de Dieu; en ſorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle eſt conſultée comme l'oracle, & que les maîtres mêmes les plus éclairés ne rougiſſent point d'être ſes diſciples, de recevoir ſes conſeils & de les ſuivre. De là cette confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges & le ſoin des veuves, pour les préſerver des pieges du monde, pour leur inſpirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la piété chrétienne, pour les inſtruire de tous leurs devoirs & pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu lui-même préſide, parce que c'eſt, ſi j'oſe parler de la ſorte, l'école de la ſimplicité évangélique.

Mais, chrétiens, qu'oppoſe le monde à cette ſimplicité tant recommandée dans l'écriture, & maintenant ſi peu connue dans le chriſtianiſme? une fauſſe ſageſſe

que Dieu réprouve. On veut raffiner ſur tout, & juſques ſur la dévotion. On ſe dégoûte de ces anciennes pratiques, autrefois ſi vénérables parmi nos peres, & de nos jours regardées par des eſprits préſomptueux & remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amuſements. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles prieres pour célébrer les grandeurs de Dieu. On veut qu'une prétendue raiſon ſoit la regle de toute notre perfection; & tout ce qui peut en quelque maniere ſe reſſentir de cette candeur & de cette pieuſe innocence, par où tant d'ames avant nous ſe ſont élevées & diſtinguées, on le met au rang des ſuperſtitions populaires, & on le rejette avec mépris. Toutefois, mes chers auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu? dans la ſimplicité de notre cœur : *In ſimplicitate cordis quærite illum.* *Sap. c. 1.* De quoi Job eſt-il loué par l'eſprit même de Dieu? de la ſimplicité : *Et erat vir ille ſimplex & rectus.* *Job. c. 1.* Par quel moyen Daniel mérita-t-il la protection de Dieu? par ſa ſimplicité : *Daniel in ſimplicitate ſua liberatus eſt.* *1. Mach. c. 2.* Je ſais ce que le monde en penſe, que c'eſt une vertu toute contraire à ſes maximes, qu'il en fait le ſujet ordinaire de ſes railleries; mais malgré tout ce qu'en penſe le monde, malgré tout ce qu'il en dit & ce qu'il en dira, il me ſuffit, mon Dieu, de ſavoir, comme votre prophete,

que vous aimez cette bienheureuſe ſimplicité : *Scio quòd ſimplicitatem diligas :* & c'eſt aſſez pour moi que vous en connoiſſiez le prix : *Sciat Deus ſimplicitatem meam.* *1. Paral. c. 29.* *Job. c. 31.*

Voilà, mes freres, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la juſtice chrétienne, & ce qui nous y doit faire marcher avec aſſurance. Le monde parlera, le monde rira; de faux ſages viendront nous dire ce que la femme de Job diſoit à ſon époux : *Adhuc permanes in ſimplicitate tua ?* Hé quoi, vous vous arrêtez à ces bagatelles ? vous vous laiſſez aller à ces ſcrupules; & dans un ſiecle comme celui-ci, vous prenez garde à ſi peu de choſe ? quelle ſimplicité & quelle folie ! On nous le dira, mais nous répondrons : Oui, dans un ſiecle ſi dépravé je m'attacherai à mon devoir, j'irai tête levée, & je ferai gloire de ma ſimplicité. J'y vivrai & j'y mourrai dans cette ſimplicité de la foi, dans cette ſimplicité de l'eſpérance, dans cette ſimplicité de la charité de Dieu & de la charité du prochain, dans cette ſimplicité d'une conduite équitable, humble, modeſte, déſintéreſſée, ſans détours, ſans artifices, ſans intrigues. Par-là j'engagerai Dieu à me conduire lui-même; & avec un tel guide je ne craindrai point de m'égarer : *Qui ambulat ſimpliciter, ambulat confidenter.* *Job. c. 2.* *Prov. c. 10.*

Voulez-vous en effet, chrétiens, que Dieu répande ſur vous ſes lumieres, avec

la même abondance qu'il les répandit ſur Genevieve? Voici pour cela quatre regles que je vous propoſe, & que me fournit l'exemple de cette ſainte vierge. Premiere regle : ſuivre le conſeil de ceux que Dieu a établis dans ſon égliſe, pour être les paſteurs de vos ames & pour vous diriger dans les voies du ſalut. Ne rien entreprendre d'important, & où votre conſcience ſe trouve en quelque péril, ſans les conſulter. Aller à eux comme à la ſource des graces, & les écouter comme Dieu même; leur ouvrir votre cœur, & leur expoſer ſimplement & avec confiance vos ſentiments, vos deſirs, vos bonnes & vos mauvaiſes diſpoſitions. Prendre là-deſſus leurs avis; & quelques vues contraires qui vous puiſſent ſurvenir à l'eſprit, les tenir pour ſuſpectes & les dépoſer, ſi ce n'eſt que vous euſſiez d'ailleurs une évidence abſolue de l'erreur où l'on vous conduit & de l'égarement où l'on vous jette. Suivant une telle maxime & la ſuivant de bonne foi, vous agirez ſûrement; car Dieu eſt fidele, dit l'apôtre, & puiſqu'il vous envoie à ſes miniſtres, il eſt alors engagé par ſa providence à les éclairer eux-mêmes, à leur inſpirer ce qui vous convient, & à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, & pour votre conſolation, j'oſe dire que ſi quelquefois ils ſe trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour ſuppléer à leur défaut & pour vous redreſſer, ou que ja-

mais il ne vous imputeroit une illuſion dont vous n'avez pas été l'auteur, & dont vous n'avez pu moralement vous préſerver.

Seconde regle : fuir le monde & ce que vous ſavez être dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou ſeulement même dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent ſe renfermer dans le cloître, & ſe cacher dans la ſolitude. Dieu dans le monde a ſes ſerviteurs ſur qui il fait repoſer ſon eſprit, à qui il fait entendre ſa voix, & qu'il comble des tréſors de ſa miſéricorde. Mais pour goûter ces divines communications, il faut qu'ils ſoient au milieu du monde ſans être du monde; c'eſt-à-dire, il faut qu'ils vivent ſéparés au moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage regne; d'un monde médiſant où le prochain eſt attaqué; d'un monde volage où l'eſprit ſe diſſipe, où toute l'onction de la piété ſe deſſeche, où l'on ne peut éviter mille ſcandales, légers, il eſt vrai, mais dont la conſcience eſt toujours bleſſée. Il faut que ſe réduiſant à la ſimplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte & du bruit, renonçant aux vanités & aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils lui préparent ainſi & leurs eſprits & leurs cœurs. Telle fut la prudence de Genevieve, de cette fille ſi ſimple ſelon le monde; mais ſelon Dieu, ſi ſage & ſi bien inſtruite des myſteres

de la grace & des dispositions qu'elle demande.

Troisieme regle : s'adonner à la pratique des bonnes œuvres & sur-tout des œuvres de charité & d'humilité, en faire toute son étude, & y borner toute sa science. Et pendant que les esprits curieux s'arrêtent à raisonner sur les secrets de la prédestination divine ; pendant qu'ils en disputent avec chaleur, & qu'ils entrent sans cesse là-dessus en de longues & d'éternelles contestations, s'en tenir simplement, mais solidement, à cette courte décision du prince des apôtres : *Quapropter, fratres, magis satagite, ut per bona opera certam vestram electionem faciatis :* point tant de discours, mes freres, point tant de controverses & de subtilités ; vous avez la loi, pratiquez-la ; vous avez tous vos devoirs marqués, observez-les ; vous avez parmi vous des pauvres & des malades, prenez soin de les assister : soyez charitables, soyez humbles, soyez soumis, soyez patients, vigilants, fervents. C'est là tout ce qu'il vous importe de savoir ; & dès que vous le saurez bien, vous en saurez plus que ne peuvent vous en apprendre, dans leurs questions curieuses & souvent peu utiles, tous les philosophes & les théologiens : pourquoi ? non-seulement parce que c'est en cela qu'est renfermée toute la science du salut ; mais parce que Dieu qui se découvre aux ames fidelles & humbles, se fera lui-même sur tout le reste votre maî-

II. Petr. c. 1.

tre, & vous donnera des connoiſſances où la plus ſublime théologie ne peut atteindre.

Quatrieme & derniere regle : ajouter à la pratique des bonnes œuvres, l'auſtérité de la pénitence ; & comme votre vie, mes chers auditeurs, eſt déja par elle-même une pénitence continuelle, puiſqu'elle eſt remplie de ſouffrances, les prendre ces peines & ces afflictions de la vie, avec un eſprit chrétien, avec un eſprit ſoumis, en un mot, avec un eſprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur, en vous acquittant devant Dieu de toutes vos dettes ; & où Dieu fait-il plus volontiers ſa demeure, que dans les cœurs purs ? Ainſi quelque dépourvus que vous puiſſiez être de toute autre lumiere, la lumiere de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élevera. Il ne lui faudra point de diſpoſitions naturelles ; il ne ſera point néceſſaire que vous ſoyez de ces grands génies que le monde admire, & à qui le monde donne un ſi vain encens. Sans cette doctrine qui enfle ; ſans être capables par la ſupériorité de vos vues ou la profondeur de vos raiſonnements, de pénétrer les ſecrets de la nature les plus cachés, d'éclaircir les queſtions de l'école les plus épineuſes & les plus obſcures, de former de hautes entrepriſes & de gouverner les états, vous ſerez capables dans la ferveur de la priere de recevoir les dons de Dieu, & d'avoir avec lui le commerce le plus

ſacré, le plus étroit, le plus ſenſible, le plus touchant. Vous l'avez vu dans l'exemple de votre illuſtre patrone. Mais ſi la ſimplicité de Genevieve a été plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, je puis dire encore que ſa foibleſſe a été plus forte que toute la puiſſance du monde : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. JE l'ai dit d'abord, chrétiens, & je dois ici le redire : c'eſt le propre de Dieu de ſe ſervir d'inſtruments foibles, & ſouvent même des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de ſa puiſſance; & quand Caſſiodore veut faire l'éloge de cette vertu ſouveraine & ſans bornes que nous reconnoiſſons en Dieu, & qui eſt un de ſes premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute, que de s'écrier en s'adreſſant à Jeſus-Chriſt : O Seigneur, qui peut douter que vous ne ſoyez un Dieu, & un Dieu tout-puiſſant, puiſque dans votre ſainte humanité, & enſuite dans la perſonne de vos ſerviteurs, vous avez rendu les foibleſſes & les miſeres même toute-puiſſantes! *O verè omnipotens, qui ipſas miſerias feciſti potentes!* Caſſiod. Auſſi eſt-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a opéré des miracles, a triomphé de ſes ennemis, non par ſa main, mais par la main d'une femme. Eſt-il queſtion de domter l'orgueil d'un Holopherne? il ſuſcite une Judith.

Faut-il défaire des armées nombreuſes & les mettre en fuite ? il y emploie une Débora. Veut-il ſauver tout ſon peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Eſther. Mais voici, chrétiens, quelque choſe de plus ſurprenant & qui marque mieux la force de notre Dieu. Car, après tout, ces femmes dont nous parle l'écriture, & dont les faits héroïques ont été ſi hautement loués par le Saint-Eſprit, c'étoient des femmes diſtinguées, des princeſſes même & des reines, des ſujets recommandables ſelon le monde. Judith poſſédoit de grands biens, Débora jugeoit le peuple avec une autorité ſuprême, Eſther ſe trouvoit aſſiſe ſur le trône. Or dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle eſt, ne laiſſe pas ſans miracle de pouvoir beaucoup, & d'être capable d'entreprendre des choſes importantes. Mais qu'une bergere telle qu'étoit Genevieve, pauvre, dénuée de tout, ſans nom, ſans crédit, ſans appui, demeurant dans ſon état vil & mépriſable, rempliſſe le monde du bruit de ſes merveilles; exerce un empire abſolu ſur les corps & ſur les eſprits; diſpoſe, pour ainſi dire, à ſon gré des puiſſances du ciel, commande aux puiſſances de la terre, faſſe trembler les puiſſances de l'enfer, devienne la protectrice des villes & des royaumes, ah, chrétiens ! c'eſt un des myſteres que ſaint Paul a voulu nous faire connoître, lorſqu'il a dit : *Infirma mundi elegit Deus, ut con-*

fundat fortia. Et jamais cette parole de l'apôtre s'eſt elle accomplie ſi viſiblement & ſi authentiquement, que dans la perſonne de cette bienheureuſe fille dont nous honorons aujourd'hui la mémoire?

Car qu'eſt-ce que la vie de Genevieve, ſinon une ſuite de prodiges & d'opérations ſurnaturelles, que l'infidélité même eſt obligée de reconnoître? Y a-t-il maladie ſi opiniâtre & ſi incurable, qui n'ait cédé à l'efficacité de ſa priere; & ce don des guériſons que le maître des Gentils aſſure avoir été une des graces communes & ordinaires dans la primitive égliſe, quand & en qui a-t-il paru avec plus d'éclat? Je ne parle pas de ces guériſons ſecretes, particulieres, faites à la vue d'un petit nombre de témoins, & contre leſquels un eſprit incrédule croit toujours avoir droit de s'inſcrire en faux; mais je parle de ces guériſons publiques, connues, avérées, & que les ennemis même de la foi n'ont pu conteſter. Ce miracle des Ardens, dont l'égliſe de Paris conſerve des monuments ſi certains; cent autres auſſi inconteſtables que celui-là, qu'il me ſeroit aiſé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un diſcours qui doit ſervir à votre édification, ne nous marquent-ils pas de la maniere la plus ſenſible, quel pouvoir Genevieve avoit reçu de Dieu pour tous ces effets de grace & de bonté qui ſont au-deſſus de la nature? Si ſon corps après ſa mort n'a pas prophétiſé comme celui d'E-

lie, ne ſemble-t-il pas qu'il ait encore fait plus? n'en eſt-il pas ſorti mille fois une vertu ſemblable à celle qui ſortoit de Jeſus-Chriſt même, ainſi que nous l'apprend l'évangile? n'eſt-il pas juſques dans le tombeau une ſource de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuſe relique; & les eſprits les moins diſpoſés à en convenir, convaincus par leur propre expérience, ne lui ont-ils pas rendu des hommages? témoin cette action de grace, en forme d'éloge, qu'Eraſme compoſa, & où il déclara ſi hautement que notre ſainte étoit après Dieu ſa libératrice, & qu'il ne vivoit que par le bienfait de ſon interceſſion.

Il n'y a que pour elle-même, chrétiens, que Genevieve n'uſa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ſes plus beaux privileges; ayant paſſé toute ſa vie dans des infirmités continuelles, & voulant en cela ſe conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir ſauvé les autres & de ne s'être pas ſauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paroître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle ſe ſentoit comblée en ſouffrant, cette vigueur de l'eſprit qui dans un corps infirme la mettoit en état de tout entreprendre & de tout exécuter, n'étoit-ce pas à l'égard d'elle-même un plus grand miracle, que tout ce qu'elle opéroit de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle étoit revêtue, ne trou-

voit-elle pas de quoi éclater, ou selon le terme de saint Paul, de quoi se perfectionner davantage dans une santé languis-
II. Cor. c. 12. sante, que dans un corps robuste? *Nam virtus in infirmitate perficitur.*

A ce don de guérir les corps, ajoutez un autre don mille fois plus excellent, c'est celui de guérir les ames. Ainsi l'avoit prédit le grand évêque d'Auxerre saint Germain, en disant de Genevieve, qu'elle seroit un jour la cause du salut de plusieurs. Prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs a-t-elle retirés de leurs voies corrompues, & remis dans les voies de Dieu? Combien de païens & d'idolâtres a-t-elle éclairés dans un temps où les ténebres de l'infidélité étoient répandues sur la terre; & quels fruits ne produisit point son zele dans ce royaume maintenant très-chrétien, mais où l'erreur dominoit alors, & étoit placée jusques sur le trône? Qui sait combien d'affligés elle consoloit, combien de misérables elle soutenoit, combien d'ignorants elle instruisoit, dans ces saintes & fréquentes visites, où tour-à-tour elle parcouroit les prisons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faisant par-tout sentir les salutaires effets de sa charité? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs depuis tant de siecles ont été touchés, pénétrés, gagnés à Dieu, & le sont tous les jours, par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées & que nous

conſerverons comme un des plus riches dépôts? Vous le ſavez, Seigneur, vous en avez été témoin, & vous l'êtes ſans ceſſe. Vous le ſavez, dis-je, de quelle onction on eſt rempli à la vue de ce tombeau, dont vous avez fait notre eſpérance & notre aſyle; vous ſavez quelles lumieres on y reçoit, & quels ſentiments on en remporte. Daignez, ô mon Dieu, ne tarir jamais cette ſource féconde de toutes les bénédictions céleſtes.

Voilà donc, chrétiens, le miracle que nous ne pouvons aſſez admirer, & que je vous ai d'abord propoſé. Genevieve aſſez forte dans ſa foibleſſe, pour fléchir les puiſſances même du ciel, pour humilier les plus fieres puiſſances de la terre, pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. Prenez garde: je dis pour fléchir les puiſſances même du ciel; appaiſant en faveur des hommes la colere de Dieu; détournant ſes fléaux, & l'engageant à ſuſpendre ſes foudres prêtes à tomber ſur nos têtes; nous obtenant après tant de déſordres un pardon que nous n'euſſions pas oſé demander par nous-mêmes, & dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes; nous ouvrant tous les tréſors de la divine miſéricorde, & la forçant en quelque ſorte à nous combler de ſes richeſſes. Je dis pour humilier les plus fieres puiſſances de la terre: le fameux & barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce prince accoutumé au ſang & au carnage, marchoit à la

tête de la plus nombreuſe armée. Déja l'Allemagne avoit éprouvé les triſtes effets de ſa fureur; déja notre France étoit inondée de ce torrent impétueux, qui répandoit par-tout devant ſoi la terreur, & portoit le ravage & la déſolation. Que lui oppoſer & par où conjurer cette affreuſe tempête dont tant de provinces étoient menacées? Sera-ce par les ſupplications & les remontrances des plus grands hommes, qui tour-à-tour font ſans ceſſe de nouvelles tentatives auprès de ce redoutable conquérant, pour le gagner? Mais enflé de ſes ſuccès, il n'en devient que plus audacieux & plus intraitable. Sera-ce par les menaces & par les promeſſes? Mais ſes forces juſques-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre; & les plus belles promeſſes ne répondent point encore à ſon attente, & ne peuvent contenter ſon inſatiable ambition. Sera-ce par la multitude & la valeur des combattants? Mais tout plie en ſa préſence, & ſur ſon paſſage il ne trouve nul obſtacle qui l'arrête. Ah, chrétiens! l'heure néanmoins approche où ce cruel tyran doit être abattu, & toutes ſes forces détruites. Ce tiſon fumant, pour uſer de cette expreſſion d'Iſaïe, ſera éteint, & comment? C'eſt aſſez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Genevieve, & qu'elle verſera au pied de l'autel. Oui, ces larmes ſuffiſent: l'ennemi ſe trouble, une ſubite frayeur le ſaiſit, cette formidable armée eſt en dé-

route, & l'orage, comme une fumée, ſe diſſipe. Enfin je dis pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. Avec quel empire a-t-elle commandé aux démons mêmes? Avec quel reſpect ces eſprits de ténebres ont-ils écouté ſa voix, & lui ont-ils obéi? Avec quelle honte ont-ils vu leur domination renverſée, & ſont-ils ſortis des corps, au premier ordre qu'ils en ont reçu? C'eſt de quoi nous avons les preuves certaines, & ce qui me fait reprendre avec le docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'eſt pour cela même auſſi, mes chers auditeurs, vous le ſavez, que la ſage piété de nos peres n'a pas cru pouvoir mieux défendre & conſerver cette ville capitale où nous vivons, qu'en la confiant aux ſoins & la mettant ſous la protection de la toute-puiſſante & glorieuſe Genevieve. Ceci vous regarde, & demande une réflexion particuliere. Dès le temps que la monarchie Françoiſe prit naiſſance, Dieu lui déſigna cette protectrice. Paris devint dans la ſuite des ſiecles une des plus nobles & des plus ſuperbes villes du monde, & s'il s'eſt maintenu juſqu'à préſent dans cette ſplendeur; ſi malgré les viciſſitudes continuelles des choſes humaines, il a ſubſiſté & ſubſiſte encore; ſi mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la ſéchereſſe, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'eſt à

ſa bienheureuſe patrone qu'il en eſt redevable? Après les ſecours qu'il en a reçus dans les plus preſſantes néceſſités; après qu'elle l'a ſi ſouvent préſervé, & des fureurs de la guerre, & de l'ardeur des flammes, & des injures de l'air, & de la ſtérilité des campagnes, & du débordement des fleuves, les païens auroient érigé Genevieve en divinité; mais vous, mes freres, mieux inſtruits, vous vous contentez & devez en effet vous contenter de la reconnoître pour votre bienfaictrice; de l'honorer & de l'invoquer comme votre avocate auprès d'un ſeul Dieu que vous adorez. Protection viſible dont nous avons eu & dont nous avons tous les jours les plus éclatants témoignages. Protection inviſible, & non moins efficace en mille rencontres ſur la perſonne de nos rois, & ſur tout le corps de l'état. Protection, (le dirai-je, mes chers auditeurs, mais n'eſt-il pas vrai?) protection d'autant plus néceſſaire, que l'iniquité du ſiecle eſt plus abondante, & doit plus irriter le ciel contre nous.

Car qu'eſt-ce que cette ville ſi nombreuſe, & quel ſpectacle préſenterois-je à vos yeux, ſi je vous en faiſois voir toutes les abominations? Qu'eſt-ce, dis-je, que Paris? Un monſtrueux aſſemblage de tous les vices, qui croiſſent, qui ſe multiplient, qui infectent & les petits & les grands, & les pauvres & les riches; qui profanent même ce qu'il y a de plus ſa-

cré, & qui s'établiſſent juſques dans la maiſon de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs : nous n'en connoiſſons déja que trop. Or que ſeroit-ce donc, ſi nous n'avions pas une médiatrice pour prendre nos intérêts auprès de Dieu, & pour arrêter ſes coups ? Mais, après tout, mes freres, Dieu ne ſe laſſera-t-il point ? La meſure de nos crimes ne ſe remplira-t-elle point, & ne pourra-t-il point arriver que ce ſecours de Genevieve ceſſe enfin pour nous ? Quand les Iſraélites eurent oublié le Seigneur, juſques à faire des ſacrifices à un veau d'or, pendant que Moïſe étoit ſur la montagne, & prioit pour eux, l'écriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce légiſlateur. Va, Moïſe, lui dit-il, deſcends de la montagne, & tu verras le déſordre de ton peuple ; car c'eſt ton peuple, & non plus le mien : *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Ce n'eſt plus mon peuple, puiſqu'il a choiſi un autre Dieu que moi, & que dans l'état de corruption où il eſt réduit, je ne le connois plus. Mais c'eſt encore le tien, puiſque, tout corrompu qu'il eſt, tu viens intercéder & me ſolliciter pour lui. Va donc, & tu ſeras toi-même témoin de ſes déréglements & de ſes excès. Tu te promettois quelque choſe de ſa piété & de ſa religion ; mais tu connoîtras en quelle idolâtrie il eſt tombé depuis qu'il t'a perdu de vue. Après s'être abandonné à l'intempérance, aux jeux, aux feſtins, *Exod. c. 32*

à la bonne chere; après s'être plongé dans les débauches les plus impures & les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là, qui l'ait pu tirer de la servitude. Voilà où en est ce peuple qui t'est si cher : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Mais laisse-moi, Moïse, ajoute le Seigneur; car je vois bien que c'est un peuple indocile & endurci dans son péché : *Cerno quòd populus iste duræ cervicis sit.* Ne me parle donc plus en sa faveur, ne t'oppose plus au dessein que j'ai de l'exterminer & de le perdre. Tes prieres me font violence, donne-moi treve pour quelques moments, afin que ma colere éclate : *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Je sais, chrétiens, ce que fit Moïse; qu'il ne se désista pas pour cela de demander grace; qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, lui remontrant qu'il y alloit de sa gloire; l'intéressant par la considération d'Abraham, d'Isaac & de Jacob; consentant plutôt à être effacé lui-même du livre de vie, que de voir périr ce peuple; & par des instances si fortes faisant enfin changer l'arrêt que la justice divine avoit prononcé. Mais vous savez que ce ne fut pas sans des suites bien funestes & bien terribles, puisqu'outre les vingt-trois milles hommes que Moïse, pour punir ce scandale, fit passer par le fil de l'épée, de tous les autres qui se trouverent coupa-

Exod.c 32.

bles, il n'y en eut pas un qui entrât dans la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette vérité qui ne vous convient que trop? N'en faites-vous pas vous-mêmes l'application, & n'en découvrez-vous pas déja tout le myſtere? Tandis que Genevieve vivoit ſur la terre, & qu'elle animoit le peuple par ſa préſence & par ſon exemple, Paris étoit dans la ferveur, & l'on admiroit l'innocence & la ſainteté de ce petit nombre de chrétiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modele, & que Genevieve eſt ſur la montagne où elle repréſente à Dieu nos beſoins, nous nous licencions, nous nous faiſons des idoles à qui nous préſentons notre encens, des idoles d'or, des idoles de chair; & comme les Iſraélites, nous nous diſons les uns aux autres: voilà les Dieux que nous devons ſervir: *Hi ſunt dii tui.* Or ſur cela, mes chers auditeurs, le Seigneur ſi indignement traité, & ſi juſtement courroucé contre nous, n'a-t-il pas droit de dire à la ſainte patrone, dont vous implorez auprès de lui l'aſſiſtance, ce qu'il diſoit à Moïſe: *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Allez, & voyez quel eſt ce peuple pour qui vous employez avec tant de zele votre crédit. Que ce ſoit votre peuple, j'y conſens; mais ce n'eſt plus le mien, car c'eſt un peuple idolâtre: idolâtre du monde, qu'il adore comme ſon

Exod. c. 32.

Dieu, idolâtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à ſe remplir par tous les moyens que lui ſuggere ſon inſatiable convoitiſe; idolâtre des grandeurs du monde, où ſes ambitieux deſirs le font ſans ceſſe aſpirer; idolâtre des plaiſirs du monde & des plus infames voluptés, où il demeure honteuſement plongé. Pourquoi donc vous tenez-vous entre lui & moi? Pourquoi entreprenez-vous de toucher ma miſéricorde, & que ne laiſſez-vous agir ma juſtice? *Dimitte me, ut iraſcatur furor meus.* Qui doute, encore une fois, chrétiens, que Dieu ne parle ou ne puiſſe parler de la ſorte à Genevieve? Et qui ſait ſi Genevieve elle-même, indignée que nous ſecondions ſi mal ſes ſoins, ne ſe retirera pas? ſi peut-être elle ne ſe tournera pas contre nous? Car les ſaints n'ont pas moins de zele pour la gloire de Dieu, que pour notre ſalut. Qui ſait, dis-je, je le répete, qui ſait ſi Genevieve de ſa part ne répondra point à Dieu : Seigneur, vous êtes juſte, & tous vos jugements ſont équitables; j'ai veillé ſur ce peuple que vous aviez confié à ma garde; je vous ai mille fois offert pour lui mes vœux, & vous les avez écoutés; mais c'eſt toujours un peuple infidele, un peuple endurci. J'en ai pris ſoin, & rien ne le touche, rien ne le guérit : je le remets entre vos mains, & je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaiſe, mes chers auditeurs, que nous attirions ſur nous une telle ma-

lédiction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute ſpéciale ſur cette ville ; mais auſſi cette providence de faveur a ſes bornes, qu'elle ne paſſe point, & hors deſquelles elle ne nous ſuivra point. Genevieve, il eſt vrai, fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point ſervir à fomenter vos déſordres, & à vous autoriſer dans votre impénitence. Dès que vous en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, & jamais ils ne ceſſeront ; mais quand vous en abuſerez pour pécher avec plus d'impunité, avec plus d'obſtination & plus d'audace, ce ſeroient alors des miracles contre Dieu même ; & qui peut croire que Dieu voulût communiquer à ſes ſaints ſa toute-puiſſance, ou qu'ils vouluſſent la recevoir, pour en uſer contre ſes propres intérêts ? Que faut-il donc faire ? imiter la foi de ſainte Genevieve ; la ranimer dans nos cœurs, la réveiller cette foi divine. Avec cela, ſi nous ne faiſons pas les mêmes miracles que Genevieve a faits, nous en ferons d'autres ; c'eſt-à-dire, nous nous convertirons & nous rentrerons en grace avec Dieu. Nous guérirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les ſuites ſont encore bien plus dangereuſes & plus funeſtes pour nous. Nous confondrons l'enfer, & nous le ſurmonterons, en nous dégageant de ſes pieges & de la honteuſe captivité où il nous tient aſſervis. Nous chaſſerons de notre cœur les

démons qui nous poſſedent, le démon de l'avarice, le démon de l'ambition, le démon de l'impureté; nous triompherons du monde & de tous ſes charmes. Car voilà les miracles que Dieu exige de nous, & pour leſquels Jeſus-Chriſt nous a promis ſa grace : *Signa autem eos qui crediderint, hæc ſequentur : in nomine meo dæmonia ejicient; ſuper ægros manus imponent, & bene habebunt.* Aux premiers temps de l'égliſe, tout cela s'accompliſſoit à la lettre dans l'ordre de la nature; maintenant que l'égliſe n'a plus beſoin de ces témoignages ſenſibles, tout cela peut s'accomplir en eſprit, & dès aujourd'hui s'accomplira, ſi nous le voulons, dans l'ordre ſurnaturel. Sans ces miracles ne comptons point ſur la protection de Genevieve; car elle n'eſt point la protectrice de nos vanités & de notre luxe, de notre molleſſe & de nos ſenſualités, de notre amour-propre & de nos paſſions.

Matth. c. 5.

Ah, grande ſainte, reprenez en ce jour tout votre zele pour notre ſanctification & notre ſalut; & dès ce même jour nous reprendrons les voies de notre Dieu, & nous embraſſerons une vie toute nouvelle. Comme prédicateur de l'évangile, je ne viens point ici vous demander pour mes auditeurs des proſpérités temporelles : c'eſt ce qui les a perdus en mille rencontres, & ce qui acheveroit de les perdre. Je ne vous prie point de détourner de nous les fléaux ſalutaires qui peuvent nous rappeller de

de nos égarements & nous convertir : l'effet de cette priere nous ſeroit trop préjudiciable & trop funeſte. Mais ce que je vous demande, & ce que doit vous demander tout chrétien éclairé des lumieres de la foi, ce ſont les graces de Dieu : ces graces purement ſpirituelles, ces graces fortes & victorieuſes, ces graces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions & les adverſités humaines nous ſont pour cela néceſſaires, j'oſe en mon nom & au nom de toutes les ames vraiment fidelles, vous ſupplier de nous les obtenir. Agiſſez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoiſſez dans Dieu nos véritables intérêts, & nos intérêts ſont bien mieux entre vos mains que dans les nôtres. Cependant, chrétiens, il nous reſte à voir comment enfin la baſſeſſe de Genevieve, pour uſer toujours de cette expreſſion, a été plus honorée que toute la grandeur du monde : c'eſt le ſujet de la troiſieme partie.

III. PARTIE.

IL eſt de l'honneur de Dieu que ſes ſerviteurs ſoient honorés, & qu'après les avoir employés à procurer ſa gloire, il prenne ſoin lui-même de les glorifier. C'eſt ſur quoi le Prophete Royal lui diſoit : Seigneur, vous ſavez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçu; & s'ils ont eu le bonheur de vous faire connoître parmi les hommes, ils en ſont bien payés

par le haut degré d'élévation où vous les faites monter dans le ciel, & même par la profonde vénération où leurs noms
Pſal 138 ſont ſur la terre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Or entre les ſaints, il ſemble que Dieu s'attache ſpécialement à élever ceux, qui dans le monde ſe ſont trouvés aux plus bas & aux derniers rangs. Les ſaints rois, tout rois qu'ils ont été, ſont moins connus & moins révérés que mille autres ſaints qui ſont ſortis des plus viles conditions, & qui ont vécu dans l'obſcurité & dans l'oubli. Comme ſi Dieu juſques dans l'ordre de la ſainteté, ſe plaiſoit encore à humilier la grandeur du ſiecle, & à faire voir une prédilection par-
Luc c. 1. ticuliere pour les petits : *Et exaltavit humiles.* Ainſi pour ne me point éloigner de mon ſujet, Genevieve, quoique bergere, & rien de plus, a-t-elle été juſqu'à préſent honorée, & l'eſt-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus grand : je veux dire honorée par les princes & les rois, honorée par les évêques & les prélats de l'égliſe, honorée par les ſaints, enfin honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long récit de faits, que les écrivains ont recueillis. En voici quelques-uns plus marqués, & qui pourront me ſuffire. Ecoutez-les.

Honorée par les princes & les rois. L'hiſtoire nous apprend combien Chilperic, l'un des premiers rois de notre France & encore païen, la reſpecta ? juſqu'à lui don-

ner un accès libre dans ſon palais & au milieu de ſa cour; juſqu'à l'entretenir, à la conſulter & à ſuivre ſes conſeils; juſqu'à révoquer un arrêt porté contre des criminels qu'il vouloit punir ſans rémiſſion, & dont il ne put néanmoins ſe défendre d'accorder la grace aux ſollicitations de Genevieve. Nous ſavons quel fut ſon crédit auprès de Clovis, combien elle contribua à la converſion de ce prince infidele & de tout ſon royaume, quelles conférences elle eut ſur cette importante affaire avec l'illuſtre Clotilde, quels moyens elle lui fournit pour l'accompliſſement de ce grand deſſein, & quel ſuccès répondit à ſes vœux, & conſomma heureuſement une ſi ſainte entrepriſe. On a vu dans le cours de tous les âges ſuivants, nos rois eux-mêmes venir à ſon tombeau, & là dépoſer toute la majeſté royale pour fléchir les genoux en ſa préſence, pour lui préſenter leurs hommages, pour lui adreſſer leurs prieres, pour reconnoître ſon pouvoir, & pour lui ſoumettre en quelque ſorte leur couronne & leurs états. O triomphe de notre religion! les tombeaux des rois ſont foulés aux pieds, & le tombeau d'une bergere eſt révéré comme un ſanctuaire : pourquoi ? parce que Dieu veut couronner ſon humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les évêques & les prélats de l'égliſe. Quelle idée en conçut ſaint Germain, évêque d'Auxerre, & en quels

termes s'en expliqua-t-il ? Pouſſé par l'eſprit de Dieu, il paſſoit en Angleterre pour y combattre l'héréſie victorieuſe & triomphante, & pour y établir la grace de Jeſus-Chriſt contre les erreurs de Pélage : mais ſur ſa route combien s'eſtima-t-il heureux, d'avoir trouvé Genevieve encore enfant ? Avec quelle admiration vit-il dans un âge ſi tendre une raiſon ſi avancée, des lumieres ſi pures, des connoiſſances ſi juſtes, des inclinations ſi ſaintes, & une piété ſi ſolide & ſi chrétienne ? De quels éloges & de quelles bénédictions la combla-t-il ? Sans égard ni à l'obſcurité de ſa naiſſance, ni à la pauvreté de ſa famille, de quoi félicita-t-il les parents, & qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir ? Il la conſidéra, & la recommanda comme un des plus précieux tréſors que poſſédât la France, & un des plus riches dons que le ciel eût fait à la terre. Quels témoignages lui rendit le généreux & glorieux évêque de Troyes, ſaint Loup ? Quels ſentiments en eut le vénérable & zélé archevêque de Rheims, ſaint Remi ; & que ne puis-je parler de tant d'autres, qui tout paſteurs des ames qu'ils étoient, ne crurent point avilir leur miniſtere ni ſe dégrader, en lui communiquant leurs deſſeins, en recevant ſes avis, en écoutant ſes humbles & reſpectueuſes remontrances, en entrant dans ſes vues, & profitant, ſi j'oſe dire, de ſes inſtructions.

Honorée des ſaints. Je n'en veux qu'un

exemple, il eſt mémorable, & c'eſt celui du fameux Siméon Stylite. Cet homme tout céleſte, cet homme le miracle de ſon ſiecle par l'auſtérité de ſa pénitence, du fond de l'orient & du haut de cette colonne où il n'étoit occupé que des choſes divines, apperçut l'éclatante lumiere qui brilloit dans l'occident, connut tout le mérite & toute la ſainteté de Genevieve, porta vers elle ſes regards, la ſalua en eſprit & l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples. Où ſon nom ne s'eſt-il pas répandu, & dans quel endroit du monde chrétien n'a-t-il pas été parlé d'elle? Elle n'étoit pas encore en poſſeſſion de cette gloire immortelle dont elle jouit dans le ſéjour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des ſaints, la béatifia & la canoniſa. Le jugement des fideles prévint le jugement de l'égliſe; & l'événement nous a bien appris que la voix du peuple étoit dès-lors la voix de Dieu même.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eu des perſécutions à ſoutenir : Dieu qui l'avoit prédeſtinée pour la couronner dans le ciel, lui fit éprouver ſur la terre le ſort de ſes élus; & plus il voulut rehauſſer l'éclat de ſon triomphe, plus il exerça ſa patience, & lui laiſſa eſſuyer de violents combats. Nous ſavons qu'il y eût un temps orageux, où ce ſoleil parut obſcurci; où cette ame ſi innocente & ſi nette ſe trouva chargée des plus atroces accuſations & des plus noires calomnies; où tous les ordres, ec-

cléſiaſtiques & ſéculiers, ſe tournerent contre elle; où ſa vertu fut traitée d'hypocriſie & d'illuſion, où les merveilleux effets de ſon pouvoir auprès de Dieu furent attribués aux ſortileges & à la magie. Nous le ſavons; mais auſſi n'ignorons-nous pas que le ſoleil ſortant du nuage qui le couvroit, n'en eſt que plus lumineux; & que toutes les ſuppoſitions de l'envie, toutes ſes inventions contre Genevieve ne ſervirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour, & à lui donner une ſplendeur toute nouvelle. Les évêques ſe firent ſes apologiſtes. Bientôt les eſprits furent détrompés, le menſonge fut confondu, la vérité tirée des ténebres qui l'enveloppoient, l'innocence hautement confirmée, & l'incomparable vierge, dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la mémoire, remiſe dans ſon premier luſtre & rétablie dans ſa premiere réputation. Depuis cette victoire que remporta Genevieve, quels honneurs lui ont rendu le ciel & la terre? Le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devînt, pour ainſi parler, encore plus préſente par une protection continuelle. La terre, où elle répand les ſaintes richeſſes qu'elle va puiſer dans le ſein de la divinité, & qu'elle nous communique ſi abondamment.

C'eſt de cette terre d'exil que nous faiſons monter vers elle, & que nous lui offrons notre encens. Culte le plus ſolem-

nel : nous voyons pour cela toutes le ſociétés de l'égliſe ſe réunir, les plus auguſtes compagnies s'aſſembler, tout le peuple, grands & petits, paroître en foule, & chacun ſe faire un devoir de contribuer par ſa préſence à la pompe de ces cérémonies & de ces fêtes, où comme l'arche du Seigneur, ſont portées avec tant d'appareil les précieuſes reliques dont nous avons éprouvé mille fois & dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus univerſel : il y a des dévotions particulieres & propres de certaines ames, de certains états ; celle-ci eſt la dévotion commune, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien & le plus conſtant : tout s'altere & tout ſe ralentit par le nombre des années. Des pieux exercices que nos peres pratiquoient, combien ſe ſont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont ſuccédé, ou par une prétendue force d'eſprit dont on s'eſt piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté ; mais depuis tant de ſiecles on a toujours conſervé, ſur-tout dans cette ville capitale, les mêmes ſentiments à l'égard de Genevieve : ceux qui nous ont précédés, nous les ont tranſmis ; nous les avons, & nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les faſſent eux-mêmes paſſer aux autres qui les ſuivront juſqu'à la derniere conſommation des temps. La face des choſes a changé bien des fois ; mais dans les diffé-

rentes ſituations des affaires & au milieu de toutes les révolutions, le culte dont je parle a toujours ſubſiſté. La face des choſes changera encore; car dans la vie humaine y a-t-il rien qui ne ſoit ſujet aux viciſſitudes & aux variations? mais malgré les variations & les viciſſitudes, jugeant de l'avenir par le paſſé, ce culte ſi ſolidement établi & ſi profondément gravé dans les cœurs, ſubſiſtera. L'héréſie l'a combattu, le libertinage en a raillé; mais tous les efforts de l'héréſie, toutes les impiétés du libertinage, ne lui ont pu donner la moindre atteinte. Il s'eſt maintenu contre toutes les attaques, & jamais les plus violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux : il y a certains temps de l'année, certaines fêtes & certains jours où la piété des peuples ſe réveille, & où ils donnent des marques plus ſenſibles de leur religion. Telle eſt la fête que nous célébrons aujourd'hui. Il ſemble qu'à ce grand jour tous les cœurs ſe raniment. On voit le tombeau de Genevieve entouré & comme inveſti de troupes innombrables de ſuppliants, qui ſe relevent ſans ceſſe & ſe ſuccedent. Le temple qui les reçoit, cet auguſte & vénérable monument de la pieuſe antiquité; les peut à peine contenir. A l'entrée de cette ſainte maiſon, il n'eſt point d'ames ſi indifférentes qui ne ſe trouvent, ou ſaiſies d'une crainte reſpectueuſe, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de ſacrifices

offerts au Dieu vivant! que de vœux préſentés à Genevieve! que de cantiques récités en ſon honneur! que de larmes répandues à ſes pieds! Ah, chrétiens! que ces ſentiments de religion ſi ardents & ſi vifs, ne ſont-ils d'ailleurs auſſi efficaces & auſſi parfaits qu'ils le devroient être! mais nous en abuſons, & nous les corrompons. Nous allons à Genevieve avec des cœurs tendres pour elle, & durs pour Dieu. Nous demandons à Genevieve qu'elle nous conduiſe au port du ſalut où Dieu nous appelle, & nous n'en voulons pas prendre la voie que Dieu nous a marquée. Nous apportons auprès des cendres de Genevieve nos péchés pour en obtenir la rémiſſion; & nous ne voulons, ni les expier par la pénitence, ni même en interrompre le cours par la réformation de nos mœurs. Nous prétendons honorer Genevieve, ſans ceſſer de déshonorer Dieu & de l'outrager. Comment l'entendons-nous? & par où avons-nous cru juſqu'à préſent pouvoir faire une ſi monſtrueuſe alliance?

Quoi qu'il en ſoit, vous voyez dans notre ſainte l'accompliſſement de cette parole du Saint-Eſprit, que la mémoire du juſte ſera éternelle; *In memoria æterna erit juſtus*: au-lieu que celle des pécheurs périra, & périt en effet tous les jours: *Periit memoria eorum.* Tant de grands, idolâtres de leur grandeur & enflés de leur fortune, étoient recherchés, reſpectés, re- *Pſal. 111.* *Pſal. 9.*

doutés ſur la terre, tandis que l'humble Genevieve ne penſoit qu'à y ſervir Dieu. Ils n'étoient attentifs qu'à leur propre gloire, & elle n'étoit attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travailloient qu'à éterniſer leur nom dans le monde, & elle ne travailloit qu'à y rendre le nom de Dieu plus célebre. Qu'eſt-il arrivé? Toute la grandeur des uns s'eſt évanouie, leur fortune dans un moment a été détruite, ils ont diſparu, & la mort en les faiſant diſparoître aux yeux des hommes, les a effacés de notre ſouvenir. Où parle-t-on d'eux? & ſi l'on parle de quelques-uns, eſt-ce pour ſolemniſer leurs fêtes, eſt-ce pour chanter publiquement leurs louanges? eſt-ce pour implorer auprès de Dieu leur ſecours? eſt-ce pour ſe proſterner devant leurs tombeaux? Je dis devant ces tombeaux abandonnés & déſerts; ces tombeaux, d'où nous ne remportons qu'une triſte & lugubre idée de la fragilité humaine; ces tombeaux, où ſouvent ſans nulle réflexion à celui qu'ils couvrent de leur ombre & qu'ils tiennent enſeveli dans les ténebres, nous allons ſeulement vanter les ornements qui frappent notre vue, & admirer les inventions de l'art dans la matiere qui les compoſe. Voilà, grands du ſiecle, à quoi ſe termine cette fauſſe gloire, dont vous êtes ſi jaloux. Mais la gloire des ſaints, & en particulier la gloire de Genevieve, eſt une gloire ſolide & durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans

le monde, elle y eſt plus connue & plus révérée que tous les monarques & tous les conquérants du monde. Ce n'eſt pas que par rapport au monde, Dieu n'ait laiſſé & ne laiſſe encore bien des ſaints, après leur mort, dans l'état obſcur où ils ont voulu vivre. Mais que leur importe que leurs noms ſoient inconnus aux hommes, lorſqu'ils ſont marqués avec les caracteres les plus glorieux dans le livre de vie? Leur humilité n'eſt-elle pas abondamment récompenſée par ce poids immenſe d'une gloire immortelle dont ils ſont comblés dans le ſéjour même de la gloire? C'eſt à cette gloire, chrétiens, que nous devons aſpirer ſans ceſſe; c'eſt à l'égard de cette gloire qu'il nous eſt permis de penſer à nous élever, à nous pouſſer, à nous avancer. Travaillons-y ſelon les exemples & ſous les auſpices de l'illuſtre Genevieve: ſelon ſes exemples, puiſque Dieu nous la propoſe aujourd'hui comme notre modele: ſous ſes auſpices, puiſque nous l'avons choiſie, & que Dieu lui-même nous l'a donnée pour notre avocate auprès de lui & notre patrone. Imitons ſes vertus, pour nous rendre dignes de ſa protection; & ſervons-nous de ſa protection, pour nous mettre en état de bien imiter ſes vertus. C'eſt ainſi que nous aurons part à ſes faveurs en cette vie, & à ſon bonheur dans l'autre, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum.

Dieu l'a fait ſaint par l'efficace de ſa foi & de ſa douceur. Dans l'Eccléſiaſtique, chap. 45.

C'EST la concluſion de l'éloge que l'écriture ſainte a fait de Moïſe ; mais il ſemble qu'en faiſant cet éloge, elle ait eu en même temps en vue le glorieux ſaint François de Sales, dont nous célébrons la fête ; & je n'aurois qu'à ſuivre dans le texte ſacré le parallele de ces deux grands hommes, pour ſatisfaire pleinement à ce que vous attendez de moi, & pour vous donner une haute eſtime de celui que vous honorez en cette égliſe. Car

prenez garde, s'il vous plaît : le Saint-Esprit entreprenant lui-même de canoniser Moïse, dit que ce saint législateur eut une grace spéciale, pour être chéri de Dieu & des hommes, *Dilectus Deo & hominibus :* que sa mémoire est en bénédiction, *Cujus memoria in benedictione est ;* que Dieu l'a égalé dans sa gloire aux plus grands saints, *Similem illum fecit in gloria sanctorum ;* que par la vertu de ses paroles, il a appaisé les monstres, *Et in verbis suis monstra placavit ;* que le Seigneur l'a glorifié en présence des rois, *Glorificavit illum in conspectu regum ;* qu'il lui a confié la conduite & le gouvernement de son peuple, *Et jussit illi coram populo suo ;* qu'il l'a établi pour enseigner à Israël & à Jacob une loi dont la pratique doit être une source de vie, *Et dedit illi legem vitæ & disciplinæ ;* mais sur-tout qu'il l'a fait saint en considération de sa foi & de sa douceur, *In fide & lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Je vous demande, chrétiens, si vous ne reconnoissez pas à tous ces traits, le grand évêque de Geneve ; & si dans le dessein que j'ai de lui en faire l'application, vous ne m'avez pas déja prévenu ? Un saint chéri de Dieu & des hommes, un saint dont la mémoire est partout en bénédiction, un saint qui a domté les monstres de l'héresie & du schisme, un saint respecté & honoré des monarques de la terre, un saint qui n'est entré dans le gouvernement de l'église que par

Eccli. c. 45

l'ordre exprès de Dieu, un saint qui a instruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété, un saint instituteur & auteur de cette admirable regle qui a sanctifié tant d'épouses de Jesus-Christ, mais particuliérement un saint canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur, *In lenitate ipsius sanctum fecit illum :* encore une fois, mes chers auditeurs, n'est-ce pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là : c'est la plus juste & la plus parfaite idée que nous puissions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'apôtre de la Savoie, l'oracle & le prédicateur de la France, le modele des prélats, le protecteur des intérêts de Dieu dans les cours des princes, le fléau de l'héréfie, le défenseur de la vraie religion, le pere d'un ordre florissant ; en un mot, l'ornement de notre siecle : mais nous comprendrons tout cela, en disant que ce fut, comme Moïse, un homme doux ; & par sa douceur, capable aussi-bien que Moïse, de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractere de notre saint, qui fera le sujet non-seulement de son panégyrique, mais de votre instruction & de la mienne. Car à Dieu ne plaise que je sépare l'un de l'autre, ni que je prétende aujourd'hui louer ce saint évêque, uniquement pour le louer, & pour l'élever. Son éloge doit être notre édification, & tout ensemble notre confusion : l'édification de notre foi, & la

confuſion de notre lâcheté. C'eſt ici un ſaint de nos jours, & par-là même plus propre à faire impreſſion ſur nos cœurs; un ſaint dont les exemples encore récents ont je ne ſais quoi de vif, qui nous anime & qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un ſimple culte; il s'agit de nous former ſur lui, comme il s'eſt lui-même formé ſur le ſaint des ſaints, qui eſt Jeſus-Chriſt; & voilà pourquoi nous avons beſoin du ſecours du ciel. Demandons-le par l'interceſſion de la reine des vierges : *Ave, Maria.*

QUAND je parle de la douceur, & que je fonde toute la gloire du ſaint évêque de Geneve ſur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune qui ſe trouve en de médiocres ſujets, & qui n'ait rien de grand & de relevé. La douceur, dit excellemment ſaint Ambroiſe, appellée dans l'homme humanité, eſt en Dieu l'un des plus ſpécifiques & des plus beaux attributs de la divinité. Car, ajoute ce ſaint docteur, de voir un Dieu auſſi puiſſant & auſſi indépendant que le nôtre, ſouffrir néanmoins ce qu'il ſouffre des impies, & malgré leur impiété, conſerver pour eux un cœur de pere, faire luire ſur eux ſon ſoleil, les prévenir de ſes bienfaits, & les combler de ſes graces, n'eſt-ce pas ce qu'il y a dans ce ſouverain maître de plus admirable?

Tout le reſte, ſi je l'oſe dire, ne m'étonne point. Qu'étant Dieu, il ſoit éternel, c'eſt une conſéquence de ſon être, qui ne ſurprend point ma raiſon. Mais qu'étant Dieu, il ſoit patient juſqu'à l'excès, & comme inſenſible aux injures qu'il reçoit; que même il en aime les auteurs, & qu'il les recherche, c'eſt ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à ſaint Paul ce que c'eſt que l'incarnation du Verbe, cet ineffable & auguſte myſtere? Rien autre choſe que la bénignité d'un Dieu Sauveur, qui a paru avec éclat, & qui s'eſt révélé au monde : *Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris noſtri Dei.* Auſſi que n'a pas fait le fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le chriſtianiſme, puiſqu'il l'a canoniſée ſi hautement, *Beati mites;* puiſqu'il l'a propoſée comme l'abrégé de toute ſa doctrine, *Diſcite à me quia mitis ſum;* puiſqu'il en a fait l'appanage de ſa royauté, *Ecce rex tuus venit tibi manſuetus;* puiſque ſon précurſeur s'en eſt ſervi comme d'une preuve ſenſible que cet agneau de Dieu étoit le Meſſie, *Ecce agnus Dei;* puiſque l'apôtre exhortant les fideles, & voulant les engager par ce que Jeſus-Chriſt avoit eu de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet Homme-Dieu, *Obſecro vos per manſuetudinem Chriſti;* puiſqu'au rapport du ſixieme concile, on ne repréſentoit Jeſus-Chriſt dans les premiers ſiecles de l'égliſe que ſous la figure de paſteur, ſi

Epiſt. ad Tit. c. 3.

Matth. c. 5.

Matth. c. 11.

Matth. c. 21.

Joan. c. 1.

II. Cor. c. 10.

toutefois on peut appeller figure ce qui étoit une ſolide & inconteſtable vérité. En voilà trop, chrétiens, pour ne pas connoître tout le prix & toute l'excellence de la douceur, laquelle après tout, n'eſt pas tant une vertu particuliere, qu'un tempérament général de toutes les vertus. Car la grace a ſon tempérament auſſi-bien que la nature; & la douceur chrétienne, au ſentiment même de l'illuſtre François de Sales, n'eſt qu'une certaine conſtitution de l'homme intérieur, qui le rend ſoumis à Dieu, tranquille en lui-même, & bienfaiſant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne ſe répande en quelque ſorte ſur toutes les vertus; réglant les entrepriſes de la force, modérant l'extrême ſévérité de la juſtice, inſpirant du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zele, dépouillant la charité de toute affection propre; pour lui en donner d'univerſelles. Un homme avec de telles diſpoſitions eſt ſans doute un homme débonnaire & doux. Vertu ſublime, mais ſurtout vertu la plus efficace & la plus puiſſante, comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de ſaint François de Sales.

Je trouve que ce ſaint prélat a été choiſi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé ſa vie & ſes glorieux travaux : premiérement, pour combattre & détruire l'héréſie; ſecondement, pour rétablir la piété chrétienne preſqu'entiérement ruinée. Il a fait pour l'un & pour

l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme apoſtolique ; & il a eu des ſuccès que nous aurions peine à croire, ſi les témoignages encore vivants, avec le conſentement public, n'en étoient une double conviction. Mais je prétends que c'eſt à ſa douceur, que ces bénédictions du ciel doivent être ſinguliérement attribuées. Voici donc le partage de ce diſcours. François, par la force de ſa douceur, a triomphé de l'héréſie ; c'eſt le premier point. François, par l'onction de ſa douceur, a rétabli la piété dans l'égliſe, c'eſt le ſecond point. Tous deux feront le ſujet de votre attention.

I. PARTIE. DE dire que la providence ait permis la propagation de l'héréſie dans le dioceſe de Geneve, pour donner à François de Sales une matiere de triomphe, c'eſt une penſée, chrétiens, qui n'eſt pas hors de toute vraiſemblance, & qui peut abſolument s'accorder avec les ſecrets & adorables conſeils de la prédeſtination divine. J'aime mieux dire néanmoins, & ce ſentiment eſt plus conforme à la conduite ordinaire du ciel, que ſuppoſé le déſaſtre de ces peuples voiſins de la France, Dieu ſuſcita cet homme apoſtolique, pour être tout enſemble & leur prince & leur paſteur ; de même qu'autrefois il ſuſcita David en faveur des Iſraélites : *Et ſuſcitabo paſtorem unum, ſervum meum David ; ipſe*

Ezech. c. 34.

erit princeps in medio eorum. Vous ſavez en quel état ſe trouvoit réduit ce pays infortuné, quand Dieu uſa envers lui de cette miſéricorde. Geneve, dont la ſeigneurie avoit été conteſtée pendant pluſieurs ſiecles entre les évêques & les comtes de Genevois, étoit à la fin devenue ſujette de l'héréſie. Depuis ſoixante ans elle avoit ſecoué le joug des puiſſances de la terre & du ciel, pour ſe ſoumettre à celles de l'enfer. La religion nouvelle de Calvin s'y étoit retranchée comme dans ſon fort; & la France avoit eu au moins le bonheur de pouſſer ce poiſon hors de ſon ſein, après l'y avoir malheureuſement conçu : Dieu ne voulant pas que ce royaume très-chrétien fût le ſiege & le rempart de l'erreur. C'étoit un triſte ſpectacle de voir tous les environs de Geneve, c'eſt-à-dire, des provinces entieres, embraſées du même feu que cette ville infidelle : plus de loi, ni de prophete; les pierres du ſanctuaire étoient diſperſées, les temples détruits ou profanés. Jéruſalem ne fut jamais plus digne de larmes; car elle n'avoit été violée que par ſes ennemis : *Manum ſuam miſit hoſtis ad omnia deſiderabilia ejus;* au-lieu que Geneve, ſelon l'expreſſion d'Iſaïe, étoit infectée de ſes propres habitants : *Terra infecta eſt ab habitatoribus ſuis.* Eux-mêmes avoient porté les mains ſur l'autel du Seigneur, pour le renverſer; eux-mêmes avoient aboli les ſacrifices, & rompu l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs

Jerem. Thren. c. 1.

Iſaï. c. 24.

Isai. c. 16. peres : *Quia tranſgreſſi ſunt leges, diſſipaverunt fœdus ſempiternum.* Or qui réparera ces ruines ? Ne faut-il pas la force d'un conquérant, pour purger cette terre de tant de monſtres ? Non, il ne faut que la douceur de François de Sales.

Il me ſemble que j'entends les anges tutélaires de Geneve, qui en font à Dieu la demande & le vœu public, en lui adreſſant Isai. c. 16. ces belles paroles de l'écriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* Seigneur, vous vous voyez ici déſormais comme dans une terre étrangere, depuis qu'elle n'eſt plus de votre obéiſſance : envoyez au plutôt l'agneau que vous avez choiſi, pour la ſoumettre & pour y rétablir votre empire. Dieu les exauce, mes chers auditeurs ; François, quoique l'aîné d'une illuſtre maiſon dont il devoit être l'appui, éclairé des lumieres du ciel, abandonne tous les avantages de ſa naiſſance, renonce même à ſon patrimoine, pour ſe conſacrer & pour donner ſes ſoins à l'égliſe de Geneve. Le duc de Savoie forme un deſſein digne de ſa piété. Ce Prince entreprend la converſion de ce grand dioceſe, & François le ſeconde dans cette entrepriſe. Il en reçoit la miſſion de ſon évêque, qui put bien lui dire en cette rencontre ce que le Sauveur diſoit à ſes diſ- Luc. c. 10. ciples : *Ecce ego mitto vos ſicut agnos inter lupos ;* je vous envoie comme un agneau au milieu des loups. Le ſaint Siege autoriſe ce choix ; & afin qu'il ſoit encore plus

authentique, le nouvel apôtre eſt nommé ſucceſſeur à l'évêché de Geneve. Dignité qu'il ne cherche point, & qu'il ne refuſe point : qu'il ne cherche point, parce que c'eſt un titre d'honneur ; mais auſſi qu'il ne refuſe point, parce qu'il l'enviſage comme un moyen que la providence lui fournit, pour travailler plus efficacement à la deſtruction de l'héréſie. Ainſi, chrétiens, le voilà cet agneau choiſi de Dieu, pour exercer ſur ces peuples égarés une domination auſſi puiſſante que ſainte. Oui, Geneve lui obéira. Il eſt ſon prince, & elle releve de lui ; il eſt ſon paſteur, & elle eſt ſon troupeau ; les droits qu'il a ſur elle ne ſouffrent point de preſcription : tant qu'elle portera le caractere du baptême, elle n'effacera jamais les marques de ſa dépendance. Si les armes de la Savoie n'ont rien pu ſur elle, il faut qu'elle ſoit vaincue par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers auditeurs, dans cette vigne déſolée, qui refleurit à ſa vue pour porter bientôt des fruits de grace. Il y marche, mais comme un géant. Autant de pas qu'il fait, autant de conquêtes. Par-tout il arbore l'étendard de la vraie religion ; par-tout on ne voit que des égliſes renaiſſantes ; par-tout les ſaints, dégradés, pour ainſi dire, & privés du culte qui leur eſt dû, ſont rétablis dans leurs anciens titres & dans tous leurs honneurs. Chaque jour ramene de nouveaux ſujets à Jeſus-Chriſt, & chaque jour groſſit la moiſ-

ſon que François prend ſoin de recueillir. Ah, chrétiens! que ne peut point un homme poſſédé de l'eſprit de Dieu, & libre des intérêts de la terre! Vous ſavez combien la converſion d'une ame engagée dans l'erreur, eſt un ouvrage difficile. Ce retour du menſonge à la vérité, ſur-tout dans un eſprit opiniâtre, eſt mis au nombre des miracles, tant il eſt rare. Rappeller un homme du péché à la grace, c'eſt beaucoup, diſoit Pierre de Blois. De l'idolâtrie païenne le convertir à la connoiſſance d'un Dieu, c'eſt quelque choſe de plus. Mais de l'héréſie embraſſée volontairement & défendue avec obſtination, le faire revenir à la créance orthodoxe & catholique, c'eſt une eſpece de prodige. Nous avons bien vu des peuples, dit un ſavant hiſtorien, quitter tout d'un coup la ſuperſtition pour ſe ſoumettre à la foi chrétienne. Un Xavier a de la ſorte converti lui ſeul des millions d'ames. L'héréſie a eu ſes décadences, tantôt par la ſucceſſion des temps comme la Pélagienne, tantôt par le changement des états comme l'Arienne, quelquefois par la force des armes comme pluſieurs autres. Mais que des provinces entieres, ſans autre ſecours que celui de la parole, aient été réduites d'une créance hérétique à l'obéiſſance de la foi, c'eſt ce que nous ne liſons point dans l'hiſtoire de l'égliſe. Non, mes chers auditeurs, on ne le liſoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eût

opéré cette merveille; elle étoit réſervée à nos jours, ou plutôt à ſa vertu. Car il eſt vrai que jamais apôtre ne travailla avec de plus prompts & de plus merveilleux ſuccès. A peine eut-il prêché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de ſix cents perſonnes ouvrirent les yeux & renoncerent à l'erreur qui les aveugloit. Le démon de l'héréſie fuit de toutes parts, & le zélé prédicateur de la vérité le pourſuit juſques dans Geneve, où ce fort armé régnoit en paix. L'enfer eſt confondu, ſes miniſtres mêmes ſont ébranlés; François les gagne & en fait des miniſtres de l'évangile.

Diſpenſez-moi, chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eût ce ſaint prélat, & qu'il remporta ſur l'héréſie. Ce qui n'a pas épuiſé ſa charité, laſſeroit peut-être votre patience. Tout le Chablais fut étonné de ſe voir catholique, mais d'un étonnement bien plus heureux que celui dont le monde, ſelon les termes de ſaint Jérôme, fut autrefois ſurpris en ſe voyant Arien. Geneve eſt forcée de payer le juſte tribut d'un grand nombre de ſes citoyens, qui diſcernent enfin la voix de leur paſteur. De tous les endroits de la France l'héréſie vient lui faire hommage, & preſque tous ceux de ce royaume qui penſent à leur converſion, vont chercher l'évêque de Geneve. Il y diſpoſe par ſes ſoins l'un des plus grands hommes de notre ſiecle, le connétable de Leſdiguieres; & pour vous

faire voir que je ne dis rien qui ne ſoit établi ſur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'eſt point ici un ſujet dont la vérité puiſſe être altérée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits. Je parle ſuivant la dépoſition publique & juridique des témoins les plus irréprochables : témoins oculaires, témoins illuſtres & pour leur doctrine & pour leur piété, qui nous apprennent que François de Sales, par l'ardeur de ſon zele & ſes glorieux travaux, gagna à l'égliſe & convertit plus de ſoixante & dix mille hérétiques.

Mais dites-moi, chrétiens, comment s'accomplit ce miracle ; comment François trouva le ſecret de domter ces eſprits rebelles ; quelles armes il oppoſa à l'eſprit de ténebres, & de quel charme il uſa pour adoucir la fierté de l'héréſie & pour la rendre traitable. Ce fut un charme ſans doute, mais un charme innocent que lui fournit la ſageſſe incréée : *Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram.* La douceur de ſon eſprit le mit en poſſeſſion de tant de cœurs ; & ſi vous m'en demandez la raiſon, je la donne en deux mots : c'eſt que pour exécuter ce grand ouvrage, il fallut ſouffrir beaucoup, & agir de même. Or ce fut la douceur chrétienne qui lui rendit tout ſupportable & tout poſſible. Tout ſupportable ; car ce fut une douceur patiente. Tout poſſible ; car ce fut une doceur entreprenante & agiſſante. D'où je conclus

Matth c. 5.

que

que c'eſt par cette vertu qu'il a ſi glorieuſement triomphé de l'erreur.

Douceur patiente & à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier ſon miniſtere? Autant que ſa réputation eſt entiere & ſaine en elle-même, autant eſt-elle déchirée par les ennemis de Dieu; mais ce ſont les partiſans du menſonge, diſoit-il; permettons-leur cette vengeance. Il y a quelque eſpece de juſtice pour eux, & beaucoup de gloire pour nous : aimons-les & gagnons-les à Dieu, ils ſeront les premiers à nous juſtifier. De là ſes propres calomniateurs, en l'outrageant par intérêt, l'aimoient par inclination. Cette inclination, quoique forcée, préparoit la voie à François de Sales, pour entrer dans ces cœurs endurcis; & je puis dire que c'étoit auſſi comme la grace prévenante qui les diſpoſoit à ſe reconnoître, & à ſortir de leur égarement. Combien d'inſultes a-t-il reçues, & combien ſa douceur en a-t-elle remporté de ſignalées victoires ſur ceux mêmes qui l'inſultoient? Il veut rétablir l'égliſe de Thonon; toute la ville ſe ſouleve contre lui; on court aux armes; les nouveaux convertis les prennent pour ſa défenſe. Ah! mes chers enfants, s'écrie-t-il, en s'adreſſant à ſes défenſeurs, vous ne ſavez pas encore ſous quelle loi vous vivez, & de quel eſprit vous devez être animés. En penſant défendre le paſteur, vous allez diſſiper le troupeau. L'égliſe eſt fondée ſur

la croix, & nous ne pouvons la rebâtir sur un autre fondement. Prions pour nos persécuteurs; c'est ainsi que nous devons les combattre, & nous garantir de leurs coups. Evénement merveilleux, chrétiens! Ces paroles calment l'orage de la sédition; François fait avec solemnité l'ouverture de son église; trois bourgades entieres viennent par leur présence & par leur soumission la consacrer, & sa douceur opere ce qu'on n'eût pu espérer de la violence. Seigneur, disoit David, vous m'avez donné un bouclier de salut : *Clypeum salutis;* c'étoit après avoir échappé à mille périls. Cet esprit débonnaire & doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement préservé de mes ennemis; il a même multiplié le nombre de mes sujets : *Mansuetudo multiplicavit me.* N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti lui ayant dressé des embûches sur le chemin des Alinges, il en dressa lui-même d'autres à ses assassins, mais bien différentes? Ils venoient pour lui ôter la vie, & ils la reçurent de lui; sa douceur les désarma, les entraîna, & sur l'heure même les arracha à l'hérésie & les éclaira. Je passe tant d'autres exemples, où la douceur de notre saint évêque fut toujours victorieuse. Douceur non-seulement patiente & souffrante, mais entreprenante & agissante.

II Reg. c. 22. *Ibid.*

Il l'a bien fallu, chrétiens, pour porter

les affaires de la religion au point où il les a conduites. Un ſage profane s'étonnoit autrefois que nos anciens prophetes ſe fuſſent trouvés ſi ſouvent dans les cours des princes, traitant & converſant avec eux. Pour des hommes du ciel, diſoit-il, c'étoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oui, répond ſaint Jérôme, mais ils n'en avoient que pour les affaires de Dieu; & s'ils les euſſent abandonnées, qui en eût pris ſoin? L'évêque de Geneve a paru dans les palais des grands, mais comment? comme un Elie, pour y ſoutenir les intérêts du Seigneur & de la vraie foi. Je puis même ajouter qu'il y a plus fait par ſa douceur, que ce prophete avec ſon eſprit de feu. On n'eût jamais penſé que ce qu'il propoſa au conſeil de Savoie pour l'extirpation de l'héréſie, dût être agréé. La prudence humaine s'y oppoſoit, & le projet étoit trop conforme aux maximes de Dieu, pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laiſſez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conſeil en la préſence du duc, il en tient un autre avec Dieu même, & c'eſt aſſez. Le ſentiment du ſaint apôtre l'emportera; l'interdit de la nouvelle ſecte ſera publié; les miniſtres ſeront bannis, les catholiques maintenus; ceux de Geneve exclus de leurs demandes; tous ces articles arrêtés, ratifiés, exécutés. N'en ſoyons point ſurpris: c'eſt que Dieu, qui tenoit en ſa main le cœur du prince, l'a remis en celle de

François; & François, par l'impreſſion de ſa douceur, lui fait prendre tous les mouvements de ſon zele.

Mais, ô providence, que faites-vous! Pendant que la paix entre les couronnes de France & de Savoie, favoriſe la guerre que cet apôtre a faite à l'héréſie, vous laiſſez une autre guerre s'allumer entre ces deux états; & cette guerre portée juſques dans le ſein de ſon égliſe, va donner la paix aux rebelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres deſſeins? Non, chrétiens; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoie poſſédoit: & parce que ce bienheureux prélat eſt attaché auſſi fortement à Geneve, qu'une intelligence à l'aſtre qu'elle remue, il faut que les intérêts de ce dioceſe l'en ſéparent, afin qu'il puiſſe dire avec le Sauveur du monde en quittant ſon troupeau: Il eſt à propos pour vous que je vous quitte; *Joan. c. 16.* *Expedit vobis ut ego vadam.* Ce coup ſans doute fut un des plus favorables pour la France. Notre invincible héros, Henri le Grand, fit bien des conquêtes ſur la Savoie; mais une des plus avantageuſes fut d'attirer à ſa cour cet homme de Dieu. Il y eſt conduit par le même eſprit qui conduiſit Jeſus-Chriſt au déſert. L'opinion de ſa ſainteté, le bruit de ſes merveilles préviennent les cœurs en ſa faveur. Les peuples le comblent d'honneurs; & Henri, c'eſt-à-dire, le plus grand roi qui portât alors la couronne, n'épargne rien pour

lui donner toutes les marques d'une singuliere estime. Cet auguste monarque, qui ne prisoit que le mérite, & dont le discernement étoit admirable pour le connoître, découvrit d'abord dans le saint prélat d'éminentes qualités; & s'en expliquant un jour : Non, dit-il, je ne connois point d'homme dans tout mon royaume plus capable de soutenir les intérêts de la religion & ceux de l'état. Comme la ressemblance forme les liaisons, ce prince également belliqueux & débonnaire aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'église, & au même temps une douceur si engageante. Il l'aima, dis-je, jusqu'à l'honorer de sa plus intime familiarité, n'estimant pas qu'il y eût de la disproportion, quand la majesté se trouvoit d'une part & la sainteté de l'autre. Les belles espérances de fortune, dira peut-être ici quelque mondain! si ce prélat eût su profiter de son crédit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'étoient pas seulement des espérances, mes chers auditeurs, c'étoient de la part de Henri des preuves effectives d'une bienveillance & d'une magnificence toute royale. Déja par son ambassadeur auprès du souverain pontife, il demandoit pour François le chapeau de cardinal, déja il lui assuroit des évêchés de son royaume le premier vacant; déja pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui offroit le siege de Paris sous le titre de coadjuteur. La fortune

ne lui a donc pas manqué ; mais cet homme évangélique se crut obligé, pour l'intérêt de Dieu, de manquer à une si éclatante fortune ; & quelque jugement qu'en puisse faire la sagesse du siecle, si François de Sales eût usé de sa faveur suivant les vues du monde, jamais il n'eût eu dans l'estime de Henri la place qu'il y occupoit, & nous ne ferions pas aujourd'hui son éloge. C'eût été un grand cardinal, & non un grand saint : on eût parlé de lui, tandis qu'il vivoit encore sur la terre ; mais maintenant son nom seroit dans l'oubli, au-lieu que par un renoncement si généreux & si rare, il l'a rendu immortel.

Ce fut, après tout, un langage bien nouveau à la cour, que celui de François de Sales. Que répondit-il à notre glorieux monarque, & que lui représenta-t-il ? Qu'il étoit à la suite de la cour, non point pour ses propres affaires, mais pour celles de son diocese. Qu'il seroit bien condamnable, s'il négligeoit les unes pour avancer les autres. Que l'église de Geneve étoit son épouse ; & qu'il lui seroit d'autant plus fidele, que c'étoit une épouse affligée, dont il devoit être la consolation & le soutien. Que Dieu l'avoit appellé à la conversion de sa patrie, & qu'il mourroit dans la poursuite de ce dessein. Que pour cela il avoit besoin de toutes les bontés de sa majesté, & qu'il n'en attendoit nulle autre grace. Voilà, pour m'exprimer de la sorte, comment les saints font

leur cour. Voilà comment les Athanaſes l'ont faite auprès de Conſtantin, les Remis auprès de Clovis, les Thomas auprès de Henri roi d'Angleterre, toujours pour la gloire de Dieu & la cauſe de l'égliſe. Grand roi, ajouta François, Dieu vous demande trois choſes : le rétabliſſement de la religion catholique dans le pays de Gex, main-levée de tous les bénéfices uſurpés par l'héréſie, & ſûreté pour les égliſes qu'il lui a plu édifier par mes ſoins. Tous ces chefs étoient importants, chrétiens; & je me ſuis trompé quand j'ai dit que François de Sales n'avoit point uſé de ſon crédit : il en eût moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignités. Mais poſſédant le cœur de Henri, que ne pouvoit-il pas ſe promettre & obtenir ? On lui dépêcha toutes les expéditions néceſſaires. De là il ſe tranſporte à Dijon. Il y annonce la parole de Dieu; & pour toute reconnoiſſance, il ſouhaite que ſes lettres ſoient enrégiſtrées au parlement de Bourgogne. Elles le ſont, il retourne en Savoie, il les fait exécuter avec une vigueur toute apoſtolique. L'héréſie eſt déconcertée de ſe voir enlever le patrimoine de l'égliſe, & il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à Jeſus-Chriſt. Or encore une fois qui fit tout cela ? la douceur agiſſante de notre apôtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour ſe rendre maître de tant d'eſprits. Eſt-ce par ſa doctrine qu'il perſuadoit ? il eſt vrai, c'étoit un des

plus ſavants prélats de ſon ſiecle; ſa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde, j'entends les cardinaux Baronius & Bellarmin; le ſaint Siege le conſulta ſur les points les plus difficiles de notre religion; il a donné cent fois le défi aux miniſtres de l'héréſie, & leur fuite n'étoit pas tant une marque de leur peu de capacité & d'érudition, puiſqu'ils paſſoient pour les plus habiles qui fuſſent dans leur ſecte, qu'une preuve de la haute ſuffiſance de François. Mais vous ſavez la belle parole du grand cardinal du Perron: J'ai, diſoit-il, aſſez de ſcience pour convaincre les hérétiques; mais l'évêque de Geneve a la grace pour les convertir. Quoi donc? Etoit-ce une grace de miracles, comme celle d'un ſaint Grégoire? Il en a fait, chrétiens, & de tels que les plus ſéveres informations n'ont ſervi qu'à les autoriſer. Quand il n'y en auroit point d'autre, celui-ci ſeroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'hérétiques ſans miracles. Mais diſons toujours, & reconnoiſſons que c'eſt ſa douceur qui le rendit ſi habile dans l'art tout divin de gagner les ames. C'eſt elle qui lui concilia les eſprits les plus indociles & les plus farouches, pour les ramener à Dieu. C'eſt par elle que les hérétiques mêmes, comme Théodore de Beze, ont été ſi fortement combattus, que ſans les intérêts humains qui les dominoient, elle les eût ſoumis. C'eſt elle qui tant de fois a engagé

les plus obſtinés hérétiques à le choiſir pour arbitre de leurs différends. En ſorte qu'on peut dire de lui, ce que l'écriture a dit de Moïſe, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condeſcendant de tous les hommes qui vivoient ſur la terre : *Vir mitiſſimus ſuper omnes homines qui morabantur in terra.* Num. c 12. A quoi nous pouvons ajouter que ce fut par-là même le plus efficace & le plus heureux dans ſes ſaintes entrepriſes : qu'il a domté Pharaon, ou plutôt qu'il a domté l'héréſie, plus intraitable encore que Pharaon ; & qu'il a délivré le peuple de Dieu de la ſervitude, en le réduiſant ſous l'obéiſſance de ſon légitime paſteur.

De là, mes chers auditeurs, double inſtruction pour nous. L'une par rapport à la vraie foi que François a prêchée & rétablie ; & l'autre par rapport à la maniere dont il l'a prêchée, & au moyen dont il s'eſt ſervi pour la défendre & la rétablir. Car apprenons d'abord à eſtimer notre foi, pour laquelle ce digne miniſtre du Dieu vivant a ſi glorieuſement combattu. Cultivons-la dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée dans les autres. Gardons ſur-tout cette importante maxime, qu'il recommandoit ſi ſouvent, de faire paroître notre foi dans les moindres obſervances de notre religion, & particuliérement en celles dont l'héréſie a témoigné plus de mépris & plus d'horreur. Car ces pratiques, diſoit-il, ſuppoſé les principes de notre créance, ſont

ſaintes & vénérables; il faut donc, autant qu'il nous eſt poſſible, les maintenir, & d'autant plus les reſpecter en les obſervant, que l'erreur s'eſt plus attachée à les décrier en les rejettant. Plus elles ſont petites, plus elles ſervent d'exercice à notre ſoumiſſion & à notre foi. C'eſt bien mal travailler à la converſion des hérétiques, que d'entrer dans leurs ſentiments ſous prétexte de ne retenir que les choſes eſſentielles. Enfin, ajoutoit-il, je n'ai jamais vu perſonne reſpecter & obſerver les points les plus légers de la diſcipline de l'égliſe, qui ne demeurât ferme dans la foi; mais j'en ai bien vu de ceux qui les négligeoient, ſe démentir peu-à-peu, & tomber malheureuſement dans l'incrédulité. Voilà pourquoi il faiſoit état de ces confrairies ſaintement inſtituées dans l'égliſe, en ayant lui-même établi une ſous le titre de la croix. Plus les novateurs s'efforçoient de décréditer la pratique des vœux, plus il s'appliquoit à la relever; s'étant lui-même engagé par vœu à réciter le chapelet tous les jours de ſa vie. Plus ils railloient des jeûnes & des auſtérités corporelles, plus il en exaltoit l'uſage. Plus ils ſe déchaînoient avec fureur contre les ordres religieux, plus il portoit leurs intérêts, & s'en déclaroit le protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon que cette douceur dont il aſſaiſonnoit toutes ſes paroles, tous ſes diſcours, & dont il ne ſe départit jamais dans toutes les oc-

casions où il eut à traiter avec le prochain? En cela imitant Dieu même, qui, selon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement, qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter.* Sap. c. 8. Car pour développer ce fonds de morale si étendu & si nécessaire dans tous les états, prenez garde, s'il vous plaît : ce n'est point par la souveraineté de son empire que notre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par-là dépendre de lui; mais par-là il ne nous attire pas à lui. Ce n'est point par la sagesse de son entendement divin; il peut bien nous éclairer par-là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'insinue dans nos ames, & s'il s'en rend le maître, c'est par la douceur de son esprit & de sa grace. Ainsi, chrétiens, ce n'est point par la hauteur & par la domination, beaucoup moins par la fierté & l'arrogance que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la providence nous a chargés. Ce n'est point par nos belles qualités, ni par tous les avantages de notre esprit, mais par la douceur de notre charité. Nous avons des monstres à combattre, aussi-bien que François de Sales, *Placavit monstra :* les uns dans nous-mêmes, & les autres dans le prochain. Dans nous-mêmes ce sont nos vices qui nous corrompent, nos passions qui nous dominent, l'esprit du monde, l'amour du plaisir, le libertinage, l'impiété, l'a- Eccles. c. 45.

varice, l'orgueil, l'ambition. Or ces monſtres domeſtiques, j'en conviens, c'eſt par la ſévérité que nous devons les exterminer de notre cœur, & les détruire. Soyons ſéveres alors, & ne nous épargnons point, ne nous flattons point; notre douceur nous ſeroit pernicieuſe, & bien-loin d'étouffer nos paſſions, elle ne ſerviroit qu'à les nourrir & à les fortifier. Mais il y a d'autres monſtres que nous devons attaquer dans le prochain, ſur-tout dans ceux avec qui nous avons certains rapports de ſupériorité, de proximité, d'amitié : & ces monſtres, par exemple, ce ſont la colere de l'un, ſes emportements & ſes violences, la haine de l'autre, ſes animoſités & ſes reſſentiments; l'humeur de celui-là, ſes bizarreries & ſes caprices; les déſordres de celui-ci, ſes habitudes criminelles & ſes débauches. Voilà ſouvent la matiere de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez eſpérer de vaincre que par la douceur. Vous aurez beau chercher d'autres voies; il en faudra toujours revenir à celle que l'évangile nous a enſeignée : *Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram.* Heureux ceux qui ſont doux & pacifiques, parce qu'ils poſſéderont la terre : c'eſt-à-dire, parce qu'ils ſe rendront maîtres des cœurs, & qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réuſſira pas; autorité, rigueur du droit, raiſon, adreſſe de l'eſprit. Car les autres ne déféreront pas à nos bel-

Matth. c. 5.

les penſées, & ils croiront juger des choſes auſſi ſainement que nous. Nous dirons bien des raiſons; mais on ne prendra pas toujours pour regle notre raiſon. Nous ferons valoir notre autorité; mais ce ne ſera ſouvent que pour cauſer de plus grandes révoltes. D'y procéder par la rigueur du droit, c'eſt s'engager dans des conteſtations éternelles, dans des examens infinis, & ſuſciter des guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reſte donc que la douceur, qui gagne peu-à-peu, qui perſuade ſans diſpute, & qui entraîne ſans effort. Apprenez de moi, diſoit le Sauveur du monde, que je ſuis doux & humble de cœur: ſoyez-le comme moi, & vous entretiendrez le bon ordre & la paix : *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.* Je ſais que pour cela il faudra prendre ſur ſoi, compatir, excuſer, diſſimuler, céder, condeſcendre, ſe ſoumettre, & s'humilier; & de plus, je ſais que tout cela eſt difficile. Mais voilà pourquoi je vous diſois, il y a quelque temps, que la grande ſévérité du chriſtianiſme conſiſtoit dans la pratique de la charité, & que c'étoit une illuſion de la vouloir chercher hors de là, ou de prétendre la trouver ſans cela. Saint François de Sales s'eſt adonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intérêt de la foi, & nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité. Car la charité ne nous doit pas être moins pré-

Matth. c. 11.

cieuſe que la foi, & nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'eſt par la force de ſa douceur que François a triomphé de l'héréſie; & c'eſt par l'onction de ſa douceur qu'il a rétabli la piété dans l'égliſe. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention pour cette ſeconde partie.

II PARTIE.

LES évêques, dit ſaint Denis, ſont les princes de la hiérarchie eccléſiaſtique : il leur appartient donc de perfectionner les fideles, comme les anges dans la hiérarchie céleſte perfectionnent ceux qui leur ſont inférieurs. De là vient, ajoute ſaint Thomas, l'obligation indiſpenſable qu'ont les évêques d'être parfaits, puiſqu'il n'eſt pas poſſible, au moins dans l'ordre naturel des choſes, qu'ils communiquent aux autres par leur action ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, ſe trouve pleinement juſtifiée dans notre illuſtre prélat. Il a été choiſi de Dieu, pour répandre l'eſprit de piété dans tout le corps de l'égliſe, & il l'a fait par trois excellents moyens : par la douceur de ſa doctrine, par la douceur de ſa conduite, par la douceur de ſes exemples. C'eſt ce qui l'a élevé à un ſi haut rang, & placé comme l'agneau de Dieu, ſur la ſainte montagne : *Et vidi, & ecce agnus ſtabat ſupra montem Sion.*

Apoc. c. 14.

La piété tire un merveilleux ſecours de la doctrine, mais toute doctrine n'eſt pas propre à la piété. Sans parler de la fauſſe doctrine qui ſéduit, de la mauvaiſe doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes & toutes ſaintes qu'elles ſont, ou ſurpaſſent l'eſprit par leur élévation, ou l'épuiſent par leur ſubtilité, ou l'accablent par leur rigueur. Les unes l'éclairent, ſans l'émouvoir; d'autres le touchent, ſans l'inſtruire; celles-ci ſont trop myſtérieuſes, & l'embarraſſent; celles-là trop auſteres, & le rebutent. Pourquoi de tant d'éloquentes prédications & de tant de livres remplis de piété, y en a-t-il ſi peu qui nous l'inſpirent? C'eſt que la doctrine des hommes partant & d'un eſprit défectueux, & d'un ſens particulier, elle tient toujours des qualités de ſon principe; & par conſéquent, ne peut être ni parfaite ni univerſelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fermé; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence: au-lieu que celle qui vient de Dieu, ſe fait comprendre à tous, & goûter de tous: *Et erunt omnes docibiles Dei.* *Joan. c. 6.* Or telle eſt la merveille que je découvre dans le grand & incomparable François de Sales. Sa doctrine eſt une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la même ſubſtance nourrit auſſi-bien que la manne, toutes ſortes de perſonnes. Et je puis dire, ſans bleſſer le reſpect que je dois à tous

les autres écrivains, qu'après les saintes écritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fideles, que ceux de ce saint évêque. Oui, chrétiens, les Peres ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour l'explication de nos mysteres, les historiens pour conserver la tradition de l'église; ils ont tous excellé dans leur genre, & nous leur sommes à tous redevables; mais pour former les mœurs des fideles, & pour établir dans les ames une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Geneve. Son Introduction seule à la vie dévote, combien a-t-elle converti de pécheurs? Combien a-t-elle formé de religieux? Combien d'hommes & de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage? combien dans tous les états a-t-elle fait de changements admirables? Je vous le demande, chrétiens. Car pourquoi citer ici les souverains pontifes, les cardinaux, les princes & les rois qui lui ont donné tant d'éloges; & pourquoi rapporter un nombre presque infini de miracles que la lecture de ce livre a produits? Vous l'avez entre les mains; & une des marques les plus évidentes de son excellence & de son prix, c'est que dans le christianisme il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert, sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints desirs d'être à Dieu, sans que l'esprit de grace vous ait parlé intérieure-

ment, ſans que la conſcience vous ait fait quelque reproche? Or ce que vous avez éprouvé, mes chers auditeurs, eſt une expérience générale, & la meilleure preuve de la propoſition que j'ai avancée, ſavoir, que François, par ſa doctrine, a répandu dans les cœurs l'eſprit de la vraie piété.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende ſi univerſelle & ſi efficace? Qui fait que ni les ſavants n'y trouvent rien au-deſſous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé; qu'elle convient à toutes ſortes de conditions; qu'il n'y a point de tempérament qui n'en reſſente l'impreſſion? C'eſt, mes freres, cette douceur ineſtimable, qui faiſoit diſtiller de la plume de notre ſaint évêque, comme des levres de l'épouſe, le lait & le miel : *Favus diſtillans labia tua, mel & lac ſub lingua tua.* Cant c. 4. Voilà ce qui a donné tant de goût pour ſes ouvrages aux ames les plus mondaines & les moins ſenſibles à la piété. Prenez garde au reſte : je ne dis pas que la doctrine de François de Sales ſoit douce dans ſes maximes. Il n'y a rien de ſi difficile dans la loi chrétienne, qu'elle n'embraſſe, mais en cela même elle eſt plus conforme à celle de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur, remarque ſaint Auguſtin, dit que ſon joug eſt doux : *Jugum meum ſuave eſt :* pourquoi? parce qu'il nous impoſe une charge plus légere? non ſans doute : trois additions à la loi écrite qu'il exprime en ces Matth. c. 11.

Matth. c. 5. termes : *Ego autem dico vobis*, ſont d'une obſervance plus rigoureuſe, que tous les anciens préceptes. Le joug du Seigneur eſt doux, ajoute ce Pere, non point à raiſon de ſa matiere, car c'eſt un joug ; mais par la grace de l'évangile, qui nous aide à le porter. Ainſi la morale que François a enſeignée, eſt en elle-même une morale ſublime & de la plus haute perfection. Mais ſuivant le deſſein de ſon maître, il a, par l'onction de ſes écrits, adouci l'amertume de la croix, que Jeſus-Chriſt avoit rendue ſi deſirable & ſi précieuſe en la détrempant dans ſon ſang. Ah, chrétiens ! ſi la morale de ce ſaint prédicateur, ſeulement tracée ſur le papier, eſt encore ſi puiſſante, que ne pouvoit-elle point, quand elle étoit vivante & animée ? & lorſqu'elle partoit immédiatement de ce cœur embraſé du zele le plus pur & le plus ardent, quel feu ne devoit-elle pas répandre par-tout ? De vous dire que François de Sales a été l'oracle de ſon temps, que Paris l'a admiré, que les parlements de France par des députations honorables l'ont recherché pour entendre ſa doctrine, qu'il fut l'apôtre de la cour, ce ſeroit peu ; & ſi vous ſavez peſer les choſes au poids du ſanctuaire, vous l'eſtimerez plus, ſortant de ce grand monde d'admirateurs qui le ſuivoient en foule & ſe retirant dans le déſert, c'eſt-à-dire, quittant la cour & Paris, pour conſacrer les carêmes entiers aux moindres villes de ſon dioceſe, & aimant mieux,

comme Jeſus-Chriſt, prêcher dans les bourgades que dans Jéruſalem. De là même auſſi ces bénédictions abondantes que Dieu donnoit à ſon miniſtere. De là ces ſoupirs que pouſſoient vers le ciel ſes auditeurs, & ces larmes qui couloient de leurs yeux. De là ces fruits de pénitence qu'il recueilloit après ſes prédications évangéliques, comme le ſeul tribut qu'il prétendoit tirer de cet emploi : recevant les pécheurs, écoutant leurs confeſſions, les encourageant & les conſolant, leur preſcrivant des regles de vie conformes à leur état, & tout cela avec cette ſage douceur qui les convainquoit & qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des ſouhaits de ſaint Fulgence étoit de voir ſaint Paul prêchant l'évangile ; & ne vous ſentez-vous pas, chrétiens, touchés du même deſir à l'égard de François de Sales ? Or il eſt aiſé de vous ſatisfaire : l'évêque de Geneve vit encore dans ſes écrits, parce qu'il y a laiſſé tout ſon eſprit : choiſiſſez-le pour votre prédicateur ; en tous temps & en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'aurai pas peu fait pour votre ſalut, ſi je puis vous engager à cette ſainte pratique ; & cet homme de Dieu aura la gloire de continuer après ſa mort ce qu'il a ſi heureuſement commencé pendant ſa vie, lorſqu'il a établi la piété & le culte de Dieu par la douceur de ſa doctrine.

Ce ſujet eſt trop vaſte, mes chers auditeurs, pour le renfermer dans un ſeul

discours. A cette douceur de la doctrine François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des ames, & quel nouveau champ s'ouvre devant moi ? Que dirai-je des effets merveilleux que produisit dans l'église une telle direction ? Je n'en veux qu'un exemple : il est mémorable. Je parle de ce saint ordre qu'il a institué sous le titre de la visitation de Marie. Oui, chrétiens, c'est à la conduite de son instituteur, à cette conduite également religieuse & douce qu'il doit sa naissance ; c'est sur cette conduite qu'il est fondé, c'est par cette conduite qu'il subsiste. Vous le savez : Dieu choisit l'illustre & vénérable dame de Chantal pour l'exécution de ce grand ouvrage, & l'adressa à François de Sales, auquel il avoit inspiré le même dessein. Dès qu'elle a vu ce saint prélat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de sa douceur. Cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans
Prov. 31. notre France, *Mulierem fortem quis inveniet ?* connoît bientôt que son saint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire : *Gustavit & vidit quia bona est negotiatio ejus.* Cela suffit, & sans une plus longue délibération elle se résout à tout entreprendre pour seconder son zele : *Manum suam misit ad fortia.* Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde ; elle quitte sa patrie & va dans une autre terre planter une nouvelle vigne, qui devoit fructifier au centuple & se répandre

de toutes parts : *De fructu manuum suarum plantavit vineam.* A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail, & pour s'enrichir de graces & de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Telle fut l'origine de cet ordre si floriſſant. Vous me demandez quelle est sa loi fondamentale ? la voici dans les paroles du Sage au même endroit : *Et lex clementiæ in lingua ejus ;* une autre version porte, *lex manſuetudinis ;* c'est la loi de douceur, cette loi extraite du cœur de François, pour être gravée dans celui de ses filles en Jesus-Christ. Car il ne falloit pas qu'une si belle vertu mourût dans sa personne ; & si le double esprit du prophete dût être transmis à un autre, il étoit encore plus important que l'esprit simple & doux de ce glorieux fondateur fût multiplié : *Manſuetudo multiplicavit me.* Il semble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il étoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit. Cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, & qu'il avoit avec ces ames prédestinées. A cette douceur d'esprit il rapporte toutes les constitutions de son ordre. Pourquoi de toutes les congrégations religieuses, celle-ci est-elle spécialement favorisée du ciel ? Pourquoi par un avantage assez rare,

lorſque le temps altere tout, croît-elle ſans ceſſe dans la perfection de ſon inſtitut, au-lieu d'en dégénérer ? Pourquoi ſe remplit-elle tous les jours de tant de ſujets diſtingués, & par la ſplendeur de leur naiſſance, & par le mérite de leurs perſonnes ? c'eſt que l'eſprit de François y regne, c'eſt qu'elle eſt gouvernée par ſa douceur. Je ne dis pas ceci, mes très-cheres ſœurs, pour vous donner la préférence au-deſſus de tous les ordres de l'égliſe : vous les devez honorer, & ce ſera toujours beaucoup pour vous d'être les plus humbles dans la maiſon de Dieu. Mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur, qui vous doit être ſi précieuſe, puiſque c'eſt l'héritage de votre pere, & que vous ne le pratiquerez jamais ſelon ſes regles, ſans triompher de toutes les paſſions, ſans acquérir toutes les vertus, & ſans vous élever comme lui juſqu'au ſommet de la montagne ou de la ſainteté évangélique : *Et vidi, & ecce agnus ſtabat ſupra montem Sion; & cum eo centum quadraginta quatuor millia.* *Apoc. c. 4.*

Quand le grand évêque de Geneve par la douceur de ſa conduite & pour l'avancement de la piété, n'auroit rien fait davantage que d'établir dans le chriſtianiſme un ordre où Dieu eſt ſi parfaitement & ſi conſtamment ſervi, ne ſeroit-ce pas aſſez, & ne trouverois-je pas en cela même l'ample matiere d'un des plus ſolides & des plus magnifiques éloges ? Mais, non, chré-

tiens, Dieu a prétendu de lui, & attend aujourd'hui de moi quelque chose de plus. Dieu, dis-je, a prétendu de lui que par la douceur de ses exemples il fît renaître en vous l'esprit de la piété chrétienne; & Dieu attend encore de moi, qu'en vous les proposant, je contribue à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ai dit, & regardez seulement la vie de François de Sales : c'est un des plus excellents modeles que vous puissiez imiter. Hélas, mes chers auditeurs! où la piété en est-elle maintenant réduite? François de Sales lui avoit donné du crédit; elle régnoit de son temps jusques dans la cour, où il l'avoit introduite avec honneur : & présentement n'est-elle pas en quelque sorte bannie de la société des hommes? Les libertins méprisent insolemment ses maximes, & elle passe parmi ces prétendus esprits forts pour simplicité & pour foiblesse, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, & qu'elle nous assujettit à la loi de Dieu. Les grands dont elle devoit être autorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition & l'intérêt qui les dominent. Tout le reste à peine la connoît-il, tant il est aveugle & grossier. On se contente de vivre, sans penser à vivre chrétiennement. Ce désordre n'est-il pas tel que je le dis; & si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas être touchés? Mais quoi, mes freres, ne le corrigerons-nous point

ce désordre si déplorable? & faisant profession de garder si exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrétien? Ah! du moins considérez ici le modele que je vous présente : il vous fera voir ce que c'est que la piété ; il vous la fera non-seulement estimer, mais aimer. La providence qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable. Il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice pour son zele. Il est demeuré dans sa patrie; mais il a été prophete & plus que prophete, puisqu'il en a été le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, & n'y êtes-vous pas indispensablement obligés?

François n'a point refusé les bénéfices de l'église : il étoit plus nécessaire qu'il nous enseignât à les bien recevoir. Voyez s'il y est entré par des considérations humaines, & déplorez les abus & les scandales de notre siecle, où ce sont des vues intéressées, des vues ambitieuses qui nous servent de vocation pour tous les états, même les plus saints. De cet exemple vous tirerez deux regles de conduite; l'une particuliere, l'autre générale. Car d'abord vous apprendrez en particulier, avec quel esprit vous devez approcher de l'autel du Seigneur, & paroître dans son sanctuaire; que

que c'eſt le Seigneur même qui doit vous appeller à ce ſacré miniſtere, & non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une conſéquence plus générale, vous conclurez enſuite, que Dieu étant le maître de toutes les conditions, c'eſt à lui de les partager, à lui de vous les marquer, à lui de vous choiſir, ſans qu'il vous ſoit permis de prévenir ou d'interpréter ſon choix à votre gré. Si ces regles étoient fidélement obſervées, nous ne verrions pas dans les bénéfices & les dignités eccléſiaſtiques tant de ſujets qui ne s'y ſont ingérés que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voies les plus ſordides & les plus baſſes : & nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes ſans mérite, ſans talent, ſans nulle diſpoſition, occuper les places les plus honorables & ſe charger des fonctions les plus importantes.

François, en acceptant la dignité épiſcopale, ne nous a pas donné le même exemple de renoncement, que pluſieurs autres qui ont pris la fuite & ſe ſont cachés dans les déſerts, pour éviter ou un fardeau, ou un honneur qu'ils craignoient. Mais j'oſe dire néanmoins, qu'en cela même il a fait quelque choſe de plus rare & de plus inſtructif pour nous. Car ſe trouvant engagé à une égliſe pauvre & déſolée dont Dieu lui avoit confié le ſoin, jamais rien ne l'en put ſéparer. C'étoit ſon épouſe; & toute défigurée qu'elle paroiſſoit à ſes yeux, il

lui fut toujours fidele : en ſorte qu'il la préféra à tout ce qu'on put lui offrir de plus ſpécieux & de plus brillant. Un tel exemple n'a-t-il pas je ne ſais quoi qui gagne le cœur ? Vous me demandez, chrétiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs ? rien de plus juſte & de plus néceſſaire à une ſolide piété. C'eſt d'aimer la condition où Dieu vous a appellés, quelle qu'elle ſoit ; de vous y tenir, & de ne chercher rien au-delà : perſuadés que ſi vous y ſuivez les vues de la providence, ſi vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous ſanctifier. C'eſt de réprimer ces inſatiables deſirs, qui inſpirent aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroître ; formant toute votre vie ſur les grandes maximes du véritable honneur, de la raiſon, de la foi, & n'écoutant point ces faux principes qu'on ſe fait dans le ſiecle & même dans l'égliſe, pour viſer ſans ceſſe plus haut & pour ne mettre jamais de bornes à ſes prétentions. Dès que vous ſaurez ainſi vous fixer, vous ne ſerez plus ſi entêtés de votre fortune, ſi diſtraits & ſi diſſipés : vous vous préſerverez de mille écueils, où l'innocence échoue ; & plus attentifs ſur vous-mêmes, vous ſerez plus en état de goûter Dieu, & de marcher tranquillement & avec aſſurance dans ſes voies.

François revêtu de l'épiſcopat a fait con-

ſiſter ſa perfection dans la pratique des devoirs propres de ſon miniſtere, viſitant ſon égliſe, tenant des ſynodes, conférant les ordres ſacrés, inſtruiſant les prêtres, dirigeant les conſciences, prêchant la parole de Dieu, adminiſtrant les ſacrements. En tout cela rien d'extraordinaire, ſinon qu'il le faiſoit d'une maniere non ordinaire, parce qu'il le faiſoit en ſaint : c'eſt-à-dire, parce qu'il le faiſoit avec fidélité, deſcendant à tout, juſques à converſer avec les pauvres, & à enſeigner lui-même la doctrine chrétienne aux enfants : parce qu'il le faiſoit avec aſſiduité, ayant ſes heures, ſes jours, tous ſes temps marqués, & donnant à chacun ce qui lui étoit deſtiné : parce qu'il le faiſoit avec perſévérance & ſans relâche, s'élevant au-deſſus de tous les dégoûts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces viciſſitudes & de ces changements perpétuels, qui ſelon les différentes conjonctures, nous rendent ſi différents de nous-mêmes : parce qu'il le faiſoit toujours avec une ferveur vive & animée, ne ſe déchargeant point ſur les autres de ce qu'il pouvoit lui-même porter ; le premier au travail, & le dernier à le quitter, ne comptant pour rien les fatigues paſſées, & ne penſant qu'à en prendre de nouvelles & qu'à recommencer : enfin, parce qu'il le faiſoit avec une droiture & une pureté d'intention, qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choſes, même des plus légeres en apparence,

& leur imprimoit un caractere de ſainteté; n'ayant en vue que Dieu, que le bon plaiſir de Dieu, que l'honneur de Dieu. Ah! chrétiens! on ſe fait tant de fauſſes idées de la piété; on la croit fort éloignée, lorſqu'elle eſt auprès de nous; on ſe perſuade qu'il faut ſortir de ſon état, & abandonner tout pour la trouver, & voilà ce qui ralentit toute notre ardeur & ce qui nous déſeſpere. Mais étudiez bien François de Sales, c'eſt aſſez pour vous détromper. Vous apprendrez de lui que toute votre piété eſt renfermée dans votre condition & dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidélement obſervés : ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les diverſes relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de miniſtres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domeſtiques en qualité de maîtres, ou avec des enfants en qualité de peres & de meres, avec qui que ce puiſſe être, & dans quelque ſituation que ce puiſſe être; embraſſez tout cela, accompliſſez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. Je dis dans vos devoirs aſſidument pratiqués : ayez dans l'ordre de votre vie certaines regles qui diſtribuent vos moments, qui partagent vos ſoins, qui arrangent vos exercices ſelon la nature & l'étendue de vos obligations; tracez-les vous-mêmes ces regles, ou pour agir plus ſûrement & plus chrétiennement,

engagez un ſage directeur à vous les preſcrire, & faites-vous une loi inviolable de vous y ſoumettre. Je dis dans vos devoirs conſtamment remplis : avancez toujours dans la même route, ſans vous détourner d'un pas; & malgré l'ennui que peut cauſer une longue & fatiguante continuité, n'ayez pour mobiles que la raiſon & la foi, qui chaque jour ſont les mêmes, & qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mêmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardés avec une ſainte ardeur; non pas toujours avec une ardeur ſenſible, mais avec une ardeur de l'eſprit, indépendante des ſentiments, & au-deſſus de tous les obſtacles. Enfin je dis dans vos devoirs ſanctifiés par la droiture de votre intention, tellement que dégagés de tout autre intérêt & de tout autre deſir, vous ne ſoyez en peine que de plaire à Dieu, & ne vous propoſiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous enſeignera le ſaint directeur, dont vous venez d'entendre l'éloge, & dont je voudrois que les leçons fuſſent gravées dans votre ſouvenir avec des caracteres ineffaçables. Voilà dans ſes exemples le précis & l'abrégé de ſa morale; de cette morale également ennemie de tout excès, ſoit de relâchement, ſoit de rigueur; de cette morale qui ne ménage & ne flatte perſonne, mais auſſi qui ne décourage & ne rebute perſonne; de cette morale qui joint ſi bien

enſemble, & toute la douceur, & toute la perfection de la loi évangélique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuſes pénitences à pratiquer, ni de grands efforts à ſoutenir. J'en conviens; mais j'ajoute & je réponds, que c'eſt cela même qui en fait l'excellence & qui nous en doit donner la plus haute eſtime. Car c'eſt là que ſans qu'il paroiſſe beaucoup de mortifications, on a ſans ceſſe à ſe mortifier; que ſans croix en apparence, on trouve ſans ceſſe à ſe crucifier; que ſans nulle violence au-dehors, il faut ſans ceſſe ſe vaincre & ſe renoncer. Et je vous le demande en effet, chrétiens: pour s'aſſujettir comme François de Sales, à une obſervation exacte & fidelle, à une obſervation pleine & entiere, à une obſervation conſtante & aſſidue, à une obſervation ſainte & fervente des devoirs de chaque état, quelle attention eſt néceſſaire? quelle vigilance & quels retours ſur ſoi-même? Et pour ſe maintenir dans cette attention & cette vigilance continuelle, de quelle fermeté a-t-on beſoin, & en combien de rencontres faut-il ſurmonter la nature, captiver les ſens, gêner l'eſprit? D'ailleurs combien de devoirs difficiles en eux-mêmes & très-onéreux? combien qui nous expoſent à mille contradictions & à mille combats? combien dont on ne peut s'acquitter ſans ſe faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence? combien qui demandent

le plus parfait désintéressement, le sacrifice le plus généreux de toutes les inclinations, de toutes les liaisons du sang & de la chair? Et comme tout cela se fait selon les obligations ordinaires de la condition, & n'a pas un certain faste, ni un certain brillant, que la singularité donne à d'autres œuvres; quelle doit être la force & la pureté de nos sentiments, lorsque sans nul soutien extérieur, sans nul éclat & sans nulle vue de paroître, la seule religion nous anime, la seule équité nous sert d'appui, le seul devoir nous tient lieu de tout? Ah, mes chers auditeurs! entrons dans cette voie, & ne craignons point qu'elle nous égare. C'est la voie la plus droite & la plus courte. Elle est ouverte à tout le monde, & François a eu la consolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fideles. Si par une dangereuse illusion, elle ne nous semble pas encore assez étroite, c'est que nous n'y avons jamais bien marché, & que nous ne la connoissons pas. Faisons-en l'épreuve, & quand après une épreuve solide nous la trouverons trop large, alors il nous sera permis de chercher une autre route, & d'aspirer à une plus sublime perfection.

Vous cependant sur qui Dieu répandit sa lumiere avec tant d'abondance, & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidele & zélé pasteur des ames, grand saint, recevez les honneurs solemnels que vous rend aujourd'hui tout le

peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de ſa reconnoiſſance. Elle ſait ce qu'elle doit à vos ſoins, & elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter en quelque ſorte auprès de vous. C'eſt elle qui la premiere vous avoit déja canoniſé par la voix publique, & c'eſt elle qui vient enfin de conſommer l'ouvrage de votre canoniſation par la voix de l'égliſe. C'eſt à la requête de ſon roi, à l'inſtance de ſes prélats, à la ſollicitation de tout ſon clergé, que vous avez été proclamé ſaint. Il étoit juſte qu'elle vous rendît, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes, ce que vous lui avez donné devant Dieu. Pendant votre vie vous avez travaillé à la ſanctifier : il étoit juſte qu'après votre mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement & hautement votre ſainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous préſente, comme membre d'une compagnie, à qui l'éducation de votre jeuneſſe fut confiée, dans les mains de qui vous remîtes le plus précieux dépôt de votre conſcience; & qui eut enfin la conſolation de recueillir vos derniers ſoupirs, & de conduire votre bienheureuſe ame dans le ſein de Dieu. Du reſte, mes chers auditeurs, entrons tous dans l'eſprit de cette ſolemnité. Qu'eſt-ce que la canoniſation d'un ſaint? Un engagement à acquérir nous-mêmes, avec la grace & le ſecours de Dieu, toute la ſainteté qui

Le Pere Bourdaloue fit ce ſermon pour la cérémonie de la canoniſation de S. François de Sales.

nous convient. Car célébrer la canoniſation d'un ſaint, c'eſt profeſſer que la véritable gloire conſiſte dans la ſainteté ; qu'il n'y a rien de grand & de ſolide dans le monde que la ſainteté ; que toute la félicité & tout le bonheur de l'homme eſt attaché à la ſainteté. Or je ne puis profeſſer tout cela, ſans me ſentir excité fortement, & ſollicité à la pourſuite de la ſainteté ; & je me condamne moi-même par ma propre confeſſion, ſi reconnoiſſant tout cela, je n'en ai pas plus de zele pour ma ſanctification. Il n'eſt pas néceſſaire que nous ſoyons canoniſés dans l'égliſe, comme François de Sales, mais il eſt d'une néceſſité abſolue que nous ſoyons ſaints par proportion comme lui. Nous trouverons dans ſa doctrine de quoi nous éclairer, dans ſa conduite de quoi nous régler, dans ſes exemples de quoi nous animer, & dans la gloire où il eſt parvenu, de quoi éternellement & pleinement nous récompenſer. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Ego minimus in domo patris mei.

Je suis le plus petit dans la maison de mon pere.
Au livre des Juges, chap. 6.

CES paroles que j'applique au glorieux patriarche dont nous célébrons ici la fête, furent autrefois prononcées par Gédéon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne loi. Dieu l'avoit choisi pour combattre les Madianites enflés de leur victoire, pour délivrer les Hébreux ses compatriotes de l'oppression, & pour être enfin le chef, le conducteur, & le souverain de son peuple. Mais qui suis-je, dit ce saint capitaine, surpris du choix que Dieu faisoit de lui pour une si haute entreprise; & com-

ment eſt-ce, Seigneur, que vous avez jetté les yeux ſur moi? Je ſuis de la derniere des douze tribus, qui eſt celle de Manaſſé. Dans la tribu de Manaſſé ma famille eſt la moindre de toutes; & moi je ſuis le plus petit de la maiſon de mon pere: par où donc pourrai-je ſauver Iſraël? *In quo liberabo Iſraël? Ecce familia mea infirma eſt in Manaſſe, & ego minimus in domo patris mei.* Va, lui répondit le Seigneur, ne ſois point en peine: je me joindrai à toi, je t'éleverai, & te ferai grand. Cette promeſſe s'accomplit, & vous ſavez à quel point de grandeur Gédéon parvint, & combien ſon nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu, & fameux dans toute la terre. N'eſt-ce pas là, chrétiens, l'image la plus naturelle & la plus parfaite de l'incomparable François de Paule; & ne ſemble-t-il pas que le Saint-Eſprit ſous ces traits ait prétendu nous le marquer par avance, & nous le faire connoître? Dieu le deſtinoit à des commiſſions importantes; à fonder dans l'égliſe un nouvel ordre; à combattre le monde, le démon & la chair, ces dangereux ennemis de notre ſalut; & ſur cela quel étoit le ſentiment de ce ſaint inſtituteur? Le même que celui de Gédéon. Hé quoi, mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoiſſez; je ſuis le plus petit des hommes, & le moyen que dans mon extrême foibleſſe, je ſois en état de ſeconder vos vues ſur moi, & de les remplir? *Ego* *Jud. c. 6.*

minimus in domo patris mei. Je le sais, répond le Seigneur ; mais c'est pour cela même que je t'exalterai, & que je te comblerai de gloire. Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panégyrique de François de Paule, c'est faire le panégyrique de l'humilité ; ou faire le panégyrique de l'humilité, c'est faire celui de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abymées dans celle-là : sa foi merveilleuse, sa charité ardente & zélée, son austérité de vie, & sa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon dessein, implorons le secours du ciel, & demandons-le par l'intercession de la plus humble des vierges. *Ave, Maria.*

QUOIQUE l'humilité soit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus soumise & la plus modeste, souvent néanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudroit aussi-bien que l'orgueil, résister à Dieu, & combattre contre Dieu. L'écriture sainte, au livre de la Genese, nous représente un combat qui se passa dès le commencement du monde entre Dieu & les hommes, & dont l'orgueil des hommes fut le seul principe. Des hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu même ; & Dieu malgré eux, entreprit de les humilier. L'orgueil des géants s'arma d'insolence & de présomption contre la toute-

puiſſance de Dieu ; & la toute-puiſſance de Dieu s'arma de foudres contre l'orgueil des géants. Mais, chrétiens, j'ai à vous propoſer aujourd'hui un combat bien différent, & non moins ſaint que l'autre étoit criminel. Car quoique ce ſoit un combat entre Dieu & l'homme, il a cela de propre & de merveilleux, que bien-loin de ſéparer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, & l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers auditeurs, c'eſt celui de l'humilité de François de Paule, contre la libéralité & la magnificence divine. Dieu veut exalter François ; & François, autant qu'il lui eſt permis, s'oppoſe à ſon exaltation. François veut s'abaiſſer & s'anéantir ; & Dieu, pour le relever, le tire de l'obſcurité où il veut vivre, & s'oppoſe à ſon anéantiſſement. Voilà tout mon ſujet ; concevez-le bien, parce que ce ſera tout le fonds & tout le partage de ce diſcours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde, c'eſt la premiere partie. Et Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence pour le faire grand, c'eſt la ſeconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans ſon évangile, que celui qui s'humilieroit, ſeroit exalté, *Qui ſe humiliaverit, exaltabitur ;* & il falloit que cet oracle ſe vérifiât : or je prétends qu'il n'a jamais été plus authentiquement vérifié, ni dans un exemple plus illuſtre que dans la

Matth. c. 23.

perſonne du ſaint fondateur que nous honorons en ce jour; & pour vous en convaincre, je vous ferai voir d'une part François de Paule qui s'humilie, & Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, chrétiens : il y aura là également & de quoi ſatisfaire à votre dévotion, & de quoi ſervir à votre inſtruction.

I. PARTIE.

N'ÊTRE rien, & ne s'eſtimer rien; être peu de choſe, & s'eſtimer peu de choſe; être mépriſable, & ſe mépriſer en effet ſoi-même, c'eſt l'indiſpenſable devoir de l'humilité. Mais être grand, & s'étudier à devenir petit; être diſtingué aux yeux de Dieu, & n'être à ſes propres yeux qu'un vil ſujet; être tout ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, & dans la ſienne propre ſe rabaiſſer au-deſſous de tous les hommes, c'eſt la grace, c'eſt la perfection de l'humilité, & ce que ſaint Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere & contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipſis mirabilius judico.* Or voilà, chrétiens, le caractere de l'humilité de ſaint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur & de gloire, un homme puiſſant en œuvres & en paroles; un homme vénérable aux ſouverains de la terre, chéri des papes, recherché des rois, honoré des peuples; un homme de

Bernard.

miracles, & dont tout le ſoin néanmoins eſt de ſe cacher & de s'obſcurcir; qui ne travaille que pour cela, & qui n'a de penſée que pour cela, qui met en uſage tout ce que l'eſprit de Dieu peut ſuggérer, & tout ce que l'eſprit humain peut imaginer pour cela : voilà en raccourci tout le portrait de ce grand ſaint.

François réuſſit d'abord dans cette entrepriſe. Dès qu'il s'apperçut que Dieu commençoit à opérer en lui des choſes extraordinaires; que dès les premieres années de ſa vie le ciel le prévenoit des plus rares bénédictions; que déja ſon enfance étoit devenue illuſtre par divers prodiges, & que le bruit de ces prodiges ſe répandant au-dehors, ſon humilité en pourroit recevoir quelque atteinte, que fait-il? il forme un deſſein que la ſeule grace du chriſtianiſme lui put inſpirer. S'il eût conſulté la prudence de la chair, elle eût traité de folie une ſi ſage réſolution; mais c'eſt l'eſprit du Seigneur qui le conduit, & il ne veut point d'autre conſeil. Sous un tel guide, il ſe dérobe de la maiſon paternelle. Il entre dès l'âge de treize ans dans un déſert, qui ſembloit plutôt être la retraite des bêtes ſauvages que des hommes. Il y trouve une ſolitude, que Dieu même lui avoit préparée dans une étroite caverne. Il regarde cette grotte comme ſon tombeau; il s'y enſevelit tout vivant, & il eſt réſolu d'y demeurer & d'y mourir.

Ce fut là, chrétiens, comme le pre-

mier pas de ſon humilité. De vous dire ce que fit ce ſaint ſolitaire, ſéparé de tout commerce, & n'ayant à traiter qu'avec Dieu : de vous dire quelles faveurs céleſtes il reçut, de quelles lumieres il fut éclairé, de quels ſentiments il fut pénétré, à quelles auſtérités il ſe condamna, combien de vertus héroïques il pratiqua, ce ſont des ſecrets qui paſſent toutes nos connoiſſances, & qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Je ne ſais qu'une ſeule choſe, mais cette ſeule choſe eſt plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs ſavoir, & que tout ce que je vous en pourrois apprendre : & quoi ? c'eſt que François de Paule voulut vivre dans cette ſolitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné généralement & ou-
Pſal. 30. blié des hommes : *Oblivioni datus ſum tanquam mortuus à corde.* C'eſt là, dis-je, tout ce que je ſais, & ce qui vaut les plus pompeux & les plus magnifiques éloges. Si je vous diſois que dans ſon déſert il mena une vie toute évangélique ; qu'il y eut avec Dieu les communications les plus intimes, & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, les entretiens les plus familiers ; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraiſon la plus ſublime & de la plus haute contemplation : ſi je vous diſois qu'il conſacra ce ſaint lieu par des ferveurs & même des excès de pénitence, qui l'égalerent aux Elies & aux Jean-Baptiſtes ; que le jeûne y fut ſa nourriture, le cilice ſon vête-

ment, la terre ſon lit; qu'il y fit de ſa chair une victime de mortification : tout cela vous paroîtroit grand, admirable, divin. Mais encore une fois, j'ai quelque choſe de plus grand à vous dire que tout cela; & c'eſt qu'en tout cela François voulut être caché, qu'en tout cela il ſuivit la belle maxime de ſaint Bernard, qui eſt le précis de l'humilité évangélique, *Ama neſciri;* qu'il dit à Dieu en tout cela comme Jérémie, *Diem hominis non deſideravi, tu ſcis :* Seigneur, vous le ſavez, je n'ai point recherché la vue des hommes; au contraire, je m'en ſuis éloigné, & je n'ai voulu avoir que vous pour témoin de mes actions & de ma vie. *Bernard.* *Jerem. c. 17.*

Si donc il fut ſaint dans le déſert, ce fut d'une ſainteté cachée; s'il y fut ſévere à lui-même, ce fut d'une ſévérité cachée; mais ſur-tout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, & par-là même de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde & dans le monde chrétien, une humilité d'une autre eſpece, une humilité qui éclate, une humilité qui ſe produit avec un extérieur plein de piété, une humilité qui attire le reſpect, qui ſe donne du crédit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle ſemble fuir. Eſt-ce une vraie humilité? Je n'en juge point, car c'eſt à Dieu d'en faire le diſcernement. Du reſte, quand je vois une humilité de ce caractere, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps & la ſurface de l'humi-

lité chrétienne, & qu'il ne m'appartient pas d'en ſonder le fond. Mais je crains pour elle, parce qu'il eſt très-dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'eſprit. Je m'en défie, parce que je me ſouviens de l'excellente inſtruction de ſaint Grégoire pape, ſavoir, que l'humilité eſt de la nature de ces ſenteurs précieuſes, qui ne ſe conſervent jamais mieux que dans un vaſe bien fermé, & qui s'évaporent dès qu'elles ſont expoſées au grand air. Voilà pourquoi François de Paule ſolidement humble, cacha dans les ténebres juſqu'à ſon humilité même, perſuadé qu'on ſe laiſſe bientôt enlever ce tréſor évangélique, dès qu'on le découvre, & qu'on le fait paroître au grand jour.

Que dis-je après tout, chrétiens? Eſt-ce que l'humilité doit toujours demeurer ſous le boiſſeau, & ne ſe montrer jamais? Elle le voudroit ainſi; mais il y a des conjonctures où elle eſt en quelque ſorte forcée de ſe faire voir; & quand par une longue & ſolide épreuve elle s'eſt bien affermie, elle peut enfin ſortir de ſon obſcurité pour ſuivre la voix de Dieu, & pour ſe conformer aux vues de la providence. François de Paule vivoit depuis ſix années entieres dans la plus ſombre retraite. Ce n'étoit point aſſez ſelon les deſirs de ſon cœur; mais c'étoit trop pour l'égliſe à qui Dieu le réſervoit, & trop pour les ames qui devoient être éclairées de ſes lumieres. Quelques charmes qu'ait donc pour lui ſa

ſolitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers auditeurs, il ne la quitta point, mais ſon hiſtoire nous dit un beau mot, & qui eſt plein d'un grand ſens : que cet homme de Dieu ſans quitter ſa ſolitude, qui fut le centre de ſon humilité, porta dans le monde en y entrant, tout l'eſprit de ſa ſolitude & de ſon humilité ; ou plutôt que le monde vint le chercher dans ſa ſolitude, pour y être ſanctifié par la vertu & par les exemples de ſon humilité. C'eſt ainſi que s'explique l'hiſtorien de ſa vie. Et en effet, dès que le ſolitaire de la Calabre commença malgré lui à être connu, dès que ſon nom fut divulgué dans les provinces voiſines, on vit les peuples de toutes parts aborder à ſa cellule, & y recourir comme à la ſource de la piété.

Quel prodige ! c'étoit un jeune homme : il n'avoit pas encore atteint ſa vingtieme année, il n'avoit nulle teinture des lettres, il ſembloit n'avoir nulle expérience ; & voici néanmoins un nombre preſque infini de diſciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choſes pour ſe donner à lui, qui le choiſiſſent pour leur maître, qui le reconnoiſſent pour leur légiſlateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui lui obéiſſent comme à leur pere, qui ſe ſoumettent à ſa diſcipline & à ſes inſtructions. Et que leur enſeigne-t-il ? un ſeul point ſur quoi Dieu l'a rendu ſavant, & qu'il a lui-même pris ſoin d'apprendre à l'école du Saint-Eſprit : *Diſcite à me quia* *Matth. c. 11.*

mitis ſum & humilis corde. Mes freres, leur dit-il, je ne ſais pas ce que vous prétendez, en me cherchant dans ce déſert, & me demandant des leçons & des regles de conduite. Mais je vous déclare que toute ma doctrine ſe réduit à un ſeul article. N'attendez point que je vous découvre de grands ſecrets, que je vous communique des penſées ſublimes, que je vous rende capables de pénétrer dans les myſteres de Dieu : je n'ai qu'une ſcience qui eſt Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt anéanti par l'humilité. Etre débonnaire & doux comme lui, être humble de cœur comme lui, c'eſt l'unique choſe que je veux ſavoir ; & dès que vous la ſaurez, vous ſaurez tout. Il ne leur prêche que cela ; & avec cela il les perſuade, il les convertit, il les détache du monde, il en fait des hommes tout ſpirituels, il les engage dans les voies de la croix les plus étroites ; & ce qui tient du miracle, dès l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un ordre approuvé par le ſaint Siege.

Mais de quel ordre ? Ah, chrétiens ? voilà ce que nous ne pouvons aſſez admirer : d'un ordre qu'il établit ſur le ſeul fondement de l'humilité ; d'un ordre qu'il gouverne par le ſeul eſprit de l'humilité ; d'un ordre qu'il diſtingue par le ſeul caractere de l'humilité. Tous les ordres ont leur caractere propre, & c'eſt ce qui fait cette variété myſtérieuſe du corps de l'égliſe dont parloit David : *Circumdata va-*

Pſal. 44

rietate. L'un a l'auſtérité pour partage, l'autre la pauvreté; celui-ci la contemplation, celui-là le zele des ames. Que fait ſaint François de Paule? Il embraſſe tout, l'auſtérité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-ci, le zele de ceux-là; mais à tous ces caracteres il en ajoute un qu'il veut être particulier à ſes enfants, c'eſt l'humilité. De là il demande au ſouverain pontife, & il en obtint comme un privilege & une grace qu'ils ſoient appellés minimes, c'eſt-à-dire, les plus petits dans la maiſon de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent ſon nom, parce qu'il ne veut pas que ſon nom vive dans la mémoire des hommes. Il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les faſſe connoître, ou comme pénitents, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence; ou comme pauvres ſelon l'évangile, quoiqu'ils aient toute la pauvreté évangélique; ou comme d'habiles maîtres de la vie ſpirituelle & contemplative, quoiqu'ils en poſſedent tous les tréſors; ou comme des miniſtres zélés pour la gloire de Dieu & pour l'avancement des ames, quoiqu'ils travaillent avec édification & avec fruit à l'un & à l'autre. Mais il veut que leur nom, ſi j'oſe parler ainſi, les rabaiſſe au-deſſous de tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre. Il va plus loin, & pour les maintenir toujours dans cette humilité qu'il leur propoſe comme leur eſſentielle perfection, il établit parmi eux une forme de gouvernement où regne

l'humilité, dont l'humilité eſt la baſe & le ſoutien, qui ordonne & qui regle tout par l'humilité. Dès-là que c'eſt une aſſemblée d'hommes, il faut, pour entretenir la ſubordination, qu'il y ait un ſupérieur; mais qu'eſt-ce dans l'idée de François de Paule, que ce ſupérieur? un homme au fond plus dépendant que les autres, & en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ſes apôtres : que celui qui eſt entre vous le plus grand, ſe faſſe le ſerviteur de tous; *Luc c. 22.* *Qui major eſt in vobis, fiat ſicut minor.* Mais l'autorité par-là n'eſt-elle point affoiblie? Ah, mes chers enfants! leur répondoit là-deſſus leur glorieux pere, il y aura toujours aſſez d'autorité parmi vous, s'il y a de l'humilité, & dès qu'il n'y aura point d'humilité, l'autorité ſeroit onéreuſe & inſupportable. Dans le monde l'autorité ſupplée au défaut de l'humilité; mais dans une ſociété religieuſe & entre des diſciples de Jeſus-Chriſt, l'humilité doit être le ſupplément de l'autorité. C'eſt pour cela qu'étant général de ſon ordre, François étoit toujours occupé dans les offices les plus abjects & dans les plus vils miniſteres, ſervant les autres & ne pouvant ſouffrir qu'on le ſervît lui-même. C'eſt pour cela qu'il fut un grand nombre d'années ſans faire aucunes regles. Et en effet, s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne ſeroit plus beſoin de regles ni de loix.

Mais il eſt temps, chrétiens, de faire paroître l'humilité de François de Paule

ſur le théâtre que la providence lui avoit préparé; je veux dire dans la cour, & dans la premiere cour du monde, qui eſt celle de nos rois. Car il y fut appellé, il y vécut; & nous pouvons dire en ce ſens, que ç'a été un homme de la cour. Il eſt vrai, mais il eſt encore plus vrai, que la cour, qui eſt le ſiege de l'orgueil du monde, devint comme le ſiege de ſon humilité. C'étoit ſans doute un pas bien gliſſant pour un ſolitaire & un religieux, que d'entrer dans la cour d'un prince; car qui ne ſait pas quels ſont les dangers de la cour, que c'eſt l'écueil de la ſainteté, & que les plus fortes vertus ſont ſujettes à y faire naufrage? Mais ne craignons rien pour François de Paule; il eſt humble, & cela ſuffit: s'il entre à la cour, ce ne ſera que par la porte de l'humilité; s'il y demeure, ce ne ſera que pour y exercer l'humilité; & s'il en ſort, il remportera avec lui toute ſon humilité.

Oui, meſſieurs, ce fut par la porte de l'humilité, qu'il entra dans la cour de Louis XI. Vous le ſavez. Il fallut un commandement abſolu du ſouverain pontife pour l'y obliger. Le roi preſſoit, il faiſoit inſtance, il écrivoit à François des lettres pleines d'honneurs, il lui députoit des ambaſſadeurs; & François s'humilioit, François ſe confondoit, François proteſtoit qu'il n'étoit point celui que cherchoit le prince, ou que ce prince ne le connoiſſoit pas. Un autre ſéduit par un faux zele, eût volé à

la premiere invitation de ce monarque. Il l'eût regardée comme une heureuſe ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu & au progrès de ſon ordre. Mais non, diſoit François, ce n'eſt pas ainſi que mon ordre s'établira. Puiſque nous ſommes petits, & que nous faiſons même profeſſion d'être les plus petits de tous, c'eſt par l'humilité des petits, & non point par la puiſſance & la faveur des grands, que nous nous multiplierons. Cependant le vicaire de Jeſus-Chriſt parle, & en vertu de ſon autorité ſuprême, il ordonne. Ah, chrétiens! François obéira; mais en obéiſſant, il aura cet avantage de n'être introduit à la cour que par la voie de la dépendance & de la ſoumiſſion. Auſſi eſt-ce l'unique voie de s'y introduire chrétiennement, ſelon les loix de la conſcience & avec ſûreté pour le ſalut. Quiconque y entre par une autre route, y périra : pourquoi? parce qu'il n'y a que l'obéiſſance & l'humilité du chriſtianiſme, qui puiſſent ſervir de préſervatifs contre la corruption & les déſordres de la cour. Y entrer par un intérêt humain, c'eſt y chercher un précipice, c'eſt ſe mettre au péril certain d'une ruine prochaine & preſque inévitable. Je ſais que la ſageſſe du monde a des maximes toutes contraires, & qu'elle en juge tout autrement; mais je ſais d'ailleurs combien la ſageſſe du monde eſt aveugle, & ſur-tout je ſais que c'eſt une ſageſſe réprouvée de Dieu.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, François paroît à la cour; mais y prend-il les ſentiments de la cour? y mene-t-il la vie de la cour? comment y demeure-t-il, & qu'y fait-il? Ce qu'il y fait, mes chers auditeurs? ce qu'il a fait dans ſon déſert, & ce qu'il a fait dans le cloître. Il prie avec la même aſſiduité, il jeûne avec la même rigueur, il converſe avec la même ſimplicité, il s'adonne aux mêmes exercices: ſi bien que par-là il fait régner l'humilité religieuſe, dans un lieu où elle étoit auparavant regardée comme étrangere, & traitée avec mépris. Le beau ſpectacle de voir la cellule de cet anachorete placée au milieu de la maiſon royale, comme un ſanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Iſraël, comme le propitiatoire où ſaint François de Paule offroit continuellement à Dieu pour la perſonne de ſon prince le ſacrifice de ſon humilité. C'étoit une pauvre cabane, dont il avoit lui-même tracé le deſſein, & où ſans ceſſe il faiſoit ſa cour au roi du ciel, tandis que les autres la faiſoient à un roi de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique? Louis vouloit qu'il fût logé comme les grands de ſon palais; l'humble ſolitaire ne voulut point être autrement logé, que les pauvres de Jeſus-Chriſt. Louis prétendoit que l'humilité de François ne devoit point faire la loi à ſa magnificence; & François ſoutenoit que la magnificence de

Louis ne devoit point faire de violence à ſon humilité. Qui l'emportera? l'humilité. François établit juſques dans la cour la pauvreté de ſon inſtitut. Il y vécut pauvre au milieu de l'abondance & du luxe, humble au milieu des pompes humaines & des grandeurs, mortifié au milieu des divertiſſements & des plaiſirs du monde.

Ainſi, tel qu'il étoit entré à la cour, tel il en ſortit. Il y étoit venu avec la ſeule qualité de religieux, & c'eſt le ſeul titre avec lequel il en ſort & avec lequel il en veut ſortir. Prenez garde, chrétiens : je dis avec lequel il en veut ſortir. Car il n'y en a que trop, qui en ſortent comme ſaint François de Paule, auſſi dépourvus qu'ils étoient en y entrant. Mais c'eſt de quoi ils ſe plaignent, ſur quoi ils murmurent & s'épanchent en des regrets ſi amers. Au-lieu que François s'eſtime heureux de ne remporter de la cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire le double tréſor de ſa pauvreté & de ſon humilité. Voilà toutes ſes richeſſes & toutes ſes dignités; & voilà, diſoit ſaint Bernard ſur un ſujet à peu près ſemblable, voilà ce qu'on ne peut aſſez hautement vanter, & ce qui eſt au-deſſus de toute dignité. D'être évêque, écrivoit ce Pere à un ſaint prélat, c'eſt ce que vous avez de commun avec pluſieurs autres, & par conſéquent, c'eſt peu par rapport à vous; mais d'être évêque & de vivre pauvre comme vous vivez, c'eſt ce que vous avez de ſingulier, & ce

qui n'eſt pas ſeulement grand, mais très-grand : *Non magni fuit epiſcopum te fieri ; ſed epiſcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum.* Bernard. Diſons le même de François de Paule : c'eût été une petite louange pour lui qu'un roi de France l'eût fait évêque ; mais qu'en quittant la cour d'un roi de France, il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'eſt ce qui l'éleve au-deſſus des prélats & des rois. Il eût pu être tout ce qu'il eût voulu ; mais il ne voulut être que ce qu'il étoit, & c'eſt ce qui le diſtingue plus que tout ce qu'il eût été.

Ce fut par ce même eſprit de l'humilité chrétienne & religieuſe, que non content de renoncer à l'épiſcopat, il renonça même au ſacerdoce, parce que le ſacerdoce joint aux autres graces que Dieu lui avoit faites & lui faiſoit tous les jours, lui eût donné plus d'autorité : & qu'il n'en vouloit point avoir. Ce fut par ce même eſprit, que quoiqu'il eût une éloquence toute divine, qui ſembloit lui être comme naturelle ; un don particulier & extraordinaire de parler de Dieu & de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le miniſtere de la prédication, parce qu'il craignoit que cette fonction éclatante ne lui acquît trop de crédit dans le monde, & qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute ſa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce même eſprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des ſciences ; mais on

peut bien dire de lui, ce que saint Bernard disoit de Gerard son frere : *Non cognovit litteraturam, sed habuit litteram Jesum.* On ne l'a point vu dans les écoles recueillir de la bouche des maîtres & des savants une doctrine humaine ; mais il a eu pour maître Jesus-Christ même ; ou plutôt toute sa science, ç'a été Jesus-Christ, & Jesus-Christ humilié, Jesus-Christ crucifié. Or cette science renferme toutes les autres ; & savoir Jesus-Christ comme l'apôtre, c'est tout savoir. Ainsi François de Paule se réduisit-il dans une espece d'anéantissement & dans l'abnégation la plus parfaite, par son renoncement total & absolu aux richesses du siecle, aux plaisirs du siecle, aux honneurs du siecle & à ceux même de l'église, aux talents de la nature, aux connoissances de l'esprit, au plus saint de tous les caracteres : humble par-tout, dans la solitude, dans le cloître, à la cour, afin de pouvoir dire partout, *Ego minimus in domo patris mei.*

Heureux, chrétiens, si vous vous formez sur ce modele, & si vous imitez ce grand saint dans la pratique d'une des plus essentielles vertus du christianisme, qui est l'humilité. C'est l'unique & importante leçon que vous fait ici son exemple ; & qu'est-il nécessaire que vous appreniez autre chose de lui, puisqu'il n'y a point de désordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne vous fasse acquérir ? En effet, soyez humbles, & vous ne se-

rez plus vindicatifs, parce que vous ne ſerez plus ſi délicats ſur le point d'honneur, & ſi ſenſibles aux injures que vous prétendez avoir reçues. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus coleres & emportés, parce que votre cœur moins vif & moins ardent ſur ce qui le bleſſe, ne s'aigrira plus ſi aiſément, & ne s'élevera plus avec tant de hauteur. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus opiniâtres & entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doive vous céder, & que vous céderez vous-mêmes volontiers aux autres. L'humilité corrigera vos jugements déſavantageux & téméraires, vos railleries & vos médiſances, vos vaines complaiſances & vos fierté, vos vues mondaines & ambitieuſes; votre libertinage & votre irréligion, bien d'autres déſordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'eſt par l'orgueil que le péché eſt entré dans le monde, & c'eſt par l'humilité qu'il en ſera banni. Car l'humilité eſt la ſource & comme la mere de toutes les vertus. Dès que vous ſerez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paroîtrez avec reſpect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous ſerez ſoumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnoîtrez toute votre dépendance & tout votre néant en la préſence de Dieu. Dès que vous ſerez humbles, vous ſerez charitables envers le prochain, vous l'excuſerez, vous le ſupporterez, vous lui pardonnerez, vous le

ſoulagerez, vous le préviendrez en tout, parce que ne vous préférant jamais à lui, & le mettant même toujours au-deſſus de vous dans votre eſtime, vous vous trouverez toujours bien diſpoſés en ſa faveur. Dès que vous ſerez humbles, vous ſerez mortifiés, déſintéreſſés, détachés de vous-mêmes, vigilants & attentifs ſur vous-mêmes, parce que vous vous défierez de vous-mêmes, que vous vous mépriſerez vous-mêmes, que dans le ſens & ſelon l'eſprit de l'évangile, vous vous haïrez vous-mêmes.

C'eſt ſur ce fondement de l'humilité, comme ſur la pierre ferme, que François de Paule établit tout l'édifice de ſon ſalut & de ſa ſanctification. Il connut tout le prix de cette perle évangélique; & pour l'acheter, il ſe dépouilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme lui vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos juſtes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachés aux places que vous occupez, aux rangs que vous tenez dans le monde; mais je vous dis que dans ces places mêmes & dans ces rangs, que dans ces charges & dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens & de ces honneurs vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un chrétien. Cela eſt difficile, je l'avoue; & ſi vous voulez, je conviendrai avec vous, qu'il ſeroit en quelque ſorte plus aiſé de ſe confiner, comme ſaint François de Paule, dans un dé-

ſert, ou de ſe cacher dans le cloître, puiſque ce pas une fois fait, l'occaſion ne ſeroit plus ſi fréquente ni ſi préſente, & qu'on n'auroit plus tant de combats à ſoutenir. Mais il ne s'agit point ici, mes chers auditeurs, de ce qui eſt plus aiſé, ni de ce qui eſt plus difficile. Il s'agit de ce que Dieu veut, & de ce qu'il demande indiſpenſablement de vous. Or il veut que vous ſoyez petits & humbles comme François de Paule, quoique vous ne ſoyez ni ſolitaires comme lui, ni religieux. La difficulté eſt d'allier cette humilité avec vos états; mais c'eſt à quoi vous devez travailler, ou plutôt c'eſt à quoi la grace doit travailler en vous & avec vous. Car ſans cela, j'oſe vous dire que vos vertus même les plus éclatantes aux yeux des hommes, ſeront réprouvées de Dieu, & par conſéquent, qu'il n'y a point ſans cela pour vous de ſalut. Ah, chrétiens! nous eſtimons tant l'humilité dans les autres, & elle nous y paroît ſi aimable: ayons-la dans nous. Contemplons ſouvent le grand modele de l'humilité, qui eſt Jeſus-Chriſt; & ſi cet exemple eſt trop relevé, contemplons un des plus parfaits imitateurs de l'humilité de Jeſus-Chriſt, qui eſt François de Paule. Il a employé tous ſes ſoins & tous ſes efforts pour ſe faire petit dans le monde, & pour s'abaiſſer; mais par un merveilleux retour, Dieu de ſa part a employé ſa toute-puiſſante vertu & tous les tréſors de ſa magnificence, pour le faire

grand, & pour l'élever : c'eſt ce que vous allez voir dans ſeconde partie.

II. PARTIE.

LE prophete nous l'apprend, & il eſt vrai que Dieu ſe plaît à glorifier tous les ſaints, qui ſont ſes amis : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Mais entre les ſaints il faut convenir qu'il n'en eſt point que Dieu prenne plus ſoin de faire connoître, que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité ; & qu'autant qu'ils ont voulu vivre obſcurs & ſans nom, autant il s'attache à rendre leur nom célebre, & à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoi cela, demande ſaint Auguſtin ? C'eſt, répond ce ſaint docteur, qu'avec les humbles ſa grace ne court aucun riſque ; c'eſt que ſa gloire, dont il eſt ſouverainement jaloux, n'eſt expoſée de leur part à aucun péril ; & que s'il les exalte, ce n'eſt point tant eux qu'il exalte, que ſes dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie, & qu'il ca-

Pſal. 138.

noniſe en eux : *Nec tam illos coronat donis ſuis, quàm in illis coronat dona ſua.* Et pouvons-nous produire une preuve plus authentique & un exemple plus éclatant, que ſaint François de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abaiſſements, & Dieu pour cela même l'a comblé d'honneurs. Il l'a glorifié en toutes les manieres, & par ſoi-même, & par le miniſtere des créatures. Par ſoi-même, en

Auguſt.

lui communiquant les caracteres les plus essentiels de la divinité. Par le ministere des créatures, en le rendant vénérable aux peuples & aux potentats de la terre, & lui attirant leurs respects & leurs hommages. Ecoutez-moi, chrétiens : voici dans l'éloge de ce glorieux patriarche ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

Dieu, dit saint Thomas, a sur-tout deux attributs de grandeur, qui marquent la supériorité & l'infinité de son être, savoir, la science & la toute-puissance. La science, par où il connoît jusques aux choses même futures, jusques aux secrets des cœurs : la toute-puissance, par où il ordonne tout, & il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'un & l'autre à François de Paule, mais dans toute la plénitude dont un homme est capable. Sa science, par l'esprit de prophétie, dont il le remplit; sa toute-puissance, par le don des miracles qu'il lui conféra. En sorte que François parut dans le monde, comme un homme plus qu'homme, c'est-à-dire, comme un homme éclairé de la sagesse de Dieu, & revêtu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les témoignages les plus inconteſtables, & qui n'ait été universellement reconnu.

Oui, chrétiens, c'est à François de Paule que l'esprit des prophetes fut donné sans réserve & sans mesure. Dieu demandoit autrefois à Isaïe : Sur qui reposera mon esprit, cet esprit de sagesse & de lu-

miere? Et le prophete lui répondit que ce ſeroit ſur l'humble de cœur. Parole qui s'eſt bien vérifiée dans le ſaint fondateur dont je fais le panégyrique. D'autres ont eu l'eſprit de prophétie en quelques rencontres, par une inſpiration paſſagere & pour quelques moments; mais François de Paule l'a poſſédé habituellement, & l'on peut dire à la lettre que ce céleſte & divin eſprit a repoſé ſur lui. Ne ſembloit-il pas qu'il eût la clef de tous les cœurs, pour y pénétrer, & pour en découvrir les penſées & les ſentiments les plus cachés? Ne ſembloit-il pas qu'il fût tout à la fois dans tous les lieux, pour être témoin de ce qui ſe paſſoit au-delà des mers, & dans les régions les plus éloignées? Ne ſembloit-il pas que tous les temps lui fuſſent préſents, & qu'il n'y eût point pour lui d'avenir? Diſons mieux, ne voyoit-il pas l'avenir comme le préſent? Et quand il l'annonçoit, étoit-ce avec des circonſtances douteuſes? Etoit-ce dans le ſecret d'une confidence particuliere? Etoit-ce à des perſonnes inconnues & ſans autorité? Que dis-je? N'étoit-ce pas ſi hautement & avec tant d'éclat, que l'Europe en retentiſſoit?

Ainſi prédit-il aux Grecs la ruine de leur empire & la priſe de Conſtantinople, s'ils s'obſtinoient dans le ſchiſme ſcandaleux qui les ſéparoit de l'égliſe romaine. Ils furent ſourds à la voix de Dieu, qui leur parloit par la bouche de ſon miniſtre. Ils n'écou-

terent ni le Seigneur, ni ſon prophete, & vous ſavez ce qu'il leur en coûta. La prédiction s'accomplit : la Grece ſe vit inondée d'un déluge d'infideles, qui y porterent la déſolation & l'effroi ; Conſtantinople fut aſſiégée, pillée, & réduite enfin ſous l'obéiſſance & le joug des ennemis de la foi. Ainſi prédit-il au roi de Naples une ſignalée victoire ſur les Turcs, en lui ordonnant de la part de Dieu de les attaquer, & de les chaſſer de la Calabre qu'ils infectoient. L'effet répondit à ſa parole : le prince l'écouta, & malgré l'inégalité des forces, il combattit, & fut victorieux. Ainſi prédit-il à Ferdinand, roi d'Eſpagne, qu'il chaſſeroit les Mores de ſes états ; & que s'il agiſſoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le royaume de Grenade, qu'ils lui avoient enlevé. Le ſuccès fut auſſi heureux que François l'avoit promis : les Mores furent défaits, Ferdinand rentra en poſſeſſion des terres qu'il avoit perdues, & l'Eſpagne ſe délivra de la plus dure & de la plus tyrannique domination qu'elle eût à craindre. Or jugez quel bruit de pareils événements firent dans le monde, ce qu'on dut penſer du ſaint prophete, ce qu'on en dut dire. On le regarda, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, comme le plus intime confident de Dieu même & comme l'oracle de l'égliſe.

Ajoutez à ce don de prophétie, le don des miracles, qui lui a ſoumis, ce ſemble, toute la nature. Mais ſur les miracles dont

je parle, il y a un point important à remarquer, & où paroît également la providence de Dieu, soit pour rehausser la gloire de son serviteur, soit pour confondre l'incrédulité des libertins. Car prenez garde, s'il vous plaît : les miracles de saint François de Paule n'ont point été des miracles douteux & incertains. On nous raconte divers miracles; & il est de notre piété, d'y donner une créance raisonnable & sage. Mais après tout, ce ne sont pas toujours des miracles tellement incontestables, qu'ils portent avec eux-mêmes leurs preuves & une pleine conviction. Ce sont des miracles faits en présence d'un petit nombre de témoins, dont l'autorité ne suffit pas pour entraîner les esprits & pour répondre à toutes les difficultés qui peuvent naître. Au-lieu qu'il s'agit ici de miracles publics, & tellement avérés, que l'infidélité même la plus opiniâtre est forcée d'y souscrire & de se rendre à la vérité reconnue. En effet, si la mer obéit à François aussi-bien qu'à saint Pierre, & s'il passe le détroit de Sicile sans autre secours, que celui de son manteau étendu sur les eaux, c'est à la vue de tout un peuple, qui l'attend sur le rivage & qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ses mains toute sa vertu, & si pour confirmer sa regle il prend des charbons ardents, sans en ressentir la moindre atteinte, c'est aux yeux des députés du souverain pontife & dans une nombreuse assemblée

de ſes freres qu'il convainc par ce prodige. S'il tranſporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la conſtruction de la premiere égliſe qu'il voulut bâtir, c'eſt devant toute la ville de Paule qui lui applaudit & le comble de bénédictions. S'il rétablit l'air dans ſa pureté, & s'il fait ceſſer une contagion mortelle qui ravageoit tout un pays, c'eſt à la priere de tous les habitants qui ont recours à lui, & qui le regardent comme leur libérateur. Il faudroit faire le récit de toute ſa vie, pour faire le récit de ſes miracles. Tous les éléments ont entendu ſa voix, ont exécuté ſes ordres, ont pris tel mouvement & telle diſpoſition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, & que Dieu l'eût établi l'arbitre abſolu du monde.

Après cela faut-il s'étonner que toutes les puiſſances de la terre l'aient honoré? que les rois ſe ſoient humiliés devant lui, que les papes lui aient donné tant d'éloges, qu'il ait été recherché des peuples avec tant d'empreſſement? Non, chrétiens, je n'en ſuis point ſurpris, & vous ne devez point l'être : l'humilité, quand elle eſt ſincere, mérite tout cela, & autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'eſt ainſi qu'il ſera glorifié : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit rex honorari.* Le pape Paul ſecond l'envoya ſaluer par un des officiers de ſa chambre, qui ſe proſterna à ſes pieds & les voulut baiſer par reſpect. Il fit in- *Eſth. c. 6.*

former des actions miraculeuſes de ce ſaint homme, même avant ſa mort, comme s'il eût eu deſſein de le canoniſer tout vivant. Quoi qu'il en ſoit, la voix publique le canoniſoit déja par avance. Sixte quatrieme le reçut à Rome comme un ange du ciel, le conſulta ſur les plus importantes affaires de la religion, & par honneur le fit aſſeoir auprès de ſa perſonne. Mais c'eſt ſur-tout à notre France qu'il étoit réſervé de faire connoître cet homme incomparable, & de l'exalter. C'eſt de la cour de nos rois, que toute l'Europe devoit apprendre ce que valoit François de Paule, & ce qui lui étoit dû. Je ne puis lire dans notre hiſtoire, ſans une conſolation ſenſible, la magnifique réception qui fut faite par Louis XI & par tous les ſeigneurs du royaume à cet humble religieux. Vous étiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde, & les cours des princes n'étoient pas des lieux inacceſſibles à votre grace, ni à la piété chrétienne, puiſque vos ſerviteurs y étoient ſi honorablement traités. A peine Louis a-t-il ſu la marche de François, qu'il envoie au-devant de lui ſon héritier préſomptif & ſon Dauphin, pour le recevoir. Qu'eût-il fait davantage pour une tête couronnée? Mais auſſi, permettez-moi de le dire, quelle tête couronnée étoit plus reſpectable, qu'un ſaint à qui Dieu deſtinoit la couronne de gloire, & qu'il avoit revêtu de tout ſon pouvoir? Jamais la France n'avoit vu de

prince plus jaloux de sa grandeur, ni plus impérieux que Louis onzieme. Mais à la vue de François de Paule, ce monarque oublie toute sa grandeur & dépose tout son orgueil. Tout le monde tremblait en la présence de Louis, & Louis s'humilie en la présence de François. Louis faisoit la loi à ses sujets, & il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puissance du Seigneur, qui tient dans ses mains les cœurs des rois, & qui le tourne comme il lui plaît! O spectacle digne de l'admiration du ciel & de la terre! un roi, la terreur de tant de peuples, un roi également redouté & des étrangers & des siens, un roi si fier, devient respectueux & soumis devant un homme nourri dans la solitude, & sorti de l'obscurité du cloître.

Vous me direz que cette soumission & ce respect de Louis XI étoient intéressés; qu'il demandoit sa guérison, & qu'il vouloit l'obtenir; que François hors de là ne lui étoit rien, & qu'il l'eût tout autrement regardé sans cette espérance. Mais d'abord je vous réponds, & je dis: voilà comment Dieu sait relever ses saints, & voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule. Il a fait dépendre de lui les rois mêmes, il a réduit un des plus grands monarques dans la nécessité de recourir à lui. Tous les secours humains long-temps & inutilement employés manquoient à Louis, & il ne lui est resté pour derniere & uni-

que reſſource que l'humble ſerviteur de Dieu. Je vais plus loin, & j'ajoute : ce qui fit appeller François à la cour, ce fut, il eſt vrai, l'intérêt d'une ſanté ruinée, que Louis XI cherchoit par tous les moyens à rétablir. Mais ce qui le maintint enſuite à la cour, ce qui le mit dans un ſi grand crédit à la cour, ce fût l'éclat de ſes vertus, ce fut l'eſtime & la confiance du prince. La preuve en eſt évidente, puiſque dès le jour même que cet homme de miracles parut pour la premiere fois à la cour, & dès la premiere audience qu'il eut de Louis, il lui prononça l'arrêt de ſa mort. Il lui parla en prophete, & lui dit comme un autre Iſraïe : *Diſpone domui tuæ, quia morieris tu & non vives.* Sire, mettez ordre à votre état & à ce que vous avez de plus précieux dans votre état, qui eſt votre conſcience : car il n'y a point de miracle pour vous ; votre heure eſt venue, & il faut mourir. C'étoit une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un roi, mais ſur-tout pour un roi auſſi attaché à la vie. Quel autre eût oſé lui annoncer une ſi triſte nouvelle, & n'étoit-ce pas s'expoſer à toute ſon indignation ? Mais par le changement le plus ſubit, & qui ne peut venir que de la droite du Très-Haut, Louis écouta François avec reſpect. Il l'eſtima, & ſe conſia en lui plus que jamais. Il lui mit ſon ame entre les mains, il le pria de le diſpoſer à la mort, il voulut expirer dans ſon ſein, & en

Iſaï. c. 38.

mourant, il lui recommanda la France & ſon fils, ne croyant pas pouvoir laiſſer l'un & l'autre ſous une plus puiſſante protection. Voilà ſur quoi furent fondés les honneurs dont ſaint François de Paule fut comblé à la cour de Louis XI. Il fit dans la perſonne de ce monarque un miracle bien plus difficile & plus grand, que s'il lui eût rendu la ſanté du corps, puiſqu'il lui rendit la ſanté de l'ame, puiſqu'il le détacha de la vie que ce prince aimoit juſqu'à l'excès, puiſqu'il l'accoutuma à entendre parler de la mort, qu'il le prépara à ce dernier paſſage, & qu'il l'aida à le ſanctifier.

Cependant Louis mort, comment Charles VIII ſon ſucceſſeur en uſa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu? Vous le ſavez, chrétiens, il hérita de la piété de ſon pere, c'eſt-à-dire, de ſa vénération pour François de Paule. Que dis-je? il la ſurpaſſa. François fut ſon conſeil, fut ſon confident, fut ſa conſolation. S'agiſſoit-il d'un choix honorable à faire? c'eſt ſur François de Paule qu'il tomboit : témoin l'honneur qu'il eut d'être choiſi pour nommer le Dauphin de France dans la cérémonie ſolemnelle de ſon baptême. Y avoit-il une affaire importante à traiter? C'eſt à François de Paule qu'on s'adreſſoit & ſur lui qu'on s'en repoſoit : témoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne héritiere de Bretagne, & où il réuſſit avec tant de ſuccès & tant

d'avantage pour l'un & pour l'autre. Car je puis le dire, c'eſt à ce grand ſaint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eut alors & dont elle jouit encore aujourd'hui d'être unie avec la Bretagne. C'eſt à lui que nos rois ſont en partie redevables de cette illuſtre province, qu'ils regardent comme une des plus belles & des plus nobles portions de leur héritage; & c'eſt pareillement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur & la gloire d'appartenir aux premiers rois de la chrétienté.

Mais ſi Dieu dans cette vie mortelle, qui eſt le temps du travail, veut bien de la ſorte glorifier ſes ſaints, que leur prépare-t-il après la mort, qui eſt pour eux le temps de la récompenſe? Que préparoit-il à François? La mort eſt l'humiliation des grands du monde. Qu'ils aient rempli toute la terre de leur nom, qu'ils aient ébloui tout l'univers de la ſplendeur de leur gloire; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obſcurcit, & ces noms ſi fameux s'effacent bientôt de la mémoire des hommes, dès que ceux qui les portoient ont diſparu à nos yeux. Mais c'eſt dans le ſein même de la mort & dans les plus profondes ténebres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ſes amis; & le tombeau de François de Paule n'a-t-il pas été, ſelon l'expreſſion du prophete, après le ſépulcre de Jeſus-Chriſt, un des plus glorieux, *Et erit ſepulchrum*

Iſai. c. 11.

ejus glorioſum? Son corps, ſans voix & ſans vie, a prophétiſé auſſi-bien que celui d'Eliſée; ſes oſſements, précieuſes & ſaintes reliques, tout inſenſibles & tout inanimés qu'ils étoient, ont conſervé la même vertu & le même don de miracles, ont chaſſé les démons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les ſourds, ont fait parler les muets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas reſſenti les ſalutaires effets; & de quelle partie de l'Europe n'y a-t-on pas eu recours, comme à l'aſyle commun de tous les affligés? L'héréſie déclarée contre le culte des ſaints n'a pu voir, ſans en frémir, cette confiance des peuples. Elle s'eſt armée contre ce ſaint corps, que la France conſervoit, que le monde révéroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations étoient ſuſpendus. Elle l'a inſulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes. Mais tous les efforts de l'héréſie n'ont pas arraché & n'arracheront jamais du cœur des fideles les ſentiments de reſpect, de reconnoiſſance, de zele, dont ils ſont prévenus pour un de leurs plus puiſſants protecteurs auprès de Dieu. Ses cendres nous ſont reſtées, & c'eſt aſſez : ces cendres purifiées par le feu, ou pour mieux dire, conſacrées par une eſpece de martyre, n'en ont que plus de pouvoir; nous les honorons, & nous y trouvons toujours les mêmes ſecours. Quoi qu'il en ſoit, ſa mémoire

eſt toujours vivante; & tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, elle y vivra. Ses fêtes y ſeront célébrées, ſon nom y ſera invoqué, ſes vertus y ſeront publiées.

Mais qu'eſt-ce après tout pour les ſaints que cette gloire de la terre, toute juſte & toute éclatante qu'elle peut être, en comparaiſon de cette couronne immortelle, qu'ils reçoivent dans le ciel? Que leur importe d'être grands devant les hommes, pourvu qu'ils ſoient grands devant Dieu; & que leur importe que leurs noms ſoient ici gravés dans le ſouvenir des hommes, pourvu qu'ils ſoient écrits & connus dans le royaume de Dieu? Ah, chrétiens! tous ces honneurs dont je viens de vous parler, & que tant de nations ont déférés à ſaint François de Paule, ne lui étoient point néceſſaires; & s'il a plu à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'eſt que pour nous apprendre à eſtimer l'humilité. Du reſte, François pouvoit être ſans cela éternellement heureux, & ſouverainement glorieux. Car il pouvoit ſans cela parvenir à toute la gloire dont il jouit dans la béatitude céleſte. C'eſt là que les humbles ſont bien dédommagés de leurs abaiſſements volontaires, & c'eſt à cette unique & véritable grandeur que nous devons aſpirer comme eux. Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur ſommes-nous jaloux? d'une grandeur toute mondaine. Briller dans le monde comme François de Paule, être comme lui recherché des

grands, & adoré des petits, voilà de quoi nous ſommes touchés, & ce qui combleroit, à ce qu'il nous ſemble, tous nos vœux. Mais voilà, de la maniere que nous l'enviſageons, ce que j'appelle une fauſſe grandeur. Prenez garde, je vous prie : c'étoit pour notre ſaint une grandeur véritable & réelle, & ce n'eſt pour nous qu'une grandeur chimérique & fauſſe. Grandeur réelle & véritable pour François, comment cela; parce que c'étoit une récompenſe anticipée de ſon humilité; parce que c'étoit une grandeur fondée ſur le mépris même qu'il faiſoit de toute grandeur humaine; parce que c'étoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il ſe défioit, qui par un amour & un deſir ſincere des humiliations lui devenoit onereuſe, bien-loin qu'il cherchât à en goûter les vaines douceurs; parce qu'au milieu de cette grandeur viſible, il ne ſe rendoit attentif qu'aux grandeurs inviſibles de l'éternité. Mais ce qui étoit réel & ſolide pour François de Paule, n'eſt pour nous qu'erreur, n'eſt que menſonge & illuſion; pourquoi? parce que nous ne cherchons cette prétendue grandeur du monde, que pour nourrir notre orgueil & contenter notre ambition; parce que nous ne nous y propoſons qu'un certain éclat, qui nous éblouit & qui nous aveugle; parce que nous nous en laiſſons entêter & infatuer, juſqu'à nous oublier nous-mêmes au moindre avantage que nous avons, & au moindre degré d'élévation où nous parvenons;

parce que nous en abuſons pour entretenir nos complaiſances, pour autoriſer nos hauteurs, pour prendre ſur les autres l'aſcendant, pour les regarder avec dédain & les traiter avec empire; parce qu'uniquement occupés d'une grandeur mortelle, nous perdons abſolument le ſouvenir de cette glorieuſe immortalité, qui ſeule devroit emporter toutes nos réflexions & tous nos ſoins. Or en ce ſens & ſous cet aſpect, tout ce qu'il y a de plus grand dans la vie, n'eſt rien; & s'y attacher de la ſorte, s'y laiſſer ainſi ſurprendre, c'eſt un des plus ſenſibles ſujets de notre confuſion, puiſque c'eſt une des marques les plus évidentes de notre foibleſſe.

Et ſouvent encore qu'arrive-t-il? c'eſt que Dieu, par une ſage conduite de ſa providence, nous refuſe ce que nous deſirons avec tant d'ardeur, & le donne aux humbles, qui travaillent à s'en préſerver & à l'éviter. Que de mondains dans la cour de Louis XI s'empreſſoient autour du prince, pour s'inſinuer auprès de lui, pour gagner ſa faveur, pour avoir part à ſes graces, & ne pouvoient y réuſſir? Au-lieu que François de Paule, dégagé de toute eſpérance, ſans vues, ſans prétentions, ſans intrigues, ne penſant qu'à ſe retirer & à diſparoître, parlant au premier monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'évangile, ne faiſant rien pour ce prince de tout ce qu'il attendoit, au contraire, lui préſentant un objet auſſi triſte pour lui que

la mort, & le lui montrant de près, en devint le favori le plus intime & le directeur. Je ne veux pas après tout vous faire entendre que les saints aient toujours ces sortes de distinctions sur la terre. Il y en a, & un grand nombre que Dieu laisse dans l'obscurité & dans l'oubli parmi les hommes. Il y en a qui ne sont pas seulement humbles, mais en effet humiliés & très-humiliés. Se plaignent-ils de leur état? ils sont bien éloignés de s'en plaindre, puisqu'ils l'ont choisi, puisqu'ils l'aiment & qu'ils s'en font, selon l'évangile, un bonheur. Car ils savent quel est le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle est sanctifiée par l'humilité. Ils savent ce que c'est que toute la grandeur du siecle; que ce n'est qu'une grandeur imaginaire, & sur-tout que ce n'est qu'une grandeur passagere. D'où ils concluent qu'ils doivent porter toutes leurs espérances & tous leurs desirs vers une autre grandeur qui leur est promise dans le ciel. A quoi tient-il, mes chers auditeurs, que nous ne tirions la même conséquence, puisque nous sommes aussi instruits qu'eux du même principe? Nous connoissons malgré nous la vanité des pompes du monde; & plus même nous sommes engagés dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons si bien dans les rencontres & nous en faisons de si beaux discours. Pourquoi donc ne mépriſons-nous pas ce qui nous paroît si mépriſable, ou

pourquoi ne nous détachons-nous pas de ce que nous mépriſons ? Allons à la gloire, & cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre véritable gloire à deſirer pour nous ſelon l'évangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'eſt là qu'il nous ordonne de tourner tous nos regards, & c'eſt là auſſi la ſeule gloire que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumiere. En saint Jean, chap. 1.

MONSEIGNEUR,

Messire Henry Foyeau de Brou, évêque d'Amiens.

C'EST le vrai caractere du glorieux précurseur saint Jean dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Un homme suscité de Dieu pour servir de témoin à celui qui, comme fils de Dieu, & Verbe de Dieu,

étoit la lumiere incréée. Un homme prédestiné pour annoncer, & pour faire connoître au monde le Dieu incarné. Un homme miraculeusement conçu par une mere stérile. Un homme dont on put dire, dès son berceau, que l'esprit de Dieu étoit en lui, & que la main du Seigneur étoit avec lui. Un homme dont la mission fut autorisée par la plus éclatante preuve de la vérité, qui est son éminente sainteté : & tout cela pour rendre témoignage à Jesus-Christ. Voilà à quoi se réduisent les hautes idées que l'évangile nous en donne.
Joan. c. 1. Il n'étoit pas la lumiere : *Non erat ille lux;* mais il étoit le témoin de celui qui fut la lumiere même ; de cet Homme-Dieu, à qui seul il appartenoit de pouvoir dire absolument & sans condition : *Ego sum lux mundi*, je suis la lumiere du monde. Car c'est pour attester la vérité de cette parole du Sauveur, que Jean-Baptiste est venu ; & voilà encore une fois l'abrégé de son
Ibid. éloge : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.* Eloge, mes chers auditeurs, que vous ne devez pas considérer comme un simple panégyrique du saint que l'église honore en ce jour ; mais comme un discours fondamental sur un des points capitaux de notre religion ; comme une instruction essentielle dans le christianisme ; comme une exposition du grand mystere de notre foi, qui est l'incarnation divine. Car entre Jesus-Christ & Jean-Baptiste il y a eu des liaisons si

étroites, qu'on ne peut bien connoître l'un, sans connoître l'autre : & si la vie éternelle consiste à connoître Jesus-Christ ; *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum ;* aussi une partie de notre salut consiste-t-elle à connoître saint Jean. Or il suffit pour le connoître parfaitement, de bien comprendre qu'il a été le témoin de Jesus-Christ, & qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium.* Dès le moment de sa naissance, il délia par un miracle visible la langue de son pere Zacharie, pour lui faire publier les louanges de Dieu. Opérez ici, grand saint, un pareil miracle ; & déliez ma langue, afin que je puisse dignement & utilement annoncer vos illustres privileges & vos vertus à cet auditoire chrétien. J'ai besoin, pour y réussir, d'un puissant secours ; & pour l'implorer plus efficacement, je m'adresse à la reine des vierges. *Ave, Maria.*

Joan. c. 17.

IL en faut convenir, chrétiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean-Baptiste, qu'il ait été choisi de Dieu, pour servir de témoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il étoit, ait eu besoin du témoignage de saint Jean ? & que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le témoi-

gnage de ce glorieux précurſeur ait été néceſſaire pour l'établiſſement de notre foi. Or l'un & l'autre eſt néanmoins vrai, & l'évangile qui eſt notre regle, ne nous permet pas d'en douter. Oui le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eu beſoin du témoignage de Jean-Baptiſte. Ainſi cet Homme-Dieu le reconnoiſſoit-il lui-même, lorſ-
Jean. c. 5. qu'il diſoit aux juifs : *Si teſtimonium perhibeo de me ipſo, teſtimonium meum non eſt verum : alius eſt qui teſtimonium perhibet de me.* Si je rendois ſeul témoignage de moi-même, vous diriez quoiqu'injuſtement, que mon témoignage n'eſt pas recevable; mais en voici un autre qui rend témoignage de moi. Car, ſelon la penſée de ſaint Chryſoſtôme, expliquant à la lettre ce paſſage, cet autre dont parloit Jeſus-Chriſt, étoit ſaint Jean ſon précurſeur. De plus, dans l'ordre des divins décrets le témoignage de ſaint Jean étoit néceſſaire pour l'établiſſement de notre foi. Car le même évangéliſte qui nous apprend que Jean eſt venu pour rendre témoignage à
Jean. c. 1. la lumiere, *Ut teſtimonium perhiberet de lumine*, en rapporte auſſi-tôt la raiſon; *Ut omnes crederent per illum*, afin que tous cruſſent par lui. D'où il s'enſuit que notre foi, je dis notre foi en Jeſus-Chriſt, eſt donc originairement fondée ſur le témoignage de ce grand ſaint, puiſqu'en effet c'eſt par lui que nous avons cru, par lui que la voie du ſalut nous a été premiérement révélée, en un mot, par lui que

nous ſommes chrétiens. Ceci, ſans doute, lui eſt bien avantageux; mais ce n'eſt pas là néanmoins que je borne ſon éloge; & ce que j'ajoute, en va faire le complément & la perfection. Car de même que Jean-Baptiſte a ſervi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde, par une eſpece de reconnoiſſance, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, a voulu ſervir de témoin à Jean-Baptiſte. De même que par rapport à nous, le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eu beſoin du témoignage de ſaint Jean; ſaint Jean, par rapport à lui-même, a plus eu beſoin encore du témoignage du Sauveur. Et autant que la foi chrétienne eſt fondée ſur le témoignage que Jeſus-Chriſt a reçu de ſon précurſeur, autant la gloire du précurſeur eſt-elle fondée ſur le témoignage qu'il a reçu de Jeſus-Chriſt. Voilà tout mon deſſein, que je renferme en ces deux points. Jean-Baptiſte rendant témoignage au fils de Dieu, c'eſt le premier; & le fils de Dieu rendant témoignage à Jean-Baptiſte, c'eſt le ſecond. De là deux conſéquences pour votre édification : l'une, que nous devons tous, à l'exemple de ſaint Jean, & en qualité de chrétiens, être autant de témoins de Jeſus-Chriſt : l'autre, que comme Jeſus-Chriſt a rendu témoignage à ſaint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, & que nous méritions de le recevoir, ſi nous voulons être du nombre de ſes élus. Imiter ſaint Jean, en faiſant de nos actions & de notre

vie un témoignage ſenſible & continuel, dont Jeſus-Chriſt ſoit honoré ; mériter comme ſaint Jean, que Jeſus-Chriſt au moins dans ſon dernier jugement nous honore devant Dieu de ſon témoignage : deux concluſions morales, dont la pratique bien entendue eſt le précis de toute la ſainteté chrétienne, & pour leſquelles je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE. CINQ choſes, chrétiens, ſont néceſſaires à quiconque eſt choiſi pour témoin, & en doit faire l'office : la fidélité & le déſintéreſſement dans le témoignage qu'il porte ; l'exacte connoiſſance du ſujet dont il porte témoignage ; l'évidence des preuves ſur quoi il appuie ſon témoignage ; le zele pour la vérité, en faveur de laquelle il rend témoignage ; enfin la conſtance & la fermeté pour ſoutenir ſon témoignage. Or, je trouve que ſaint Jean a eu dans le degré le plus éminent ces cinq qualités ; car il a été pour le Sauveur du monde un témoin fidele & déſintéreſſé, un témoin inſtruit & pleinement éclairé, un témoin ſûr & irréprochable, un témoin zélé & ardent, un témoin conſtant & ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement répondu au deſſein de Dieu ſur lui, & que rien ne lui a manqué, pour vérifier dans toute leur étendue ces paroles de mon texte : *Hic venit in teſtimonium.* Ecoutez-

moi; je ne dirai rien qui ne soit tiré de l'évangile même.

Je prétends d'abord que Jean-Baptiste a fait à l'égard de Jesus-Christ l'office d'un témoin fidele & désintéressé. La preuve en est inconteſtable. Car voici, selon l'évangéliste, le témoignage que rendit cet homme de Dieu, lorsque les juifs lui députerent des prêtres & des lévites, pour lui demander qui il étoit : *Et hoc est testimonium Joannis.* Que fit-il? Il ne délibéra point, il confessa de bonne foi, & il protesta non-seulement sans peine, mais avec joie, qu'il n'étoit point le Christ : *Et confessus est, & non negavit, & confessus est, quia non sum ego Christus.* Ils le presserent : quoi donc? êtes-vous Elie? Et il dit, je ne le suis point : *Non sum.* Etes-vous prophete? Il répondit, non : *Et respondit, non.* Mais qui êtes-vous, repliquerent-ils, afin que nous puissions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-mêmes? Et c'est alors qu'il leur fit cette humble, mais héroïque déclaration : *Ego vox clamantis;* Je ne suis qu'une simple voix, qui crie, & qui annonce au monde la venue du Seigneur. Ah, chrétiens! quelle fidélité! En vit-on jamais un plus bel exemple? Prenez garde, s'il vous plaît. Les juifs étoient disposés, si saint Jean l'eût voulu, à le reconnoître pour leur messie, c'est-à-dire, pour leur libérateur & pour leur roi; & Jean, avec une droiture d'ame qui

Joan. c. 1.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

les étonne, renonce à cette dignité pour la conſerver à Jeſus-Chriſt. Il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner ſon conſentement, & toute la ſynagogue ſeroit venue en foule lui rendre hommage. Mais il ſait trop bien ce qu'il eſt, & à qui il eſt : Non, leur dit-il, mes freres, je ne ſuis point ce Meſſie que vous attendez. Vous lui faites tort, & vous vous faites tort à vous-mêmes de le confondre avec moi. Ce n'eſt point moi. C'eſt un autre plus grand, plus fort, plus puiſſant que moi. Un autre à qui je ne ſuis pas digne de rendre les plus vils ſervices. C'eſt celui-là, mes freres, qui eſt votre Chriſt & votre roi. Ne le cherchez point dans ce déſert ; il eſt au milieu de vous, & vous ne le connoiſſez pas. Je n'en ai ni le mérite, ni la ſainteté ; je ſuis un homme pécheur : & l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiere où vous puiſſiez tomber, eſt de m'attribuer cette qualité de meſſie, qui eſt infiniment au-deſſus de moi, & de tous les dons de grace que je puis poſſéder. Encore une fois, y eût-il jamais un témoignage plus déſintéreſſé & plus fidele ?

Concevez-le encore mieux par la réflexion que fait ici ſaint Chryſoſtôme, & dont ſans doute vous ſerez touchés : la voici. Saint Jean par une heureuſe conformité de caracteres, ſe trouvoit ſi ſemblable à Jeſus-Chriſt, qu'on le prenoit ſouvent pour Jeſus-Chriſt ; & Jeſus-Chriſt par la même raiſon, quoique fils unique de

Dieu, étoit si semblable à saint Jean, qu'au rapport de l'évangile, on le prenoit aussi souvent pour saint Jean. Car de là vient qu'Hérode apprenant les miracles que cet Homme-Dieu faisoit dans la Judée, disoit que c'étoit Jean-Baptiste qui étoit ressuscité ; & de là vient que les Pharisiens, voyant la vie toute céleste que Jean menoit dans le désert, ne doutoient point qu'il ne fût le Christ, jusqu'à lui envoyer une ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand saint? oui, chrétiens, & quoi? c'est que Jean-Baptiste, étant pris pour le Christ & passant pour l'être, déclara hautement qu'il ne l'étoit pas, & réfusa, sans balancer, l'honneur qu'on lui vouloit faire, pour avoir celui d'être fidele à son Dieu. Car la fidélité de ce témoignage valut mieux pour lui, que toute la gloire & tous les honneurs qu'il eût pu recevoir de la synagogue. Mais admirez, chrétiens, les autres marques de cette fidélité : c'est pour cela, disent les Peres, que saint Jean jusqu'à l'âge de trente ans se tint caché dans le désert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes déja trop prévenus en sa faveur, ne s'attachassent à lui, au préjudice du souverain attachement qu'ils devoient avoir, & qu'il vouloit leur inspirer pour Jesus-Christ. C'est pour cela, qu'encore que la main du Seigneur fût avec lui, par une disposition particuliere de la

providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'autoriſer l'erreur où étoient les juifs qui le regardoient comme le meſſie promis de Dieu : car s'ils étoient prêts, ſans lui avoir vu faire aucun miracle, à le reconnoître pour le meſſie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient vu reſſuſciter les morts, & commander aux vents & à la mer? C'eſt pour cela qu'il ne parloit jamais de Jeſus-Chriſt, que dans les termes les plus magnifiques & les plus ſublimes; & de ſoi-même au contraire, qu'avec les ſentiments de la plus profonde & de la plus parfaite humilité : prenant plaiſir à s'abaiſſer, pour exalter Jeſus-Chriſt; diſant de Jeſus-Chriſt, il faut qu'il croiſſe; & de ſoi-même, il faut que je diminue; témoignant que le comble de ſa joie & l'accompliſſement de ſes deſirs, étoit de voir Jeſus-Chriſt connu & adoré dans le monde. Ceux de mes auditeurs qui m'écoutent avec un eſprit & un cœur chrétien, comprennent & goûtent ce que je dis. Mais enfin, ſi ſaint Jean, fidele à ſon Dieu, refuſa, comme il étoit juſte, les honneurs dus au ſeul meſſie, que n'acceptoit-il ceux au moins qui lui convenoient, & que les juifs ſans le flatter ni ſe tromper, lui déféroient? que n'avouoit-il qu'il étoit prophete, puiſqu'il l'étoit en effet? que ne confeſſoit-il qu'il étoit Elie, puiſqu'il en avoit l'eſprit, & que c'étoit perſonnellement de lui que le Sauveur diſoit, *Elias venit*, Elie eſt venu, c'eſt-à-dire, Jean-Baptiſte, en qui Dieu

Marc. c. 9.

fait revivre l'esprit d'Elie? Non, chrétiens, il ne consent à rien de tout cela; il ne veut être ni Elie, ni prophete, ni docteur, ni maître. Il se contente d'être la voix de celui qui crie, préparez les voies du Seigneur, *Ego vox :* pourquoi? parce qu'il veut être tout au Seigneur, & rien à lui-même; parce que comme la voix n'a point d'autre usage que d'exprimer la pensée & de la rendre sensible, aussi Jean-Baptiste n'a-t-il point d'autre vue ni d'autre fin, que de faire connoître le Verbe de Dieu en rendant témoignage à l'Homme-Dieu : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*

J'ai dit de plus que ce saint précurseur avoit été à l'égard du Sauveur du monde un témoin pleinement instruit; car tout ce que nous savons de Jesus-Christ & tout ce que nous en devons savoir, tout ce que la foi nous en révele d'important & de nécessaire au salut, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différents témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. Et en effet, c'est lui qui nous a fait connoître Jesus-Christ en qualité de Dieu-Homme; en qualité de rédempteur, en qualité de sanctificateur des ames, en qualité d'auteur de la grace & des sacrements à quoi la grace est attachée; en qualité de juste juge, qui récompense & qui punit; en un mot, dans toutes les qualités qui en ont fait un médiateur accompli. L'induction en sera sensible, &

n'aura rien pour vous de fatigant. Il nous a fait connoître Jesus-Christ comme Dieu-
Jean c. 1. Homme, quand il disoit de lui : *Post me venit vir qui ante me factus est, quia prior me erat;* celui qui est venu après moi, étoit avant moi. Car pour raisonner avec saint Augustin, si Jesus-Christ étoit avant saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de sa divinité, il étoit donc Dieu. S'il étoit après saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de son humanité; il étoit donc homme. S'il étoit tout ensemble avant & après saint Jean, ce ne pouvoit être que selon les deux natures qui subsistoient en lui; il étoit donc en même temps Dieu & homme. C'est ainsi que concluent les Peres contre les Ariens, les Nestoriens & les Eutychiens : ce témoignage seul de Jean-
Ibid. Baptiste, *Post me venit vir qui ante me factus est*, ayant dès les premiers siecles de l'église confondu tous les hérétiques qui combattoient le mystere de l'incarnation. Il nous l'a fait connoître comme rédempteur, quand il le montroit à ses disciples, en leur disant : *Ecce agnus Dei;* voilà l'agneau de Dieu, qui doit être immolé comme une victime pour le salut des hom-
Ibid. mes : *Ecce qui tollit peccatum mundi;* voilà celui qui efface les péchés du monde : ce qu'il ajoutoit, remarque saint Augustin, pour désabuser les juifs de la fausse idée où ils étoient que ce Sauveur si longtemps attendu & si ardemment desiré, devoit seulement venir pour les délivrer de

leurs miseres temporelles, & pour les affranchir de la domination des Romains; au-lieu qu'il venoit pour les dégager de la tyrannie du démon & de la servitude du péché, & qu'il n'étoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoître comme sanctificateur des ames, quand il alloit prêchant par-tout, que c'est de la plénitude de Jesus-Christ que nous avons tous reçu les dons célestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Joan. c. 1. Il nous l'a fait connoître comme auteur de la grace, & des sacrements à quoi la grace est attachée, quand il apprenoit aux juifs que Jesus-Christ avoit établi un baptême bien plus salutaire & plus efficace que le sien. Un baptême qui ne consistoit pas simplement dans la cérémonie de l'eau; mais qui par le feu de la charité & par l'opération du Saint-Esprit, purifioit tout l'homme, pour en faire un sujet digne de Dieu : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto & igni.* Luc. c. 3. Il nous l'a fait connoître comme juste juge, comme souverain rémunerateur, quand il assuroit que Jesus-Christ viendra à la fin des siecles avec le van à la main, pour séparer le bon grain d'avec la paille : *Cujus ventilabrum in manu ejus;* Ibid. c'est-à-dire, pour séparer les élus des réprouvés, & pour rendre à chacun selon ses œuvres. Voilà en substance toute la théologie, qui se propose pour objet la personne sacrée de Jesus-Christ, & cette théologie, comme vous le voyez, est contenue dans les té-

moignages de saint Jean. Ah, grand saint! de quoi ne vous sommes-nous pas redevables, après que vous nous avez révélé de si hauts mysteres; & que ne vous doit pas l'église, puisque c'est par vous qu'elle est entrée dans les trésors de la grace surémineute & de la gloire de son divin époux?

Mais le témoignage que saint Jean rendit au fils de Dieu, fut-il aussi convaincant & aussi irréprochable qu'il étoit vrai? Oui, chrétiens, il étoit convaincant & irréprochable, & jamais les juifs opiniâtres qui sont demeurés dans leur incrédulité, n'auront de légitime excuse, ni même de prétexte pour s'en défendre. Car que pouvoient-ils répondre au reproche que leur faisoit le Sauveur du monde? Jean-Baptiste est venu, leur disoit-il : vous avez eu de la vénération pour lui, vous l'avez respecté comme un prophete, comme un homme envoyé de Dieu; & cependant lorsqu'il a rendu témoignage de moi, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'étoit lui-même déclaré votre roi & votre messie, vous l'auriez cru; car vous étiez déterminés à le reconnoître pour tel : & maintenant parce qu'il vous a dit, que c'est moi qui suis ce messie promis dans la loi, vous ne le croyez pas. Un homme est-il moins digne de créance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour soi-même? Vous l'auriez cru dans sa propre cause, & vous ne le croyez pas dans la mienne; comment pouvez-vous soutenir une telle

contradiction ? Ce reproche, dis-je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il ajoutoit dans une juste indignation : Au reste, sachez que les femmes prostituées & les publicains ont été en ceci plus sages que vous. Car, malgré la corruption de leurs mœurs, ils se sont soumis à la parole de Jean-Baptiste ; & vous qui cherchez tant à vous parer d'une fausse justice, vous vous obstinez à ne pas recevoir son témoignage. Or c'est pour cela que ces pécheurs & ces pécheresses vous devanceront dans le royaume de Dieu. Quand il parloit ainsi aux Pharisiens, il les confondoit : pourquoi ? parce qu'il leur opposoit un témoignage qui les condamnoit par eux-mêmes, savoir, le témoignage de saint Jean. En effet, ceux des juifs qui furent fideles à la grace, & qui crurent en Jesus-Christ, n'y crurent d'abord que sur le témoignage de son incomparable précurseur. Ce témoignage faisoit tant d'impression sur leurs esprits, qu'ils ne pouvoient y résister. Il est vrai, saint Jean leur disoit de Jesus-Christ, des choses prodigieuses & inouies : il leur disoit que celui qui passoit parmi eux pour le fils d'un artisan, étoit fils de Dieu, & égal à Dieu ; qu'étant Dieu, il s'étoit fait chair ; & que sans cesser d'être Dieu, il étoit devenu homme sujet à la mort. Tout cela devoit naturellement révolter leurs esprits ; mais parce que saint Jean s'en faisoit le garant, ils croyoient tout sur sa parole ; & ils aimoient mieux, dit saint

Chryſoſtôme, captiver leur entendement, juſqu'à reconnoître qu'un Dieu s'étoit humilié, s'étoit fait eſclave, s'étoit anéanti, que de penſer en aucune ſorte que Jean-Baptiſte ſe fût trompé; eſtimant l'un plus impoſſible que l'autre, c'eſt-à-dire, ſe tenant plus ſûrs que Jean-Baptiſte ne ſe trompoit pas dans le témoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur ſembloit incroyable qu'un Dieu en fût venu juſqu'à cet excès d'humiliation & d'abaiſſement. Y eut-il jamais ſur la terre un tel don de perſuader & de convaincre?

Je vais encore plus loin, chrétiens. Il faut qu'un témoin ait de l'ardeur & du zele pour la vérité dont il rend témoignage. Ce zele a-t-il manqué à ſaint Jean? vous le ſavez, & en vain m'étendrois-je ſur ce point, puiſqu'il eſt évident que tout le ſoin du divin précurſeur a été de faire connoître Jeſus-Chriſt, de le faire adorer, de le faire aimer, de lui procurer dans le monde l'honneur & le culte qui lui eſt dû, & d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une maniere convenable à ſa dignité, mais ſur-tout à ſa ſainteté. Or pour cela il ne ſe contentoit pas de montrer aux juifs cet agneau de Dieu, comme l'eſpérance & le ſalut d'Iſraël; mais il faiſoit retentir ſa voix dans tout le déſert, pour le prêcher hautement; mais par un ſuccès merveilleux que Dieu donnoit à ſa parole, il attiroit les bourgades, les villes entieres, & les convertiſſoit à Jeſus-Chriſt;

mais quand il trouvoit des esprits rebelles & indociles, ne pouvant contenir son zele, & animé d'un saint courroux, il s'élevoit contre eux, il les traitoit de serpents & de races de viperes, il les menaçoit de la colere du ciel : *Genimina viperarum.* Quel *Luc. c. 3.*
étoit donc le grand exercice & l'unique occupation de Jean-Baptiste ? de disposer les peuples à la venue de Jesus-Christ ; de les exhorter à la pénitence, parce que la pénitence est la voie qui doit nous conduire à Jesus-Christ ; de leur recommander sur-tout l'humilité, parce que c'est l'humilité qui nous rend capables de participer à la rédemption de Jesus-Christ : *Pa-* *Ibid.*
rate viam Domini. Mes freres, leur répétoit-il sans cesse, préparez les voies du Seigneur. Voici votre Dieu qui vient à vous dans l'état d'une humilité profonde : ne paroissez pas devant lui comme des collines & des montagnes ; c'est-à-dire, comme des hommes superbes & orgueilleux. Pour rendre ces voies du Seigneur droites & unies, soyez petits à vos yeux, soyez humbles, & défaites-vous de cette propre estime & de cet amour-propre qui vous enflent. Ainsi leur parloit-il : faisant l'office de témoin, mais le faisant en apôtre. Voilà pourquoi ce grand saint n'eut point de desir plus ardent, que de gagner des disciples à Jesus-Christ. Voilà pourquoi non content de lui en former de nouveaux, il lui donnoit même les siens. Allez, leur disoit-il, mes chers enfants, je ne suis plus

votre maître. Le grand maître eſt venu; c'eſt le vôtre, & c'eſt le mien; ne penſez plus déſormais à moi. C'eſt à celui-là qu'il faut vous attacher; il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez-lui s'il n'eſt pas ce deſiré de toutes les nations, que nous attendons depuis ſi long-temps, & vous verrez comme il vous répondra par ſes miracles. Quel zele, chrétiens, pour la gloire de Jeſus-Chriſt! Voulez-vous un abrégé de toute la vie de ſaint Jean? en deux mots le voici: Il eſt venu, dit ſaint Luc, comme un ſecond Elie; & avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la converſion des cœurs; il a réuni les peres avec les enfants; il a rappellé les déſobéiſſants & les incrédules à la prudence des juſtes: & pourquoi tout cela? pour préparer à Jeſus-Chriſt un peu-
Luc. c. 1. ple parfait: *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà ce que j'appelle un témoin zélé.

Enfin ce fut un témoin conſtant, puiſque depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtere. Car ne penſez pas qu'il ait attendu juſqu'au temps de ſa prédication, pour rendre témoignage au Sauveur du monde. Dès le ſein de ſa mere il avoit déja commencé. Ce treſſaillement que reſſentit Eliſabeth trois mois avant la naiſſance de ce fils ſi cher & donné de Dieu; cette joie dont il fut ſaiſi & qu'il fit ſenſiblement paroître, ce furent les premiers témoignages qu'il

rendit à ſon Dieu. *Fervens nuncius*, s'é- *Chryſol.*
crie ſaint Pierre Chryſologue, *qui ante cœpit nuntiare Chriſtum, quàm vivere!* O le fervent témoin, dit ce Pere, qui eut l'avantage d'annoncer Jeſus-Chriſt avant que de vivre! Mais ce témoignage précoce, pour ainſi dire, n'étoit qu'un eſſai de tous les autres témoignages que ſaint Jean-Baptiſte devoit porter en faveur du fils de Dieu. Ce qu'il avoit commencé miraculeuſement avant ſa naiſſance, il le continua pendant tout le cours de ſa vie; & comme il avoit vécu en témoin de Jeſus-Chriſt, il voulut mourir de même. Car mourir pour la juſtice & pour la vérité, mourir en reprochant aux grands du monde leur iniquité, mourir en inſtruiſant Hérode de ſes devoirs, mourir en faiſant reſpecter juſques dans la cour la ſainte liberté d'un prophete, qui parle pour la cauſe de Dieu, n'eſt-ce pas mourir en témoin de Jeſus-Chriſt? Ainſi Jean-Baptiſte a-t-il été conſtant dans ſon témoignage, puiſqu'il l'a rendu dès ſon entrée au monde, puiſqu'il l'a rendu juſqu'au dernier moment de ſa vie, puiſqu'il l'a rendu par ſes paroles, puiſqu'il l'a rendu par ſes actions, puiſqu'il l'a rendu par ſes ſouffances, puiſqu'il l'a rendu par ſon martyre & par ſa mort, & que par-tout il a vérifié ce qui étoit de lui: *Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modele que Dieu nous préſente aujourd'hui, & qui doit faire le ſu-

jet de nos plus ſérieuſes réflexions. Je m'explique. Nous tous qui faiſons profeſſion du chriſtianiſme, nous devons ſervir de témoins à Jeſus-Chriſt. Voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'eſt-ce qu'un chrétien? un homme député de Dieu, un homme autoriſé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractere particulier, pour être le témoin de Jeſus-
Act. c. 1. Chriſt : *Et eritis mihi teſtes.* De ſorte que ſi nous ne participons à cette glorieuſe qualité du précurſeur ſaint Jean, nous pouvons dire avec confuſion & avec douleur, qu'il n'y a point en nous de chriſtianiſme, ni par conſéquent, de ſalut pour nous. En effet, dit ſaint Auguſtin, depuis que Jeſus-Chriſt eſt venu au monde, & qu'il a racheté le monde, Dieu, dans le conſeil éternel de ſa ſageſſe, a tellement diſpoſé les choſes qu'il n'y aura jamais d'homme ſauvé, que celui qui ſelon la meſure de la grace attachée à ſon état, aura rendu témoignage à ſon divin Sauveur. Tous les ſaints qui ſont dans le ciel, n'y ſont qu'en vertu de ce titre. Les apôtres n'y ſont aſſis ſur des trônes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au fils de Dieu le témoignage de la parole en prêchant ſon nom. Les martyrs n'y ſont couronnés, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur ſang, en ſouffrant & en mourant pour lui; & les confeſſeurs n'y portent comme confeſſeurs des palmes en leurs mains, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur

ſainte vie, en pratiquant ſon évangile. Or c'eſt à nous, mes chers auditeurs, de nous former ſur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui ſoient deſtinés au miniſtere apoſtolique. Nous ne ſommes plus au temps des perſécutions, où la grace du martyre étoit une grace commune; mais il faut qu'avec l'eſprit de la foi, nous confeſſions tous Jeſus-Chriſt par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. Car voilà pourquoi il nous a choiſis. Il a apporté du ciel une loi ſainte & toute divine, & il veut que nous en convainquions le monde. Or le monde ne recevra jamais notre témoignage ſur la ſainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le déſordre & dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la loi de Jeſus-Chriſt, il faut que nous nous conformions à elle, & que nous pratiquions fidélement ce que nous confeſſons de bouche : ſans cela notre témoignage eſt vain. Que devons-nous donc faire? Ah, chrétiens! l'importante inſtruction pour vous & pour moi! ce que nous devons faire, c'eſt de rentrer ſouvent en nous-mêmes, & de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous-mêmes : Hé bien, la vie que je mene, eſt-elle un témoignage recevable en faveur de Jeſus-Chriſt & de ſa loi? Si l'on en jugeoit par mes actions & par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du chriſtianiſme que je profeſſe?

Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce desir insatiable d'en avoir, cette crainte excessive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté, & qui l'a consacrée dans sa personne? Cette mollesse de vie dont je me fais une habitude & même une fausse conscience, ce soin extrême de ma santé, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mes sens, quel témoignage pour un Dieu mort sur la croix? Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvements que je me donne pour me pousser, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroissement de ma fortune, quel témoignage pour un Dieu qui s'est anéanti? Ah, Seigneur! doit dire un mondain dans l'amertume de son ame, pour peu qu'il ait encore de foi: Je le reconnois, ce sont là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux, que celui qu'on rend à un Dieu souffrant par une vie toute sensuelle, que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à satisfaire l'avarice & la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler. Si c'est un crime de porter faux témoignage contre un homme, que sera-ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté mille fois contre vous, qui êtes mon Dieu?

Telle est, dis-je, chrétiens, la premiere leçon que nous devons nous faire à nous-mêmes. Il faut que nous servions de té-

moins à Jesus-Christ; mais il faut encore qu'à l'exemple de saint Jean, nous soyons pour Jesus-Christ des témoins fideles, des témoins zélés, des témoins irréprochables, des témoins constants : ne perdez rien de toute cette morale. Des témoins fideles, qui ne nous cherchions pas nous-mêmes; qui sous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur; qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins secretes de notre amour-propre; qui par un raffinement de piété, je dis de piété mercenaire, n'affections pas en le servant, la gloire même de le servir; au contraire qui nous faffions un devoir de nous renoncer, de nous sacrifier, de nous immoler pour lui. Car si le monde, tout perverti qu'il est, produit bien des hommes de ce caractere, c'est-à-dire, s'il se trouve des ministres qui se distinguent par-là, qui sont tout à leurs maîtres, & rien à eux-mêmes; si nous en voyons des exemples, quels sentiments la foi ne doit-elle pas là-dessus nous inspirer? Est-ce trop pour le Dieu qui nous a sauvés, & à qui nous appartenons, que nous soyons tout à lui? La fidélité dont nous lui sommes redevables, doit-elle être d'une moindre étendue que celle dont on se pique envers les souverains de la terre? Faut-il que le monde nous apprenne sur cela notre devoir? Faut-il que Dieu ait en nous des sujets moins dévoués que nous ne les voudrions pour nous-mêmes? Cependant voilà notre désordre jusques dans le culte

que nous rendons à notre Dieu : nous ne regardons ſouvent que nous-mêmes, nous rapportons tout à nous-mêmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-mêmes, & nous n'agiſſons jamais ſur ce grand principe de ſaint Paul, que nous ne ſommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous a rachetés. Des témoins zélés, pour ſoutenir en mille occaſions qui ſe préſentent, la cauſe de Jeſus-Chriſt; & la ſoutenir, contre qui? Contre l'impiété, contre le libertinage, contre le vice, qui ſont proprement ces races de viperes, à la malignité deſquelles la force & l'efficace de notre zele doit s'oppoſer : étant, comme nous devons l'être, bien perſuadés que parmi les mauvais chrétiens, cet Homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les juifs; & que c'eſt à nous, comme héritiers du zele de ſaint Jean-Baptiſte, de combattre ces ennemis, de les réprimer & de les confondre. Que ſi en cela nous ſommes lâches, ſi le reſpect humain nous ferme la bouche, ſi la crainte de déplaire au monde nous rend timides; ſi à force de vouloir être prudents, nous devenons prévaricateurs; ſi au-lieu de nous élever contre le ſcandale, nous nous contentons d'en gémir; ſi par nos ménagements & nos tolérances nous le fomentons; ſi nous nous taiſons où il faudroit parler, & ſi nous diſſimulons où il faudroit agir, dès-là nous ſommes indignes d'être à Jeſus-Chriſt, & Jeſus-

ſus-Chriſt ne nous reconnoît plus. Des témoins irréprochables, qui ne détruiſions pas d'une part ce que nous prétendons établir de l'autre; qui ſoyons à l'épreuve de la cenſure, & qui par certains endroits n'affoibliſſions pas le témoignage que Jeſus-Chriſt d'ailleurs reçoit de nous : nous ſouvenant de l'avis de ſaint Bernard, que le monde eſt trop éclairé, pour que nous puiſſions aiſément lui impoſer; que quelque ſoin que nous prenions de nous cacher, il découvrira notre foible, & qu'il ne manquera pas de nous l'objecter; qu'un ſeul point qui le ſcandaliſera dans nous, empêchera à ſon égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires, que nous pourrions pratiquer; & qu'à moins d'être irrépréhenſibles dans le ſens que l'entend ſaint Paul, nous ſommes incapables d'être les témoins de Jeſus-Chriſt. Enfin des témoins conſtants, pour tenir ferme, & pour ne nous point relâcher dans les perſécutions que l'enfer nous ſuſcitera; pour ſupporter avec patience les contradictions des hommes, pour réſiſter à nos propres foibleſſes, & pour vivre & mourir ſelon l'exemple de ſaint Jean, en rendant témoignage à ce Seigneur qui veut ſpécialement être honoré par notre perſévérance. Voilà, mes chers auditeurs, ce que nous devons être. Mais c'eſt à vous, ô mon Dieu, de faire par votre grace toute-puiſſante que nous ſoyons tels; comme c'eſt à nous de coopérer à cette grace, pour arriver à cette

perfection. C'eſt à vous à nous imprimer ces caracteres, & à nous de vous préſenter des cœurs qui en ſoient ſuſceptibles. Vous avez vu, chrétiens, le témoignage de ſaint Jean en faveur de Jeſus-Chriſt; voyez le témoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de ſaint Jean. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'EST une queſtion qui ſe préſente naturellement à l'eſprit, ſavoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean-Baptiſte, ou de ce qu'il ſervit de témoin au fils de Dieu, ou de ce que le fils de Dieu lui ſervit lui-même de témoin. Et je prétends qu'on peut bien appliquer ici ce que diſoit ſaint Auguſtin, lorſque faiſant le parallele des deux apôtres de Jeſus-Chriſt, ſaint Pierre & ſaint Jean l'évangéliſte, il demandoit qui des deux avoit eu une deſtinée plus ſouhaitable & plus digne d'envie; ou ſaint Pierre, qui ſelon le rapport de l'évangile, ſembloit avoir aimé ſon maître plus ardemment; ou ſaint Jean, qui comme diſciple favori, en avoit été plus tendrement aimé. Car ce ſaint docteur répondoit qu'à juger de l'un & de l'autre par les regles de la religion, il y avoit eu plus de mérite à aimer, comme ſaint Pierre, mais qu'il y avoit eu plus de bonheur & plus de faveur à être aimé, comme ſaint Jean; & qu'ainſi la comparaiſon ne pouvoit être qu'à l'avantage des deux, parce

que si saint Jean avoit eu au-dessus de saint Pierre la préférence de la tendresse & la prédilection de Jesus-Christ, saint Pierre l'avoit emporté sur saint Jean par la ferveur & le zele qu'il avoit témoigné pour Jesus-Christ. Il m'a paru, dis-je, que cette décision de saint Augustin convenoit parfaitement à la question que je me suis proposée touchant le divin précurseur saint Jean-Baptiste; car en voici la juste application. Avoir servi de témoin au fils de Dieu, c'est ce qui a fait le mérite de ce grand saint; mais avoir eu pour témoin le fils de Dieu même, c'est ce qui a fait son bonheur & sa gloire. Et je vais vous montrer que cette gloire a été la récompense & le couronnement de son mérite, comme il est vrai que son mérite a été le fondement & le principe de cette gloire. Ecoutez-moi : il n'y aura rien en tout ceci qui ne vous instruise & qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, que le Sauveur du monde, par une espece de reconnoissance, ait bien voulu rendre témoignage à saint Jean, & servir de témoin à son témoin même. C'étoit, dit saint Chrysologue, pour vérifier dès-lors, & pour accomplir par avance cette promesse si solemnelle & si authentique : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram patre meo.* Quiconque me confessera & me reconnnoîtra devant les hommes, je le reconnoîtrai devant mon pere & devant les anges au jour de mon *Matth.* c. 10.

dernier avénement. Ainſi l'aſſuroit le fils de Dieu, parlant des juſtes en général. Mais à l'égard de Jean-Baptiſte, il a encore plus fait : car ſans attendre la fin des ſiecles, il lui a ſervi de témoin dès cette vie; il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les manieres. Je m'explique. Qu'a fait le Sauveur du monde, pour honorer ſon précurſeur? Il a rendu témoignage à la grandeur de ſa perſonne. Il a rendu témoignage à la dignité de ſon miniſtere. Il a rendu témoignage à l'excellence de ſa prédication. Il a rendu témoignage à l'efficace de ſon Baptême. Il a rendu témoignage à la ſainteté de ſa vie, & à l'auſtérité de ſa pénitence. Tout cela autant d'éloges ſortis de la bouche du fils de Dieu même en faveur de ſaint Jean. Peſez-les, mes chers auditeurs, & admirez-les.

Non; jamais homme ne s'eſt attiré, & n'a reçu tout à la fois tant d'honorables témoignages, que ſaint Jean-Baptiſte. C'eſt ce que nous apprend l'évangile de ce jour. Car nous y voyons les anges & les hommes, par une eſpece de concert, occupés à l'exalter. Les hommes, au premier bruit de ſa naiſſance, en ſont déja dans le raviſſement; & manquant, ce ſemble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de ſa perſonne, ils ſe demandent les uns aux autres : *Quis putas, puer iſte erit?* Que penſez-vous que ſera un jour cet enfant? comme s'ils diſoient, voici un enfant en qui la nature & la grace ont dé-

Luc. 1.

ployé tous leurs tréſors, un enfant de bénédiction, un enfant de prodiges & de miracles. Déja tout enfant qu'il eſt, la main du Seigneur, c'eſt-à-dire, la puiſſance & la force de Dieu eſt avec lui. Déja il a délié la langue de ſon pere Zacharie; déja il a rendu féconde la ſtérilité de ſa mere Eliſabeth. Mais s'il a fait en naiſſant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progrès de ſa vie? s'il eſt ſi grand dans ſon berceau, que ſera-ce quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu conſommée? C'eſt un ſecret, ajoutent-ils, que nous nous contentons de révérer, & qu'il ne nous eſt pas poſſible de pénétrer : *Et poſuerunt omnes qui audierunt, in corde ſuo, dicentes : Quis putas, puer iſte erit?* Luc. c. 1. Après avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conſervent dans leur cœur, & ils demeurent dans le ſilence, parce qu'ils ne croient pas pouvoir s'en expliquer aſſez dignement. Mais voici un ange qui vient ſuppléer à leur défaut. Un ange député de Dieu, c'eſt Gabriel, qui vient réſoudre leur doute, & leur apprendre clairement & diſtinctement ce qu'ils doivent penſer de la perſonne de Jean. Vous êtes en peine de ſavoir ce que ſera un jour cet enfant; & moi, dit l'ange, je vous déclare qu'il ſera grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino.* Ibid. Témoignage, chrétiens, qui ſuffiſoit pour canoniſer le précurſeur de Jeſus-Chriſt. Car être grand devant les hommes, ce n'eſt rien; être

grand devant les princes & les rois qui ſont les Dieux de la terre, c'eſt peu, puiſque ces Dieux de la terre ſont eux-mêmes très-petits; mais être grand devant le Seigneur, comme Jean-Baptiſte, c'eſt être vraiment grand, c'eſt être ſolidement grand, c'eſt être abſolument grand, parce que c'eſt être grand devant celui qui eſt non-ſeulement la grandeur même, mais la ſource & la meſure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino.* En effet, tout eſt petit devant Dieu, & les plus hautes puiſſances de l'univers ne ſont en préſence de cette majeſté divine que
Pſal. 38. des atômes & des néants : *Et ſubſtantia mea tanquàm nihilum ante te.* Mais pour ſaint Jean il eſt quelque choſe, & quelque choſe de grand devant Dieu même : *Magnus coram Domino.* Concluez de là quel eſt donc le caractere de ſa perſonne, & le degré de ſa grandeur. Je me trompe, chrétiens, ne le concluez pas encore de là : c'eſt d'un autre témoin, c'eſt de Jeſus-Chriſt qu'il faut que vous l'appreniez. Car il n'appartenoit qu'à lui de nous donner une juſte idée de la perſonne de Jean-Baptiſte. Les hommes n'en ont pu rien dire; l'ange, quoique miniſtre du Seigneur, n'en a pas dit aſſez; mais le fils de Dieu couronnera tout par ſon témoignage. Et que dira-t-il ? une parole qui renferme, ou plutôt qui ſurpaſſe tous les éloges :
Matth. c. 11. *Amen dico vobis, non ſurrexit inter natos mulierum major Joanne Baptiſtâ;* oui, je

vous dis en vérité, qu'entre tous les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiſte. Voilà, mes chers auditeurs, le comble de la grandeur. Car être grand, même devant Dieu, c'étoit après tout une louange qui convenoit à pluſieurs autres ſaints. Mais être ſi grand, qu'entre tous les enfants des hommes il n'y en a point eu de plus grand, c'eſt la louange particuliere & l'avantage de ſaint Jean. Sur cela les peres & les interpretes ſont partagés. Les uns veulent que Jean n'ait été le plus grand qu'entre les ſaints de l'ancienne loi; & les autres qu'il n'y en ait point eu de plus grand que lui, même entre les ſaints de la loi de grace. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt de lui & de lui ſeul que le Sauveur a dit : *Non ſurrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la vérité, à quoi, ſans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir : & voilà le premier témoignage que le fils de Dieu rendit à la perſonne de ſaint Jean.

J'ai dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de ſon miniſtere : comment celà? le voici. L'office important & le miniſtere eſſentiel de Jean-Baptiſte, fut d'être le précurſeur de Jeſus-Chriſt. Mais cet office de précurſeur étoit ſi relevé au-deſſus de tous les autres miniſteres où les hommes juſques-là avoient été employés, que ſans le témoignage de Jeſus-Chriſt, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez

garde, s'il vous plaît. Les juifs reconnoissoient saint Jean pour un prophete, & ils en jugeoient bien, car il l'étoit; mais ils le croyoient simplement prophete, & en cela ils se trompoient, car il étoit quelque chose de plus : *Etiam dico vobis & plusquàm prophetam :* oui, leur disoit le fils de Dieu, il est prophete, & plus que prophete. Pourquoi, demande saint Jérôme, plus que prophete? parce que les prophetes n'avoient annoncé le messie que dans l'avenir, au-lieu que Jean-Baptiste annonçoit qu'il étoit venu; parce que les prophetes n'avoient vu les choses que de loin & dans l'obscurité, au-lieu que saint Jean les voyoit clairement & en elles-mêmes. Sans autre raison que celle-là, on avoit droit de le mettre au-dessus de tous les prophetes, & de l'appeller plus que prophete. Mais la prééminence de son ministere étoit fondée sur un titre encore plus digne de nos réflexions. *Etiam dico vobis plusquàm prophetam. Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* Il est plus que prophete, ajoutoit le Sauveur du monde; parce que c'est celui dont le Pere éternel a dit à son fils : Voici mon ange, que j'enverrai devant vous, pour vous préparer la voie. En effet, préparer la voie à un Dieu, & être le précurseur d'un Dieu, c'étoit faire l'office d'un ange; & les anges du premier ordre se seroient tenus honorés de cette commission. Mais

Matth. c. 11.

Ibid.

cette commiſſion eſt réſervée à Jean, & il étoit proprement l'ange de Jeſus-Chriſt. Or être l'ange de Jeſus-Chriſt, c'étoit quelque choſe ſans doute de plus honorable, que d'être un ange du commun. Car les anges du commun, quoiqu'ambaſſadeurs de Dieu, n'ont point d'autre miniſtere que de veiller à la conduite des hommes; mais le miniſtere de Jean-Baptiſte regardoit immédiatement la perſonne de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il n'étoit envoyé au monde que pour Jeſus-Chriſt; *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam.* Matth. c. 11. Ah, chrétiens! eſt-il rien de plus ſublime & qui doive nous inſpirer plus de vénération pour ce grand ſaint? C'étoit l'ange de notre Dieu : il a fait dans le myſtere de l'incarnation le même office que l'ange envoyé à Marie de la part de Dieu; & en vertu de ſa miſſion, il a rendu à Jeſus-Chriſt, comme précurſeur, des ſervices plus importants & plus néceſſaires que jamais les anges n'en ont pu rendre à cet Homme-Dieu. Encore une fois, miniſtere tout angélique, ou plutôt miniſtere tout divin, que Jeſus-Chriſt a voulu honorer de ſon témoignage.

Ajoutez-y ce qui doit en être la conſéquence naturelle, je veux dire, le témoignage que le Sauveur du monde rendit à la prédication de ſaint Jean. Vous le ſavez; toute l'excellence de la prédication conſiſte en deux points, à éclairer & à toucher, à inſtruire & à émouvoir; mais

il eſt rare de trouver l'un & l'autre enſemble. Car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui ſont deſtinés & qui ont même reçu des talents du ciel pour être les diſpenſateurs de la parole de Dieu, les plus fervents & les plus zélés ne ſont pas les mieux pourvus de ſcience & de lumieres; & que les plus intelligents & les plus habiles ne ſont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zele & d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas; les autres touchent, mais n'inſtruiſent pas. Au lieu que Jean-Baptiſte, ſelon le témoignage de Jeſus-Chriſt, excelloit également
Joan. c. 5. dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens & lucens.* Vous l'avez vu, diſoit aux juifs ce Dieu Sauveur, & vous l'avez admiré. C'étoit un flambeau qui éclairoit toute la Judée; mais c'étoit un flambeau ardent & luiſant : luiſant pour diſſiper toutes les ténebres de l'infidélité du ſiecle; & ardent, pour embraſer tous les cœurs du divin amour. Il a prêché parmi vous avec tout l'eſprit & toute la vertu d'Elie,
Luc c. 1. *In ſpiritu & virtute Eliæ.* L'eſprit ſans la vertu, ou la vertu ſans l'eſprit, n'auroient pas ſuffi; mais ayant poſſédé éminemment l'un & l'autre, ç'a été un prédicateur parfait. Que reſtoit-il, chrétiens, après des témoignages ſi illuſtres? encore un moment de votre attention; je n'en abuſerai pas.

Il s'agiſſoit d'autoriſer le baptême de ſaint Jean; & c'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt par

un quatrieme témoignage, qui ne mérite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux précurseur. Jean baptisoit dans le jourdain tous ceux qui venoient à lui; mais comme ce baptême étoit nouveau, les Pharisiens & les partisans de la synagogue en jugeoient diversement. Quelques-uns l'approuvoient, d'autres le blâmoient; ceux-ci l'estimoient bon & profitable, ceux-là le rejettoient comme superstitieux & inutile. On demandoit à saint Jean en vertu de quoi il s'attribuoit la puissance de baptiser, puisqu'il n'étoit pas le Christ : *Quid ergò baptizas, si tu non es Christus?* Joan. 1. 1. Mais pour montrer que cette puissance lui convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement témoignage de la validité & de l'efficace du baptême de Jean. Et quel témoignage? le plus éclatant, mais aussi de la part de Dieu le plus surprenant. Car tout Dieu qu'il est, il reçoit ce baptême de la pénitence qui disposoit alors les hommes à la rémission des péchés & au baptême de la loi de grace. C'est dans ce dessein qu'il vient de la Galilée au jourdain, & qu'il se présente à saint Jean pour être baptisé; c'est, dis-je, afin de convaincre par-là tous les esprits que le baptême de Jean est donc un baptême salutaire; qu'il est saint, & qu'il est de Dieu, puisque lui, qui est le fils de Dieu, en veut bien user. Mais, Seigneur, que faites-vous, s'écrie Jean-Baptiste touché & confus d'une humilité si profonde,

que faites-vous, & avez-vous oublié ce que vous êtes & ce que je suis ? C'est moi qui dois être baptisé par vous, & vous venez à moi ! Ne craignez-vous point en vous abaissant jusques-là, d'obscurcir votre gloire, & qu'on n'en tire des conséquences au préjudice de votre sainteté ?
Matth. c. 3. *Sine modò*, lui répondit le fils de Dieu, *sic enim decet nos implere omnem justitiam :* laissez-moi faire pour cette heure ; car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; & pour apprendre à tout le monde que votre baptême vient du ciel, moi qui suis descendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma personne. Quoique ce soit le baptême de la pénitence, moi qui suis l'innocence même, je veux bien m'y soumettre, & quoiqu'en m'y soumettant je paroisse inférieur à vous sans l'être, je ne dédaigne point de le paroître, pourvu que je persuade aux hommes que la pénitence à laquelle ce baptême les engage, est la seule voie qui peut les conduire au salut & à la véritable rédemption. N'est-il pas vrai, mes chers auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de savoir honorer ses saints ?

Finissons par le dernier, mais le plus essentiel de tous les témoignages que Jesus-Christ ait rendu à son précurseur, en publiant la sainteté de Jean, l'innocence de ses mœurs, & l'austérité de sa péni-

tence. Où le trouvons-nous ce témoignage ? au chapitre onzieme de saint Matthieu. Car c'est là qu'il est dit, que notre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, & instruisant les juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainsi : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? *Quid existis in desertum videre ?* Vous y avez vu Jean-Baptiste : hé bien, qu'en dites-vous ? avez-vous cru voir en lui un roseau agité du vent, c'est-à-dire, un esprit léger & sans consistance, qui suit le mouvement de ses passions, qui plie sous l'adversité, qui s'évanouit dans la prospérité, qui succombe à la crainte, que la vue de plaire, ou que l'intérêt ébranle; qui cede à tout & qui ne résiste à rien : *Arundinem vento agitatam ?* Non, Jean n'est point un homme de cette trempe : c'est un cœur ferme & inébranlable dans le parti de Dieu; c'est une ame solide & à l'épreuve de toutes les tentations du monde; c'est un esprit supérieur à tout ce que la foiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, & qui demandent une vertu plus héroique. En voilà le caractere. Mais encore qu'avez-vous vu dans le désert ? y avez-vous trouvé un homme vêtu avec molleſſe, un homme voluptueux, attaché à ses commodités, aimant les douceurs de la vie, esclave de son corps & de ses sens : *Sed quid existis videre ? hominem mollibus vestitum ?* Au contraire, vous avez vu un

Matth. c. 11.

Ibid.

Ib

homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaiſirs du monde, un homme ennemi de ſon corps, un homme épuiſé d'abſtinences & de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice. Telle eſt la forme de vie dont Jean-Baptiſte eſt venu ſervir de modele. Qui parle ainſi, chrétiens? le fils de Dieu, lequel rend témoignage de la ſainteté de ſon précurſeur; & qui n'allegue pour cela ni les révélations, ni les extaſes, ni le don des miracles & des guériſons, ni l'eſprit de prophétie, ni toutes les autres graces éclatantes dont ſaint Jean étoit rempli, mais qui fait conſiſter cette ſainteté dans une vie pénitente & mortifiée, dans la haine de ſoi-même, dans le crucifiement de la chair, ſur-tout dans la conſtance & la fermeté.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs; voilà ce que je vous laiſſe à méditer, & ce qui doit être pour vous & pour moi le fruit de ce diſcours. Je vous l'ai dit, & je vous le dis encore, que ſi Jeſus-Chriſt ne nous reconnoît devant ſon pere, & ne rend témoignage en notre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean-Baptiſte, nous ne ſerons jamais du nombre de ſes prédeſtinés & de ſes élus. Il faut, pour être juſtes dans cette vie, que nous ayions le témoignage de Dieu en nous, *Qui credit, habet teſtimonium Dei in ſe*: & j'ajoute que pour être glorifiés dans l'autre, il faut que nous ayions le témoignage de Jeſus-Chriſt pour nous. Or

1 Joan. c. 5.

jamais Jeſus-Chriſt ne nous rendra ce témoignage favorable dont dépend notre ſalut éternel, ſi nous ne ſommes fermes comme ſaint Jean dans l'obſervation de la loi de Dieu; & ſi nous n'entrons dans cette ſainte voie de la pénitence & de la mortification où a marché le ſaint précurſeur. Pourquoi cela? parce que Jeſus-Chriſt ne rendra témoignage qu'en faveur de ceux qui auront eu ſoin de ſe conformer à lui. Or nous ne pouvons nous conformer à Jeſus-Chriſt que par cet eſprit de pénitence, accompagné & ſoutenu d'une inviolable perſévérance. Par conſéquent, le témoignage de cet Homme-Dieu nous eſt indiſpenſablement néceſſaire. Il le donne aujourd'hui au plus ſaint des hommes, qui eſt Jean-Baptiſte, mais il ne le donne que fondé ſur ces deux chefs, de l'auſtérité de ſa vie & de la ſolidité de ſa vertu. Il n'eſt pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il y ait pour nous des loix de providence moins ſéveres & plus commodes. Savez-vous donc, chrétiens, ce que nous avons à craindre? c'eſt que Jeſus-Chriſt dans le jugement dernier, au-lieu de rendre témoignage pour nous, ne le rende contre nous; & qu'au-lieu que ſon témoignage, s'il nous étoit favorable, mettroit le ſceau à notre juſtification & à notre prédeſtination, il ne faſſe notre condamnation & notre réprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où Jeſus-Chriſt forti-

fiera-t-il ſon témoignage contre nous? par l'exemple de ſaint Jean, par la pénitence de ſaint Jean, par la retraite de ſaint Jean, en un mot, par l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui paroîtra entre la conduite de la plupart des chrétiens & celle de ſaint Jean.

Car comment nous ſauverons-nous de cette contradiction, & qu'aurons-nous à y répondre? Jean, rempli du Saint-Eſprit & ſanctifié même avant ſa naiſſance, n'a pas laiſſé d'embraſſer une vie auſtere & pénitente; & moi qui ſuis pécheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquités, je veux mener une vie aiſée & douce. Jean, dans la plus parfaite innocence, n'a pas laiſſé de matter ſa chair par le jeûne & le cilice; & moi j'épargne la mienne qui eſt une chair de péché. Jean, à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laiſſé de fuir le monde; & moi, qui ſuis la foibleſſe même, je m'expoſe à tous les dangers du monde. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que ſaint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu. Car après avoir été le témoin de Jeſus-Chriſt dans le premier avénement de ce Dieu Sauveur, il viendra encore dans le ſecond & ſera appellé en témoignage contre les
Joan. c. 1. lâches chrétiens : *Hic venit in teſtimonium.* Oui, il viendra, non plus pour ſervir de témoin à la lumiere, mais pour ſervir de témoin contre l'iniquité. Ce ſacré chef que vous conſervez comme un précieux dépôt; ce chef dont la vue confondit l'im-

pie Hérode, & le fit trembler juſques ſur le trône; ce chef, muet maintenant depuis qu'une mort ſanglante lui a ôté l'uſage de la voix, mais alors rappellé à la vie & plus éloquent que jamais, fera ſortir de ſa bouche ces paroles foudroyantes qui atterreront les pécheurs. Ah, grand ſaint! parlerez-vous donc contre ce peuple, qui vous eſt ſpécialement dévoué? Il vous honore & vous invoque comme ſon protecteur; en deviendrez-vous l'accuſateur & le juge? Obtenez-lui ces graces de converſion, ces graces de ſanctification qui le remettront dans la voie du ſalut que vous nous avez enſeignée. Surtout faites-lui bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le temps où vous avez vécu ſur la terre, le royaume du ciel ne s'emporte que par violence: *A diebus Joannis Baptiſtæ regnum cœlorum vim patitur.* Matth. c. 11.

Du reſte, chrétiens, parlant devant un prélat que je conſidere ici, non-ſeulement comme l'évêque & le paſteur de vos ames, mais comme un des maîtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'eſt diſtingué, j'aurois eu beſoin dans tout ce diſcours des dons excellents qu'il a reçus du ciel, & qu'il a ſu ſi dignement & ſi ſaintement employer. Du moins, Monſeigneur, ai-je eu l'avantage de trouver en vous de quoi perſuader à votre troupeau les ſaintes vérités que je viens de lui annoncer, & de quoi les lui rendre ſenſibles. Car en faiſant l'éloge du précurſeur de Je-

ſus-Chriſt, je n'ai pu m'empêcher de bénir le ciel, qui pour ma conſolation me fait voir encore aujourd'hui dans votre perſonne, un prélat rempli de l'eſprit de Jean-Baptiſte & imitateur de ſes vertus. Je veux dire, un prélat auſſi éclairé que zélé, auſſi fervent que vigilant, & ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, auſſi aimable que vénérable. Un prélat plein de vigueur & de force pour faire obſerver la diſcipline, mais en même temps plein d'onction & de douceur pour la faire aimer. Un prélat qui, comme Jean Baptiſte, a édifié la cour & que la cour a reſpecté; que le plus grand des rois a honoré de ſon eſtime; qui prêchant aux grands du ſiecle avec une liberté toute évangélique, mais auſſi avec une égale ſageſſe, les a inſtruits de leurs devoirs, & n'a pas craint de leur reprocher leurs déſordres. Un prélat dont la ſainte doctrine, la ſolide piété, la vie édifiante lui ont mérité l'auguſte rang qu'il tient; & qui ſans ceſſe occupé de ſes fonctions, n'a en vue que la gloire de Dieu, que les intérêts de Dieu, que l'accroiſſement du culte de Dieu. Enfin, un prélat qui dévoué aux travaux apoſtoliques, & ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, n'eſtimant pas ſa vie plus précieuſe que lui-même, ſacrifie tous les jours ſa ſanté aux exercices de ſon miniſtere, à conſacrer de dignes ſujets & à les former pour ſervir utilement ſon égliſe, à viſiter les ouailles que la providence lui a confiées, à ſanctifier

ſon peuple, & à le conduire dans le chemin de la perfection chrétienne : *Parate Domino plebem perfectam.* Voilà, Monſeigneur, les exemples que vous donnez, & qui plus efficaces que mes paroles, ſont pour toute cette aſſemblée autant d'exhortations preſſantes & touchantes. Plaiſe au ciel que vous en ſuiviez, chrétiens, toute l'impreſſion, & que par-là, vous arriviez un jour à la vie éternelle, que je vous ſouhaite, &c. Luc. c. 1.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT PIERRE.

Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus, filius Dei vivi.

Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. En saint Matthieu, chap. 16.

VOILA, mes chers auditeurs, toute la substance de l'évangile de ce jour & des importantes vérités qui y sont contenues. Voilà sur quoi est fondée la gloire de saint Pierre votre illustre patron. C'est lui qui le premier a confessé la divinité de Jesus-Christ, & voilà pourquoi Jesus-Christ lui a donné au-dessus des apôtres cette primauté qui nous le rend si vénérable, & en vertu de laquelle il est le chef de toute l'église. C'est lui qui non-seulement

pour ſa perſonne, mais au nom de tous les autres apôtres, a le premier rendu témoignage que Jeſus-Chriſt eſt le fils du Dieu vivant, non pas ſimplement par adoption, mais par nature. Car il l'a reconnu fils du Dieu vivant d'une maniere qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean-Baptiſte, ni aux prophetes. Or Elie, Jean-Baptiſte & les prophetes étoient dans les termes de l'écriture, enfants de Dieu par adoption. Il eſt donc vrai que ſaint Pierre, qui prétendoit élever Jeſus-Chriſt au-deſſus d'eux, l'a confeſſé abſolument fils de Dieu, égal à Dieu, conſubſtantiel à Dieu, en un mot Dieu lui-même. Et c'eſt pour cela encore une fois que Jeſus-Chriſt a établi cet apôtre comme le fondement ſur lequel il vouloit édifier ſon égliſe; pour cela qu'il lui a mis en main les clefs du ciel; pour cela qu'il lui a donné le pouvoir de lier & de délier ſur la terre. En ſorte que toutes les prérogatives de ſaint Pierre ont été les ſuites heureuſes & les fruits de cette confeſſion de foi : *Tu es Chriſtus filius Dei vivi.* Ajoutons-y toutefois, chrétiens, l'ardent amour de ce glorieux apôtre pour Jeſus-Chriſt. Car la foi de ſaint Pierre ſans ſon amour n'eût pas ſuffi. Il falloit que le chef de l'égliſe fût non-ſeulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zele & de charité. Et en effet, ce que Jeſus-Chriſt promet aujourd'hui à ſaint Pierre, parce qu'il confeſſe ſa divinité, n'a eu ſon accompliſſement qu'après que le fils de Dieu

lui eut demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon, fils de Jean, lui dit ce Sauveur adorable après sa résurrection? Oui, Seigneur, lui répondit Pierre : Vous savez que je vous aime, & que je suis prêt à donner ma vie pour vous. Paissez donc mes agneaux & mes brebis, reprit son divin maître : *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* Ainsi, chrétiens, c'est sur la foi de saint Pierre, & sur l'amour de saint Pierre qu'est établie sa sainteté & sa prééminence. Voilà les deux sources des graces dont il fut comblé. Il a été le pasteur des peuples, & le souverain pontife : pourquoi ? Parce qu'il a reconnu Jesus-Christ pour le fils du Dieu vivant, & parce qu'il a aimé Jesus-Christ jusqu'à verser pour lui son sang. Arrêtons-nous là ; car il ne s'agit pas aujourd'hui de parler des grandeurs de saint Pierre, mais de ses vertus. Il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en lui. Il ne s'agit pas de relever son apostolat, & d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ses exemples. Attachons-nous donc à sa foi & à son amour. En qualité de chrétiens nous sommes les pierres vivantes de ce mystérieux édifice de l'église, que Jesus-Christ est venu construire sur la terre. Et comme après Jesus-Christ, votre saint patron en est la pierre fondamentale, il faut que nous soyons bâtis sur cette pierre : *Et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Or pour

Joan. c. 1.

Matth. c 16.

cela il faut que nous participions à la foi & à l'amour de saint Pierre ; pour cela il faut que la foi de saint Pierre soit la regle de la nôtre, & que l'amour de saint Pierre soit le modele de notre amour. Il faut que nous croyions de cœur, & que nous confessions de bouche ce que le Pere céleste, & non pas la chair & le sang, a révélé à saint Pierre. Et il faut que nous puissions dire à Jesus-Christ, comme saint Pierre : Vous savez, Seigneur, que je vous aime. Ainsi, chrétiens, comparons nôtre foi avec la foi de saint Pierre, & notre amour avec l'amour de saint Pierre pour Jesus-Christ. En deux mots, la foi de saint Pierre opposée à notre infidélité, c'est la premiere partie. L'amour de saint Pierre pour Jesus-Christ, opposé à notre insensibilité, c'est la seconde. Toutes deux feront le partage de ce discours, & le sujet de votre attention, après que nous aurons salué Marie. *Ave Maria.*

JE fais l'éloge du prince des apôtres, du chef visible de l'église, du vicaire de Jesus-Christ en terre, mais qui par une disposition particuliere de la providence, n'a pas laissé avec tout cela d'être pécheur ; qui malgré tout cela est tombé, & a eu besoin de se relever par la pénitence ; & qui par la pénitence est aussi rentré dans tous les privileges & dans tous les droits attachés à son apostolat. Je parle d'un saint I. PARTIE.

dont Jesus-Christ a béatifié la foi, & le zele à confesser la foi; mais qui dans l'abondance même des lumieres de sa foi, avant qu'il eût reçu le Saint-Esprit, n'a pas laissé d'avoir ses ténebres, c'est-à-dire, ses erreurs; & qui malgré la ferveur de son zele, a eu ses imperfections & ses foiblesses : or l'un & l'autre dans le dessein de Dieu doit aujourd'hui nous instruire, & contribuer à notre édification.

Il est donc du devoir de mon ministere que je ne sépare point ces deux choses; & qu'en prédicateur fidele de la divine parole, considérant saint Pierre dans l'état où l'évangile nous le représente, je veux dire, dans cet état de béatitude commencée, mais non encore consommée par la venue du Saint-Esprit : *Beatus es, Simon Barjona*, je vous parle de ses erreurs aussi-bien que de ses lumieres, de ses foiblesses aussi-bien que de ses ferveurs, de sa chûte & de son péché aussi-bien que de ses mérites. Il est vrai, c'est sur la foi de saint Pierre que la prééminence de sa dignité fut dès-lors fondée; mais après tout la foi de saint Pierre n'étoit pas encore parfaite, quand Jesus-Christ lui dit : Vous êtes bienheureux, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous a révélé ceci, mais mon pere qui est dans le ciel. Il est vrai, saint Pierre confessa que Jesus-Christ étoit le fils du Dieu vivant, & c'est par cette confession qu'il mérita d'entendre ce que Jesus-Christ lui répondit : Vous êtes Pierre, & c'est

Matth. c. 16.

c'eſt ſur cette pierre que je bâtirai mon égliſe. Mais après tout, en ce moment-là ſaint Pierre n'étoit pas encore à l'épreuve des tentations où ſa foi devoit être expoſée; il n'étoit pas encore inébranlable dans cette confeſſion de foi qu'il faiſoit avec tant de zele. Or c'eſt à nous, comme je l'ai dit, de profiter non-ſeulement de l'exemple de ſa foi, mais des imperfections même de ſa foi; de l'exemple de ſa foi en l'imitant, & des imperfections de ſa foi, en les évitant. C'eſt à nous d'apprendre de lui à confeſſer de bouche la foi que nous avons dans le cœur; & ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confeſſion de notre foi, c'eſt à nous d'apprendre à réparer, comme lui, par une fervente pénitence, cette honteuſe & ſcandaleuſe lâcheté. Deux points, mes chers auditeurs, où je renferme toute cette premiere partie. Ecoutez-moi; il n'y aura rien là qui ne ſoit proportionné à la capacité de vos eſprits, ni rien que chacun de vous ne puiſſe & ne doive s'appliquer : commençons.

La foi de ſaint Pierre étoit grande ſans doute & très-grande, quand Jeſus-Chriſt lui dit, *Beatus es*, vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean. Car en vertu de cette foi, ſaint Pierre avoit tout quitté, pour ſuivre Jeſus-Chriſt; en vertu de cette foi, il avoit marché ſur les eaux, pour aller à Jeſus-Chriſt; en vertu de cette foi, pluſieurs d'entre les diſciples s'étant retirés du

troupeau de Jeſus-Chriſt, parce qu'ils ſe ſcandaliſoient de ſa doctrine ſur le ſujet de l'euchariſtie, & Jeſus-Chriſt ayant demandé aux apôtres s'ils vouloient auſſi ſe ſéparer de lui, ſaint Pierre lui avoit dit : Hé, Seigneur, à qui irions-nous ? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela, marques évidentes de la grandeur de ſa foi, qui ne fut pas, dit ſaint Auguſtin, une foi de ſpéculation & en idée, mais une foi réelle & de pratique ; qui ne fut pas une foi morte, mais une foi vive & animée ; qui ne fut pas une foi ſtérile & infructueuſe, mais une foi, pour ainſi parler, riche & féconde, puiſqu'elle produiſit en lui de ſi ſurprenants & de ſi merveilleux effets. Tout cela, preuves inconteſtables que, dès ſon premier engagement avec Jeſus-Chriſt, il l'avoit reconnu pour fils du Dieu vivant. Car, comme raiſonne ſaint Auguſtin, s'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas renoncé pour lui à tout ce qu'il poſſédoit dans le monde. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il ne lui auroit pas dit : *Domine, ſi tu es, jube me ad te venire ſuper aquas ;* ſi c'eſt vous, Seigneur, commandez, & dès l'inſtant je marcherai ſans crainte ſur l'eau, pour aller à vous. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il ſe feroit ſcandaliſé auſſi-bien que les autres, du commandement que lui fit Jeſus-Chriſt de manger ſa chair, & de boire ſon ſang. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas pris ce que Jeſus-

Matth. c. 14.

Chriſt leur annonçoit de ce myſtere pour des paroles de vie & d'une vie immortelle : *Verba vitæ æternæ habes.* Il eſt donc vrai que ce n'étoit dès-lors ni la chair ni le ſang, mais l'eſprit même de Dieu qui lui avoit donné les hautes & ſublimes connoiſſances dont il ſe trouvoit rempli. *Joan. c. 6.*

Voilà, mes chers auditeurs, les qualités de la foi de ſaint Pierre; & voilà en quoi la foi de ſaint Pierre doit être le modele de la nôtre. Prenez garde. Ce fut une foi pratique, une foi efficace & agiſſante que celle de ſaint Pierre; & telle doit être notre foi : car une foi oiſive, une foi qui s'en tient à des paroles, une foi qui ne conſiſte qu'en de belles & ſpécieuſes maximes, une foi qui ſe borne à des ſentiments, ſans aller juſques aux œuvres, c'eſt une foi qui ne peut ſervir qu'à notre condamnation; c'eſt la foi des démons, qui croient, qui tremblent, & qui en demeurent là. Ce fut une foi généreuſe en vertu de laquelle ſaint Pierre abandonna non-ſeulement tout ce qu'il poſſédoit, mais tout ce qu'il étoit capable de poſſéder, mais tout ce qu'il pouvoit eſpérer, mais tout ce qu'il pouvoit deſirer; tellement qu'il eut bien raiſon de dire, *Ecce nos reliquimus omnia;* voici que nous avons tout quitté. Et c'eſt ainſi que notre foi nous doit détacher de tout, en ſorte que nous quittions tout, non pas toujours réellement & en effet, mais au moins de cœur; c'eſt-à-dire, que nous ſoyons diſpoſés à *Matth. c. 19.*

quitter tout ; que nous ſoyons dégagés de toute affection aux biens que nous poſſédons ; que nous ſoutenions avec patience la perte de ces biens, quand il plaît à Dieu de nous les enlever ; que nous ſoyons tranquilles & ſoumis quand la providence permet que ces biens diminuent ; que nous nous dépouillions avec joie d'une partie de ces biens pour en aſſiſter les membres de Jeſus-Chriſt & nos freres, qui ſont les pauvres. Car une foi, en conſéquence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne ſe refuſe rien, & l'on ne veut rien ſe refuſer, c'eſt une foi chimérique, qui ne peut être de nul mérite devant Dieu, & que Dieu même réprouve. Ce fut une foi pleine de confiance qui fit marcher ſaint Pierre ſur les eaux, ſans craindre le péril où il s'expoſoit, ni la tempête dont la mer étoit agitée : & ſi notre foi eſt telle que Dieu la demande, il faut qu'elle ſe ſoutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des perſécutions & des diſgraces du monde, au milieu des changements & des révolutions inévitables dans le cours du monde. Car une foi qui doute, une foi qui héſite, n'a plus ce caractere de fermeté qui eſt eſſentiel à la vraie foi. Ce fut une foi à l'épreuve du ſcandale où tomberent ces diſciples incrédules, qui ne pouvant comprendre l'adorable myſtere de nos autels que Jeſus-Chriſt leur annonçoit, en prirent occaſion d'abandonner ce Dieu Sauveur : &

notre foi comme celle de saint Pierre, doit nous fortifier contre tant de discours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons sans cesse devant les yeux, afin que nous puissions faire à Dieu la même protestation que fit ce prince des apôtres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* Non, Seigneur, je ne m'éloignerai jamais de vous. Quand tous les hommes vous auroient renoncé, & que de tous les hommes je resterois seul sous l'obéissance de votre loi, je ne m'en départirai jamais. Fallût-il résister à toutes les puissances de la terre; fallût-il donner ma vie, vous me trouverez toujours fidele : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo.* Marc. c. 14. Ibid.

Telle étoit, dis-je, la foi de saint Pierre; mais quelque grande que fût sa foi, j'ai ajouté qu'elle n'étoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore reçu le Saint-Esprit. Il ne faut que lire l'évangile pour en être persuadé. Car immédiatement après que saint Pierre eut rendu témoignage à la divinité de Jesus-Christ, le fils de Dieu ayant déclaré à ses disciples qu'il alloit à Jérusalem, & que là il devoit être livré aux Gentils, moqué, outragé, déchiré de fouets, crucifié : ah, Seigneur! reprit le saint apôtre, à Dieu ne plaise que tout cela vous arrive. Parole dont Jesus-Christ parut indigné, & qui lui fit dire à ce chef même de son église : retirez-vous de moi, satan; vous

êtes un scandale pour moi, & vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre : *Vade post me, Satana ; scandalum es mihi.* Matth. c. 16. Il s'en falloit donc bien, remarque saint Chrysostôme, que la foi de saint Pierre ne fût dans le degré de perfection où elle devoit être, puisqu'il se trouvoit prévenu d'une erreur aussi pernicieuse & aussi grossiere que celle de croire qu'il ne convenoit pas à Jesus-Christ de mourir pour le salut des hommes. Elle n'étoit pas non plus parfaite, cette même foi, lorsque saint Pierre ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite les flots de la mer agités, il craignit & s'écria : Seigneur, sauvez-nous ; autrement nous sommes perdus. Sur quoi le fils de Dieu lui fit ce reproche : homme de peu de foi, pourquoi avez-vous eu peur ? *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* Matth. c. 14. Enfin, sa foi étoit bien imparfaite, quand après avoir été trois ans entiers à l'école de Jesus-Christ ; après avoir entendu si souvent ce divin maître expliquer les vérités évangéliques ; il ne les comprenoit pas. Car, comme l'a formellement observé saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disoit à ses disciples de la nécessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soi-même, ils le regardoient comme des mysteres cachés & comme autant de paradoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis.* Luc. c. 18

Voilà, chrétiens, les ténebres de la foi de ſaint Pierre; mais en même temps voilà les écueils de notre foi, & ce que nous devons éviter. Saint Pierre crut Jeſus-Chriſt fils du Dieu vivant; mais il ſe ſcandaliſa du myſtere de ſa paſſion & de ſa mort: c'eſt ce qui nous arrive tous les jours. Car nous adorons la perſonne de Jeſus-Chriſt, mais nous nous ſcandaliſons de ſa croix, nous nous ſcandaliſons de ſon évangile; l'orgueil & l'amour-propre qui nous dominent, forment en nous une oppoſition ſecrete à ſes maximes & à ſa loi. Ce ſcandale paroît dans nos actions. Nous nous diſons chrétiens, & nous vivons en païens. Que fit Jeſus-Chriſt, juſtement offenſé du ſcandale de ſaint Pierre? il le reprit avec aigreur, il le traita de ſatan, il le rejetta. Prenez garde, mes freres, diſoit ſaint Hilaire: le fils de Dieu brûloit d'un deſir ſi ardent de ſouffrir pour nous, qu'il ne put voir ſans indignation que Pierre entreprît de combattre ce deſſein. Or ce même Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à ſon apôtre: *Vade poſt me, ſatana;* allez, hommes lâches & ſenſuels, amateurs de vous-mêmes & idolâtres de votre corps: vous n'avez jamais connu le prix de ma croix. Car ce myſtere de la croix eſt trop relevé pour vous; & tant que vous ſerez eſclaves de votre plaiſir, vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flatter la chair & ſatisfaire la cupidité. Dès que ſaint Pierre fut aſſailli

de l'orage, il trembla malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée : & tandis que nous ſommes dans la proſpérité, que les choſes du monde vont ſelon nos ſouhaits & que rien ne nous trouble, nous nous confions en Dieu, nous nous ſoumettons à Dieu, nous béniſſons Dieu. Mais ſommes-nous dans la peine & dans l'affliction, une diſgrace imprévue nous arrive-t-elle, les affaires du ſiecle prennent-elles pour nous un mauvais tour ? c'eſt là que notre courage nous abandonne ; nous commençons à douter de la providence du Seigneur, nous nous élevons contre elle, nous manquons de foi, ou nous n'avons qu'une foi timide & chancelante : *Modicæ fidei, quare dubitaſti ?* Mais avançons.

Saint Pierre ne ſe contenta pas de croire la divinité de Jeſus-Chriſt, il la confeſſa hautement, il la confeſſa avec zele, il la confeſſa au nom de tous les apôtres ; & c'eſt particuliérement en vue de cette confeſſion de foi, que Jeſus-Chriſt le choiſit pour être la pierre fondamentale de ſon égliſe : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo eccleſiam meam.* Autre exemple que Dieu nous propoſe en ce ſaint jour ; autre regle qu'il nous ordonne de ſuivre, & à laquelle nous devons nous conformer, ſi nous voulons ſolidement établir notre ſalut. Car pour être ſauvés, chrétiens, il ne ſuffit pas, ſelon ſaint Paul, que nous croyions de cœur, mais il faut encore que nous con-

Matth. c. 16.

feſſions de bouche. Il ne ſuffit pas qu'intérieurement & dans l'ame nous adorions Jeſus-Chriſt comme notre Dieu, mais il faut qu'au-dehors & devant les hommes nous lui rendions le témoignage qui lui eſt dû. Et comme toute l'égliſe eſt fondée ſur la confeſſion que fit ſaint Pierre de la divinité du fils de Dieu, j'ajoute que le ſalut de chaque fidele doit être fondé ſur la confeſſion qu'il fera de ſa foi. Confeſſion (prenez garde, s'il vous plaît,) confeſſion de foi dont l'obligation rigoureuſe eſt également, & de droit naturel, & de droit divin. Confeſſion qui renferme deux préceptes, l'un négatif, (permettez-moi de m'exprimer de la ſorte après les théologiens,) l'autre poſitif : l'un qui nous défend de rien faire, de rien dire, qui ſoit ſeulement même en apparence, contraire à la foi que nous profeſſons ; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foi, ſelon que les ſujets & les occaſions le demandent pour l'honneur de Dieu & pour l'édification de l'égliſe : deux devoirs abſolument indiſpenſables, s'agît-il de tous les biens du monde & de ſacrifier juſqu'à notre vie. Confeſſion ſelon laquelle au jugement de Dieu, nous ſerons ou reconnus ou réprouvés de Jeſus-Chriſt. Car quiconque me reconnoîtra devant les hommes, diſoit cet adorable Sauveur, je le reconnoîtrai devant mon pere : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram patre meo.* Et par *Matth.* c. 10.

une regle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renoncerai en préſence de mon pere : *Qui negaverit me coram hominibus, negabo & ego eum coram patre meo.* C'eſt donc à nous d'imiter ſaint Pierre dans cette confeſſion ſi néceſſaire. C'eſt ce qu'ont fait les martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, & qu'ils ont verſé leur ſang pour la cauſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt ce qu'ont fait tant d'hommes apoſtoliques, quand ils ont paſſé les mers & qu'ils ont pénétré juſqu'aux extrêmités du monde, pour y annoncer le nom de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt ce que nous devons faire nous-mêmes, chacun dans notre condition, & autant que le demande l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Matth. c. 10.

Cependant, ô profondeur, ô abyme des conſeils de Dieu! Pierre tout éclairé qu'il étoit d'en-haut, n'étoit pas encore inébranlable. C'étoit la pierre ſur laquelle l'égliſe devoit être bâtie; mais cette pierre n'avoit pas encore toute la ſtabilité néceſſaire pour l'affermiſſement de l'égliſe. En un mot, ſaint Pierre après avoir confeſſé Jeſus-Chriſt, le renonça; après avoir dit à cet Homme-Dieu, vous êtes le Chriſt, fils du Dieu vivant, il fut aſſez foible & aſſez lâche pour dire, parlant de ce même Sauveur, je ne le connois point. Dieu le permit ainſi, chrétiens, & la providence eut en cela ſes deſſeins particuliers que nous devons adorer. Mais dans cet exem-

ple reconnoiſſons-nous nous-mêmes; car voilà ce que nous faiſons en mille rencontres. Nous confeſſons Jeſus-Chriſt de bouche, mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement & plus honteuſement que ſaint Pierre? Combien de fois & en combien d'occaſions n'avons-nous pas rougi d'être chrétiens? Combien de fois avons-nous paru devant les autels du Seigneur, comme ſi jamais nous ne l'avions connu; & cela tantôt par un reſpect humain, tantôt par une fauſſe politique, tantôt par un libertinage affecté, tantôt par un ſcandale qui nous a entraînés, & à quoi nous n'avons pas eu la force de réſiſter : d'autant plus coupables en trahiſſant notre foi, qu'il ne s'agiſſoit pas pour nous, comme pour ſaint Pierre, de perdre la vie. Chûte de ſaint Pierre qui doit toujours nous faire trembler, qui que nous ſoyons, & quelque fermes juſques à préſent que nous ayons pu être; car ſi cet apôtre & ce prince même des apôtres a eu un ſort ſi déplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous? Si ce fondement de l'égliſe de Jeſus-Chriſt a été ébranlé, s'il eſt tombé en ruine; nous qui ſommes la foibleſſe même, la fragilité même, la puſillanimité même, avec quelle défiance de nous-mêmes & quelle frayeur des jugements de Dieu ne devons-nous pas nous conduire? Chûte de ſaint Pierre qui procéda de trois cauſes, de ſa préſomption, de ſon orgueil

& de ſon imprudence. De ſa préſomption ; qui lui fit dire à Jeſus-Chriſt, avant que de s'être bien éprouvé lui-même, je ſuis prêt à vous ſuivre juſqu'à la mort ; quoique Jeſus-Chriſt lui eût dit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. De ſon orgueil : car il ſe préféra à tous les autres apôtres ; en ſorte que le fils de Dieu leur ayant dit, vous m'abandonnerez tous aujourd'hui, Pierre rempli d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement : Quand tous les autres vous abandonneroient, pour moi je ne vous abandonnerai pas. De ſon imprudence : tout foible qu'il étoit, il ne laiſſa pas de s'expoſer à l'occaſion, en entrant dans la maiſon du pontife, & en demeurant au milieu des ennemis de Jeſus-Chriſt. Trois cauſes, mes chers auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le même déſordre que ſaint Pierre : nous ſommes préſomptueux comme lui, vains comme lui, imprudents & téméraires comme lui. Chûte de ſaint Pierre qui doit après tout nous conſoler, puiſque le deſſein de Dieu en la permettant, a été de nous faire voir dans la perſonne de cet apôtre, un pécheur prédeſtiné pour être un vaſe de miſéricorde.

Et par quelle pénitence en effet ſe releva-t-il d'une telle chûte, & la répara-t-il ? Pénitence la plus prompte : il ne fallut pour le toucher & le convertir qu'un regard du fils de Dieu. Pénitence la plus

fervente : il pleura, & il pleura amérement. Pénitence la plus conſtante : durant tout le reſte de ſa vie oublia-t-il jamais ſon péché, & ne l'eut-il pas toujours devant les yeux, pour le pleurer toujours avec la même amertume ? Pénitence qui non-ſeulement rétablit ſa foi, mais qui le mit en état de rétablir la foi de tous les autres. Car c'eſt à lui que le Sauveur du monde avoit dit : *Et tu aliquando converſus, confirma fratres tuos ;* quand vous ſerez converti & que vous ſerez revenu de votre égarement, travaillez à rappeller vos freres diſperſés, à les raſſembler & à les confirmer. Or n'eſt-ce pas ce qu'il a fait & n'eut-il pas une grace particuliere pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les eſprits les plus opiniâtres & pour leur inſpirer le don de la foi ? Dès les premieres prédications qu'il fit aux juifs, ne ſoumit-il pas à l'évangile, tantôt juſqu'à trois mille ames, & tantôt juſqu'à cinq mille ? Et dans le cours de ſon apoſtolat combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'égliſes a-t-il fondées ? Ah, mes chers auditeurs ! il parloit à des juifs déclarés contre la loi qu'il leur annonçoit ; il parloit à des païens élevés dans les ſuperſtitions & les ténebres de la plus groſſiere idolâtrie ; & cependant il les perſuadoit, il les ſanctifioit, il en faiſoit de parfaits chrétiens. Nous vous prêchons la même loi que lui, nous vous annonçons les mêmes vérités : par quel monſtrueux renverſement ne ſe- *Joan c. 21.*

roient-elles pas auſſi efficaces dans le centre du chriſtianiſme, qu'elles l'ont été au milieu du judaïſme & du paganiſme? Quoi qu'il en ſoit, attachons-nous à la foi de ſaint Pierre, & ſi nous ſommes tombés comme lui, faiſons pénitence comme lui. Diſons à Jeſus-Chriſt: *Tu es Chriſtus, filius Dei vivi.* Oui, Seigneur, je veux vivre & mourir dans cette ſainte foi, qui vous reconnoît pour l'envoyé de Dieu, pour le Chriſt & le fils de Dieu. Si le libertinage de mon cœur m'a ſéduit en certaines rencontres & en certains temps de ma vie, maintenant que votre grace répand dans mon eſprit une lumiere toute nouvelle, je renonce à mes erreurs, & je vous rends l'hommage d'une foi ſoumiſe & docile. Jamais ſaint Pierre ne ſe dévoua plus ardemment à votre ſervice qu'après ſon péché, & mes égarements paſſés ne ſerviront qu'à redoubler mon zele pour vous. Ainſi, chrétiens, devons-nous imiter la foi de ce ſaint apôtre, pour imiter encore ſon amour, dont j'ai à vous parler dans la ſeconde partie.

Matth. c. 16.

II. PARTIE.

SELON l'ordre que nous a marqué ſaint Paul, le fondement de toutes les vertus, c'eſt la foi; mais la charité en eſt le comble & la perfection: *Major autem horum eſt charitas.* Auſſi le Sauveur ne donna-t-il à ſaint Pierre, préférablement à tous les autres apôtres, le gouvernement de ſon

I. Cor. c. 13.

égliſe, que parce qu'entre tous les autres, ce fut ſaint Pierre qui lui témoigna plus d'amour. En conſéquence de ſa foi, ou plutôt de ſa confeſſion de foi, Jeſus-Chriſt lui avoit promis les clefs du ciel, la puiſſance de lier & de délier, la juriſdiction ſpirituelle & univerſelle ſur tout le monde chrétien. Mais comment fut-il mis en poſſeſſion de ces clefs, de cette puiſſance & de cette autorité ſouveraine? par ſon amour & à cauſe de ſon amour. L'amour donc, dit ſaint Auguſtin, acheva ce que la foi avoit commencé. Saint Pierre en confeſſant la divinité de Jeſus-Chriſt, avoit mérité que Jeſus-Chriſt lui fît cette promeſſe ſolemnelle & authentique, c'eſt ſur vous que je bâtirai mon égliſe, & par vous que je la gouvernerai; & ſaint Pierre, par ſon amour pour Jeſus-Chriſt, mérita que Jeſus-Chriſt ratifiât dans la ſuite & accomplît cette promeſſe. Appliquons-nous encore ceci, mes chers auditeurs; & après en avoir tiré une nouvelle matiere d'éloge pour notre glorieux apôtre, tirons-en pour nous-mêmes une nouvelle inſtruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y étoit engagé, veut établir ſaint Pierre paſteur de ſon troupeau & chef de ſon égliſe; mais pour cela que fait-il? Il ne demande plus à cet apôtre, que diſent de moi les hommes? mais il lui demande, m'aimez-vous? *Simon Joannis, amas me?* Et ſans ſe contenter d'un amour ordinaire, il ajoute: avez-vous plus d'amour pour moi, que *Joan. c. 21.*

tous ceux-ci ? c'étoit des autres apôtres qu'il
Joan. c. 21. parloit : *Simon Joannis, diligis me plus his ?* Non pas, dit saint Chrysostôme, que cet Homme-Dieu eût besoin d'interroger de la sorte saint Pierre, pour être instruit de ses sentiments, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur. Mais il l'interroge pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réitérée, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maître. Il l'interroge pour faire voir quel doit être celui à qui cet adorable pasteur veut confier ses ouailles, puisque ce n'est qu'à celui qui aime Jesus-Christ ; & qu'on ne mérite de conduire ce troupeau fidele, qu'autant qu'on aime Jesus-Christ. Il l'interroge pour montrer par-là combien Jesus-Christ aime lui-même son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celui qui lui témoigne plus d'amour. Mais que répond saint Pierre ? Vous sa-
Ibid. vez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Hé bien, répond le fils de Dieu, paissez donc mes
Ibid. agneaux, c'est-à-dire, mes fideles, *Pasce agnos meos.* Car ce sont les miens, & non pas les vôtres, & je veux que vous les gouverniez comme étant à moi & non point à vous ; & qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point votre intérêt, mais leur utilité & ma gloire. Ce n'est pas assez : le fils de Dieu lui demande une seconde fois, m'aimez-vous ? pourquoi ?

afin qu'il paroiſſe davantage que l'amour de ſaint Pierre eſt un amour éprouvé & ſolide. Et pour une troiſieme fois, il lui demande, m'aimez-vous plus que tous les autres? afin de tirer de lui cette parole ſi vive & ſi animée : vous ſavez toutes choſes, Seigneur, & par-là même vous ſavez que je vous aime, & que je ſuis prêt à donner ma vie pour la vôtre. Sur quoi Jeſus-Chriſt ne lui dit plus ſeulement, paiſſez mes agneaux, *Paſce agnos meos;* mais, *Joan. c. 21.* paiſſez mes brebis, *Paſce oves meas;* voulant ainſi lui faire entendre, qu'il ne lui donnoit pas ſeulement le ſoin de ſon troupeau, mais des paſteurs de ſon troupeau, marqués ſous la figure des brebis qui nourriſſent les agneaux.

C'eſt donc ſur l'amour de ſaint Pierre pour Jeſus-Chriſt, qu'eſt fondée la prééminence de ſa dignité & de la juriſdiction qu'il a eue ſur toute l'égliſe. Mais quelles furent les qualités de cet amour? c'eſt ce que nous devons conſidérer, & ce qui doit ſervir à votre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, & ce fut un amour généreux. Amour humble, & par-là oppoſé au zele préſomptueux de cet apôtre pour Jeſus-Chriſt dans le temps de ſa paſſion. Amour généreux, & par-là oppoſé à la foibleſſe & à la lâcheté de cet apôtre lorſqu'il renonça Jeſus-Chriſt. Or dans l'une & dans l'autre de ces deux qualités, l'amour de ſaint Pierre doit être le modele du nôtre. Appliquez-vous.

Ce fut un amour humble. Car Jesus-Christ demandant à saint Pierre, m'aimez-vous plus que tous vos freres? Pierre ne lui répondit pas, oui, Seigneur, je vous aime plus qu'eux, mais il se contenta de lui dire simplement, je vous aime : n'osant pas se préférer, ni même se comparer à eux. Il ne dit pas même absolument à Jesus-Christ, je vous aime; mais vous savez, Seigneur, que je vous aime : comme s'il eût voulu lui dire, c'est à vous, Seigneur, d'en juger; car vous êtes le scrutateur des cœurs. Peut-être me tromperois-je dans le jugement que je porterois du mien; peut-être me flatterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ai; peut-être présumerois-je de moi-même; mais vous en êtes le juge, & vous connoissez mes véritables sentiments. Aussi quand le fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour par comparaison avec les autres apôtres, que pour éprouver son humilité. Car il n'ignoroit pas que saint Pierre ne pouvoit savoir quelles étoient les dispositions intérieures des apôtres, & par conséquent qu'il ne pouvoit pas dire, je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin maître voulut que Pierre fît voir son humilité; & qu'au-lieu de dire comme autrefois : Quand tous les autres ne vous aimeroient pas, je vous aimerois, il dît seulement, je vous aime. Ah, chrétiens! sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de

vraie charité ; & ſi l'amour de Dieu étoit mêlé d'orgueil, il ceſſeroit d'être amour de Dieu, & dégénéreroit dans un amour criminel de ſoi-même. C'eſt ſur cette humilité que Jeſus-Chriſt a établi la premiere de toutes les dignités, & c'eſt ſur ce fondement que doivent être établies toutes les vertus.

Cependant notre ſaint apôtre s'attriſta & il s'affligea, voyant que Jeſus-Chriſt lui demandoit juſqu'à trois fois, m'aimez-vous ? Et pourquoi s'affligea-t-il ? C'eſt, répond ſaint Chryſoſtôme, qu'il commença à ſe défier de ſoi-même ; c'eſt qu'il commença à douter ſi en effet il aimoit autant Jeſus-Chriſt qu'il prétendoit l'aimer ; c'eſt qu'il commença à craindre que Jeſus-Chriſt ne vît dans le fond de ſon cœur quelque diſpoſition contraire à l'amour ſincere qu'il ſe flattoit d'avoir pour cet Homme-Dieu. Il ſe ſouvint de la prédiction que le Sauveur du monde lui avoit faite dans une autre rencontre, en lui diſant, vous me renoncerez juſqu'à trois fois ; ce qui étoit arrivé malgré ſes proteſtations & ſes réſolutions : & il craignit qu'il n'en arrivât ici de même, & que la demande du fils de Dieu ne lui annonçât dans l'avenir une chûte nouvelle, & auſſi funeſte que la premiere. Voilà ce qui l'attriſta & ce qui l'affligea. Car touché qu'il étoit de l'amour le plus ſolide pour Jeſus-Chriſt, rien ne lui parut plus douloureux & plus affligeant que de n'être pas aſſuré

de cet amour. N'aimer pas Jesus-Christ ; c'est ce qu'il regarda comme le souverain mal, & le comble de tous les maux. Et d'être seulement soupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un sujet de tristesse dont il se sentit presque ac-
Joan. c. 21. cablé : *Contristatus Petrus.* Ah, Seigneur! lui dit-il, ne m'affligez pas jusques à ce point, que de me laisser dans un tel doute. Je crois vous aimer, mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus sensible témoignage de l'amour, c'est d'être prêt à mourir pour celui qu'on aime : je veux bien passer par cette épreuve ; & déja dans la préparation de mon cœur, je donne
Joan. c. 13. ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam.* Tirez-moi seulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je suis, & du trouble où vous me jettez, en me demandant si je vous aime. La mort me seroit mille fois plus douce, & je mourrois tranquille, si je pouvois compter que je vous aime, & que vous m'aimez.

Il n'étoit pas possible que Jesus-Christ, qui avoit admiré l'humilité du Centenier, & celle de la femme Cananéenne, ne fût touché de l'humilité de son apôtre. Il exauça ses vœux ; & pour lui marquer combien il se tenoit sûr de son amour, il le mit à la tête de tous les apôtres, il l'éleva au-dessus d'eux, il le distingua : tant il est vrai, chrétiens, que comme celui qui s'exalte lui-même, sera abaissé ; ce-

lui, au contraire, qui s'abaiſſe, ſera exalté. Quand ſaint Pierre préſuma de lui-même, & qu'il ſe crut aſſez fort pour réſiſter à la tentation, Dieu permit qu'il ſuccombât, afin de lui faire connoître ſa foibleſſe; mais quand il s'humilia, & que dans une ſainte défiance de ſes propres ſentiments, il n'oſa faire fond ſur ſon cœur, c'eſt alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, & que Jeſus-Chriſt, par la plus éclatante diſtinction & ſans nulle réſerve, le fit dépoſitaire de ſes droits & de ſa puiſſance. Amour de ſaint Pierre, amour humble: & de plus amour généreux, autre qualité bien remarquable.

Amour généreux, c'eſt-à-dire, amour fervent, amour patient, amour héroïque, oppoſé à l'amour lâche, à l'amour timide, à l'amour foible & languiſſant que cet apôtre avoit fait paroître. Amour fervent: de quel feu & de quelle ardeur étoit animé cet apôtre, quand il prêchoit Jeſus-Chriſt, quand il rendoit hautement témoignage à Jeſus-Chriſt, quand il formoit, & qu'il exécutoit tant de ſaintes entrepriſes pour Jeſus-Chriſt? Amour patient: que ne dut point ſouffrir cet apôtre au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre, & de tant d'obſtacles qu'il eut à ſurmonter pour la propagation de l'évangile de Jeſus-Chriſt, & pour l'affermiſſement de ſon égliſe? Ni les courſes fréquentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les miſeres, ni les perſécutions, ni les

priſons, jamais rien put-il laſſer ſon zele, & le rebuter? Amour héroïque, en vertu duquel cet apôtre eut le courage & la force de s'expoſer à la plus cruelle & la plus honteuſe mort. Vous me direz qu'il fut crucifié, & que la croix n'étoit plus un ſupplice ignominieux, puiſque dans la perſonne de Jeſus-Chriſt elle étoit plutôt devenue un ſujet de gloire. Vous me direz que Jeſus-Chriſt ayant ſubi lui-même ce genre de mort, les vrais diſciples ne devoient plus le regarder comme un opprobre, mais comme un triomphe. J'en conviens; mais c'eſt de là même que je tire une preuve inconteſtable de ma propoſition : car ſaint Pierre ne put enviſager la croix comme le ſujet de ſa gloire, que parce qu'il aimoit Jeſus-Chriſt de l'amour le plus héroïque. Saint Pierre ne put deſirer la croix, ne put ſoupirer après la croix, ne put aller chercher la croix, que parce qu'il fut tranſporté pour Jeſus-Chriſt d'un amour ſans bornes, & qu'il voulut lui en donner une marque, en lui rendant amour pour amour, ſacrifice pour ſacrifice. Saint Pierre ne put s'eſtimer heureux de mourir ſur la croix comme Jeſus-Chriſt, que parce que l'excès de ſon amour lui fit ſouhaiter d'être en tout ſemblable à cet Homme-Dieu, & même juſques à la mort & à la mort de la croix.

Quoi qu'il en ſoit, chrétiens, c'eſt ſur le modele du prince des apôtres que nous devons tous nous former. Car nous avons

tous la même obligation d'aimer Dieu, & Jeſus-Chriſt, fils unique de Dieu, & Dieu lui-même. Or notre amour pour Dieu, & pour le fils de Dieu, eſt-ce un amour généreux comme celui de ſaint Pierre; c'eſt-à-dire, eſt-ce un amour fervent? Eſt-ce un amour patient? Eſt-ce un amour héroïque? Prenez garde: eſt-ce un amour fervent? Mais qu'avons-nous fait juſqu'à préſent pour Dieu, & que faiſons-nous? Peut-être appellons-nous amour de Dieu certains diſcours vagues & ſans fruit; car telle eſt l'illuſion ordinaire, de s'en tenir à de ſpécieuſes paroles, qui ne coûtent rien, & qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-être prenons-nous pour amour de Dieu, certains ſentiments dont le cœur eſt quelquefois touché, mais ſans effet. Autre erreur encore plus ſubtile & plus dangereuſe: on compte pour beaucoup quelques mouvements affectueux, dont l'ame ſe ſent remuée & attendrie; mais ſi les œuvres manquent, ſi l'on mene une vie tranquille & oiſive; ſi dès qu'il faut agir, qu'il faut prier, qu'il faut ſoulager les pauvres, qu'il faut viſiter les hôpitaux, les priſons, qu'il faut vaquer aux exercices de la religion, on devient lâche & pareſſeux, que ſervent alors les plus beaux ſentiments, & de quel prix peuvent-ils être devant Dieu? Eſt-ce un amour patient? mais qu'avons-nous ſouffert juſqu'à préſent pour Dieu, & que voulons-nous ſouffrir? une foible violence qu'il y a à ſe faire, une légere contra-

diction qu'il y a à soutenir, n'est-ce pas assez pour déconcerter toute notre piété, & pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu qui paroissoit à certaines heures si vif & si animé? On suit Jesus-Christ jusqu'à la cene, mais on l'abandonne au calvaire; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, & cependant on ne voudra pas se gêner pour lui dans la moindre rencontre, se refuser pour lui le moindre plaisir, sacrifier pour lui le moindre intérêt. Est-ce un amour héroïque? car il doit être tel pour être un véritable amour de Dieu; & s'il n'est pas assez fort, assez efficace pour me disposer à verser mon sang en certaines occasions & à donner ma vie pour Dieu, ce n'est plus un amour de Dieu. Or de bonne foi, mes chers auditeurs, peut-on penser que nous soyons dans une pareille disposition, quand on nous voit céder si aisément aux premiers obstacles qui se présentent; & nous rendre, lorsqu'il est question du service de notre Dieu, à des difficultés que nous surmontons tous les jours pour le monde? Si donc Jesus-Christ nous faisoit aujourd'hui la même demande qu'il fit à saint Pierre : *Amas me?* m'aimez-vous? pourrions-nous lui répondre : oui, Seigneur, *Joan. c 21.* je vous aime, & vous le savez : *Domine, tu scis quia amo te.* Si nous osions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient-elles pas? Cependant sans l'amour de Dieu, & de Jesus-Christ Homme-Dieu & notre espé-

eſpérance, que pouvons-nous être autre choſe devant Dieu que des anathêmes & des ſujets de malédiction? Ah, chrétiens! ranimons dans nos cœurs ce ſaint amour; & ſi nous ne l'avons pas, ne ceſſons point de le demander à Dieu. Servons-nous de notre foi pour l'exciter davantage & pour le rendre plus ardent; & par un heureux retour, cette charité divine ſervira à vivifier notre foi & à la rendre plus agiſſante. Pour l'un & pour l'autre, employons auprès de Dieu l'interceſſion du glorieux apôtre dont nous ſolemniſons la fête: c'eſt le patron de tous les fideles, puiſqu'il eſt le chef de toute l'égliſe; & c'eſt en particulier le vôtre dans cette égliſe où il eſt ſpécialement honoré. En lui adreſſant nos prieres, travaillons à imiter ſes vertus, pour avoir part à ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

AUTRE SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

Sur l'obéiſſance à l'égliſe.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, & que ſur cette pierre je bâtirai mon égliſe, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En ſaint Matthieu, chap. 16.

CE ſont en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcés par la bouche de Jeſus-Chriſt. L'un en faveur de ſaint Pierre le prince des apôtres, dont

nous célébrons aujourd'hui la fête; & l'autre en faveur de l'égliſe. Saint Pierre eſt le fondement ſur qui l'égliſe a été bâtie & ſur qui elle ſubſiſte : voilà l'abrégé de toutes ſes grandeurs. L'égliſe eſt un édifice ſpirituel, dont la ſolidité & la fermeté eſt à l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui ſe peut dire de plus avantageux & de plus glorieux pour elle. Jeſus-Chriſt ne ſépare point ces deux choſes, parce que ces deux choſes ſont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de ſaint Pierre vient de ce que l'égliſe eſt fondée ſur lui, & la force de l'égliſe vient de ce qu'elle eſt fondée ſur ſaint Pierre. C'eſt l'égliſe qui honore ſaint Pierre, & c'eſt ſaint Pierre qui ſoutient l'égliſe. Car encore une fois, chrétiens, voilà proprement le myſtere de ces paroles du fils de Dieu que j'ai priſes pour mon texte : *Tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo eccleſiam meam.* Ce ſeroit trop entreprendre que d'embraſſer ces deux ſujets dans un ſeul diſcours : ainſi je me borne à vous parler de l'égliſe, & en particulier de l'obéiſſance que nous lui devons. Matiere d'une extrême conſéquence, & l'une des plus importantes qu'un prédicateur puiſſe traiter dans la chaire. Car l'égliſe, chrétiens, eſt l'épouſe de Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt veut que ſon épouſe ſoit écoutée, qu'elle ſoit obéie, & qu'on ait recours à elle comme à l'oracle. C'eſt cette Sion d'où ſort la loi, & cette Jéruſalem d'où la pa-

role de Dieu eſt annoncée. Marie même, toute mere de Dieu qu'elle étoit, s'eſt glorifiée de ce titre de fille de l'égliſe. Avant que d'expliquer mon deſſein, adreſſons-nous à cette Vierge ſi fidelle, & diſons-lui : *Ave, Maria.*

POUR entrer dans le deſſein de ce diſcours, je trouve que l'égliſe exerce envers les fideles deux fonctions différentes. Elle les inſtruit, & elle les gouverne. Elle les inſtruit par les vérités qu'elle leur propoſe, & elle les gouverne par les commandements qu'elle leur fait. Elle les inſtruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-même du fils de Dieu ſon époux, & elle les gouverne en leur preſcrivant des loix. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux ſortes de pouvoirs; l'un d'enſeigner de ſa part, & l'autre de commander; l'un pour nous dire, croyez ceci; & l'autre pour nous dire, faites cela. Or ſur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'égliſe, je fonde l'obligation de deux ſortes d'obéiſſances qui lui ſont dues, dont la premiere eſt une obéiſſance de l'eſprit, & la ſeconde une obéiſſance du cœur. Nous lui devons l'obéiſſance de l'eſprit, parce qu'elle nous propoſe les vérités de la foi, c'eſt le premier point; & nous lui devons l'obéiſſance du cœur, parce qu'elle nous impoſe des loix & des préceptes pour le réglement de notre vie, c'eſt le ſecond

point. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite ſoumiſſion d'eſprit; & parce qu'elle a droit de nous dire, faites cela, Dieu veut que nous lui obéiſſions avec une entiere ſoumiſſion de cœur. Plût au ciel, mes chers auditeurs, que nous fuſſions bien perſuadés de ces deux devoirs! Je dis perſuadés dans la pratique; car dans la ſpéculation nous n'en doutons pas, & nous ſommes trop catholiques pour former là-deſſus quelque difficulté. Mais je voudrois ſur cela même, que nous euſſions dans toute notre conduite, un zele proportionné aux lumieres que Dieu nous a données. Car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'égliſe : d'avoir un eſprit docile & ſoumis pour tout ce que l'égliſe nous enſeigne, & d'avoir une volonté prompte & agiſſante pour tout ce que l'égliſe nous ordonne. C'eſt à quoi je vais vous exciter, & ce qui fera tout le ſujet de votre attention.

TEL eſt, chrétiens, l'ordre de la providence, & il faut que nous convenions que la raiſon même le demandoit ainſi : c'eſt à l'égliſe de nous propoſer les vérités de la foi, & c'eſt à nous de les recevoir & de nous y ſoumettre. Pourquoi cette dépendance où nous ſommes de l'égliſe, quand il s'agit de la foi divine? parce que I. PARTIE.

Dieu, dit saint Cyprien, a établi l'église, pour être la dépositaire, l'organe, & s'il est besoin, l'interprete des vérités qu'il nous a révélées. La dépositaire pour nous les conserver, l'organe pour nous les annoncer, & quand il est nécessaire, l'interprete pour nous les expliquer. Or reconnoître dans l'église ces trois qualités, comme nous les reconnoissons, & acquiescer ensuite avec docilité & soumission d'esprit, à ce qu'elle nous propose comme révélé de Dieu, c'est ce que j'appelle rendre à l'église l'obéissance la plus parfaite dont nous soyons capables, qui est l'obéissance de l'entendement.

Je sais, mes chers auditeurs, (ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque) je sais qu'à parler proprement & exactement, la parole de l'église n'est point la parole de Dieu. Mais je dis que c'est à l'église de nous mettre en main ce précieux dépôt de la parole de Dieu; je dis que c'est à l'église de nous déterminer en quel sens il faut entendre cette parole de Dieu : parce qu'il n'est pas juste qu'un particulier s'en fasse l'arbitre, beaucoup moins que des choses aussi importantes & aussi essentielles que celles-là, dépendent, sans distinction, du discernement d'un chacun & de son jugement. N'entrez-vous pas déja dans ma pensée? & parce que nous n'avons que deux sources de la parole de Dieu, ou de la révélation de Dieu, l'une qui est l'écriture, & l'autre la tradition,

je dis que c'eſt à l'égliſe de nous garantir premiérement, & puis de nous expliquer l'écriture; je dis que c'eſt à l'égliſe de nous rendre témoignage, & de nous aſſurer de la tradition; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir & une autorité qu'elle a reçu du fils de Dieu, & que ce pouvoir n'a été donné qu'à elle. Or l'égliſe ne peut uſer de ce pouvoir qu'autant que nous ſommes obligés de lui obéir; & puiſque ce pouvoir n'a été donné qu'à elle, c'eſt à elle & non point à d'autre, que nous devons nous attacher; à elle ſinguliérement & uniquement que nous devons nous ſoumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'eſt-à-dire, dans les conteſtations qui peuvent naître ſur les matieres de la foi; dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois & dont notre raiſon eſt troublée, ſur certains points de religion; dans les difficultés qui ſe préſentent, & qui ſont même inévitables, ou ſur l'obſcurité de la tradition, ou ſur l'intelligence de l'écriture : de ſorte qu'en tout cela l'égliſe ſoit notre oracle & que ſa déciſion nous ſerve de regle, mais de regle abſolue & ſouveraine, parce que c'eſt elle, ſelon l'apôtre, qui eſt la colonne & le ſoutien de la vérité : *Columna & firmamentum veritatis.* Voilà ce que je dis, chrétiens, & ce que je prétends avec ſaint Jérôme, être le grand principe de ſageſſe, pour tout homme qui veut vivre dans la poſſeſſion d'une foi tranquille & paiſible, 1. Tim. 3.

disons mieux, d'une foi solide & prudente, puisque c'est ainsi que les premiers hommes du christianisme l'ont toujours entendu & l'ont toujours pratiqué.

De là vient que saint Augustin, qui, sans contredit, fut l'esprit du monde le plus éclairé, & qui eût pu avec plus de droit juger des choses par ses propres lumieres, protestoit hautement qu'il n'auroit pas même cru à l'évangile, si l'autorité de l'église ne l'y eût engagé : *Evangelio non crederem, nisi me ecclesiæ commoveret authoritas.* Parole qui mille fois a confondu l'orgueil de l'hérésie, & qui de nos jours a servi de puissant motif à la conversion d'une infinité d'ames élues, que Dieu a tirées du schisme & de l'erreur, pour faire paroître en elles les richesses de sa miséricorde & de sa grace. Non pas, dit le savant Guillaume de Paris, que saint Augustin n'eût pour l'évangile tout le respect & toute la vénération nécessaires ; mais parce que cet incomparable docteur étoit convaincu, qu'il n'y avoit point d'autre évangile dans l'église de Dieu, que celui dont l'église de Dieu nous répondoit, & dont nous pouvions être sûrs, comme l'ayant reçu par elle. C'est pour cela qu'il ne déféroit à l'évangile, qu'à proportion de sa déférence pour l'église même : *Evangelio non crederem, nisi me ecclesiæ commoveret authoritas.* Et il avoit raison. Car sans ce témoignage de l'église, qui m'a dit que ce livre que je reconnois & que

Aug. ſt.

j'appelle l'évangile, eſt en effet l'évangile de Jeſus-Chriſt ? Qui m'a dit que la verſion que je lis, & qui, ſous le nom de Vulgate, paſſe aujourd'hui pour authentique, eſt une verſion pure & conforme au texte original ? Qui m'a dit qu'en mille endroits, où le ſens en paroît obſcur, il doit être entendu d'une façon, & non pas d'une autre ? Combien de libertins & de mondains ont abuſé de l'évangile, le prenant, tout divin qu'il eſt, dans des ſens erronés & extravagants ? Combien d'héréſiarques & de novateurs l'ont corrompu, juſqu'à s'en faire eux-mêmes un ſujet de ruine, après en avoir fait aux autres un ſujet de diviſion & de ſcandale ? Combien d'impoſteurs & de fourbes, dès la naiſſance même du chriſtianiſme, ont débité de faux évangiles, qu'ils ont ſuppoſés pour vrais ; & combien de verſions du vrai, non-ſeulement infidelles, mais empoiſonnées, le ſiecle de Luther & de Calvin a-t-il répandues dans le monde ? N'eſt-ce pas l'évangile mal interprété, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les ſectes ? S'eſt-il jamais élevé une héréſie, qui n'ait prétendu avoir l'évangile pour ſoi ? Moi donc qui n'ai été contemporain ni de Jeſus-Chriſt, ni des évangéliſtes, & à qui cet Homme-Dieu n'a pas immédiatement parlé, en ſorte que j'en puiſſe juger par ce que j'ai oui, ou par ce que j'ai vu ; comment me conduirai-je ? M'en rapporterai-je à mes lumieres, à mes

conjectures? J'aurai donc plus de préſomption que ſaint Auguſtin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux ſiennes. En conſulterai-je un plus habile & plus intelligent que moi? Il faudra donc qu'il le ſoit plus que ſaint Auguſtin même, & c'eſt ce que je ne trouverai pas. M'en tiendrai-je à l'incertitude? Il n'y aura donc plus pour moi d'évangile, puiſqu'en fait d'évangile même, je n'aurai plus rien d'aſſuré ſur quoi je puiſſe faire fond. Le ſeul parti qui me reſte, mais qui ſeul me met à couvert de tous ces inconvénients, c'eſt que je m'adreſſe à l'égliſe, à qui ce tréſor de l'évangile fut confié par Jeſus-Chriſt, & pour laquelle le fils unique de Dieu a demandé que la foi ne manquât jamais; que j'aie, dis-je, recours à elle, & qu'à l'exemple de ſaint Auguſtin, je l'écoute, parce qu'elle eſt ſpécialement inſpirée du Saint-Eſprit, & qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu lui a promis, & qu'il n'a promis à nul autre. Or cette néceſſité où je ſuis réduit de recourir à l'égliſe & de l'écouter, eſt la preuve invincible de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion d'eſprit que je lui dois; & c'eſt ce que ſaint Auguſtin m'a fait comprendre par cette maxime: *Evangelio non crederem, niſi me eccleſiæ commoveret authoritas.*

Maxime de ſaint Auguſtin ſans laquelle on ne peut conſerver dans l'égliſe de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'eſprit. La paix,

puiſque ſans cela les conteſtations y ſeroient éternelles : je dis les conteſtations ſur l'écriture & ſur le ſens de l'écriture ; l'écriture toute ſeule ne les finiſſant pas, au contraire, en étant elle-même le ſujet, & n'y ayant plus d'ailleurs d'autorité à laquelle on fût obligé de ſe ſoumettre, plus de tribunal dont on n'appellât, plus de jugement qu'on ne fut en droit de rejetter, plus de réſolution à laquelle on dût s'arrêter. L'unité de la doctrine, puiſque l'écriture expliquée non plus par l'égliſe, mais ſelon l'eſprit intérieur & particulier d'un chacun, pourroit produire autant de ſectes & autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde. Car vous ſavez, mes freres, ſi ce que je dis n'eſt pas ce que l'expérience nous apprend ; & vous n'avez qu'à voir l'état où en eſt aujourd'hui le chriſtianiſme par la multiplicité des ſociétés qui le partagent, ou pour mieux dire, qui le déchirent & qui le défigurent, pour juger ſi l'écriture expliquée ſelon cet eſprit particulier, eſt un moyen propre à conſerver l'unité de la foi, & ſi pour maintenir cette unité, ou pour la rétablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'écriture expliquée par l'égliſe. L'humilité de l'eſprit, puiſqu'il n'y auroit point de chrétien, quelque ſimple & quelque ignorant qu'il fût, qui n'eût droit de croire que l'écriture expliquée par lui, ſeroit une regle plus infaillible que l'écriture expliquée par l'égliſe, & qu'il pourroit ſeul mieux entendre l'écriture que ne

l'entend toute l'égliſe : propoſition qui vous ſurprend & qui vous fait peut-être horreur ; mais que les proteſtants les plus habiles ont ſoutenue & ſoutiennent encore conſéquemment à leurs principes. L'ordre, puiſqu'il n'y auroit plus dans le monde chrétien, ni ſubordination, ni dépendance ; que le dépôt de la ſcience de l'écriture n'appartiendroit plus aux paſteurs ; que ce ne ſeroit plus de leur bouche, comme diſoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoiſſance de la loi ; & que chacun ſans caractere, ſans titre, ſans diſtinction s'en faiſant le juge, l'égliſe de Dieu ne ſeroit plus qu'une Babylone.

Maxime de ſaint Auguſtin ſi néceſſaire, que l'égliſe proteſtante elle-même en a enfin reconnu la néceſſité ; & par une providence ſinguliere, oubliant ou abandonnant ſes propres principes, elle s'eſt vue obligée & comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car qu'ont fait les miniſtres & les paſteurs de l'égliſe proteſtante, quand il s'eſt élevé parmi eux des conteſtations dangereuſes & des diviſions ſur le ſujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute perſonne de s'en tenir à la parole de Dieu, expliquée indépendamment de leur égliſe ; & n'ont-ils pas exigé de leurs diſciples, que renonçant à tout eſprit particulier, ils reçuſſent cette parole de Dieu expliquée dans le ſens & de la maniere que leur égliſe leur propoſoit ? Perſuadés que pour maintenir leur égliſe, il

falloit un jugement définitif, ne ſe ſont-ils pas ſoumis à celui du ſynode national? n'ont-ils pas fait pour cela ce ſerment ſi ſolemnel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu; & n'ont-ils pas enſuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuſeroient de ſe conformer à cette regle? Quand ils en ont trouvé d'opiniâtres & de réſolus à ſuivre la parole de Dieu expliquée par eux-mêmes, plutôt que la même parole expliquée par leur égliſe, ne les ont-ils pas traités de ſchiſmatiques? ne leur ont-ils pas dit anathême, & ne les ont-ils pas retranchés de leur ſociété qu'ils ſoutenoient être l'égliſe de Dieu? Conduite que je défie l'égliſe proteſtante de concilier jamais avec ſa confeſſion de foi. Car ſi, comme elle le prétendoit, la regle de la foi étoit la parole de Dieu toute ſeule expliquée ſelon l'eſprit intérieur & ſans aucune dépendance du jugement de l'égliſe, en quoi avoient manqué ces malheureux qu'elle puniſſoit ſi rigoureuſement? de quoi les accuſoit-on, & quel crime leur imputoit-on? qu'avoient-ils fait que ce que leur confeſſion de foi, non-ſeulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire? par où s'étoient-ils attiré l'excommunication & la cenſure; & que pouvoit-on leur reprocher, ſinon de s'en être tenus préciſément à ce qu'on leur avoit enſeigné?

Maxime de ſaint Auguſtin, qui préſuppoſe l'infaillibilité de l'égliſe; & a-t-on

pu jamais douter que l'église de Jesus-Christ ne fût & ne dût être infaillible ? Oui ? mes freres, on en a douté, & qui ? l'église protestante. Non-seulement elle en a douté, mais elle a cru positivement, jusqu'à en faire un article de sa confession de foi, que la vraie église de Jesus-Christ n'avoit point ce don d'infaillibilité, qu'elle étoit sujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine, qu'elle y étoit en effet tombée; que n'étant qu'une assemblée d'hommes, quoique vraie église d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foi. Ainsi l'église protestante le tient encore aujourd'hui : or par-là, mes freres, permettez-moi de vous le dire pour votre instruction & pour votre consolation, par-là elle reconnoît deux choses; l'une qu'elle pouvoit donc vous tromper, & se tromper elle-même, quand elle vous séparoit de nous (car je parle à vous qui en avez été séparés :) l'autre qu'il est donc évident, qu'elle n'est point cette vraie église, dont saint Augustin disoit : *Evangelio non crederem, nisi me ecclesiæ commoveret authoritas.* Car toute église qui avoue qu'elle s'est pu tromper & qu'elle a pu tromper les autres; toute église qui dit à ses enfants, ne vous fiez pas absolument à moi; j'ai pu vous séduire, en vous donnant pour écriture ce qui ne l'est pas, & pour vrai sens de l'écriture, ce qui est le faux : toute église qui tient ce langage, n'est point celle dont l'écriture nous donne l'idée, n'est point celle que saint Augus-

Augst.

tin avoit en vue, & sans l'autorité de laquelle il n'auroit point cru à l'évangile même. Toute église qui confesse qu'elle peut être le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la vérité. Or l'église protestante avoue tout cela, & elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais ici d'elle, puisque c'est d'elle-même que je la tire, & que tout cela en termes exprès, est le fond de sa doctrine & de sa créance. Ceux qui en sont instruits, savent que je n'y ajoute rien; & Dieu, témoin de ma sincérité, sait combien j'aurois en horreur le moindre déguisement, sur-tout dans un point de cette importance. Si j'ai altéré les choses, en les rapportant, confondez-moi; mais si j'ai dit la vérité, bénissez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-être vous n'aviez jamais compris; & dites désormais comme nous après saint Augustin : *Evangelio non crederem, nisi me ecclesiæ commoveret authoritas.*

Aussi saint Grégoire pape, parlant des quatre premiers conciles qui avoient représenté l'église universelle, disoit sans craindre d'exagérer, qu'il les révéroit comme les quatre livres de l'évangile; c'est l'expression dont il se servoit : *Sicut sancti evangelii quatuor libros, sic quatuor concilia suscipere ac venerari me fateor.* Non pas qu'il crût que les décisions de ces quatre premiers conciles fussent de nouvelles révélations que Dieu eût faites à son église. Greg.

Il étoit trop instruit pour l'entendre de la sorte. Mais parce qu'il étoit persuadé que l'église dans ces premiers conciles, reconnus & tenus pour œcuméniques, avoit éclairci & développé aux fideles des révélations de Dieu, qui jusques alors ne leur avoient pas été à tous si distinctement connues, bien qu'elles fussent en substance compriſes dans l'évangile & dans les livres sacrés. Quoi qu'il en soit, chrétiens, je dis de cette obéissance & de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'église, quatre choses capables, ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayions d'attachement à la vraie religion. Ceci mérite vos réflexions.

Car premiérement nous devons faire état que cette obéissance à l'église, quand il s'agit des vérités de la foi, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, & en vertu de quoi nous pouvons nous glorifier d'être les légitimes enfants; & voici la preuve qu'en apporte le docteur angélique saint Thomas. Parce qu'il est certain, dit-il, que nous ne sommes incorporés à l'église que par la foi. Or il ne peut y avoir de foi, sans cette obéissance dont il est ici question. Et en effet, pour croire, il faut se soumettre non-seulement à la parole & à la révélation de Dieu, (prenez garde, s'il vous plaît,) mais à toutes les regles par où cette parole & cette révélation de Dieu nous est

appliquée. Or quelle eſt la regle vivante qui nous l'applique ? C'eſt l'égliſe. Otez donc cette obéiſſance à l'égliſe dans les points de la foi, dès-là nous faiſons avec elle comme une eſpece de divorce; dès-là elle ceſſe d'être notre mere, & dès-là nous ceſſons d'être ſes enfants. Quelque mérite que nous euſſions d'ailleurs, quelque ſainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumieres que Dieu nous eût communiquée; fuſſions-nous inſpirés comme les prophetes, & éclairés comme les anges, dès que nous n'avons pas cette ſoumiſſion de l'eſprit que requiert l'égliſe dans ceux qui lui appartiennent, nous ceſſons de lui appartenir. Et c'eſt, chrétienne compagnie, le ſort malheureux, que les Peres ont ſi ſouvent déploré dans de grands hommes, qui s'étoient là-deſſus oubliés eux-mêmes, & dont les chûtes, comme nous ſavons, ont été auſſi terribles qu'éclatantes. C'eſt ce que ſaint Jérôme déplòroit dans Tertullien, l'un des plus rares génies qu'il y ait eu jamais; mais dont la mémoire ſera éternellement flétrie, pour n'avoir pas ſu captiver ſon eſprit, & le réduire en ſervitude. Vous m'oppoſez, diſoit ſaint Jérôme, le ſentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons; & moi je vous réponds avec douleur que Tertullien, pour n'avoir pas ſoumis ſes ſentiments aux ſentiments de l'égliſe, n'eſt pas un homme de l'égliſe, & que l'égliſe ne le compte point au nombre des ſiens:

Hieron. *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi ecclesiæ hominem non fuisse.* Censure plus rigoureuse mille fois & plus infamante que je ne puis vous l'exprimer : n'être plus sujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'église. Or c'est à quoi l'esprit d'orgueil & son obstination l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passoit pour être l'oracle de son siecle, c'étoit un prodige de science ; & quand saint Cyprien parloit de lui, il ne dédaignoit pas de l'appeller son maître & son docteur :

S. Cyprian. *Da magistrum.* Il est vrai, chrétiens ; mais avec cela Tertullien n'étoit plus censé de l'église, & il auroit mieux valu pour lui qu'il eût été un humble disciple de l'église, que d'être le maître de saint Cyprien, & le maître de tous les maîtres de la terre. *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi ecclesiæ hominem non fuisse.* Mais il avoit un zele extrême pour la réformation des mœurs. Il étoit austere dans sa vie, ennemi déclaré des relâchements, & jamais personne ne porta plus hautement que lui la sévérité de l'évangile. J'en conviens avec saint Jérôme ; mais malgré tout cela il étoit réprouvé de l'église. Car on peut être réprouvé de l'église, & être tout cela ; & tout cela même, par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette réprobation : & c'est ce qui est arrivé à Tertullien, puisqu'il est évident que l'austérité de sa morale poussée jusqu'à l'erreur & soutenue au préjudice de l'obéissance qu'il

devoit à l'égliſe, eſt ce qui l'en a ſéparé, & qui l'a fait tomber dans l'héréſie : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, niſi eccleſiæ hominem non fuiſſe.* Or quel égarement, chrétiens, ou plutôt quel abandon de Dieu de s'expoſer à perdre cette glorieuſe qualité d'enfant de l'égliſe, pour ne vouloir pas s'aſſujettir à cet aimable joug qu'elle nous impoſe, & que notre propre intérêt nous engage à embraſſer? Cependant voilà le déſordre de l'eſprit humain, toujours contraire à ſon bonheur auſſi-bien qu'à ſes devoirs; & c'eſt la tentation dangereuſe dont l'humilité ſeule de la foi peut nous garantir.

Secondement, il nous ſerviroit de peu que nous fuſſions extérieurement dans le corps de l'égliſe, & que nous euſſions en apparence toutes les marques de ſa communion, ſi cet eſprit d'obéiſſance & de docilité venoit à nous manquer : pourquoi? Parce que l'extérieur de la profeſſion & du culte n'eſt point dans le fond ce qui nous lie à l'égliſe, ni ce qui nous fait enfants de l'égliſe. Ce qui nous lie à l'égliſe, c'eſt l'intérieure diſpoſition d'un eſprit ſoumis à tout ce qu'elle nous enſeigne, & à tout ce que l'eſprit de Dieu veut nous enſeigner par elle. J'aurois donc beau faire au-dehors ce que font les enfants de l'égliſe, c'eſt-à-dire, participer aux ſacrements de l'égliſe, aſſiſter au ſacrifice de la meſſe, entrer dans tous les exercices de piété qui ſe pratiquent dans l'égliſe : ſi

je n'avois cette ſoumiſſion intérieure, qui eſt la partie principale & ſubſtantielle de ma religion, il eſt toujours hors de doute que je ſerois au moins devant Dieu, retranché du corps de l'égliſe, & que je n'aurois plus la foi. Et c'eſt ce que ſaint Auguſtin obſervoit ſi bien dans la conduite de certains Donatiſtes déguiſés, qui ſages & prudents ſelon le monde, mais ſchiſmatiques dans le cœur, affectoient de paroître unis à la ſociété des fideles, tandis que les autres plus violents & plus paſſionnés s'en tenoient ſéparés ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes freres, diſoit ſaint Auguſtin : ſoit que ces ennemis de la charité & de la paix aient levé le maſque, ſoit qu'ils ſoient cachés parmi nous, ce ſont également de faux chrétiens, & même des antechriſts. C'eſt ainſi qu'il les appelloit, n'eſtimant pas que ce terme fût trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité, & qui jettoient dans la confuſion l'évangile de Jeſus-Chriſt : *Hujus charitatis inimici, ſive apertè foris ſunt, ſive intùs eſſe videntur, pſeudo-chriſtiani ſunt & antichriſti.* Mais ce n'eſt pas tout. Un chrétien de ce caractere étoit-il alors du corps de l'égliſe? Il en étoit, répond ſaint Auguſtin, & il n'en étoit pas. Il en étoit en apparence & aux yeux des hommes, & il n'en étoit pas devant Dieu, ni en vérité. Il en étoit à l'extérieur, parce qu'il ſembloit ſe conformer à la créance de l'égliſe, mais il n'en étoit pas réellement,

parce qu'il ne s'y conformoit pas ſelon l'eſprit. Il ſuffiroit donc, pour n'être plus, ſelon Dieu, du corps de l'égliſe, d'avoir cette oppoſition volontaire, quoique ſecrete, aux vérités qu'elle nous propoſe? Oui, mes chers auditeurs, & c'eſt ce qui me fait trembler pour je ne ſais combien d'eſprits prétendus-forts, qui ſans y penſer, & même ſans en être touchés, ſont aujourd'hui dans ce déſordre. S'ils ſavoient que cela ſeul peut aller juſqu'à détruire en eux l'habitude de la foi, & qu'étant tels, ils ne ſont plus les membres vivants de l'égliſe, peut-être gémiroient-ils, & peut-être auroient-ils horreur de leur état. N'étoit-il pas du zele que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, de leur en faire voir la conſéquence?

En troiſieme lieu, c'eſt cet attachement à l'égliſe en matiere de foi, qui de tout temps a été la pierre de touche, par où l'on a éprouvé les vrais fideles, & la marque eſſentielle & infaillible qui les a diſtingués. Car voilà le ſens de cette parole ſi étonnante de l'apôtre, qu'il falloit qu'il y eût des héréſies, *Oportet hæreſes eſſe;* 1.Cor c.11 pourquoi? Afin qu'on découvrît par-là ceux qui étoient ſolidement à Dieu; comme dans un royaume; (c'eſt l'excellente comparaiſon qu'ajoute ſaint Jérôme ſur ce paſſage,) les factions & les guerres civiles ſervent à éprouver, & à faire diſcerner les vrais ſujets; *Oportet hæreſes eſſe, ut qui probati ſunt, manifeſti fiant in vobis.*

Mais n'étoit-ce pas assez que les vrais fideles fussent reconnus de Dieu ; & ce discernement qui s'en fait par l'hérésie, étoit-ce une chose si importante, que pour cela même l'hérésie fût nécessaire ? Oui, mes freres, dit saint Paul, elle étoit nécessaire pour cela : c'est-à-dire, que Dieu ne se contente pas d'être sûr de votre foi, mais qu'il veut que l'église en reçoive des témoignages. Or elle ne reçoit jamais un témoignage plus authentique de notre foi, que lorsque détestant toute erreur, nous nous attachons à elle, & qu'au-lieu de nous laisser corrompre par la vanité, par la curiosité, par la nouveauté, nous tenons ferme pour la vérité dont elle nous a mis en possession. C'est de là que ces grands saints, que nous appellons les Peres de l'église, mais qui n'ont mérité d'en être les Peres, que parce qu'ils en ont été les humbles enfants, se faisoient un point de conscience & de religion, un point de sagesse chrétienne, de s'attacher à l'église dans toutes les révolutions & tous les troubles que la diversité des sectes produisoit. Et parce qu'ils considéroient l'église Romaine comme le chef de toutes les églises du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les breches de la foi fussent réparées selon les termes de saint Cyprien, aussi avoient-ils pour elle des sentiments si respectueux & un dévouement si parfait. Je vois, disoit saint Jérôme, les agitations & les mouvements

de l'Arianiſme, quoique foudroyé; & malgré les anathêmes de Nicée, je vois encore l'égliſe d'Orient diviſée en trois partis contraires, celui de Mélece, celui de Paulin, & celui de Vital. Chacun d'eux me ſollicite & voudroit m'attirer à ſoi; & moi je leur dis, ſi quelqu'un de vous eſt uni à la chaire de ſaint Pierre, je m'unis à lui : *Hic in tres partes ſciſſâ eccleſiâ rapere quiſque ad ſe feſtinat; & ego interim clamito, ſi quis cathedræ Petri jungitur, meus eſt.* Hieron. Puis s'adreſſant au pape Damaſe, à qui il écrivoit : C'eſt à vous, lui diſoit-il, ſaint Pere, & c'eſt à cette chaire de Pierre où vous êtes aſſis, que je veux m'aſſocier dans ce différent : *Ego beatitudini tuæ, id eſt, cathedræ Petri conſocior.* Ibid. Car je ſais que c'eſt ſur cette pierre, qu'eſt bâtie l'égliſe de Dieu. Je ſais que celui qui mange l'agneau hors de cette maiſon, eſt un profane. Je ſais que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit néceſſairement périr au temps du déluge. Or ſachant cela, je ſerois prévaricateur, ſi je me ſéparois de vous. Je ne connois point Mélece, je ne ſais ce que c'eſt que Vital, je n'ai que faire de Paulin; *Non novi Vitalem, Meletium reſpuo, ignoro Paulinum.* Ibid. Quiconque ne moiſſonne pas avec vous, diſſipe au-lieu de ramaſſer; & quiconque, en matiere de créance & de foi, ſe détache de vous, n'eſt plus à Jeſus-Chriſt : *Qui non colligit tecum, diſpergit, & qui tuus non eſt, Chriſti non eſt.* Ibid. C'eſt ainſi que parloit ſaint Jérô-

me, & c'eſt ainſi que doit parler tout homme chrétien qui eſt enfant de l'égliſe. Je n'ai que faire de celui-ci ni de celui-là; je ne connois ni ceux-ci ni ceux-là; je m'attache à l'égliſe, qui eſt ma regle, pour ne m'en départir jamais.

Il ne ſuffit pas encore de parler ainſi, mais en quatrieme & dernier lieu, il faut que notre conduite réponde à nos paroles, & qu'elle les ſoutienne. Car, comme remarque ſaint Bernard, il n'y a perſonne dans l'égliſe, quelque mal diſpoſé qu'il ſoit à ſon égard, qui ne ſe flatte d'une prétendue ſoumiſſion. De même qu'il n'y a point de factieux & de rebelle dans un état, qui ne prétende avoir des intentions droites & défendre la bonne cauſe. Langage ſpécieux, mais trompeur & faux. En effet, de dire qu'on eſt attaché à l'égliſe, & de ſe comporter comme les plus grands ennemis de l'égliſe; de s'appeller enfants de l'égliſe, & de vouloir en même temps ſe faire les juges de l'égliſe; de s'élever contre ſes arrêts, de rejetter ſes cenſures, de louer ce qu'elle réprouve, de ſoutenir avec opiniâtreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proſcrit & frappé de ſes anathêmes, de le lire impunément & ſans ſcrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la répandre, & d'y employer l'autorité, le crédit, les promeſſes, les menaces, tous les artifices que l'eſprit d'erreur inſpire : en vérité, mes chers auditeurs, n'eſt-ce pas

ſe

ſe démentir ſoi-même, & concevez-vous une contradiction plus ſenſible & plus évidente? Pourquoi des diſcours ſi ſoumis, quand toutes les œuvres tendent à la ſédition; & pourquoi ſe parer d'une obéiſſance imaginaire, quand on ſecoue réellement le joug & qu'on vit dans la révolte?

Cependant ne nous y trompons pas: c'eſt par notre obéiſſance à l'égliſe, en ce qui regarde la foi, que Dieu commencera le jugement d'un chrétien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra ſubir, c'eſt celui-là. On nous demandera compte de notre foi, & parce que la foi eſt inſéparable de l'obéiſſance à l'égliſe, avant que d'entrer dans la diſcuſſion du reſte, on nous obligera de répondre ſur le devoir de cette obéiſſance. Si nous n'en avons pas eu la juſte meſure, Dieu conclura dès-lors contre nous, & notre ſort ſera déja décidé. Après cela nous aurons beau proteſter à Dieu, que nous avons fait en ſon nom des œuvres édifiantes & ſaintes, des actions de piété, de charité, de zele, de miſéricorde envers les pauvres: *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus?* Retirez-vous de moi, nous dira-t-il, je ne vous connois point: tout cela pour être ſolide, devoit être édifié ſur le fondement de mon égliſe, & vous avez bâti ſur le fondement du ſchiſme & de l'erreur; tout cela donc eſt perdu pour vous. Et en effet, chrétiens, hors de l'égliſe, je dis de l'égliſe, dans le *Matth. c.*

sens que je viens de vous l'expliquer, & selon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de salut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'est pourquoi David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter & de le louer, ajoutoit toujours que ce seroit dans l'église, parce qu'il savoit bien que hors de l'église, Dieu ne se tient point honoré de nos louanges. Je vous rendrai, ô mon Dieu, des actions de grace, mais ce sera dans votre église : *Confitebor tibi in ecclesia magna :* j'ai annoncé votre justice, mais je l'ai annoncée dans votre église : *Annuntiavi justitiam tuam in ecclesia magna :* tout mon mérite, si j'en ai devant vous, ne peut être que dans votre église : *Apud te laus mea in ecclesia magna.* Et il ne disoit pas simplement, *in ecclesia*, mais comme remarque saint Augustin, *in ecclesia magna*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de ce Pere, dans l'église catholique, qui est l'église universelle, & la seule où Dieu agrée nos services.

Psal. 34.

Psal. 39.

Psal. 21.

Voilà, dis-je, par où nous serons jugés, & par où nous devons commencer à nous juger nous-mêmes; persuadés que c'est là le point de conduite, sur lequel il est plus dangereux de nous aveugler & de nous licencier. Car telle est notre erreur, chrétiens : nous nous condamnons tous les jours sur je ne sais combien de chefs, résolus d'y apporter le remede & d'y mettre ordre; & nous laissons celui-ci, qui sans contredit est le plus essentiel. Nous nous pi-

quons en d'autres choſes d'être réguliers & ſéveres, & nous ne comptons pour rien de l'être en celle où Dieu veut que nous le ſoyons davantage, qui eſt l'humilité de la foi & la ſoumiſſion à l'égliſe. Nous louons la voie étroite de l'évangile, par rapport aux mœurs; mais par rapport à la créance, la voie la plus large & la plus ſpacieuſe ne nous fait point de peur, & cela pourquoi? par la raiſon qu'en donne ſaint Auguſtin : parce que nous faiſons conſiſter la voie étroite de l'évangile en ce qui nous plaît, & plus ſouvent dans les choſes qui ſe trouvent conformes à notre idée & à notre inclination, qu'en celles d'où dépend notre perfection. Tel en tout autre point où il s'agiroit de former ſa conſcience, ne voudroit pas riſquer ſur un ſentiment probable, qui en matiere de religion & d'obéiſſance à l'égliſe, va hardiment au-delà de toute probabilité. Toutefois, mes freres, dit ſaint Léon pape, le premier pas de la voie étroite du chriſtianiſme, eſt d'aſſujettir notre eſprit, & de lui ôter cette préſomptueuſe liberté qu'il ſe donne de ne croire que ce qu'il veut & de vouloir juger de tout. C'eſt de faire renoncer à ſes ſentiments, quand ils ſont en quelque ſorte que ce ſoit, oppoſés à ceux de l'égliſe. Gagner cela ſur ſoi, c'eſt ce que j'appelle la voie étroite pour deux ſortes de perſonnes : pour les eſprits éclairés, & pour ceux qui ne l'étant pas, ſe flattent de l'être. Je ne dis pas que la voie

étroite consiste en cela seul, à Dieu ne plaise; mais je soutiens qu'elle doit commencer par-là, & que sans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas même qu'elle consiste en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur sens, & qui ont de la répugnance à se soumettre. Si Tertullien avoit eu pour l'église cette soumission, je dis qu'eu égard à lui, il eût pratiqué une morale plus sévere, qu'en observant tous les jeûnes des Montanistes & tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la discipline des novateurs. Car étant par lui-même un esprit austere, toutes ces pénitences lui coûtoient peu; au-lieu que cette soumission étoit le grand & l'héroïque sacrifice qu'il eût fait à Dieu de sa raison. Ah, mes chers auditeurs! combien de chrétiens seront réprouvés de Dieu par le seul défaut de la foi; & combien de réprouvés en qui la foi n'aura manqué, que par le défaut de docilité & d'obéissance à l'église! Je sais ce qu'on dit quelquefois, que l'église est gouvernée par des hommes, & que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs passions & les ont en effet. Prétexte le plus frivole & le plus vain. Car je considere l'église, ou sans l'assistance du Saint-Esprit, ou avec cette assistance qui lui a été promise. Si c'est sans l'assistance de l'esprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fût alors de tout intérêt & de toute passion, je ne serois pas obligé de me sou-

mettre à elle, de cette eſpece de ſoumiſſion intérieure & abſolue qu'exige la foi. Mais ſi je la prends telle que je la dois toujours prendre, & telle qu'elle eſt toujours, je veux dire comme aſſiſtée & inſpirée de l'eſprit de vérité; toutes les paſſions & tous les intérêts des hommes n'empêchent pas que je ne lui doive une ſoumiſſion entiere de mon eſprit, pourquoi? parce qu'indépendamment des intérêts & des paſſions des hommes, Dieu qui eſt l'infaillibilité même, la conduit, & qu'en mille rencontres il fait ſervir nos paſſions & nos intérêts à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Dès les premiers ſiecles du chriſtianiſme les paſſions des hommes ont paru juſques dans l'égliſe; & cependant les jugements de l'égliſe ont été reçus de tous les fideles avec reſpect, toutes les erreurs ont été confondues, toutes les héréſies ont échoué. Les incrédules & les opiniâtres ont attribué ce ſuccès à des cauſes humaines; mais les ſages & les vrais chrétiens ont en cela reconnu l'effet viſible de cette fameuſe prédiction de Jeſus-Chriſt, que toutes les portes de l'enfer, & à plus forte raiſon toutes les paſſions des hommes ne prévaudront jamais contre ſon égliſe : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* Tel eſt donc notre bonheur, de voguer, pour ainſi dire, dans un vaiſſeau, où nous ſommes aſſurés de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons être aſſaillis des vents & expoſés aux tempê- Matth. c. 16.

tes, mais il y a un guide qui dirige la barque de saint Pierre, & qui la préserve de tous les écueils. Confions-nous à ce divin conducteur; il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'église qu'il anime; elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, & rendons-lui non-seulement l'obéissance de l'esprit, en croyant ce qu'elle nous enseigne, mais l'obéissance du cœur, en pratiquant ce qu'elle nous ordonne : c'est la seconde partie.

II. PARTIE

POUR bien comprendre cet autre devoir à l'égard de l'église, qui consiste dans l'obéissance du cœur & dans l'observation des loix qu'elle nous impose, écoutez, chrétiens, quatre propositions, dont la liaison m'a paru une espece de preuve, à laquelle ni l'erreur, ni l'esprit de licence & d'indépendance qui regne dans le monde corrompu, n'opposeront jamais rien de solide. C'est assez que l'église soit notre mere, pour conclure qu'elle a droit de nous commander, premiere proposition; & c'est assez que nous soyons ses enfants, pour devoir être persuadés que ce qu'elle nous commande, n'est pas seulement d'une police extérieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos consciences, & qui nous engage sous peine de péché, seconde proposition. Du moment que nous reconnoissons l'église pour notre mere, nous ne pouvons plus violer les commandements

qu'elle nous fait, ſans violer un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu; troiſieme propoſition : & la liberté, ou plutôt la témérité avec laquelle nous tranſgreſſons les préceptes de l'égliſe, oubliant qu'elle eſt notre mere, ne procede ſouvent que d'un fonds de libertinage & d'un principe d'irréligion, peut-être plus dangereux pour nous que les péchés mêmes qui en naiſſent. Libertinage où nous nous flattons nous-mêmes, & que nous couvrons de mille prétextes, mais prétextes que l'égliſe, quoique notre mere, ne favoriſera jamais; au contraire, qu'elle déſavouera toujours, & autant qu'ils auront été la cauſe de nos relâchements & de nos déſordres, qu'elle condamnera & qu'elle déteſtera : quatrieme & derniere propoſition. Appliquez-vous, chrétiens; je n'abuſerai pas de votre patience.

Puiſque l'égliſe eſt notre mere, elle a droit de nous commander; cette conſéquence eſt ſi naturelle, que le ſeul bon ſens ſuffit pour y ſouſcrire. Quand on diſoit aux héréſiarques du ſiecle paſſé, que l'égliſe, en qualité d'épouſe du fils de Dieu, étoit reine & ſouveraine; que comme ſouveraine, elle avoit le pouvoir de faire des loix, & que tout homme chrétien devoit ſans exception & ſans diſtinction y être ſoumis, cette idée de ſouveraineté les choquoit, & leur inſpiroit un chagrin, qui peu-à-peu dégénera dans un eſprit de révolte. Ils vouloient une égliſe, mais une

église sujette, une église sans autorité, une église foible & impuissante; & ils n'en pouvoient souffrir une qui eût un empire, je dis un empire spirituel, si étendu & si absolu. Ainsi Viclef & Luther prétendirent-ils, qu'il n'appartenoit point à l'église d'imposer des loix aux fideles; & que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, étoit un pouvoir usurpé. Par où ils faisoient bien voir qu'ils étoient de la secte & du caractere de ces esprits pervertis, dont parloit l'apôtre saint Jude; c'est-à-dire, de ces esprits déterminés à blasphémer & à maudire la domination même la plus légitime
Jud. v. 8. & la plus sainte : *Similiter & hi dominationem spernunt; majestatem autem blasphemant.* Mais enfin, tout ennemis qu'ils étoient de la domination de l'église, ou pour mieux dire, de sa puissance & de sa juridiction, quand on leur représentoit que l'église est la mere de tous les chrétiens, & qu'une mere a droit de commander à ses enfants, comme elle est obligée de les gouverner; ne pouvant nier le principe, ils se trouvoient embarrassés sur la conséquence; & pressés de ce raisonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, déclamant contre les abus des pasteurs de l'église & de ses ministres, comme si les désordres prétendus des ministres de l'église eussent pu ôter à l'église même l'autorité que Jesus-Christ lui a donnée; comme si ce divin maître, malgré les plus visibles déréglements des Scribes

& des Pharisiens, n'avoit pas autorisé leur ministere par la loi qu'il établissoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, sans imiter leurs exemples; comme si l'erreur la plus pernicieuse & la plus grossiere n'étoit pas de faire dépendre la puissance d'ordonner & de commander, des qualités personnelles de ceux qui en sont revêtus; comme si l'abus que peuvent faire les hommes de cette puissance, en détruisoit le fonds, qui est l'œuvre de Dieu, & de l'ordre de Dieu.

C'est néanmoins ce qu'ont avancé les partisans de l'hérésie. Mais permettez-moi de douter si la conduite de certains catholiques relâchés n'est pas en quelque sorte aussi injuste, & ne marque pas un aussi déplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puissance spirituelle de l'église; mais ils comptent pour rien d'en secouer le joug. Ils laissent l'église en possession de son sacerdoce royal; mais ils se rendent dans la pratique aussi indépendants d'elle, que ceux qui osent le lui disputer. Ils ne contestent point que ses préceptes ne soient justes & légitimes; mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir, pour peu qu'ils leur soient incommodes. Or lequel des deux est plus injurieux à l'église, ou de ne pas reconnoître son pouvoir par une prévention d'esprit; ou le reconnoissant, de ne s'y pas soumettre, par une dépravation de cœur? Il est donc vrai que l'église peut nous prescrire des loix, & nous

faire des commandements. Mais de quelle nature, ou de quelle force ſont ces commandements de l'égliſe? Je dis que ce ſont des loix d'une obligation étroite & rigoureuſe, ſeconde propoſition. Calvin ne pouvoit convenir qu'elles obligeaſſent ſous peine de péché; il ne comprenoit pas, diſoit-il, qu'une loi humaine pût être la matiere d'un crime devant Dieu; & plaiſe au ciel que parmi nous il n'y ait point d'ames libertines infectées de la même erreur! Mais c'eſt ce qui doit nous étonner, qu'un homme auſſi pénétrant que Calvin, pût bien comprendre combien la déſobéiſſance d'un fils envers ſon pere le rend criminel aux yeux de Dieu, & qu'il ne pût concevoir comment la déſobéiſſance d'un chrétien envers l'égliſe qui eſt ſa mere, le rend au jugement de Dieu même prévaricateur. Car pourquoi l'égliſe qui nous a engendrés ſelon l'eſprit, ne peut-elle pas ſur nous ce que peuvent nos peres ſelon la chair? Lui ſommes-nous moins redevables? nous a-t-elle donné une naiſſance, une vie, une éducation moins eſtimables & moins précieuſes? Quand il n'y auroit point d'autre fondement que celui-là, pour juſtifier ce qui a paſſé de tout temps pour inconteſtable dans notre religion, ſavoir, que les préceptes de l'égliſe ſont des liens de conſcience qu'on ne peut rompre ſans encourir l'indignation & la diſgrace de Dieu, ne ſeroit-ce pas aſſez? Oui, mes chers auditeurs, ces préceptes

quoiqu'en eux-mêmes de droit humain & positif, vont jusqu'à l'offense divine & jusqu'à intéresser le salut. Ce sont pour nous des sources de grace, quand nous les accomplissons; mais par un juste jugement & contre l'intention de l'église même, ils se tournent pour nous en malédiction, quand nous y contrevenons; & il faut bien que cela soit ainsi, puisque Jesus-Christ dans l'évangile veut qu'on tienne pour païen & pour publicain, celui qui n'obéit pas à l'église : *Si autem ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus & publicanus.* Car ce qui mérite qu'on nous regarde comme païens, doit être au moins un péché de la nature de ceux qui causent la mort à notre ame; & ce qui nous met au rang des Publicains, c'est-à-dire, des pécheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loi civile & pénale. Il faut bien encore que cela soit ainsi, puisque le même Sauveur a donné le pouvoir à son église de nous excommunier & de nous retrancher de son corps, lorsqu'avec opiniâtreté & par un esprit d'orgueil, nous persistons à son égard dans la désobéissance, en violant ses préceptes impunément. Car une punition aussi terrible que celle-là, ne suppose pas une faute légere; & ce retranchement du corps mystique de Jesus-Christ ne peut être pour le salut quelque chose d'indifférent. *Matt.* c. 18.

En voulez-vous un témoignage, mais décisif? écoutez saint Augustin. Quand ce

grand docteur parloit du jeûne commandé & déterminé par l'égliſe, comment s'en expliquoit-il ? en parloit-il comme d'une œuvre de ſurérogation pour les juſtes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs ? Non : il en parloit comme d'une loi à laquelle & les pécheurs & les juſtes, ſous peine d'être condamnés de Dieu, devoient également s'aſſujettir. Il diſoit qu'autant qu'il étoit louable de jeûner dans les autres temps de l'année, autant étoit-il puniſſable de ne pas jeûner dans les temps conſacrés à la pénitence publique de l'égliſe, & particuliérement dans celui qu'elle nous a ordonné de ſanctifier par le jeûne ſolemnel du carême. Que d'obſerver d'autres jeûnes, ce pouvoit être un remede & une vertu ; mais que de manquer à celui-là, c'étoit un crime & un péché. Ce ſont les termes dont il uſe : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium eſt, aut præmium ; in quadrageſima non jejunare ſcelus eſt ac peccatum.* La tradition du ſiecle de ſaint Auguſtin étoit donc, que la loi du jeûne impoſoit aux chrétiens une obligation non-ſeulement de police, mais de conſcience ; & que c'étoit, auſſi-bien que la loi écrite, une matiere de tranſgreſſion & de péché. *Auguſt.*

Cependant, chrétiens, ſans recourir à la tradition ni à l'écriture, je dois m'en tenir à cette ſupériorité naturelle que l'égliſe a ſur moi. Elle eſt ma mere ; donc

je ſuis réprouvé de Dieu, ſi je ne lui obéis pas, quand elle exige de moi un culte raiſonnable : or en exige-t-elle jamais un autre ; & dans les commandements qu'elle me fait, pour peu que j'aie le cœur docile, eſt-il rien que ma raiſon même ne doive hautement approuver ? Elle m'oblige à aſſiſter aux divins myſteres, & au ſacrifice de ma religion ; à recevoir chaque année le ſacrement inſtitué pour être la nourriture de mon ame, & le gage de mon ſalut ; à ne m'en approcher qu'après m'y être diſpoſé par une ſolide épreuve de moi-même, & par une confeſſion exacte des déſordres de ma vie ; à garder des abſtinences & des jeûnes qui peuvent me tenir lieu de ſatisfactions. Or ſont-ce là des choſes où je puiſſe me plaindre que l'égliſe ait excédé la meſure de ce culte dont parloit ſaint Paul, en l'appellant, *Rationabile obſequium?* qu'elle n'ait pas eu égard à ma foibleſſe, qu'elle n'ait pas même conſulté mes beſoins & mon intérêt, en un mot qu'elle n'ait pas agi en mere prudente & zélée, conduite par l'eſprit de Dieu? Quand elle ne m'auroit pas fait des loix de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moi-même ? Et ces loix, quand je les obſerve, m'étant auſſi utiles & auſſi ſalutaires que l'expérience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, ſi par impiété ou par lâcheté je ne les obſerve pas ? *Rom. c. 12.*

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous eſt commandé que par l'égliſe :

je l'avoue, chrétiens; mais prenez garde à ce que j'ai ajouté, & c'eſt la troiſieme propoſition : ſavoir, qu'il eſt impoſſible de violer alors le commandement de l'égliſe, ſans violer l'un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu. Pourquoi ? Parce que le commandement de l'égliſe eſt toujours accompagné, ou pour mieux dire, ſoutenu & autoriſé du commandement de Dieu. Et je ne dis pas ſeulement ceci de certains préceptes, qui, ſelon la remarque de ſaint Thomas, ſont tout enſemble de droit eccléſiaſtique & de droit divin. Tel qu'eſt entr'autres, le précepte de la communion. Car il eſt bien évident que Jeſus-Chriſt ayant établi la communion comme un moyen eſſentiellement néceſſaire, pour entretenir dans nous la vie de la grace, & pour cela s'étant déclaré, que quiconque ne mangeroit pas la chair du fils de l'homme, ſeroit privé de cette vie qui fait les ſaints
Joan. c. 6. & les élus de Dieu : *Niſi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis ;* quand je participe au corps de Jeſus-Chriſt, & que j'accomplis le devoir chrétien par la communion paſchale, je ſatisfais à deux préceptes, l'un de l'égliſe, l'autre du Sauveur; & au contraire, ſi je manquois à ce devoir, je ſerois coupable d'une double prévarication & d'une double iniquité ; prévarication, en ne donnant pas à l'égliſe cette marque de mon obéiſſance; mais prévarication encore plus

grande, en négligeant auſſi-bien que les conviés de l'évangile, de me mettre en état d'aſſiſter à ce divin banquet où Jeſus-Chriſt lui-même m'invite, pour me nourrir de ſa chair & de ſon ſang. Sans parler, dis-je, de ces commandements qui ne ſont, à le bien prendre, des commandements de l'égliſe, que par la circonſtance du temps, mais qui dans le fonds ſont de l'inſtitution divine; j'ai dit abſolument, & il eſt vrai, que la déſobéiſſance aux loix de l'égliſe eſt toujours accompagnée d'une déſobéiſſance à la loi de Dieu. Comment? Parce qu'en même temps, pour uſer de cet exemple, que l'égliſe, par une loi particuliere, me commande le jeûne, Dieu, par une autre loi, qui eſt générale, me commande d'obéir à l'égliſe; & je ne puis mépriſer l'un de ces deux commandements, ſans mépriſer l'autre, puiſque l'un, dit le ſavant chancelier Gerſon, ſert de ſoutien & d'appui à l'autre. Je me trompe donc, ſi je crois alors n'être reſponſable qu'à l'égliſe, & n'avoir péché que contre l'égliſe; car j'ai péché contre Dieu même, & il faudra que je ſubiſſe la rigueur de ſon jugement auſſi-bien pour le jeûne violé, que pour les autres déſordres de ma vie. Et voilà, mes chers auditeurs, ce que les théologiens concluent des paroles du fils de Dieu, quand il diſoit à ſes apôtres, qui furent les paſteurs de ſon égliſe : *Qui vos audit, me audit; & qui vos ſpernit, me ſpernit;* Luc. c. 10.

qui vous écoute, m'écoute; & qui vous mépriſe, me mépriſe : paroles, ajoute le chancelier Gerſon, qui montrent bien que Jeſus-Chriſt eſt perſonnellement intéreſſé dans le mépris que nous faiſons des loix de ſon égliſe; & qu'en qualité de chef & d'époux de cette égliſe, le mépris qu'on fait d'elle retombant ſur lui, il ne peut ſe diſpenſer, tant pour lui-même que pour elle, de nous en punir.

Le point de morale par où je finis, & qui eſt ma derniere propoſition, c'eſt que la plupart des péchés qui ſe commettent contre l'égliſe, en violant ſes loix, ſont des péchés de libertinage, qui ne procedent communément que d'un ſecret principe d'irréligion; mais qui par-là changeant d'eſpece, deviennent encore devant Dieu plus puniſſables & plus griefs. Car pour les préceptes de la loi de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raiſons que l'on peut appeller des tentations humaines. Un intérêt puiſſant, une paſſion forte, un mouvement ſubit, une occaſion preſſante & imprévue, voilà les ſources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle, c'eſt-à-dire, on peche contre la loi de Dieu, parce qu'on eſt emporté & dominé par la concupiſcence; on eſt impudique par foibleſſe, médiſant par légéreté, injuſte par cupidité. Mais quand il s'agit des préceptes de l'égliſe, la plupart faciles en eux-mêmes, & dont la matiere n'eſt preſque jamais le

ſujet d'une violente paſſion qu'il faille vaincre, pour les accomplir, par quel eſprit & par quel principe peut-on les tranſgreſſer, ſi ce n'eſt par un principe de licence, par un eſprit indépendant & libertin, par l'habitude malheureuſe, qu'on s'eſt faite de ſe ſoucier peu des obſervances & des devoirs de ſa religion? Principe plus funeſte que les péchés mêmes qui en ſont les ſuites; mais principe d'où tirent les péchés qui en naiſſent, un ſurcroît de malice dont je voudrois aujourd'hui vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes freres, qui par le malheur de votre naiſſance ayant été enveloppés dans l'héréſie & dans le ſchiſme, avez fait une profeſſion ouverte de ne point obéir à l'égliſe, qui étoit votre mere, juſqu'à ce qu'il ait plu enfin au Seigneur de vous rappeller à ſon unité. Quoique pendant cette ſéparation, vous ayez violé ſes loix, je ſais que vous l'avez fait par ignorance, auſſi-bien que vos peres; & Dieu veuille que cette ignorance ait pu vous ſervir de quelque excuſe auprès de Dieu. Je pourrois donc vous dire avec autant de raiſon que ſaint Pierre, en parlant aux juifs: *Et nunc ſcio, fratres, quia per ignorantiam feciſtis.* Je ne vous reproche point les déſobéiſſances que vous commettiez alors contre l'égliſe, comme ſi elles avoient été des marques de votre irréligion; & je déplore bien plutôt l'aveuglement où vous étiez en les com- *Act. c. 3*

mettant peut-être par le faux zele d'une prétendue religion. Dieu, par ſon infinie bonté, vous a ouvert les yeux, & il me ſuffit d'ajouter ce que le prince des apôtres diſoit aux Iſraélites au même chapitre des actes que je viens de citer : *Pœnitemini igitur & convertimini, ut deleantur peccata veſtra ;* faites donc pénitence, mes freres ; & éclairés des lumieres de la vérité, perſévérez, croiſſez, affermiſſez-vous dans la grace de votre converſion, afin que ces péchés d'ignorance que vous faiſiez ſans les connoître, & que vous n'aviez garde de pleurer puiſque vous n'en conveniez pas, ſoient maintenant effacés par la ferveur de votre vie ; mais ſur-tout par la ſoumiſſion & l'inviolable régularité avez laquelle je me promets que vous obſerverez ces mêmes loix qui long-temps ont été le ſujet de votre tranſgreſſion. Ce n'eſt point, dis-je, à vous, chrétiens, nouvellement réconciliés à l'égliſe de Jeſus-Chriſt, que j'ai prétendu adreſſer la plainte que je fais. C'eſt à vous, anciens catholiques, c'eſt à vous que je veux parler. Quel autre eſprit, je le répete, qu'un eſprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandements, dont la pratique demande ſi peu d'efforts, & que l'égliſe uſant d'une condeſcendance maternelle a ſu proportionner à votre foibleſſe par tant de tempéraments, pour ne pas dire de ménagements & d'adouciſſements ? Car de quoi s'agit-il ? d'une meſſe

Act. c. 3.

qu'il faut entendre, d'une confeſſion qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques fêtes qu'il faut ſanctifier, de quelques abſtinences & de quelques jeûnes qu'il faut obſerver. Un chrétien qui ſans néceſſité, ſans raiſon, ſans excuſe; un chrétien qui ſans ſcrupule & ſans remords fait une profeſſion ouverte de n'avoir ſur cela pour l'égliſe aucun reſpect, ou qui n'a là-deſſus pour elle qu'un faux reſpect, un reſpect de bienſéance & de cérémonie, que donne-t-il à penſer de lui, ſinon qu'il a peu de religion & que dans le fonds il eſt impie & libertin ?

Ah, mes freres ! honorons notre religion par l'obéiſſance que nous rendons à Jeſus-Chriſt & à ſon égliſe. Autrefois on nous diſoit : Edifions les hérétiques qui nous voient, qui nous obſervent, & qui tout retranchés qu'ils ſont de l'égliſe, ne laiſſent pas d'être ſcandaliſés, quand ils ſont témoins du mépris que nous en faiſons en mépriſant ſes loix. L'exemple de notre fidélité & de notre ſoumiſſion ſera mille fois plus efficace pour les perſuader & les toucher, que les plus ſavantes diſputes & les diſcours les plus pathétiques ; & ſi quelque choſe eſt capable d'achever leur converſion, c'eſt la bonne odeur de notre vie & la régularité de notre conduite. C'eſt ainſi qu'on nous parloit. Mais aujourd'hui je vous dis quelque choſe de plus preſſant. Edifions, non plus des héréti-

ques obſtinés, mais des catholiques nouvellement ſortis du ſein de l'héréſie & reçus dans le ſein de l'égliſe. Ils ſont encore foibles, ne les affoibliſſons pas davantage par le ſcandale de nos mœurs. Quand ils ne voyoient nos déſordres que de loin, ils en étoient ſurpris, ils en étoient frappés, ils en étoient indignés : que ſera-ce quand ils les verront de près, & que ſans ceſſe ils les auront devant les yeux ? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, & peut-être d'y retourner. Ne détruiſons pas dans eux l'ouvrage de la grace, mais travaillons à l'affermir & à le perfectionner. Penſons à nous-mêmes, & ſouvenons-nous qu'il y va de notre ſalut éternel. Grand ſaint, vous que nous invoquons ſpécialement en ce jour ; vous à qui Jeſus-Chriſt confia ſon égliſe, & qui en êtes après lui la pierre fondamentale ; vous qui en fûtes ſur la terre le chef, l'apôtre, le martyr, ayez encore les yeux attachés ſur elle. Protégez-la, défendez-la, obtenez-lui les ſecours puiſſants qu'elle demande par votre interceſſion, pour confondre ſes ennemis, pour ſanctifier ſes enfants, & pour nous faire tous arriver à la gloire, où nous conduiſe le Pere, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT PAUL.

Paulus ſervus Jeſu Chriſti, vocatus apoſtolus.

Paul ſerviteur de Jeſus-Chriſt, appellé à l'apoſtolat. Dans l'épître aux Romains, chap. 1.

C'EST, chrétiens, tout l'éloge du grand apôtre que vous honorez entre tous les ſaints, ſous le titre de votre glorieux patron. Ce fut l'apôtre par excellence; & en cette qualité il a été le maître du monde, l'oracle de l'égliſe univerſelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondements de notre religion; un homme de miracles, & dont la perſonne fut le plus grand de tous les miracles; un autre Moïſe par les viſions & les révélations divines, un ſecond Elie par les tranſ-

ports & les raviſſements, un ange de la terre, qui n'eut de converſation que dans le ciel; un diſciple, non plus de Jeſus-Chriſt mortel, mais de Jeſus-Chriſt glorieux; un vaiſſeau d'élection, rempli, comme dit ſaint Chryſoſtôme, de toutes les richeſſes de la grace; le dépoſitaire de l'évangile, l'ambaſſadeur de Dieu. Mais il ſupprime tout cela, ou plutôt il comprend & il abrege tout cela, en diſant qu'il eſt ſerviteur de Jeſus-Chriſt : *Paulus ſervus Jeſu Chriſti.* Arrêtons-nous donc à cette parole, qui exprime les plus nobles ſentiments de ſon cœur; & puiſque la ſolemnité de ce jour nous engage à le louer, louons-le ſelon ſes inclinations. Ne diſons point avec ſaint Jérôme, que le nom de Paul eſt un nom de victoire, & que ce grand ſaint commença à le porter après la premiere de ſes conquêtes apoſtoliques, qui fut le proconſul Paul gagné à Jeſus-Chriſt : comme les Scipions dans Rome, prenoient le nom d'Africains après avoir domté l'Afrique. Laiſſons tout ce que les Peres de l'égliſe ont dit de plus avantageux & de plus magnifique à la gloire de cet apôtre; & diſons ſeulement qu'il a été le ſerviteur de Jeſus-Chriſt : *Paulus ſervus Jeſu Chriſti.* Ce qui rend un ſerviteur recommandable, c'eſt le zele pour les intérêts de ſon maître : voyons juſqu'à quel point il a eu ce zele, & tâchons de l'exciter en nous. Je prêche ſaint Paul, chrétiens; mais mon deſſein eſt de le prêcher par lui-même.

C'eſt de lui-même que j'emprunterai toutes les preuves; lui-même parlera pour ſoi; lui-même rendra témoignage de ſes actions & de ſa vie, & nous recevrons ce témoignage avec reſpect : car nous ſavons qu'il eſt véritable, & nous pouvons dire de lui auſſi-bien que du diſciple bien-aimé, *Et ſcimus quia verum eſt teſtimonium ejus.* J'ai beſoin d'un ſecours extraordinaire, il s'agit de parler du ſerviteur de Jeſus-Chriſt, adreſſons-nous à celle qui s'appella ſervante du Seigneur, lorſqu'elle fut déclarée mere de Dieu. *Ave, Maria.* *Joan. c. 12.*

IL n'y a point de vertu qui n'ait ſes degrés de perfection, ſelon leſquels elle doit être meſurée; & qui dans les ſujets où elle ſe trouve, ne ſoit capable de certains accroiſſements par où l'on peut juger de ſon mérite. Comme nous parlons d'une vertu peu connue dans le monde, & encore moins pratiquée, qui eſt le zele, je dis le zele chrétien que nous devons tous avoir dans l'exercice de notre miniſtere, il eſt important d'en diſtinguer d'abord les différentes obligations; & pour en avoir une idée plus juſte, de les reconnoître dans un grand exemple. Tel eſt celui de ſaint Paul, qui nous les rendra même ſenſibles. J'en trouve trois, marquées par ſaint Grégoire pape dans ſes inſtructions paſtorales. Car tout homme, dit ce ſaint docteur, qui veut être un ſerviteur & un mi-

niſtre fidele, & qui aſpire à la perfection de cette qualité, eſt obligé à trois choſes. Il doit accomplir ſon miniſtere; il doit honorer ſon miniſtere; & quand la néceſſité l'exige, il doit même ſe ſacrifier pour ſon miniſtere. Trois devoirs qui ſe ſurpaſſent par degrés, & dont le ſecond ajoute autant au premier, que le troiſieme enchérit ſur le ſecond. Car honorer ſon miniſtere, c'eſt quelque choſe de plus que l'accomplir; & ſe ſacrifier pour ſon miniſtere, c'eſt encore plus que l'honorer; mais quand tout cela ſe joint enſemble, on peut dire que le zele eſt au plus haut point d'excellence qu'il puiſſe avoir. Or c'eſt ce que je découvre dans ſaint Paul, & ce qu'il me ſera aiſé de vous faire voir. Saint Paul a été le fidele ſerviteur de Jeſus-Chriſt : *Paulus ſervus Jeſu Chriſti*, Pourquoi? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtere de l'apoſtolat, parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtere de l'apoſtolat, & parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'apoſtolat. Comprenez ceci, s'il vous plaît. Il a pleinement accompli le miniſtere de l'apoſtolat, par la prédication de l'évangile. Il a parfaitement honoré le miniſtere de l'apoſtolat, par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'évangile. Et il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'apoſtolat, par les perſécutions qu'il a ſoutenues & par ſes ſouffrances dans la prédication de l'évangile. Voilà tout

tout mon deſſein. Encore une fois, chrétiens, ne conſidérez pas ce diſcours comme un ſimple éloge, qui ſe termine à vous donner une haute eſtime de ſaint Paul. Je vous l'ai dit : c'eſt un diſcours de religion, c'eſt une regle pour former nos mœurs, c'eſt un exemple que Dieu nous propoſe & qu'il veut que nous nous appliquions.

QUAND je dis que ſaint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de ſon miniſtere, ne penſez pas, chrétiens, que ce ſoit là une louange commune. La grace même de l'apoſtolat l'a tellement diſtingué, & a eu dans lui des effets ſi ſinguliers, que quand il ſe glorifioit d'être apôtre de Jeſus-Chriſt, *Paulus ſervus Jeſu Chriſti, vocatus apoſtolus*, il ajoutoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grace, il avoit été ſéparé pour prêcher l'évangile de Dieu : *Segregatus in evangelium Dei :* comme ſi l'un des principaux caracteres de ſa vocation, eût été la diſtinction de ſa perſonne, & qu'il n'eût pas ſuffi pour lui d'être apôtre, s'il ne l'eût été d'une façon toute particuliere. En effet, Dieu avoit choiſi ſaint Paul pour trois grands deſſeins, qui devoient occuper ſon zele apoſtolique : pour confondre le judaïſme, pour convertir la gentilité, & pour former le chriſtianiſme dès ſa naiſſance. Voilà ce que la providence prétendoit de lui, & à quoi il étoit deſtiné. Or ſaint Paul, par une pleine

I. PARTIE.

Rom. c. 1

Ibid.

correſpondance à la grace de ſon miniſtere, a accompli ces trois choſes avec un ſuccès dont il étoit ſeul capable, ou du moins qui lui étoit uniquement réſervé. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ma penſée.

Il falloit pour l'établiſſement ſolide de la loi chrétienne, que l'évangile fût prêché par un apôtre, dont le témoignage en faveur de Jeſus-Chriſt, fût un témoignage abſolument irréprochable, exempt de tout ſoupçon, & propre non-ſeulement à convaincre, mais à confondre l'incrédulité des juifs. Or cet apôtre, par une diſpoſition ſpéciale, a été ſaint Paul. Je m'explique. Quand les autres apôtres prêchoient Jeſus-Chriſt, qu'ils proteſtoient dans les ſynagogues que Jeſus-Chriſt étoit le Meſſie envoyé de Dieu & promis par les prophetes, quelques preuves qu'ils en donnaſſent, & quelques miracles qu'ils fiſſent pour les confirmer, on avoit toujours quelque prétexte de les tenir pour ſuſpects; on pouvoit dire qu'ils étoient gagnés, & qu'ayant été les ſectateurs & les diſciples de ce prétendu Meſſie, il ne falloit pas s'étonner s'ils ſe déclaroient pour lui. Et quoique mille raiſons puſſent détruire ce prétexte, ce prétexte ne laiſſoit point d'avoir je ne ſais quelle apparence, qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, & qui entretenoit l'opiniâtreté des autres. Mais quand ſaint Paul paroiſſoit confeſſant le nom de cet Homme-Dieu, lui qui venoit d'en être le perſécuteur; lui qui étoit

connu dans Jérusalem, pour avoir entrepris d'en examiner la secte; lui qui avoit reçu pour cela & demandé même des commissions & des ordres; & que par un changement aussi subit que prodigieux, il publioit par-tout que ce crucifié à qui il avoit fait si cruellement la guerre, étoit le Sauveur & le Dieu d'Israël, qu'il étoit forcé de l'avouer, & qu'après ce qu'il avoit vu & entendu, il ne refusoit point de mourir pour signer de son sang une vérité si importante; quand il parloit ainsi, que pouvoit-on opposer à la force de ce témoignage? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renversement d'esprit, étoit-ce indifférence ou mépris pour la loi de Moïse? Tout le contraire ne se trouvoit-il pas dans saint Paul? Ce changement dans un homme aussi éclairé que lui, & aussi zélé pour les traditions de ses peres, n'étoit-ce pas une justification authentique de tout ce qu'il disoit à l'avantage & à la gloire de Jesus-Christ?

De là vient que ce grand apôtre ne faisoit presque jamais de discours dans les assemblées des juifs, qu'il ne se proposât lui-même comme un argument & comme une démonstration sensible de l'évangile qu'il annonçoit. C'est moi, leur disoit-il, mes freres, qui me suis signalé dans le judaïsme, au-dessus de tous ceux de ma profession & de mon âge. Vous savez de quelle maniere j'ai vécu parmi vous, & avec quel excès de fureur je ravageois cette nouvelle

égliſe, que je reconnois aujourd'hui pour l'égliſe de Dieu. Il eſt vrai, j'étois plus infidele que vous ne l'êtes, & plus rebelle aux lumieres de la grace; mais c'eſt pour cette raiſon même que Dieu a jetté les yeux ſur moi, & que Jeſus-Chriſt a voulu faire éclater en moi ſon extrême patience, afin que je devinſſe un exemple & un modele pour vous porter à croire en lui. Oui, c'eſt lui-même qui m'a parlé, & qui par des ſignes & des prodiges, dont tous ceux qui m'accompagnoient, ont été les témoins, m'a réduit à l'état où vous me voyez; qui m'a terraſſé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui de blaſphémateur que j'étois, m'a fait apôtre, & qui pour réparation de tous les outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui ſerve d'ambaſſadeur & de miniſtre auprès de vous. Ces paroles, dis-je, avoient une grace toute divine dans la bouche de ſaint Paul, pour perſuader les juifs. Et ſaint Luc remarque que c'étoit aſſez qu'il parlât, & qu'il aſſurât que Jeſus-Chriſt étoit le Chriſt, pour confondre tous les ennemis du nom chrétien. Act. 9. *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Au-lieu qu'il falloit que les autres apôtres fiſſent de grands efforts, celui-ci n'avoit qu'à ſe produire, ſa perſonne ſeule prêchoit; ſaint Paul converti étoit pour tous ceux de ſa nation, non pas un attrait, mais une détermination invincible à embraſſer la foi. Et en effet, à bien mé-

diter les circonſtances de cette converſion, à peine avons-nous un motif de créance en Jeſus-Chriſt plus convaincant & plus touchant que celui-là. De là vient que les chefs de la ſynagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, ſe montrerent toujours ſi paſſionnés contre ſaint Paul. De là vient qu'ils uſerent de tant de ſtratagêmes pour le perdre & pour lui ôter la vie; & qu'entre les autres diſciples, ce fut celui-ci qu'ils perſécuterent plus cruellement, pourquoi? parce qu'ils ſavoient que c'étoit celui dont le témoignage devoit faire plus d'impreſſion ſur les eſprits, & qu'il étoit impoſſible que Jeſus-Chriſt ne fût reconnu dans la Judée pendant que ſaint Paul y ſeroit écouté. Il avoit donc une grace particuliere pour faire l'office d'apôtre à l'égard des juifs.

Mais ſon miniſtere ne ſe bornoit pas là. Dieu l'appelloit à quelque choſe de plus grand, & cette ſéparation myſtérieuſe que le Saint-Eſprit commanda qu'on fît de ſa perſonne, comme il eſt dit au livre des actes, étoit encore pour une entrepriſe plus haute. Prêcher Jeſus-Chriſt aux juifs, c'eſt-à-dire, à un peuple que Jeſus-Chriſt avoit inſtruit lui-même, à un peuple déja prévenu de la foi du Meſſie, déja éclairé des lumieres de la vraie religion, c'étoit proprement le partage des autres apôtres, même de ceux qui paroiſſoient comme les colonnes de l'égliſe, ſans en excepter ſaint Pierre; mais répandre la grace de

l'évangile ſur toutes les nations de l'univers, prêcher Jeſus-Chriſt à des païens & à des idolâtres, porter ſon nom devant les monarques & les ſouverains, perſuader ſa religion aux philoſophes & aux ſages du monde, leur faire goûter la foi d'un Dieu-Homme, leur en inſpirer le culte & la vénération, les détacher de leurs fauſſes divinités, & ce qui étoit bien plus difficile, des fauſſes maximes du ſiecle, pour les ſoumettre au joug de la croix; faire adorer la ſageſſe de Dieu dans un myſtere qui n'avoit pour eux que des apparences de folie : ah, chrétiens! c'eſt pour cela qu'il falloit un ſaint Paul, & c'eſt pour cela que ſaint Paul étoit prédeſtiné. Quelque pouvoir général qu'eût reçu ſaint Pierre au-deſſus des autres apôtres, ſa miſſion ſpéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je? Jeſus-Chriſt même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puiſque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit, il s'étoit réduit aux brebis perdues de la maiſon d'Iſraël, *Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt domûs Iſraël :* mais, comme remarque ſaint Auguſtin, ce que Jeſus-Chriſt n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par ſaint Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Iſraélites; mais dans la perſonne & par le miniſtere de ſaint Paul, il étoit venu pour tous les hommes : de ſorte que ſaint Paul devoit être le ſupplément de la miſſion adorable de cet Homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour le-

Matth. c. 15.

quel le Saint-Esprit avoit ordonné qu'on lui séparât cet apôtre : *Segregate mihi Saulum.* Act. c. 13.

Or comment y a-t-il réussi ? Ah, chrétiens ! à peine lui-même osoit-il le dire, tant la chose lui sembloit surprenante, à peine en croyoit-il à ses yeux, voyant non pas les fruits, mais les prodiges que ses prédications opéroient. Imaginez-vous, dit saint Chrysostôme, & il nous est aisé de l'imaginer, un conquérant qui entre à main armée dans un pays ; qui mesure ses pas par ses victoires, à qui rien ne résiste, & de qui tous les peuples reçoivent la loi. Voilà une image de saint Paul convertissant la gentilité. Il entre dans des pays où le démon de l'idolâtrie étoit en possession de régner, & il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Asie jusques aux extrêmités de l'Europe, il établit l'empire de la foi : dans la Grece, qui étoit le séjour des sciences, & par conséquent de la sagesse mondaine ; dans Athenes & dans l'Aréopage, où l'on sacrifioit à un Dieu inconnu ; dans Ephese, où la superstition avoit placé son trône ; dans Rome, où l'ambition dominoit souverainement ; dans la cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'évangile de l'humilité, de l'austérité, de la pureté, & cet évangile y est reçu. Ce ne sont pas seulement des barbares & des ignorants qu'il persuade ; mais ce sont des riches, des nobles, des puissants du monde, des juges &

des proconſuls, des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumieres, en leur propoſant un Dieu crucifié ; ce ſont des femmes vaines & ſenſuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes, pour leur faire embraſſer la pénitence. Il annonce Jeſus-Chriſt dans des lieux où ce nom auguſte & vénérable n'avoit jamais été entendu : *Non ubi nominatus eſt Chriſtus.* Il y voit naître des égliſes nombreuſes, ferventes, floriſſantes, qui rempliſſent toute la terre de l'admiration & de l'odeur de leur ſainteté. Que penſez-vous, chrétiens ? Si la tradition, ou plutôt ſi l'expérience même n'autoriſoit ce que je dis, peut-être le prendrions-nous, vous & moi, pour une fable. Mais tout l'univers témoigne encore aujourd'hui que c'eſt une vérité ; le chriſtianiſme que nous voyons, la vaſte étendue du royaume de l'égliſe, tant de nations devenues fidelles par la prédication de ce grand ſaint ; tant de peuples qu'il a engendrés par l'évangile, & qui le reconnoiſſent encore pour leur pere ; nous-mêmes qui en ſommes ſortis, & qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela ce ſont autant de monuments & de preuves ſuffiſantes des conquêtes de ſaint Paul ſur la gentilité.

Rom. c. 15.

Cependant ſon miniſtere, pour un entier accompliſſement, demandoit qu'il travaillât à former les chrétiens. C'étoit ſon principal & dernier ouvrage, & c'eſt ce qu'il a fait d'une maniere qui lui eſt ſi pro-

pre, que ſans rien ôter aux autres apôtres, on peut l'appeller par excellence le docteur de l'égliſe. En effet, mes chers auditeurs, ſans parler du premier chriſtianiſme qu'il a planté, qu'il a arroſé, qu'il a cultivé par ſes ſoins, c'eſt lui qui nous a inſtruits à être ce que nous ſommes, ou ce que nous devons être, c'eſt-à-dire, chrétiens, par la doctrine toute céleſte qu'il nous a enſeignée. Pourquoi penſez-vous qu'il ait été ravi au troiſieme ciel, & pourquoi Jeſus-Chriſt dans l'état même de ſon immortalité, a-t-il voulu ſe faire le maître de cet apôtre ? afin de nous dire par la bouche de cet apôtre, ce qu'il ne nous avoit pas dit par la ſienne : *Ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis.* Il y avoit cent choſes que le fils de Dieu n'avoit pas révélées aux hommes, étant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, & c'eſt ſaint Paul qui devoit les en rendre capables. 1. Cor. 11.

C'eſt lui qui nous a découvert les tréſors cachés dans ce myſtere incompréhenſible de l'incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'économie de la grace, qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain ; qui nous a éclairci ce profond abyme de la prédeſtination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer, & non pas à le pénétrer, à nous en faire un motif de zele pour le ſalut,

& non pas de libertinage & de déſeſpoir; qui nous a donné ces hautes idées de l'égliſe de Jeſus-Chriſt, qui nous a fait le plan de ſa hiérarchie, qui nous a intimé ſes loix, qui nous a développé ſes ſacrements. Sans tout cela nous ne pouvions pas être chrétiens, & à peine l'évangile nous déclaroit-il rien de tout cela; mais cette bouche encore une fois, par laquelle, comme dit ſaint Chryſoſtôme, Jeſus-Chriſt a prononcé de plus grands oracles que par lui-même : *Os illud per quod Chriſtus majora quàm per ſe ipſum locutus eſt;* ſaint Paul nous en a pleinement informés. C'eſt lui qui par les divins préceptes de ſa morale, a ſanctifié tous les états, & qui en a réglé tous les devoirs; lui qui apprend aux évêques à être parfaits, aux prêtres à être réguliers & fervents, aux vierges à être modeſtes & humbles, aux veuves à être retirées & détachées du monde, aux grands à vivre ſans faſte & ſans orgueil, aux riches à ne ſe point enfler de leurs richeſſes, & à n'y point mettre leur appui, aux maîtres à veiller ſur leurs domeſtiques, aux domeſtiques à reſpecter leurs maîtres, aux peres & aux meres à conduire leurs familles, aux enfants à honorer leurs peres & leurs meres. Ainſi de toutes les autres conditions que le temps ne me permet pas de parcourir.

Chryſoſt.

C'eſt pour cela que ſaint Chryſoſtôme appelloit ſaint Paul, le grand livre des chrétiens, & c'eſt pour cela même qu'il ex-

hortoit tant les fideles à la lecture des divines épîtres de cet apôtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la converſion de ſaint Auguſtin. Vous ſavez en quelle perplexité il ſe trouvoit : Dieu l'attiroit fortement, & le monde le retenoit ; la grace le preſſoit, & ne lui donnoit aucun repos, mais la paſſion d'ailleurs livroit à ſon cœur les plus rudes combats, & l'habitude faiſoit évanouir ſes plus belles réſolutions. Que faut-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la paſſion, pour l'arracher au monde & à tous ſes engagements ? Rien autre choſe que ce que lui marqua cette voix qu'il entendit ; & c'étoit d'ouvrir & de lire les épîtres de ſaint Paul : *Tolle, lege ;* prenez & liſez. Il obéit, & tout-à-coup ſes fers furent rompus ; quelques paroles de ces ſaintes lettres diſſiperent tous les nuages de ſon eſprit, & d'impudique qu'il étoit, en firent un homme chaſte & un ſaint. A quoi tient-il que nous n'en retirions le même fruit ? L'eſprit de Dieu dont ces excellentes épîtres ſont remplies, n'eſt pas moins puiſſant pour nous qu'il le fut pour ſaint Auguſtin. *Aug. l.*

Ah, chrétiens ! pourquoi penſez-vous que le chriſtianiſme ait de nos jours dégénéré dans cette corruption de mœurs, & dans ce déſordre où nous le voyons ! Diſons-le à notre confuſion. Après tout ce qu'a fait ſaint Paul pour l'accompliſſement de ſon miniſtere, pourquoi avons-nous en-

core la douleur de voir au milieu du chriſtianiſme un certain levain de judaïſme & de paganiſme? Car j'appelle levain de judaïſme, cette oppoſition ſecrete à Jeſus-Chriſt, qui eſt dans le cœur de tant de chrétiens : oppoſition, dis-je, à la croix de Jeſus-Chriſt, à l'humilité de Jeſus-Chriſt, aux maximes & aux exemples de Jeſus-Chriſt. J'appelle levain du paganiſme, cette malheureuſe coutume qu'on ſe fait de n'agir que par les vues du monde, ſans prendre jamais les vues de la foi; de ne ſe conduire en toutes choſes que par politique, que par raiſon, que par des conſidérations & des reſpects humains, ſans conſulter jamais la religion. Eſt-il rien aujourd'hui de plus commun que ce ſcandale; & d'où vient cela? C'eſt, mes freres, que nous n'écoutons pas ſaint Paul, & que nous ne profitons pas des ſalutaires enſeignements qu'il nous donne. Tout mort qu'il eſt, il nous prêche encore; diſons mieux, il eſt encore vivant dans ſes incomparables écrits. Voulez-vous réformer le chriſtianiſme, ou plutôt voulez-vous vous réformer vous-mêmes? *Tolle*, *lege*, prenez & liſez. Il ne vous faut point d'autre maître, point d'autre prédicateur, point d'autre guide & d'autre directeur que ſaint Paul, tel que l'égliſe vous le préſente, & tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus; voulez-vous avoir part au miniſtere de ce grand apôtre? Voulez-vous, peres & meres, faire de vos familles des familles chrétien-

nes ? Servez-vous de la morale de ſaint Paul. Ayez ſoin de vous en inſtruire & d'en inſtruire les autres. Au-lieu de tant de livres ſcandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres médiſants & inſolents, attachez-vous à celui-là, & dans peu vous en connoîtrez le mérite & en reſſentirez l'efficace. Ce ſera votre ſanctification particuliere, & la ſanctification de vos maiſons. Quoi qu'il en ſoit, comme ſaint Paul a pleinement accompli le miniſtere de l'apoſtolat, par la prédication de l'évangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'évangile : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

TIRER de l'honneur de ſon miniſtere parce qu'on l'exerce dignement, c'eſt la récompenſe du mérite ; affecter l'honneur qui eſt attaché à ſon miniſtere, & s'en prévaloir, c'eſt l'effet de l'ambition humaine ; ſe faire honneur aux dépens de ſon miniſtere, c'eſt une criminelle prévarication : mais faire honneur à ſon miniſtere aux dépens même de ſa perſonne, c'eſt le caractere des grandes ames, & en particulier celui de ſaint Paul. Il ne ſe vit pas plutôt engagé dans ce glorieux emploi de prêcher l'évangile aux Gentils, qu'il s'en expliqua hautement. *Vobis enim dico gentibus, quamdiù quidem ego ſum gentium apoſtolus, miniſterium meum honorificabo.* Rom. c. 11.

Oui, mes freres, leur dit-il, je vous le déclare, puiſqu'il a plu à Dieu de me choiſir pour être le miniſtre de ſa parole, & qu'il m'a établi votre apôtre, tant que j'en porterai le titre & le nom, je travaillerai à le ſoutenir honorablement. C'eſt ainſi qu'il parloit aux Romains, & il n'en faudroit pas davantage pour vérifier ma propoſition. Mais il eſt néceſſaire pour notre inſtruction, de la développer, & d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'uſage d'une maxime auſſi eſſentielle au chriſtianiſme que celle-ci, qui eſt d'honorer les miniſteres que Dieu nous confie. Voici donc, chrétiens, de quelle maniere y procéda ſaint Paul. Appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde, de vous faire admirer cet apôtre.

Premiere regle; il conſidéra que ſi quelque choſe pouvoit jamais déshonorer le miniſtere apoſtolique & l'expoſer à la cenſure des hommes, c'étoit ſur-tout l'eſprit d'intérêt. Eſprit bas & ſordide dans quelque condition qu'il ſe trouve, mais honteux & infame quand il entre dans le commerce des choſes ſaintes. Il prévit dès-lors, que ce qui obſcurciroit dans la ſuite des temps, l'éclat & la gloire de l'évangile de Jeſus-Chriſt, ce ſeroit la cupidité de certaines ames mercenaires, qui y chercheroient des avantages temporels, & qui ſous des apparences ſpécieuſes feroient trafic du don de Dieu. *Exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem;* que cela ſeul ruineroit de

1 Tim. c. 6.

réputation & de crédit, non-seulement les prédicateurs de la vérité, & les dispensateurs des sacrés mysteres, mais la vérité & les mysteres mêmes; que cela seul feroit perdre aux peuples, tout le respect qu'ils devoient avoir pour eux, & seroit un prétexte éternel pour les rendre odieux & mépriſables aux ennemis de l'égliſe; au contraire, qu'un déſintéreſſement parfait ſeroit toujours l'ornement de leur état & de leur fonction; & qu'ils n'annonceroient jamais Jeſus-Chriſt avec plus d'honneur, que quand ils paroîtroient plus libres & plus dégagés des prétentions de la terre. Voilà le principe qu'il établit; & que conclut-il de là? Ah, chrétiens! ce qu'il conclut? Il ſe fit une loi, mais une loi inviolable, & qu'il obſerva dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le miniſtere dont Dieu l'avoit chargé; & dans cette vue, (ne perdez pas, s'il vous plaît, ceci,) de renoncer à tous les droits même les plus légitimes & les plus acquis, bien-loin d'en exiger de douteux; ne demandant rien, n'acceptant rien, ſe paſſant de toutes choſes, ſe retranchant mille commodités de la vie, dont la dépendance & la recherche eſt ce qui rend les hommes intéreſſés; ne ſe fondant même pour le néceſſaire que ſur Dieu & ſur ſoi, vivant du travail de ſes mains, ſe faiſant ſerviteur de tous, & pour l'honneur de l'apoſtolat, ne tirant ſervice de perſonne, afin qu'on ne lui reprochât jamais, qu'en nour-

riſſant le troupeau, il s'étoit enrichi de ſa dépouille, & qu'en ſemant d'une main, il avoit moiſſonné de l'autre. Car voilà proprement l'eſprit de ſaint Paul. Vous le ſavez, mes freres, diſoit-il aux Miléſiens en ſe ſéparant d'eux, ſi j'ai jamais deſiré votre or, ni votre argent, & ſi d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma ſubſiſtance. Vous m'êtes témoins, ſi j'ai été à charge à aucun de vous, & ſi dans mes fatigues les plus laborieuſes, je me ſuis permis ou accordé le moindre ſoulagement qui vous pût être onéreux; m'étant toujours ſouvenu de la parole de notre maître, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faiſoit fondre en pleurs, dit le texte ſacré; ils ſe jettoient tous avec reſpect aux pieds de l'apôtre, & en l'embraſſant avec tendreſſe, ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient plus. S'il étoit ſorti de leur ville bien pourvu de tout, c'eſt-à-dire, chargé de leurs biens & de leurs préſents, l'auroient-ils pleuré de la ſorte? Ils l'honoroient, dit ſaint Chryſoſtôme, ou pour mieux dire, ils honoroient l'évangile en lui, parce que dans lui l'évangile n'étoit point avili ni dégradé par cette ſervitude de l'intérêt qui avilit & dégrade les choſes les plus nobles. Ce n'eſt pas, ajoutoit ailleurs ce grand apôtre, écrivant à ceux de Corinthe, que je ſois obligé d'en uſer ainſi; car ne ſuis-je pas libre, & ne m'employant que pour vous, ne m'êtes-vous

pas redevables de tout ce qui me manque ? N'ai-je pas le même droit que les autres, de vivre de vos aumônes & de recevoir ce tribut & cette reconnoiſſance de votre foi ? N'eſt-il pas juſte que celui qui plante la vigne, en mange des fruits, & que celui qui ſert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel ? Mais pour moi je n'ai point voulu me ſervir de ce pouvoir, ayant mieux aimé ſouffrir des incommodités extérieures, que d'apporter tant ſoit peu d'obſtacle à l'évangile de Jeſus-Chriſt. Tout ceci ce ſont ſes paroles. Car c'eſt en quoi, pourſuivoit-il, conſiſte ma gloire, & malheur à moi ſi je la perds jamais. Encore une fois, chrétiens, ce renoncement ſi généreux & ſi abſolu, c'eſt ce qui rendoit ſi vénérable le miniſtere de ſaint Paul. Avec cela il parloit hardiment & ſans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faiſoit trembler le vice, ne l'épargnant & ne le reſpectant, dans quelque condition que ce fût. Car que ne peut point un homme qui ne prétend rien, & qui eſt détaché de tout intérêt quand il porte la parole & les ordres de Dieu ? S'il eût été d'humeur à faire valoir ſes droits, & à les diſputer ſans en rien rabattre, on n'eût eu que du mépris pour ſon zele ; & s'il ſe fût propoſé une fortune & un établiſſement, il eût lui-même ménagé ſon zele, c'eſt-à-dire, qu'il l'eût corrompu par de lâches complaiſances. Car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu, timide, foible,

eſclave des reſpects humains, n'eſt-ce pas l'intérêt ? Ce qui fait qu'on la déguiſe, & qu'on trouve le ſecret de l'accommoder aux paſſions des hommes, n'eſt-ce pas l'intérêt ? Ce qui la retient captive dans l'injuſtice, & ce qui empêche que la vérité ne ſoit écoutée dans le monde, n'eſt-ce pas l'intérêt ? Mais parce que ſaint Paul avoit triomphé de cet intérêt, & la parole de Dieu & la vérité remportoient dans ſa perſonne de continuelles victoires.

Je dis plus, & c'eſt une ſeconde regle : ce grand ſaint conçut qu'il y avoit encore un autre intérêt ſecret, d'autant plus dangereux qu'il étoit plus ſubtil & plus délicat. Car Dieu lui fit voir en eſprit un certain genre d'apôtres, qui par le plus funeſte de tous les abus, au-lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profeſſion, ſe ſerviroient de leur profeſſion pour s'honorer eux-mêmes ; qui au-lieu de prêcher Jeſus-Chriſt, ſe prêcheroient eux-mêmes ; qui au-lieu d'attirer les ames à Dieu, ſe les attireroient à eux-mêmes : c'eſt-à-dire, qui au-lieu de faire que Dieu régnât en elles, entreprendroient eux-mêmes de régner ſur elles, qui ſe propoſeroient en elles un fonds de domination, de juriſdiction, d'empire, & bien d'autres avantages dont, comme parle ſaint Grégoire pape, le miniſtre ſeroit glorifié, mais le miniſtere détruit. Que fit ſaint Paul ? Il eut horreur de tout cela, par un effet de cette fidélité qui fut en lui ſans exemple, il ſépara

l'honneur de l'évangile du ſien ; il ne confondit point l'un avec l'autre ; il conſidéra le ſien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus déſormais en vue que celui de l'évangile. Comme il s'étoit déclaré aux fideles qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs perſonnes, *Non quæro quæ veſtra ſunt, ſed vos ;* auſſi proteſta-t-il qu'il ne ſe prêchoit point ſoi-même, mais uniquement Jeſus-Chriſt : *Non noſmetipſos prædicamus, ſed Jeſum Chriſtum.* Et parce qu'il eſt aiſé de le dire, & que la difficulté eſt de ſe défendre de ſoi-même dans une matiere auſſi ſujette aux illuſions de la vanité que celle-là, il le dit en ſorte qu'il en donna les preuves les plus ſenſibles. Car prenez garde, chrétiens, s'il vous plaît : pour cela, lui qui étoit naturellement éloquent, il n'uſa jamais dans le miniſtere de la prédication, ni de diſcours élevés, ni d'aucun ornement des ſciences humaines, comme il l'auroit pu faire avec ſuccès ; pourquoi ? de peur que l'évangile de la croix n'en fût affoibli, *Ut non evacuetur crux Chriſti.* Un autre que lui ſe ſeroit prévalu de ſon talent ; & au haſard du véritable & ſolide bien de la converſion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il ſavoit & ce qu'il pouvoit ; mais ç'auroit été au détriment de la parole de Dieu & de ſa grace, & c'eſt de quoi ſaint Paul étoit incapable. Pour cela il eut toujours une averſion ſincere pour tous les vains applaudiſſements des hommes, dont

II. Cor. c. 12.

II. Cor. c. 4

I. Cor. c. 2

les emplois éclatants comme étoit le ſien, ſont ordinairement ſuivis. Hé que faites-vous, diſoit-il aux Lycaoniens, qui étoient idolâtres de lui, & qui ſe préparoient à lui rendre des honneurs extraordinaires; que faites-vous? ne ſavez-vous pas que nous ſommes comme vous des hommes mortels, pécheurs, ſujets aux mêmes infirmités? Si Dieu a voulu ſe ſervir de nous pour vous enſeigner la voie du ciel, & s'il a voulu autoriſer ſa parole par des prodiges & des miracles, eſt-il juſte que la gloire nous en revienne? faut-il que par une fauſſe bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les uſurpateurs d'une gloire qui ne nous eſt point due? Pour cela il ne ſouffrit jamais que ſous ombre d'eſtime & de confiance, on s'attachât à lui perſonnellement; choſe d'ailleurs ſi engageante, & à laquelle les hommes les plus ſpirituels à peine peuvent-ils s'empêcher d'être ſenſibles. Et parce qu'il s'étoit formé dans Corinthe un parti de chrétiens, qui ſe déclaroient pour lui, qui reconnoiſſoient ne devoir qu'à lui tout ce qu'ils étoient ſelon Dieu, & qui ſe détachant en quelque ſorte des autres apôtres, diſoient, nous ſommes les diſciples de Paul, 1 Cor. c. 1. *Ego ſum Pauli;* il les en reprit. Hé quoi, mes freres, leur remontroit-il, eſt-ce Paul qui a été crucifié pour vous? eſt-ce au nom de Paul que vous avez reçu le baptême? qu'eſt-ce que ce Paul que vous vantez tant? c'eſt un inſtrument foible & inutile de celui

en qui vous avez cru. Pourquoi donc me regarder autrement, & pourquoi vous partager, en disant que vous êtes à moi, au-lieu de penser à vous réunir tous comme appartenant tous à Dieu ? O merveille, s'écrie saint Chrysostôme : un homme ému d'une véritable indignation, parce qu'on a du zele pour sa personne ; un homme affligé de ce que l'on est trop à lui, parce qu'il craint que l'on n'en soit moins à Jesus-Christ ! Ah, grand saint ! c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministere. C'est ainsi que vous avez donné crédit à l'évangile ; & c'est pour cela que la grace que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nôtres elle la perd tous les jours. Parce que nous nous cherchons nous-mêmes, nous nous trouvons misérablement nous-mêmes, & en nous trouvant, nous devenons la honte & l'opprobre de cette grace. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opere rien par nous ; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas ; nous établissons notre réputation, mais nous n'établissons pas l'empire de Dieu : pourquoi ? parce que nous n'avons rien moins que ce zele d'honorer le ministere que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, chrétiens, une preuve encore plus solide & plus convaincante de celui qu'avoit saint Paul ? oubliez le reste, & appliquez-vous à ceci. C'est qu'il étoit aussi zélé pour son ministere exercé

par d'autres que par lui-même; troiſieme regle. C'eſt que le bien des ames & l'avancement du chriſtianiſme lui étoit également cher, ſoit qu'il le vît procuré par d'autres, ſoit qu'il le procurât lui-même. C'eſt qu'il ſe ſoucioit peu par qui Jeſus-Chriſt fût annoncé, pourvu qu'il fût annoncé. Juſques-là, (ô admirable & divine leçon, ſi elle étoit bien entendue!) juſques-là, que quelques-uns prêchant par un eſprit d'émulation & de jalouſie contre lui: (car dès-lors, chrétiens, on voyoit des contentions entre les miniſtres de l'évangile; & c'eſt une ſimplicité & une erreur de regarder ce ſcandale comme un ſcandale de notre ſiecle, puiſqu'il eſt auſſi ancien que l'égliſe, & que Dieu pour notre inſtruction l'a permis dans tous les temps:) juſques-là, dis-je, que quelques-uns prêchant Jeſus-Chriſt par jalouſie contre lui, & dans le deſſein, comme il parle lui-même, d'ajouter de nouvelles traverſes à celles qu'il avoit déja éprouvées, *Exiſtimantes preſſuram ſe ſuſcitare vinculis meis*, il ne laiſſoit pas de s'en réjouir, *in hoc gaudeo, ſed & gaudebo;* touché d'une part de la malignité de leur intention, & ravi de l'autre de ce que l'évangile profitoit de cette malignité. Car que m'importe diſoit-il, qu'il ſoit publié par ceux-ci ou par ceux-là, qu'il le ſoit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le ſoit à ma confuſion ou à ma gloire, pourvu qu'il le ſoit véritablement? Or parler ainſi & être diſpoſé de

Philip. c. 1.

même, c'eſt faire honneur à ſon miniſtere, & non pas à ſoi. Car de n'eſtimer le bien que quand il ſe fait pour nous, de ne le goûter qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir ſupporter que les autres ſoient plus employés que nous dans les intérêts de Dieu, d'avoir peine à ſouffrir qu'ils le ſoient autant, de ſouhaiter peut-être qu'ils ne le fuſſent point du tout; & enſuite diminuer leurs ſuccès, ſans prendre garde que ce ſont les ſuccès de l'évangile, & amplifier les nôtres comme s'ils étoient les fruits de notre induſtrie : qu'eſt-ce que tout cela, chrétiens, ſinon s'uſurper l'honneur de ſon miniſtere, & le dérober à Dieu.

Je ſerois infini, ſi je m'étendois ſur les autres regles que ſaint Paul ſe propoſa, & qu'il obſerva. Ah, mes freres! dit ſaint Grégoire pape, que ce grand apôtre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui croient ne pouvoir ſoutenir leur miniſtere que par le faſte du monde, que par l'affection de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une ſomptuoſité ſuperflue, que par les diſputes éternelles ſur les preſſéances, ſur les prérogatives, ſur la dignité, en un mot, que par toutes les choſes dont l'ambition des hommes s'entête & s'occupe. Non, non, ſaint Paul n'en jugea pas ainſi : il prit pour maxime ce que l'eſprit de Dieu, qui eſt l'eſprit de la vraie ſageſſe, lui avoit enſeigné, que ni ſon miniſtere, ni tout au-

tre, ne seroient jamais moins honorés que par-là; & que s'ils le devoient être, c'étoit par une conduite irréprochable & exempte de blâme, par une vie qui ne fût pas sujette à rougir, qui ne craignît pas la lumiere du jour, qui fût à l'épreuve de toutes les censures; par une réputation qui n'eût rien de suspect ni d'équivoque, & que le libertinage même respectât. Maxime qu'il avoit à cœur par-dessus tout, & qu'il inspiroit à ses disciples, leur disant sans cesse: Mes freres, comportons-nous, comme des ministres de Dieu; rendons-nous recommandables par la pureté de notre doctrine, par l'intégrité de nos mœurs, par la douceur de notre charité, par les armes de la justice; que nos entretiens soient religieux & nos actions exemplaires, & pourquoi? ah! mes chers disciples, ajoutoit-il, afin que la parole de notre Dieu ne soit point exposée aux blasphêmes des hommes, & afin que notre ministere ne
II Cor. c. 6. soit point déshonoré: *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* Cela seul le faisoit agir; cela seul étoit en lui comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur sans indiscrétion, & cette prudence sans ménagement; cette humilité de cœur sans bassesse, & cette grandeur d'ame sans orgueil; ce mépris du monde sans arrogance, & ce zele pour le monde sans attache; cette tendresse envers les pécheurs, jointe à cette sévérité envers le péché; cette exactitude de discipline,

cipline, accompagnée de cette ſage condeſcendance ; cette ſcience de ſe modérer dans la proſpérité, & de ſe ſoutenir dans l'adverſité : voilà ce qui faiſoit de ſaint Paul un homme reſpectable, & ce qui combloit d'honneur ſon miniſtere.

Arrêtons-nous là, chrétiens ; car voilà en même temps, notre modele & notre exemple. C'eſt ainſi que nous devons, chacun dans notre condition, honorer le miniſtere où il a plu à Dieu de nous appeller. Ayons-y le même déſintéreſſement que ſaint Paul. Dès que nous ne penſerons point à nous-mêmes, nous nous préſerverons de mille fautes, qui aviliſſent les plus ſaints emplois, en aviliſſant les miniſtres qui en ſont chargés : nous ſerons exacts, réguliers, droits, équitables, vigilants, & l'on en ſera édifié. Mais au contraire, dès que nous aurons des vues intéreſſées, toute notre conduite s'en reſſentira ; nous aurons beau vouloir cacher cet intérêt, le monde le remarquera bientôt, & nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croira pas. Travaillons à faire le bien pour le bien même, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, ſelon l'eſprit & la fin de notre état. Car ſouvent on fait le bien pour ſoi-même ; on le fait, parce qu'on ſe met par-là dans une certaine eſtime ; on le fait, parce qu'on s'acquiert par-là un certain crédit ; on le fait, parce que le monde le verra & qu'il en parlera. De là tant de foibleſſes hu-

miliantes, que nous découvrons dans des gens que leur âge, leur expérience, leur mérite en devroient pleinement dégager. S'ils en portoient toute la honte, & qu'elle ne retombât point sur leur ministere, le mal seroit moins à craindre; mais de ces exemples, quelles conséquences ne tire-t-on pas contre les plus saintes professions & les dignités les plus sacrées? Je sais que pour ce désintéressement parfait que demande le vrai zele, il faut beaucoup prendre sur soi; mais quand il faudroit même s'immoler pour son ministere, n'est-ce pas le devoir d'un serviteur fidele? C'est ce que saint Paul a fait, comme je vais vous le montrer dans la troisieme partie.

III. PARTIE.

C'EST une belle idée qu'a eu Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet Homme-Dieu n'a pas seulement été immolé sur la croix, mais qu'il a commencé à être victime dès le moment qu'il s'est fait homme. Une hostie destinée pour expier le péché, mais une hostie vivante & mourante, dont le sacrifice n'a jamais été interrompu, voilà ce que c'est que Jesus-Christ. Permettez-moi, chrétiens, en gardant les proportions requises, d'appliquer ceci à l'apôtre saint Paul : il s'est sacrifié pour son ministere, c'est-à-dire, pour le salut de ses freres & pour la gloire de l'évangile; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'ar-

rêt de Néron, & qu'il n'ait offert à Dieu ce ſacrifice de lui-même, que quand il verſa ſon ſang dans Rome pour la confeſſion de ſa foi : ce n'eſt point là de quoi je prétends parler ; ce n'eſt point, dis-je, de ſon bienheureux martyre & de ſa glorieuſe mort. Dès l'inſtant de ſa vocation à l'apoſtolat, il ſe regarda comme la victime de ſon apoſtolat même, il le fut en effet ; car je trouve qu'il commença dès-lors deux grands ſacrifices, qui ont duré autant que ſa vie ; l'un de patience, & l'autre de pénitence : l'un de patience, par lequel il ſe dévoua aux perſécutions des hommes pour le nom de ſon Dieu ; & l'autre de pénitence, par lequel lui-même touché du zele que la charité lui inſpiroit de ſatisfaire pour les hommes, il devint ſon propre perſécuteur. De ſorte que l'on peut dire de lui pour couronnement de ſon éloge, qu'il a été immolé, auſſi-tôt qu'appellé ; & qu'au moment qu'il s'eſt vu apôtre, il a paru devant Dieu en qualité d'hoſtie : voilà la véritable idée de ſaint Paul, & voilà ſur quoi nous devons travailler encore à nous former.

Non, chrétiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un ſacrifice de patience ſi continuel & ſi héroïque que ce grand ſaint. A peine, s'il m'eſt permis de parler ainſi, eût-il levé l'étendard de l'évangile, que tout l'univers ſembla conſpirer contre lui. Dès-là il n'y eut plus pour lui que des trahiſons ſur la terre, que des naufrages ſur la mer, que des empriſonne-

ments dans les villes, que des embûches dans les lieux écartés. Tout ce que la malice de l'envie, & tout ce que l'animosité de la haine peuvent ſuſciter d'adverſités & de miſeres, il l'éprouva dans ſa perſonne. Ceux de ſa nation ſe firent un point de religion d'être ſes ennemis les plus cruels; les Gentils l'accablerent d'outrages; parmi les chrétiens mêmes, qu'il avoit engendrés en Jeſus-Chriſt, il trouva de faux freres & de faux apôtres: tous les jours expoſé aux inſultes des ſéditions populaires; tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantôt fouetté comme un eſclave, tantôt lapidé comme un ſacrilege & comme un blaſphémateur. Combien de travaux? combien de voyages? combien de banniſſements? Si c'étoit un autre que lui-même qui en fît le détail, nous croirions qu'il y a de l'exagération; mais nous ſavons, dit l'abbé Rupert, que le Saint-Eſprit dont ſaint Paul a été l'organe, eſt éloquent ſans rien amplifier. C'eſt ſaint Paul lui-même qui, malgré toutes les réſiſtances de ſon humilité, a été obligé de rendre compte à l'égliſe de ce qu'il avoit ſouffert: il en a fait excuſe aux fideles, il les a priés de ſupporter en cela ſon imprudence, il a ſemblé même s'accuſer tout le premier de vaine gloire & d'oſtentation: & par-là, dit ſaint Jérôme, il a bien montré qu'il n'avoit pas beſoin de s'en juſtifier. Mais enfin il l'a reconnu; & forcé par l'eſprit de Dieu qui le faiſoit parler, il

en a pris le ciel à témoin, qu'aucun des apôtres n'avoit été ſi perſécuté ni ſi maltraité que lui. Ils ſont plus grands que moi, diſoit-il aux Corinthiens; mais ce Dieu de gloire qui eſt l'auteur de ma deſtinée, a voulu que j'euſſe plus à endurer qu'eux, que je fuſſe plus ſouvent dans les chaînes, que je couruſſe & que j'eſſuyaſſe plus de dangers de mort, que je me trouvaſſe réduit plus communément aux rigueurs extrêmes de la faim & de la ſoif, & pourquoi tout cela? Ah, chrétiens! ne vous l'ai-je pas dit, & cet homme apoſtolique n'avoue-t-il pas que c'étoit uniquement pour les intérêts de ſon miniſtere? Il avoit fait la guerre à Jeſus-Chriſt; & Jeſus-Chriſt, dit ſaint Auguſtin, lui faiſoit la guerre à ſon tour, ou plutôt il faiſoit à Jeſus-Chriſt une eſpece de réparation, acceptant de lui perſécution pour perſécution, captivité pour captivité, ſupplice pour ſupplice. Car il ſe ſouvenoit toujours d'être ce Saul qui avoit été le fléau de l'égliſe; & voilà pourquoi il ſe croyoit obligé par un devoir indiſpenſable, de ſouffrir pour ſon Dieu les mêmes choſes qu'il avoit fait ſouffrir à ſon Dieu. Il étoit reſponſable à ſon Dieu de la converſion d'une infinité de peuples, & il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidélité, qu'il ne lui en coutât des afflictions & des croix. C'eſt pour cela que les croix lui étoient ſi cheres & ſi précieuſes, parce qu'elles lui gagnoient des ames, & des ames prédeſtinées, pour leſ-

quelles il s'eſtimoit heureux de pouvoir en-
II. Tim. c. 2. durer tout : *Ideò omnia ſuſtineo propter electos.* Remarquez ce mot, chrétiens, *propter electos :* car pour lui-même, reprend admirablement ſaint Chryſoſtôme, il auroit été chéri, honoré, reſpecté de tout le monde ; mais pour les élus, il devoit être haï, mépriſé, calomnié, puiſqu'il ne pouvoit pas autrement être le coopérateur de leur ſalut, & c'eſt ce qui ſoutenoit l'ardeur de ſon courage. Je m'en vais à Jéruſalem, diſoit-il, & je ne ſais ce qui m'y doit arriver, ſinon que dans toutes les villes par où je paſſe, l'eſprit de Dieu ne me fait connoître que des tribulations, & des chaînes m'y ſont préparées ; mais je ne crains rien de toutes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus conſidérable que moi-même, pourvu que j'acheve ma courſe, & que je m'acquitte du miniſtere, que j'ai
Act. c. 20. reçu du Seigneur Jeſus : *Dummodò conſummem curſum meum, & miniſterium verbi quod accepi à Domino Jeſu.*

Que répondrez-vous à cela, hommes du ſiecle, eſprits lâches & mondains, qui dans les emplois dont la providence vous a chargés, & même dans ceux qui vous attachent, auſſi-bien que ſaint Paul, au ſervice des autels, cherchez vos aiſes & votre repos ? Venez, venez vous confronter aujourd'hui avec cet apôtre ; & dans l'oppoſition que vous découvrirez entre vous & lui, apprenez ce que vous devez être, & confondez-vous de ce que vous n'êtes

pas. Saint Paul s'eſt immolé pour ſon miniſtere, & vous vous épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous avez à ſoutenir devant Dieu. Conſultez-vous un peu ſur ce point. Je ſais que l'amour-propre ne manque pas de vous en impoſer & de vous faire croire par ſes artifices, que l'on doit être content de vous, comme vous l'êtes de vous-mêmes. Mais entrons dans le détail, & dites-moi : ces ménagements de votre perſonne ſi étudiés & ſi affectés, ce refus d'un travail néceſſaire & que vous devez au public, cette horreur de l'aſſiduité que vous traitez d'eſclavage & de ſervitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup & de vous appliquer peu, au-lieu de ſuivre l'ordre de Dieu, qui ſeroit de vous divertir peu, pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger ſur autrui des ſoins les plus perſonnels, & dont vous devez uniquement répondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuſes, même les plus indiſpenſables, qui ſont attachées à votre état; cette peine à être où il faut que vous ſoyez, & cette diſpoſition à être volontiers où il faut que vous ne ſoyez pas; cette fuite des affaires qui vous ſont importunes & incommodes; quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes, que pour en être incommodés & importunés; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la vérité, ni pour la juſtice; cette crainte de vous ex-

poſer & de vous perdre dans des occaſions où Dieu demande que vous vous expoſiez & que vous vous perdiez ; en un mot, ce ſecret que le monde vous a appris, & que vous pratiquez ſi bien, de ne prendre de votre condition que le doux & l'honorable, & d'en laiſſer le pénible & le rigoureux : ce n'eſt pas tout ; cette indifférence pour cent choſes où il faudroit que vous euſſiez de ſaintes inquiétudes ; cette froideur à la vue des ſcandales qui devroient enflammer votre zele, & au contraire, cette impatience & cette chaleur ſur les moindres défauts dont votre délicateſſe ſe trouve bleſſée ; cette ſenſibilité à vous offenſer de tout, & à ne pouvoir rien ſupporter dans une place qui vous oblige à tout ſupporter, & à ne vous offenſer de rien ; ces plaintes & ces éclats dans les traverſes & dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié & incirconcis : tout cela convient-il à un homme qui, dans quelque genre de vie que ce ſoit, veut être, à l'exemple de ſaint Paul, un miniſtre fidele ; & puiſque, pour être tel, il faut ſe réſoudre à être une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime ? ſi ſaint Paul en avoit uſé de la ſorte, auroit-il été apôtre de Jeſus-Chriſt ? Auroit-il glorifié Dieu au point qu'il a fait ? Auroit-il ſauvé ce grand nombre d'ames ? Se ſeroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la rédemption de tous ? Nous nous flat-

tons qu'il ne faut pas nous prodiguer, & que l'intérêt même de nos miniſteres demande que nous nous conſervions; & parce que nous ſommes en ceci les juges du plus ou du moins, nous abuſons de ce prétexte, pour porter les choſes juſques à un excès d'amour & d'indulgence envers nous-mêmes; mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous oppoſera l'exemple de ſaint Paul? ſa conſervation n'étoit-elle pas auſſi importante que la nôtre? ſommes-nous plus dignes d'être épargnés que lui? étoit-il moins néceſſaire à Dieu que nous? Ah, grand ſaint! que vous ſerez un témoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu!

Mais concluons: une vie auſſi perſécutée & auſſi accablée de fatigues que celle-là, n'étoit-ce pas une aſſez grande pénitence? s'il reſtoit des forces à ſaint Paul, devoit-il les épuiſer par des mortifications volontaires? Pouvoit-il conſpirer lui-même à ruiner une ſanté ſi précieuſe à l'évangile; & quelque amour qu'il eût pour les croix, ne devoit-il pas ſe contenter de celles que Dieu lui envoyoit, puiſqu'elles ſuffiſoient déja pour le faire vivre dans un état continuel de mort? C'eſt ainſi, chrétiens, que raiſonne l'eſprit du monde, & c'eſt ainſi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne ſouffrir que ce que nous ne pouvons éviter, & n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette ſévérité que l'évangile nous recommande, ſous ombre que la providence nous envoie aſſez

elle-même de souffrances & de croix, voilà notre maxime. Mais saint Paul n'en jugeoit pas de la sorte : non, ce n'étoit point assez pour lui que d'être persécuté, s'il ne se persécutoit lui-même ; ce n'étoit point assez d'être haï, s'il ne se haïssoit lui-même ; ce n'étoit point assez d'être mortifié, s'il ne se mortifioit lui-même : il vouloit avoir part à la gloire du sacerdoce de Jesus-Christ, & être tout ensemble le prêtre & la victime de son holocauste. Que fait-il donc ? à ce sacrifice héroïque de patience, il en joint un autre de pénitence ; châtiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, lui faisant porter continuellement la mortification de Jesus-Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus : & pourquoi ? ah, chrétiens ! je finis, mais en finissant je tremble, & pour moi qui vous parle, & pour vous qui m'écoutez. Saint Paul châtie son corps, parce qu'il craint qu'étant apôtre & prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé ; & il accomplit dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ, non point seulement pour soi, mais pour tout le corps de l'église, *Pro corpore ejus quod est ecclesia*, c'est-à-dire, pour son ministere qui l'engage à procurer auprès de Dieu le salut de tous les hommes. Pensées terribles, & qui devroient être le sujet éternel de nos considérations. Car qu'est-ce que ceci, devons-nous nous dire à nous-mêmes ?

Coloss. c. 1.

Saint Paul a fait de ſon corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé; cet homme confirmé en grace, cet homme à qui ſa conſcience ne reprochoit rien, cet homme ravi juſqu'au troiſieme ciel, cet homme ſi parfaitement attaché à Dieu, croyoit qu'il lui étoit néceſſaire, pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement ſon corps : & moi qui ſuis un pécheur, moi ſujet à toutes ſortes de paſſions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout; bien-loin de le réduire en ſervitude, je me ferai ſon eſclave; je ne penſerai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ſes aiſes? Et avec cela je vivrai ſans aucune crainte pour mon ſalut, ſans remords & ſans ſcrupule? Et avec cela je me perſuaderai que je puis aimer Dieu, & que je l'aime en effet? Et avec cela je croirai pouvoir être reçu au nombre des enfants & des élus de Dieu? Non, non, mon Dieu, c'eſt une erreur & une erreur auſſi pernicieuſe qu'injuſte, dans laquelle j'ai vécu juſques à préſent, mais dont je me détrompe aujourd'hui. Quand mille autres raiſons ne m'en feroient pas connoître la fauſſeté, il ne faudroit que l'exemple de ſaint Paul. Car enfin, chrétiens, ſaint Paul n'étoit pas un eſprit foible; il étoit auſſi-bien inſtruit que nous des jugements de Dieu, il ſavoit auſſi-bien que nous quel eſt le tempérament de l'homme : je n'au-

rai donc plus de confiance, qu'autant que je pratiquerai, comme lui, la pénitence.

Ce n'eſt pas tout : ſaint Paul a châtié ſon corps, & l'a ſacrifié, non pas ſeulement pour ſoi-même, mais pour l'égliſe, & pour les fideles ; parce que ſon miniſtere l'engageoit à procurer par ſes ſouffrances le ſalut de ſes freres. Il eſt donc juſte que dans mon emploi, dans ma charge, dans ma profeſſion, je ſacrifie moi-même mes forces, ma ſanté, ma vie, pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes ſoins, & dont il me demandera compte. O ſi nous étions convaincus, comme ſaint Paul, de cette importante vérité, quel changement verroit-on dans toutes les conditions du monde ? Avec quelle aſſiduité en rempliroit-on les devoirs ? Avec quel courage en porteroit-on toutes les peines ? Quel ordre régneroit ſur la terre, & combien Dieu ſeroit-il glorifié dans tous les états ? Pour cela, grand apôtre, vous que l'égliſe nous propoſe pour modele, faites-nous part de ce zele ardent, de ce zele conſtant, de ce zele infatigable qui vous a ſoutenu, qui vous a embraſé, qui vous a conſumé. La gloire dont vous jouiſſez, bien-loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier, & que l'allumer davantage. Exercez-le encore ſur nous ; & que l'effet de ce zele ſoit de réveiller le nôtre, & de nous apprendre à travailler comme vous, pour être récompenſés, comme vous, dans l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'abrégé de chaque ſermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrege ; & le ſecond, la page où ce même article finit incluſivement.

Sermon pour la fête de ſaint André, page 1.

DIVISION. Saint André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon mérite & toute ſa gloire, ſavoir, l'accompliſſement de ſon apoſtolat & la conſommation de ſon ſacerdoce. En deux mots, la croix eſt la chaire où il a fait paroître tout le zele d'un fervent prédicateur, 1. partie. La croix eſt l'autel, où comme prêtre & pontife de la loi nouvelle, il a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de ſacrificateur, 2. partie, p. 1. 7.

I. PARTIE. La croix eſt la chaire où ſaint

André a fait paroître tout le zele d'un fervent prédicateur. Les apôtres furent envoyés pour prêcher Jesus-Christ crucifié, & saint André ne s'est jamais mieux acquitté de cette fonction, que lorsqu'il a été lui-même attaché à la croix : pourquoi cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jesus-Christ & sa loi, 1. avec plus d'autorité & de grace, 2. avec plus d'efficace & de conviction, 3. avec plus de succès & de fruit, p. 7. 9.

1. Avec plus d'autorité & de grace. Il est aisé de prêcher la croix, quand on n'a rien à souffrir ; & quelqu'éloquent que soit un prédicateur, il ne lui convient guere de porter les autres à une vie austere & mortifiée, lorsqu'il mene une vie tranquille & commode. Mais saint André a prêché la croix sur la croix même, p. 9. 13.

2. Avec plus d'efficace & de conviction. On ne persuade jamais mieux, que lorsqu'on fait mieux voir qu'on est persuadé soi-même. Or saint André pouvoit-il faire plus sensiblement connoître jusqu'à quel point il étoit persuadé du mérite de la croix, qu'en voulant lui-même mourir sur la croix ? p. 13. 16.

3. Avec plus de succès & de fruit. De là en effet tant de conversions que Dieu opéra par le ministere de saint André ; & c'est encore avec la grace divine, ce que doit opérer dans nous la force de son exemple, p. 16. 22.

II. Partie. La croix est l'autel, où saint André, comme prêtre & pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, & avoir pour cela dans le christianisme un caractere particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grace. Mais joindre au sacrifice adorable du corps de Jesus-Christ le sacrifice de soi-même, & s'immoler soi-même à Dieu au même temps qu'on lui offre ce divin agneau immolé

pour le salut du monde, c'est ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grace, & ce qui lui donne sa derniere perfection. Or voilà ce qu'a fait sur la croix saint André, p. 22. 24.

Oui, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jesus-Christ. Ainsi saint Paul disoit : J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de mon Sauveur. Et comment l'accomplissoit-il ? par l'austérité de sa vie. C'est aussi ce que nous voyons dans saint André : nous y voyons, dis-je, un prêtre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'agneau de Dieu, & qui par sa mort couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même, p. 24. 27.

Un prêtre qui chaque jour sacrifia l'agneau de Dieu, comme il le témoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle instruction, & quel sujet de confusion pour ces ministres qui ne célebrent les divins mysteres que très-rarement ! p. 27. 30.

Un prêtre qui couronna son sacerdoce, en s'immolant lui-même sur la croix. Après le refus qu'il a fait de sacrifier aux idoles, on lui présente la croix comme l'instrument de son supplice, & il l'embrasse comme son plus précieux trésor, p. 30. 33.

Faisons de même à Dieu le sacrifice de nos corps, & selon l'avis que nous donne saint Paul, offrons-les comme des hosties vivantes & agréables, p. 33. 38.

Sermon pour la fête de saint François Xavier, page 39.

DIVISION. De tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'église chrétienne, un des plus grands, c'est l'établissement de

l'égliſe même par le miniſtere des apôtres. Or dans ces derniers ſiecles ſaint François Xavier a renouvellé ce miracle. En deux mots, Xavier pour la propagation de la foi, a fait comme les apôtres, des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines, 1. partie. Xavier, comme les apôtres, a fait ces prodiges de zele, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine, 2. partie. Voilà ce que nous devons appeller le miracle de l'évangile, p. 39. 45.

I. Partie. François Xavier a fait, comme les apôtres, pour la propagation de la foi, des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines. Il a converti tout un monde : examinons ce miracle, p. 45. 47.

Xavier eſt appellé par le roi de Portugal pour paſſer aux Indes. Il s'embarque à Lisbonne, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'ambaſſadeur du vrai Dieu. Il paroît chez les Mores, fameux inſulaires, & dans l'eſpace de quelques jours il réduit ſous le joug de la loi chrétienne juſqu'à trente villes. Le Japon l'attend, il y va, & il y confond les faux prêtres des idoles, il y baptiſe les rois, il y ſanctifie les peuples, il y établit de nombreuſes & de floriſſantes égliſes, p. 47. 57.

Or pour peu qu'on raiſonne, & que l'on conſidere les circonſtances de tous ces faits, ne doit-on pas les regarder comme autant de prodiges ? Il eſt vrai que Luther & Calvin convertiſſoient en même temps & attiroient à eux l'Occident & le Septentrion ; mais ces deux Héréſiarques prêchoient une religion commode à la nature ; & pour établir une telle religion, il ne falloit point de miracle, au-lieu que Xavier prêchoit une loi contraire à tous les ſentiments naturels, p. 57. 61.

Quelle gloire pour cet homme apoſtolique,

quand au jugement de Dieu il produira les fruits de ſa miſſion & de ſi heureuſes conquêtes ! Mais quel ſujet de condamnation pour nous, qui profitons ſi peu des ſoins de tant de prédicateurs, & de la ſainte parole qu'ils nous annoncent ! p. 61. 64.

II. PARTIE. François Xavier, comme les apôtres, a fait de ſi grandes choſes pour la propagation de l'évangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine. Comment ſe diſpoſa-t-il au miniſtere évangélique ? par un renoncement entier à tous les avantages du monde, ſur-tout par cette victoire qu'il remporta ſur lui-même, à l'égard d'un malade dont l'infection & la pourriture auroit dû, ce ſemble, rebuter la plus héroïque vertu, p. 64. 69.

De là il devient inſenſible à tout, pour n'être ſenſible qu'aux impreſſions de la charité. Les hôpitaux devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable. Les nations les plus ſauvages ſe trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit juſqu'à leurs miſeres ; & les peuples témoins des ſecours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps, lui abandonnoient la conduite de leurs ames, p. 69. 70.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de ſon miniſtere ? point d'autres fonds pour lui qu'une extrême pauvreté. C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il parcourt les provinces & les royaumes. Mais n'étoit-ce pas avilir ſon caractere ? c'étoit plutôt le relever, & accréditer la loi qu'il publioit. Car ce déſintéreſſement charmoit les infideles, & leur faiſoit conclure qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans une religion, qui élevoit ainſi les cœurs & les dégageoit de toutes les vues terreſtres, p. 70. 72.

Par quelle voie pénétra-t-il juſques dans la capitale du Japon ? par celle de l'humilité, en ſe

réduisant à la vile condition de serviteur. A quoi s'appliquoit-il avec plus de zele ? à enseigner aux enfants les premiers principes de la doctrine chrétienne, se faisant, pour ainsi dire, enfant comme eux. Or voilà le miracle que, par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choses & à soi-même, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eût osé entreprendre, & ce que jamais elle n'eût exécuté, p. 72. 76.

Il s'est vu comblé d'honneurs : cela est vrai ; mais c'est en même temps ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainsi respecté & honoré un pauvre. Il a fait des miracles, mais pourquoi Dieu lui mettoit-il de la sorte son pouvoir dans les mains ? parce que c'étoit un homme humble, p. 76. 78.

Bel exemple pour les prédicateurs & les ministres de l'évangile. Qu'ils aient le zele de Xavier, qu'ils meurent à eux-mêmes comme Xavier, qu'ils prennent, comme Xavier, cet esprit d'anéantissement qui fut l'esprit du Sauveur des hommes & l'esprit de tous les apôtres : alors ils feront des instruments dignes de Dieu, & il s'en servira pour l'avancement de sa gloire & pour le salut du prochain, p. 78. 82.

Sermon pour la fête de S. Thomas, apôtre, page 83.

DIVISION. On peut bien appliquer à ce saint apôtre ces paroles du psaume cent trente-huitieme : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus ;* sa lumiere est comme ses ténebres, & ses ténebres comme sa lumiere. C'est-à-dire, que son infidélité & sa foi considérées par rapport à nous, nous peuvent être également utiles & salutaires. Son incrédulité sert à la justification de notre foi, 1. partie. Sa foi est le remede de notre incrédu-

lité, 2. partie. Un apôtre incrédule, qui, par son incrédulité même, nous apprend à être fideles : un apôtre plein de foi, qui, par la confession de sa foi, nous empêche d'être incrédules, p. 83. 87.

I. Partie. L'incrédulité de saint Thomas sert à la justification de notre foi. Justifier la foi par l'infidélité même, c'est opposer les égarements & les désordres de l'infidélité à la sagesse & aux autres avantages de la foi. Or voilà à quoi nous sert l'incrédulité de saint Thomas. Nous y remarquons quatre désordres opposés à quatre avantages de la foi : savoir, l'esprit de singularité opposé à l'esprit universel de la foi, la préoccupation du jugement, opposée à l'esprit droit de la foi ; l'opiniâtreté, opposée à l'esprit docile de la foi ; enfin la petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit, opposée à l'esprit supérieur de la foi, p. 87. 90.

1. Esprit de singularité. Saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, lorsque Jesus-Christ se fit voir à eux le huitieme jour après sa résurrection. *Non erat cum eis quando venit Jesus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : on veut se distinguer. Mais si dans tout autre sujet la singularité doit être suspecte, combien plus lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu & d'un même Seigneur ? Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme fideles, c'est de croire ce que croit avec nous toute l'église de Dieu, p. 90. 97.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de sa pensée, sans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incrédulité : on se prévient contre la foi. Dieu veut bien qu'en matiere même de foi nous nous instruisions des choses ; mais il veut aussi que nous fassions cet exa-

men ſans prévention, & voilà le ſecond avantage de la foi, de nous dégager par une ſainte & ſage ſimplicité de tous préjugés, p. 97. 101.

3. Opiniâtreté. Tout portoit ſaint Thomas à croire la réſurrection de Jeſus-Chriſt; mais il s'obſtina dans ſon erreur. Troiſieme principe de l'incrédulité. On ſe fait une fauſſe gloire de ne point revenir de ſon ſentiment. Force d'eſprit mal entendue. Le fidele, par un troiſieme avantage, trouve dans ſa docilité la vraie force, qui conſiſte à ſe ſoumettre & à ſe captiver, p. 101. 105.

4. Petiteſſe d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit: ſi je ne vois les marques des clous dont les mains de Jeſus-Chriſt ont été percées, je ne croirai point qu'il ſoit reſſuſcité: *Niſi videro, non credam.* Quatrieme principe de l'incrédulité: on veut juger de tout par les ſens, comme ſi les ſens étoient juges compétents des myſteres de Dieu, & qu'ils ne fuſſent pas ſujets à mille illuſions. Mais la foi nous éleve au-deſſus des ſens, & nous fait ainſi pénétrer juſques dans les ſecrets de Dieu les plus cachés: quatrieme & dernier avantage. *Beati qui non viderunt & crediderunt*, p. 105. 108.

II. Partie. La foi de ſaint Thomas eſt le remede de notre incrédulité. Diſtinguons trois états où la foi de cet apôtre peut être conſidérée; le premier, où il l'a profeſſée hautement, le ſecond, où il l'a prêchée apoſtoliquement; le troiſieme, où il l'a conſommée ſaintement. Or dans ces trois états la foi de ce grand ſaint ſert à guérir notre infidélité, p. 108. 109.

1. Il l'a profeſſée hautement, lorſqu'il reconnut Jeſus-Chriſt pour ſon Seigneur & ſon Dieu. Or puiſque ſaint Thomas a cru, nous devons croire. Car ce n'eſt point par foibleſſe qu'il a cru, ce n'eſt point par légéreté, ce n'eſt point par une aveugle déférence au ſentiment & au rap-

port des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles diſpoſitions. C'eſt donc par la ſeule évidence de la vérité : & qui ne croiroit pas au témoignage d'un homme obligé de ſe rendre à la ſeule force de la vérité qu'il combattoit? Ainſi ſaint Paul convainquoit-il les juifs par ſon propre exemple. Mais non-ſeulement la foi de ſaint Thomas eſt un argument qui nous convainc ; c'eſt encore une leçon qui nous inſtruit : de quoi ? du point le plus eſſentiel de la religion qui eſt la divinité de Jeſus-Chriſt. Vous êtes, lui dit-il, mon Seigneur & mon Dieu : *Dominus meus & Deus meus*, p 109. 116.

2. Il l'a prêchée apoſtoliquement, juſques dans la région la plus intérieure de l'Inde, où il a ſoumis à l'évangile des millions d'infideles. Or ce ſuccès de l'évangile a toujours été conſidéré des Peres, comme une des plus inconteſtables preuves de notre foi. Du reſte nous croyons les mêmes vérités qu'il prêchoit : heureux ſi nous en faiſons les regles de notre vie! p. 116. 119.

3. Il l'a ſaintement conſommée par ſon martyre. Il a ſigné de ſon ſang le témoignage qu'il rendoit en faveur de la foi. Quelle conviction pour nous! mais en même temps quelle inſtruction! Eſt-ce ainſi que nous ſommes diſpoſés à défendre notre foi? Du moins l'honorons-nous & la ſoutenons-nous par notre vie? p. 119. 125.

Sermon pour la fête de ſaint Etienne, page 126.

DIVISION. Etienne a été plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere, & cela ſeul eſt un miracle de ſainteté dont Dieu s'eſt ſervi pour commencer à former les mœurs du chriſtianiſme naiſſant, 1 partie. Etienne a été plein de force dans la conſommation de ſon martyre, &

cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganisme, 2. partie, p. 126. 129.

I. Partie. Etienne plein de grace dans l'accomplissement de son ministere. Il étoit diacre, & même le premier des diacres de l'église. Charge honorable, mais qui l'engageoit à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'église, dont il étoit par office le dispensateur ; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la sainteté même trouvoit des risques à courir ; mais où Dieu vouloit que saint Etienne, par sa probité & par sa sagesse, servît d'exemple à tous les siecles futurs, p. 129. 131.

1. Comme dispensateur des biens de l'église, Etienne étoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes : premiere épreuve de sa vertu, où paroît sa probité & toute la grace dont il fut rempli. Car dans un tel ministere qu'y a-t-il de plus difficile, que de conserver devant Dieu tout le mérite d'un parfait désintéressement, & d'en avoir devant les hommes toute la réputation ? Tel fut le double avantage de saint Etienne : & qu'il seroit à souhaiter que les biens ecclésiastiques fussent de nos jours ainsi dispensés ! p. 131. 135.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient séparées du monde, Etienne étoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuse. Car à quels périls, à quels discours & à quels soupçons n'est-on pas exposé dans un emploi où l'on est obligé de traiter souvent avec les personnes du sexe ? Que n'en coûta-t-il point à saint Jérôme ? mais parla-t-on jamais de saint Etienne qu'avec respect & avec éloge ? Il n'y a que la probité & la probité reconnue, qui puisse être de la sorte au-dessus de tous les jugements du monde ; & voilà le fruit de la grace dont Etienne eut la plé-

nitude. Erreur, ſi nous prétendons, ſur-tout dans un ſiecle comme celui-ci, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & conſtante régularité, p. 135. 143.

A cette probité ſe trouva jointe une ſageſſe toute divine. Pour en être perſuadé, il n'y a qu'à lire ce beau diſcours qu'il fit aux juifs; & ce qu'il leur diſoit, à combien de chrétiens pourroit-on encore le dire? *Durâ cervice & incircumciſis cordibus & auribus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis*, p. 143. 150.

II. PARTIE. Etienne plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonſtances de ſa mort; miracle de charité envers les auteurs de ſa mort, p. 150. 151.

1. Miracle de patience dans toutes les circonſtances de ſa mort. C'a été le premier martyr, dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui marchant à leur tête comme leur chef, avoit beſoin d'une plus grande force. Il a ſouffert de tous les genres de martyre un des plus cruels; & au milieu de ſon tourment, il conſerva toute la paix de ſon ame. Nous, que voulons-nous ſouffrir? Saint Etienne a triomphé des tourments & de la mort, & tous les jours nous ſommes vaincus par la molleſſe & par les douceurs de la vie, p. 151. 159.

2. Miracle de charité envers les auteurs de ſa mort. Non-ſeulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, & avec plus de zele que pour lui-même. Car en priant pour lui-même il ſe tenoit debout, mais en priant pour ſes bourreaux il fléchit les genoux. Dans une telle charité, quelle force! Auſſi Dieu l'écouta-t-il, & de là vint la converſion de Saul. Un des ſignes les plus certains de notre prédeſtination bienheureuſe, c'eſt cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, & Dieu nous pardonnera, p. 159. 166.

Sermon pour la fête de saint Jean l'évangéliſte, page 167.

DIVISION. La faveur des grands a communément trois défauts eſſentiels. Elle eſt injuſte de la part du maître qui la donne, orgueilleuſe & fiere dans la conduite de celui qui la poſſede, & odieuſe à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur ſpéciale dont Jeſus-Chriſt a gratifié ſaint Jean, eut trois caracteres tout oppoſés. Elle a été parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de cet apôtre, 1. partie. Elle a été ſolidement humble & bienfaiſante dans la maniere dont cet apôtre en a uſé, 2. partie. Et elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres diſciples, auxquels cet apôtre ſemble avoir été préféré, 3. partie, p. 167. 171.

I. PARTIE. Faveur parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de ſaint Jean : 1. parce que cet apôtre a été vierge, 2. parce qu'il a été fidele à Jeſus-Chriſt dans la tentation, p. 171. 174.

1. Il a été vierge, & qui ne ſait pas combien la virginité plaît à Jeſus-Chriſt, qui eſt la pureté même? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir ſur la terre une mere vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir ſur la terre un favori vierge, & que ce ſoit lui qu'il ait fait repoſer ſur ſon ſein, p. 174. 176.

2. Il a été fidele à Jeſus-Chriſt dans la tentation. Les autres apôtres abandonnerent cet Homme-Dieu; mais ſaint Jean le ſuivit juſques au calvaire, & voilà pourquoi ce Dieu Sauveur lui confia ſa mere. C'eſt ainſi que nous mériterons la faveur de Jeſus-Chriſt, ſoit par la pureté de l'ame & du corps, ſoit par la conſtance dans les dégoûts & les déſolations, p. 176. 184.

II. PAR-

II. PARTIE. Faveur ſolidement humble & bienfaiſante dans la maniere dont ſaint Jean en a uſé, 1. humble par rapport à lui, 2. bienfaiſante par rapport à nous, p. 184. 185.

1. Humble & modeſte par rapport à lui. Comment parle-t-il de lui-même dans tout ſon évangile ? ſans ſe nommer jamais. *C'eſt ce diſciple*, dit-il toujours : comme s'il parloit d'un autre. S'il eût dit, c'eſt ce diſciple qui aimoit Jeſus, il eût fait connoître en cela ſon propre mérite ; mais il dit : *C'eſt ce diſciple qui étoit aimé de Jeſus.* Or à être aimé, il n'y a ni louange ni mérite. Quand il s'eſt nommé ailleurs, c'eſt pour s'appeller ſeulement notre frere, *Jean votre frere*, p. 185. 187.

2. Bienfaiſante & utile pour nous. Si ſaint Jean eſt entré dans tous les ſecrets de Jeſus-Chriſt, ç'a été pour nous les communiquer. C'eſt à lui que nous devons la connoiſſance des perſonnes divines, & des plus profonds myſteres de la religion. Telle eſt la maniere dont nous devons uſer nous-mêmes des faveurs & des graces du ciel. Soyons humbles en les recevant, & ne cherchons point à nous en glorifier. Faiſons-en part au prochain, & employons-les à ſon utilité. Par exemple, ſommes-nous riches ? ſoulageons les pauvres, p. 187. 196.

III. PARTIE. Faveur qui n'a rien eu d'odieux par rapport aux autres diſciples, auxquels ſaint Jean ſemble avoir été préféré. Car elle ne l'a pas exempté plus que les autres de boire le calice de Jeſus-Chriſt & de ſouffrir. Au-lieu d'un martyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois ; l'un au calvaire, le ſecond dans Rome, & le troiſieme dans ſon exil, p. 196. 200.

1. Au calvaire, & ce fut le martyre de ſon cœur. Que ne ſouffrit-il pas en voyant expirer ſon maître ? p. 200. 201.

2. Dans Rome, & ce fut un martyre de ſang.

Quel ſupplice d'être plongé peu-à-peu dans l'huile bouillante ! p. 201. 202.

3. Dans ſon exil, où il mourut. C'eſt ainſi que Dieu aime ſes élus, & n'eſpérons pas qu'il nous aime autrement. Nous buvons tous le calice des ſouffrances ; mais combien le boivent en réprouvés, au-lieu de le boire comme les amis & les élus de Dieu ? p. 202. 206.

Sermon pour la fête de ſainte Genevieve, page 207.

DIVISION. Simplicité de Genevieve plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, 1. partie. Foibleſſe de Genevieve plus puiſſante que toute la force du monde, 2. partie. Et pour parler de la ſorte, baſſeſſe de Genevieve plus honorée que toute la grandeur du monde, 3. partie, p. 207. 209.

I. PARTIE. Simplicité de Genevieve plus éclairée que toute la ſageſſe du monde : 1. par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu ; 2. par les ſaintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle, p. 209. 210.

1. Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu. Dans ce deſſein elle ſe conſacra à lui par le vœu de virginité, mais après avoir conſulté là-deſſus deux grands évêques, ne voulant pas ſuivre ſes propres lumieres : en cela d'autant plus ſage qu'elle ſe défia plus d'elle-même & de ſa ſageſſe. Pour mieux obſerver ſon vœu & pour ſe tenir plus étroitement liée à Dieu, elle ſe ſépara du monde, & embraſſa la retraite ; elle s'employa aux exercices les plus bas de la charité & de l'humilité, elle pratiqua une auſtere pénitence. Voilà quelle fut la ſageſſe de Genevieve ; ce fut une ſageſſe évangélique, & la ſageſſe de l'évangile paſſe toute la ſageſſe du monde, p. 210. 217.

2. Par les saintes communications que Dieu eut avec elle. Car c'eſt aux ſimples que Dieu ſe communique, & de quels dons ne combla-t-il pas Genevieve? Quelles connoiſſances, quelles vues, quel diſcernement des eſprits! p. 217. 221.

Quatre regles pour engager Dieu à répandre ſur nous ſes lumieres. 1. Suivre le conſeil de nos paſteurs & de nos directeurs. 2. Fuir le monde & les vains commerces du monde: 3. S'adonner à la pratique des bonnes œuvres. 4. Se purifier par la pénitence, p. 221. 226.

II. PARTIE. Foibleſſe de Genevieve plus puiſſante que toute la force du monde: 1. pour la guériſon des corps; 2. pour la guériſon des ames, p. 226. 228.

1. Pour la guériſon des corps. Tant de miracles publiés, connus, avérés, le font bien voir. Il n'y a que pour elle-même qu'elle n'uſa point de ce don des miracles; mais ſa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres? p. 228. 230.

2. Pour la guériſon des ames. Combien de converſions a-t-elle opérées? combien d'afflictions a-t-elle ſoulagées, ſoit pendant ſa vie, ſoit depuis ſa mort? Aſſez forte dans ſa foibleſſe même, pour fléchir les puiſſances du ciel, pour humilier les plus fieres puiſſances de la terre, pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer, p. 230. 232.

Voilà pourquoi nos peres ont mis ſous ſa protection cette ville capitale, & combien de fois en avons-nous éprouvé les ſalutaires effets! Mais nous avons bien lieu de craindre que nos déſordres ne les arrêtent. Car qu'eſt-ce que Paris, & quelle corruption de mœurs! p. 232. 241.

III. PARTIE. Baſſeſſe, pour ainſi dire, de Genevieve plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée, 1. par les princes & les rois, 2. par les évêques & les prélats de l'égliſe, 3. par

les saints. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu des persécutions à soutenir, mais on sait avec quel éclat elle en a triomphé, p. 241. 246.

Sur-tout depuis qu'elle jouit de la gloire dans le ciel, quel culte lui a-t-on rendu sur la terre? Culte le plus solemnel, culte le plus universel, culte le plus ancien & le plus constant, culte le plus religieux. C'est ainsi que la mémoire du juste, selon la parole du prophete, est éternelle, & que celle des pécheurs périra. Aspirons, non pas aux mêmes honneurs en ce monde, mais à la même gloire dans l'éternité bienheureuse, p. 246. 251.

Sermon pour la fête de saint François de Sales, page 252.

DIVISION. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'héréſie, 1. partie. François de Sales par l'onction de sa douceur a rétabli la piété dans l'église, 2. partie, p. 252. 258.

I. PARTIE. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'héréſie. En quel état se trouvoit le diocese de Geneve, lorsqu'il en fut fait évêque? l'héréſie y étoit dominante, & ce saint pasteur y convertit plus de soixante dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il ce miracle? ce fut sur-tout par sa douceur: 1. douceur patiente, qui lui rendit tout supportable; 2. douceur entreprenante & agissante, qui lui rendit tout possible, p. 258. 265.

1. Douceur patiente. Il a eu à supporter les calomnies, les insultes, les révoltes, les attentats. Mais sa douceur à souffrir tout & à pardonner tout, le faisoit aimer de ceux-mêmes qui s'étoient élevés contre lui, & par-là il les gagnoit, p. 265. 266.

2. Douceur entreprenante & agissante. Il a paru

dans les cours des princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont offert, il n'en a accepté aucun ; & l'unique grace qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'héréſie. Combien de courſes apoſtoliques & de voyages lui en a-t-il coûté ? combien de veilles & de travaux ? Mais ce qui donnoit à tout cela une merveilleuſe efficace, c'étoit ſa douceur. Par la doctrine on convainc les eſprits ; mais par la douceur on gagne les cœurs, p. 266. 273.

De là double inſtruction. 1. Apprenons à eſtimer notre foi, pour laquelle François de Sales a ſi dignement combattu, & cultivons-la dans nous-mêmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2. Traitons le prochain avec douceur, c'eſt par-là que nous le corrigerons, plutôt que par une autorité dominante & par une ſévérité outrée. Si nous ſommes ſéveres, ſoyons-le plus pour nous-mêmes que pour les autres, p. 273. 278.

II. PARTIE. François de Sales, par l'onction de ſa douceur, a rétabli la piété dans l'égliſe. Il l'a rétablie, 1. par la douceur de ſa doctrine, 2. par la douceur de ſa conduite, 3. par la douceur de ſes exemples, p. 278. 279.

1. Par la douceur de ſa doctrine. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût très-ſévere dans ſes maximes ; mais l'onction qu'il y mettoit, ſoit en prêchant, ſoit en converſant, ſoit en écrivant, lui donnoit une grace particuliere, & la faiſoit recevoir avec plus de fruit, p. 279. 283.

2. Par la douceur de ſa conduite dans le gouvernement des ames : témoin cet ordre illuſtre de la viſitation qu'il a inſtitué, & dont le principal eſprit eſt un eſprit de charité, p. 283. 286.

3. Par la douceur de ſes exemples. La providence l'a attaché à une vie, ce ſemble, aſſez commune, afin qu'elle nous devînt imitable. Il a borné toute ſa ſainteté aux devoirs de ſon miniſtere, & c'eſt ſur-tout dans les devoirs de no-

tre condition que doit consister notre piété. Mais du reste que cette parfaite observation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique ! Qu'il faut pour cela se faire de violence & remporter de victoires ! p. 286. 297.

Sermon pour la fête de saint François de Paule, page 298.

DIVISION. Espece de combat entre Dieu & François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le monde, 1. partie. Et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand, 2. partie, p. 298. 302.

I. PARTIE. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde. Dès l'âge de treize ans il se retira dans un désert, afin d'y mener une vie cachée, & d'y cacher son humilité même, p. 302. 306

Cependant après six années de retraite, sa sainteté malgré lui le fit connoître. Un grand nombre de disciples se joignirent à lui ; & il devint fondateur d'un nouvel ordre dans l'église. Mais de quel ordre ? d'un ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité ; d'un ordre qu'il gouverna par le seul esprit de l'humilité ; d'un ordre qu'il distingua par le seul caractere de l'humilité, p. 306. 310.

Son nom se répandit dans les cours des princes. Un de nos rois l'appella auprès de lui, & il parut à la cour de France. Mais s'il entra à la cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité ; s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité ; s'il en sortit, il en remporta toute son humilité, p. 310. 315.

Ce fut par le même esprit d'humilité, que non

content de renoncer à l'épiſcopat, il renonça même au ſacerdoce. Soyons humbles par proportion comme lui. L'humilité eſt l'abrégé de toute la perfection chrétienne, puiſqu'il n'y a point de déſordre que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne nous faſſe acquérir, p. 315. 320.

II. PARTIE. Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence, pour glorifier ſaint François de Paule & pour le faire grand. Il l'a glorifié en deux manieres : 1. par ſoi-même, 2. par le miniſtere des créatures, p. 320. 321.

1. Dieu l'a glorifié par ſoi-même, en lui communiquant deux des caracteres les plus eſſentiels de ſa divinité, ſavoir, la ſcience & la puiſſance. La ſcience pour prévoir les choſes futures, & pour découvrir les ſecrets des cœurs. La puiſſance, pour opérer les plus grands miracles. En combien d'occaſions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles & ce don de prophétie ? p. 321. 325.

2. Dieu l'a glorifié par le miniſtere des créatures. Tous les éléments lui ont obéi ; toutes les puiſſances de la terre l'ont honoré ; ſur-tout, Sixte IV pape, Louis XI roi de France, Charles VIII ſucceſſeur de Louis, p. 325. 330.

Mais ſi Dieu l'a glorifié tellement pendant ſa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié après ſa mort ? ſon ſépulcre, ſelon l'expreſſion du prophete, a été un des plus glorieux. Et de quelle gloire jouit ſon ame bienheureuſe dans le ciel ? Telle eſt la véritable grandeur où nous devons aſpirer. Nous ne devons pas ſouhaiter de briller dans le monde, comme ſaint François de Paule ; mais nous devons travailler à devenir grands comme lui auprès de Dieu & dans l'éternité, p. 330. 336.

Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiſte, page 337.

DIVISION. Témoignage de Jean-Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt, 1. partie. Témoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de Jean-Baptiſte, 2. partie, p. 337. 342.

I. PARTIE. Témoignage de Jean-Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt. Ce divin précurſeur a eu toutes les qualités d'un parfait témoin : 1. témoin fidele & déſintéreſſé, 2. témoin inſtruit & pleinement éclairé, 3. témoin ſûr & irréprochable, 4. témoin zélé & ardent, 5. témoin conſtant & ferme, p. 342. 343.

1. Témoin fidele & déſintéreſſé. On voulut le reconnoître pour le meſſie; mais il proteſta hautement qu'il ne l'étoit point, p. 343. 347.

2. Témoin éclairé & pleinement inſtruit. Tout ce que nous ſavons de Jeſus-Chriſt & tout ce que nous en devons ſavoir, c'eſt Jean-Baptiſte qui nous l'a enſeigné le premier, par les différents témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur, p. 347. 350.

3. Témoin ſûr & irréprochable. C'étoit un ſaint, réputé ſaint par les juifs mêmes, p. 350. 352.

4. Témoin zélé & ardent. Avec quel zele parloit-il aux juifs, leur reprochant leur incrédulité & les appellant race de viperes? *Il eſt venu avec l'eſprit d'Elie*, p. 352. 354.

5. Témoin conſtant & ferme. Depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtere. Mourir comme il eſt mort, pour la juſtice, c'étoit mourir en témoin de Jeſus-Chriſt, p. 354. 355.

Rendons nous-mêmes témoignage à Jeſus-Chriſt par l'obſervation de ſa loi; & ſoyons des

témoins fideles, zélés, irréprochables, & constants, p. 355. 362.

II. PARTIE. Témoignage de Jesus-Christ en faveur de Jean-Baptiste. Le Sauveur du monde, pour honorer son précurseur, a rendu témoignage, 1. à la grandeur de sa personne, 2. à la dignité de son ministere, 3. à l'excellence de sa prédication, 4. à l'efficace de son baptême, 5. à la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence, p. 362. 364.

1. A la grandeur de sa personne. *Je vous dis en vérité : parmi les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste*, p. 364. 367.

2. A la dignité de son ministere. *Je vous déclare que Jean est encore plus que prophete. Car c'est de lui qu'il est écrit : voici mon ange que j'envoie devant vous, pour vous préparer la voie*, p. 367. 369.

3. A l'excellence de sa prédication. Toute l'excellence de la prédication consiste à éclairer & à toucher : or selon le témoignage de Jesus-Christ, *Jean-Baptiste étoit un flambeau luisant & ardent*, p. 369. 370.

4. A l'efficace de son baptême. Le fils de Dieu voulut lui-même le recevoir, p. 370. 372.

5. A la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence. *Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? un roseau que le vent agite? un homme vêtu mollement?* Ainsi parloit le Sauveur du monde, pour faire connoître la constance de Jean, & sa vie austere & mortifiée, p. 372. 374.

Tâchons par la sainteté de nos mœurs à mériter que Jesus-Christ nous reconnoisse un jour devant son pere : & craignons au contraire qu'il ne rende témoignage contre nous, par l'opposition qui se rencontrera entre notre conduite & celle de saint Jean, p. 374. 379.

Sermon pour la fête de saint Pierre, page 380.

DIVISION. Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité, 1. partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité, 2. partie, p 380. 383.

I. PARTIE. Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité. Nous devons apprendre de lui deux choses : 1. à confesser comme lui la foi que nous avons dans le cœur ; 2. à réparer comme lui par une fervente pénitence notre lâcheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confession de notre foi, p. 383. 385.

1. A confesser la foi que nous avons dans le cœur. La foi de saint Pierre fut une foi pratique, qui se produisit par les œuvres ; & la nôtre n'est qu'une foi oisive & sans action. La foi de saint Pierre fut une foi généreuse, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il possédoit & tout ce qu'il étoit capable de posséder ; & la nôtre ne nous fait renoncer à rien. La foi de saint Pierre fut une foi pleine de confiance, qui le fit marcher sur les eaux ; & la nôtre s'étonne du moindre danger. La foi de saint Pierre fut une foi à l'épreuve de tout scandale ; & le plus léger scandale déconcerte la nôtre. Ce n'est pas que la foi de cet apôtre fût d'abord parfaite, & nous en avons toutes les imperfections, sans en avoir les perfections. Mais après tout, malgré les imperfections à quoi il étoit encore sujet, il confessa hautement Jesus-Christ & le reconnut comme Dieu. Sans une confession haute & publique de notre foi, selon que les occasions le demandent, il n'y a point de salut à espérer pour nous, p. 385. 394.

2. A réparer par une fervente pénitence notre

lâcheté, ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de courage dans la confeſſion de notre foi. Saint Pierre renonça Jeſus-Chriſt, & en combien de rencontres le renonçons-nous ? Chûte de ſaint Pierre qui doit nous faire trembler, & qui procéda de trois cauſes, ſavoir, de ſa préſomption, de ſon orgueil & de ſon imprudence. Mais par quelle pénitence ſe releva-t-il d'une telle chûte ? pénitence la plus prompte, la plus ſincere, la plus conſtante. Si nous tombons comme lui, faiſons pénitence comme lui, p. 394. 398.

II. PARTIE. Amour de ſaint Pierre oppoſé à notre inſenſibilité. Ce fut par ſon amour pour Jeſus-Chriſt, que cet apôtre mérita l'entier accompliſſement de la promeſſe que le fils de Dieu lui avoit faite, de lui confier le ſoin & la conduite de l'égliſe. Auſſi le Sauveur du monde, avant que de l'établir paſteur de ſon troupeau, lui demanda-t-il par trois fois : *M'aimez-vous ? & m'aimez-vous plus que les autres ?* Amour de ſaint Pierre, 1. amour humble, 2. amour généreux, p. 398. 402.

1. Amour humble. Pierre ne répondit pas à Jeſus-Chriſt, *Je vous aime plus que les autres*, mais ſimplement, *je vous aime*, ne voulant pas ſe préferer à eux. Il ne répondit pas même abſolument. *Je vous aime*, mais *vous ſavez que je vous aime*, comme ſe défiant de lui-même & de ſon propre ſentiment. Enfin, il s'attriſta voyant que Jeſus Chriſt lui demandoit pluſieurs fois *m'aimez-vous ?* car il commença à craindre en effet de n'aimer pas autant cet aimable maître qu'il le croyoit, p. 402. 405.

2. Amour généreux, c'eſt-à-dire, amour fervent, patient, héroïque. Fervent, avec quelle ardeur prêcha-t-il Jeſus-Chriſt ? patient, que n'eut-il point à ſouffrir pour le nom de Jeſus-Chriſt ? héroïque, quel martyre endura-t-il pour la cauſe

de Jesus-Christ ? Est-ce ainsi que nous aimons Dieu & Jesus-Christ ? Avons-nous cet amour fervent ? nous ne faisons rien pour Jesus-Christ, ou le peu que nous faisons, nous ne le faisons encore qu'avec froideur. Avons-nous cet amour patient ? la moindre peine nous abat. Avons-nous cet amour héroïque ? puisque les plus légeres difficultés nous étonnent, peut-on penser que nous soyons dans la disposition de sacrifier notre vie ? Ranimons dans nos cœurs ce saint amour ; & si nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu, p. 405. 409.

Autre Sermon pour la fête de saint Pierre ; sur l'obéissance à l'église, page 410.

DIVISION. Nous devons à l'église une double obéissance : l'obéissance de l'esprit, pour croire les vérités qu'elle nous propose, 1. partie, l'obéissance du cœur, pour suivre les loix qu'elle nous impose, 2. partie, p. 410. 413.

I. PARTIE. Obéissance de l'esprit pour croire les vérités que l'église nous propose. Elle est la dépositaire, l'organe & l'interprete de la vérité. C'est à elle à nous mettre en main le sacré dépôt de la parole de Dieu, & à nous l'expliquer. Elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçu du fils de Dieu. Or elle ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de nous soumettre à ses décisions & de la croire. Ce qui faisoit dire à saint Augustin qu'il ne croiroit pas à l'évangile, si l'autorité de l'église ne l'y engageoit. Et en effet, sans cette autorité de l'église il n'y auroit plus de regle fixe & certaine pour connoître le vrai sens de l'évangile, p. 413. 418.

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'église de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'homi-

lité de l'esprit. Maxime si nécessaire, que l'église protestante elle-même en a reconnu la nécessité. Maxime qui présuppose l'infaillibilité de l'église, & d'où suit toujours l'obligation indispensable de lui obéir, p. 418. 424.

Quatre choses sur cette obéissance de l'entendement. 1. C'est, à proprement parler, cette obéissance qui nous unit à l'église, & qui nous fait membres de son corps. Exemple de Tertullien. 2. Sans cette obéissance, il ne sert à rien d'être extérieurement dans le corps de l'église : car l'extérieur de la profession & du culte n'est point ce qui nous lie à l'église. Exemple des Donatistes. 3. Cette obéissance a été de tout temps l'épreuve à quoi l'on a distingué les vrais fideles. Exemple des saints Peres, & en particulier de saint Jérôme. 4. Cette obéissance doit être une obéissance pratique, & non de parole seulement. Voilà sur quoi nous serons jugés de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, & marché dans la voie étroite : sans la soumission à l'église, nos œuvres sont inutiles ; & l'on peut dire même que pour certains esprits, la voie étroite est en partie de renoncer à leurs sentiments pour prendre ceux de l'église. Il est vrai que l'église est gouvernée par des hommes ; mais elle n'en est pas moins infaillible, puisque ces hommes sont conduits par l'esprit de Dieu, p. 424. 438.

II. Partie. Obéissance de cœur pour suivre les loix que l'église nous impose. 1. L'église est notre mere, donc elle a droit de nous commander. 2. Ce qu'elle nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. 3. Nous ne pouvons violer ses commandements, sans violer un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu. 4. La témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'église, ne procede souvent que d'un fonds de libertinage, p. 438. 439.

1. L'église est notre mere ; donc elle a droit de

nous commander. La vérité de cette conſéquence ſe découvre d'elle-même. Il n'y a eu que les hérétiques qui n'aient pas reconnu ſur cela le pouvoir de l'égliſe par une prévention d'eſprit ; & il n'y a que les mauvais catholiques, qui le reconnoiſſant, refuſent de s'y ſoumettre, par une dépravation de cœur, p. 439. 442.

2. Ce que l'égliſe nous commande, eſt d'une obligation étroite & rigoureuſe. Il faut bien que cela ſoit, puiſque les ordres d'un pere obligent un fils ſous peine de péché ; puiſque Jeſus-Chriſt veut qu'on tienne pour païen & pour publicain celui qui n'obéit pas à l'égliſe ; puiſque le même Sauveur a donné pouvoir à ſon égliſe de nous excommunier, lorſque nous lui ſommes rebelles. Ainſi en particulier ſaint Auguſtin a-t-il parlé du jeûne ordonné par l'égliſe, comme d'un jeûne de précepte. D'autant plus criminels quand nous déſobéiſſons à cette mere, qu'elle ne nous commande rien que de raiſonnable, p. 442. 445.

3. Nous ne pouvons violer les commandements de l'égliſe, ſans violer un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu : car Dieu dans la loi nous commande d'obéir à l'égliſe, p. 445. 448.

4. La témérité avec laquelle nous tranſgreſſons les préceptes de l'égliſe, ne procede ſouvent que d'un fonds de libertinage. Ceci ne regarde point ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'héréſie, mais les catholiques. Quel autre eſprit qu'un eſprit de libertinage, peut les porter à violer des préceptes, dont la pratique demande ſi peu d'efforts & que l'égliſe a pris tant ſoin de proportionner à notre foibleſſe. Honorons notre religion, en honorant l'égliſe : édifions nos freres nouvellement convertis, & ſoutenons par nos bons exemples ce que la grace a fait en eux, p. 448. 452.

Sermon pour la fête de saint Paul, p. 453.

DIVISION. Saint Paul a été le fidele serviteur de Jesus-Christ, pourquoi ? parce qu'il a pleinement accompli le ministere de l'apostolat, 1. partie ; parce qu'il a parfaitement honoré le ministere de l'apostolat, 2. partie ; parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministere de l'apostolat, 3. partie, p. 453. 457.

I. PARTIE. Saint Paul a pleinement accompli le ministere de l'apostolat. Il avoit été choisi de Dieu, 1. pour confondre le judaïsme. 2. Pour convertir la gentilité. 3. Pour former le christianisme dès sa naissance. Or c'est de quoi il s'est pleinement acquitté, p. 457. 458.

1. Il a confondu le judaïsme ; par où ? par son exemple. Car lorsqu'il prêchoit Jesus-Christ aux juifs, sa prédication devoit avoir d'autant plus de force, qu'il avoit été lui-même un des plus ardents persécuteurs de l'église chrétienne, & c'étoit aussi la preuve dont il se servoit souvent, p. 458. 461.

2. Il a converti la gentilité. D'où vient qu'il a été appellé par excellence l'apôtre des Gentils. Depuis l'Asie jusqu'aux extrêmités de l'Europe, il a établi l'empire de la foi, p. 461. 464.

3. Il a formé le christianisme, soit par les grands mysteres qu'il nous a révélés, soit par les saintes regles de conduite qu'il nous a tracées dans ses divines épîtres. C'est là, tout mort qu'il est, qu'il nous prêche encore. Profitons de ses enseignements, p. 464. 469.

II. PARTIE. Saint Paul a parfaitement honoré le ministere de l'apostolat : comment cela ? par son désintéressement, qui a sur-tout consisté en trois choses, p. 469. 470.

1. Il exerça gratuitement le ministere dont Dieu

l'avoit chargé, ne demandant rien & n'acceptant rien. Or qu'y a-t-il qui faſſe plus d'honneur à l'évangile, que ce détachement? p. 470. 474.

2. Il ne ſe prêcha point lui-même, mais uniquement Jeſus-Chriſt; c'eſt-à-dire, qu'il n'eut point en vue ſa propre gloire, mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu & le ſalut des ames: ne ſe prévalant point de ſes talents naturels, fuyant les applaudiſſements des hommes, ne ſouffrant jamais que ſous ombre d'eſtime & de confiance, on s'attachât à lui perſonnellement, p. 474. 477.

3. Il étoit auſſi zélé pour ſon miniſtere exercé par d'autres, que par lui-même: ne ſe réjouiſſant pas moins des ſuccès des autres que des ſiens propres, & toujours content pourvu que Jeſus-Chriſt fût annoncé & connu. C'eſt ainſi que les miniſtres évangéliques ſe rendent irréprochables, & c'eſt par-là même qu'ils honorent, comme ſaint Paul, leur miniſtere, p. 477. 482.

III. PARTIE. Saint Paul s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere apoſtolique. Double ſacrifice qu'il commença dès l'inſtant de ſa vocation à l'apoſtolat, & qui a duré, ſans parler de ſon martyre, autant que ſa vie: l'un de patience, l'autre de pénitence, p. 482. 483.

1. Sacrifice de patience, par où il ſe dévoua aux perſécutions des hommes pour le nom de ſon Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il point paſſé? il nous l'apprend lui-même dans le récit qu'il fait de ſes ſouffrances. Du reſte quelle différence entre cet apôtre & nous! Il s'eſt ſacrifié dans ſon miniſtere, & nous nous épargnons dans le nôtre, p. 483. 489.

2. Sacrifice de pénitence. Ce n'étoit point aſſez pour ſaint Paul d'être perſécuté, s'il ne ſe perſécutoit lui-même, châtiant tous les jours ſon corps & le réduiſant en ſervitude. Il ſe traitoit de la ſorte, premiérement pour ſon propre ſalut; ſecondement, ainſi qu'il le témoigne, pour toute

l'égliſe. Deux grandes leçons pour nous. C'étoit un ſaint, & nous ſommes pécheurs : nous devons donc encore bien plus faire pénitence que lui. C'étoit pour l'égliſe qu'il ſe mortifioit : il faut donc, à ſon exemple, ſacrifier dans notre profeſſion, nos forces, notre ſanté, notre vie pour ceux que Dieu commet à nos ſoins, & dont il nous demandera compte, p. 489. 492.

Fin du Tome premier.

Approbation de M. DE PRECELLES, docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & lecteur des livres.

J'AI lu par ordre de monseigneur le Chancelier, plusieurs Panégyriques des Saints, & divers Sermons pour des Vêtures & Professions religieuses, composés par le R. P. Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus : où je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs ; & où chacun pourra reconnoître avec fruit, que cet excellent prédicateur a vivement représenté, d'une maniere digne de la chaire évangélique, les plus beaux modeles, & les plus saintes maximes de la piété & de la perfection chrétienne. Fait en Sorbonne le dix-septieme d'août 1711.

C. DE PRECELLES.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus en la province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revu, & qui a pour titre : *Sermons du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jesus, pour les Fêtes des Saints, & pour des Vêtures & Professions religieuses*, lequel livre a été vu & approuvé par trois théologiens de notre Compagnie. En foi & témoignage de quoi j'ai signé la présente. A Paris, ce neuvieme d'avril 1711.

LOUIS-FRANÇOIS CLAVYER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenants nos cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé Claude Rigaud, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer & donner au public *les Sermons du Pere Bourdaloue, pour l'Avent & le Carême, les Mysteres, les Panégyriques, les Dominicales, les Exhortations, & la Retraite spirituelle*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & reconnoître son zele, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Sermons ci-dessus spécifiés, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le temps de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous imprimeurs, libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Sermons, ci-dessus expliqués, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit

dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le regîstre de la communauté des libraires, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits livres ci-dessus énoncés sera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux réglements de la librairie; & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits livres, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau, le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant, ou ses ayants causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres

à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le 13me. jour du mois d'octobre, l'an de grace 1721, & de notre regne le 6me. *Signé*, Par le Roi en ſon Conſeil. CARPOT. *Et ſcellé du grand ſceau de cire jaune.*

Et à côté eſt écrit : *Regiſtré ſur le regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 698, *numero* 755, *conformément aux réglements, & notamment à l'arrêt du conſeil du* 13 *août* 1703. *A Paris, ce* 15 *février* 1721. *Signé*, DELAULNE, *Syndic.*